ŒUVRES

DIVERSES

DE

MÉDECINE PRATIQUE.

ŒUVRES
DIVERSES
DE MÉDECINE PRATIQUE
D'ALEXIS PUJOL,

Médecin à Castres, Département du Tarn, de l'ancienne Société royale de Médecine de Paris, et des Académies des Sciences de Montpellier, Toulouse, Arras et Béziers; de la Société actuelle des Sciences et Arts d'Albi, et Associé honoraire de la nouvelle Société de Médecine de Toulouse.

TOME TROISIÈME,

Contenant, 1.° un traité sur le vice scrophuleux; 2.° un Mémoire sur la nullité médicale des amulettes d'Aimant; 3.° un Mémoire sur la Fièvre miliaire épidémique, qui ravagea le Languedoc en 1783; 4.° une Dissertation pour l'Académie d'Arras, sur le traitement des maladies aiguës; 5.° un Discours de réception, pour la même Académie d'Arras; et 6.° un Mémoire sur l'utilité de la méthode de M. Leroux contre la rage.

A CASTRES,

DE L'IMPRIMERIE DE F. GAUSY.

SE VEND

A Castres, chez l'Auteur, et chez LE POTIER, libraire; à Paris, chez DETERVILLE fils, libraire, rue du Battoir, et chez MEQUIGNON l'aîné, libraire, rue de l'École de Médecine, près de celle de Haute-Feuille; et à Montpellier, chez DURVILLE, libraire grand'rue.

AN 10. — 1802.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

OBSERVATIONS

POUR SERVIR

DE PRÉAMBULE ET DE SUPPLÉMENT

A MON ESSAI

SUR LE VICE SCROPHULEUX.

Il m'a paru utile et même nécessaire de prévenir ici le lecteur, sur plusieurs choses qui concernent cet ouvrage ; et entr'autres, sur les vrais motifs qui me le firent entreprendre, et sur les vues pratiques qui me dirigèrent en le composant.

On peut voir dans l'histoire de la Société royale de Médecine de Paris, année 1786, que parmi les différens mémoires qui lui furent adressés pour le concours du 7 Mars même année, époque à laquelle elle distribua le prix qu'elle avait proposé deux ans auparavant sur le vice

scrophuleux, il ne s'en trouva que deux qui lui parurent dignes d'être distingués. Le premier de ces mémoires était de la main de M. Baumes, Médecin déjà très-connu par un grand nombre de prix remportés en diverses académies, et qui occupe aujourd'hui avec beaucoup de distinction une des chaires établies par le nouveau Gouvernement à l'école de médecine de Montpellier. Le second fut cet ouvrage même que je rends aujourd'hui public. Le prix fut accordé avec juste raison à M. Baumes, qui fit imprimer, trois ans après, son ouvrage à Nîmes, lieu de sa résidence, sous ce titre : *Effets du virus scrophuleux sur l'économie vivante*. L'accessit fut décerné à mon Essai sur le vice scrophuleux; mais les circonstances ne me permirent point de suivre l'exemple de mon savant compétiteur; et je me suis vu comme forcé d'en retarder jusqu'ici la publication, malgré les sollicitations de plusieurs de mes confrères qui, vu l'intérêt de la matière dont je m'y étais occupé, et peut-être trop prévenus en faveur de l'auteur, étaient impatiens de le lire.

Le mémoire de M. Baumes est très-

étendu, très-méthodique, et sur-tout très-brillant par la riche érudition qu'il a su y répandre. C'est un traité à-peu-près complet sur les Écrouelles : traité qui, pour la partie pratique, peut aller de pair avec celui que venait de nous donner sur la même matière l'intéressant M. Lalouette ; mais qui le surpasse de beaucoup par la profondeur des recherches, la multitude des citations scientifiques, et même par le mérite des discussions. On y voit pourtant que le fonds de sa doctrine sur les affections scrophuleuses ne s'écarte guères de celle qui jusqu'à nos jours a été généralement reçue ; et qu'il admet pour leur traitement tous les prétendus spécifiques, qui ont été préconisés à leur sujet, en divers temps et en divers lieux. Il a même mis bien du soin à les recueillir ; mais il les a appréciés avec beaucoup de finesse, et a employé une rare sagacité pour en peser la valeur et pour les adapter, chacun à son tour, aux cas particuliers pour lesquels ils lui paraissaient convenir. Sa méthode curatoire n'est donc qu'un empirisme raisonné ; et tout son ouvrage, qu'un répertoire complet et curieux des

faits divers qui ont trait aux maladies écrouelleuses, et des moyens très-variés qui ont été imaginés par différens Praticiens pour les combattre.

Lorsqu'il me fut permis de lire ce savant ouvrage, je reconnus, non sans un grand plaisir, que nous nous trouvions d'accord avec M. Baumes sur plusieurs points fondamentaux, mais pourtant contestés, qui regardent ces maladies. Comme moi, il estime qu'elles sont héréditaires, et même qu'elles peuvent se communiquer d'un individu malade à un individu sain, par des contacts contagieux, et sur-tout par la voie du nourrissage. Comme moi, il prétend qu'elles ont pour cause matérielle un levain propre et particulier, un virus *sui generis*, dont cependant la nature et les qualités chimiques ne nous sont nullement connues. Il n'adhére donc pas à l'opinion de ceux qui attribuent une propriété essentiellement acide, à ce qu'on appelle âcre ou virus scrophuleux; parce qu'il a observé, tout comme moi, que dans les sujets attaqués d'écrouelles, tantôt c'est la dégénérescence acide ou acescente des humeurs qui domine, et tantôt l'alkalescence et la putridité.

Cet auteur rejette encore, ainsi que moi, la prétention de certains Médecins, qui rapportent l'origine de ce levain maladif, à la surabondance du fluide séminal, même dans les enfans encore à la mamelle. Il établit aussi, d'après ses propres observations, que la vérole qui survient aux écrouelles, les rend toujours plus malignes et plus réfractaires; et en cela il rend encore plus probable l'opinion que je manifeste dans mon essai, selon laquelle ce n'est qu'au fréquent mélange du virus vérolique au virus scrophuleux, qu'est dû l'accroissement sensible de malignité qu'ont pris, de génération en génération, nos écrouelles, depuis un certain nombre de siècles; c'est-à-dire, depuis l'introduction fatale des maladies vénériennes en Europe.

Il est en outre un point que je regarde comme fort essentiel, et dans lequel l'opinion de M. Baumes coïncide parfaitement avec la mienne. Cet auteur trouve une fort grande analogie entre l'affection écrouelleuse et l'affection rachitique. Le célèbre Cullen, en assurant que les enfans rachitiques naissent ordinairement d'une mère scrophuleuse,

tandis qu'un père scrophuleux ne communique guères à ses enfans que le vice écrouelleux et non le rachitique, ne lui paraît avoir rien avancé que de conforme à l'observation journalière. De là on doit conclure naturellement que M. Baumes regarde avec moi le rachitis et les écrouelles, comme les branches d'une même tige, et l'effet varié d'une même espèce de virus.

Lorsqu'on voit ainsi deux auteurs, écrivant en même temps et sur la même matière, sans se communiquer et même sans se connaître, se rencontrer pourtant en tant de manières sur des faits de doctrine et d'observation, on est bien, ce me semble, autorisé à penser que ces faits n'ont rien d'équivoque; et que ce n'a été que par simple prévention, ou par une subtilité chicaneuse, que plusieurs Médecins ont cherché à en éluder la réalité frappante.

Mais si mes idées sur le vice scrophuleux se trouvent conformes en tant de points à celles de M. Baumes, il s'en faut pourtant de beaucoup qu'elles leur ressemblent en tout. Il me paraît, par

exemple, que la théorie de cet auteur est en défaut, lorsqu'après avoir établi, ainsi qu'on l'a vu, que l'acide ne domine pas nécessairement dans les corps des scrophuleux, et qu'au contraire on y observe souvent tous les signes d'une alkalescence marquée, il veut pourtant que l'acide phosphorique s'y trouve infailliblement en surabondance, et que, pour user de son expression, il y soit quelquefois développé, au point qu'*il ronge et dissout les os avec plus d'énergie que l'eau forte.* Voyez son ouvrage, page 6.

En lisant mon essai sur le vice scrophuleux, ou mieux encore celui que j'ai fait sur le rachitis, ouvrage où mes idées concernant l'effet de l'acide phosphorique sur les humeurs des scrophuleux et des rachitiques sont pleinement développées, on verra que je suis bien éloigné d'admettre dans de pareils sujets cette surabondance et ce développement outré de ce genre d'acide. Tout, au contraire, semble prouver que l'acide phosphorique, dont l'action organique dans le corps animal me paraît, ainsi qu'à bien de nos grands Chimistes,

être le véritable générateur, ne se trouve pas assez abondant et assez développé dans le corps de pareils sujets; chez lesquels tout le monde convient que le genre fibreux péche par faiblesse et par inertie. C'est sans doute à cause de ce développement imparfait, et faute d'acide phosphorique, que le phosphate calcaire, espèce de sel neutre qui fait la base des os, et qui par la nature est destiné à les réparer à mesure que les bouches absorbantes des lymphatiques en pompent les détrimens, ne peut se former en quantité suffisante; non plus que la terre calcaire, qui fait la base de ce sel neutre; laquelle, suivant Buffon et plusieurs de nos Physiologistes, est, aussi bien que l'acide phosphorique, une production spéciale du jeu organique chez les animaux. Cependant M. Baumes voit par-tout dans les scrophules l'excès de ce sel phosphatique, la surabondance et la richesse des sucs osseux; tandis que par-tout, dans mes sujets, je n'ai pu apercevoir que la disète de cette sorte de sel animal, et un appauvrissement plus ou moins avancé des sucs osseux, et de tous les autres fluides nourriciers.

C'est aux bons observateurs à décider qui de nous deux a tort ou raison dans des assertions si contradictoires.

M. Baumes appuye le sentiment qu'il s'est formé là-dessus, sur certaines observations, par lesquelles il conste que les os de certains rachitiques se sont trouvés chargés de quelques excroissances osseuses ; et entr'autres sur un fait rapporté par M. Bonel de la Bargeresse, fils, qui dit avoir trouvé dans des fémurs altérés par le rachitis, des régénérations pareillement osseuses, et en forme de stalactiles. W. l'ouvrage de M. Baumes, p. 84. Je conviens qu'on trouve en effet quelque fois dans des sujets qui viennent de succomber au vice rachitique-scrophuleux, des excroissances sur des os amollis ou cariés ; mais ces excroissances sont toujours molles et à peine cartilagineuses. En semblable occasion, on a vu aussi plusieurs fois des régénérations osseuses dans l'intérieur des grands os cylindriques, dont les couches primitives avaient été rongées par le vice humoral. Mais ces sortes de régénérations invaginées n'ont pas plus de consistance que celles dont je viens de parler ; et tiennent alors

plus de la nature du cartilage que de l'os proprement dit. Il est tout naturel de s'attendre à de pareils phénomènes, dans une maladie dont l'essence consiste à attaquer et à consumer dans les os, tout ce qu'on peut appeler leur substance osseuse, et qui n'a qu'une action très-faible sur les substances cartilagineuses; ainsi qu'on le voit assez constamment dans ces sortes d'affections.

Qu'on me permette, à ce sujet, de rapporter en peu de mots un fait relatif à ces sortes d'excroissances qui surviennent quelquefois aux os des rachitiques. Me trouvant à Toulouse en 1792, M. Brun, ancien professeur d'anatomie, nous apporta et mit sous les yeux de l'académie des sciences de cette Ville, un grand nombre de pièces osseuses qui avaient appartenu à d'anciens rachitiques. Ces pièces avaient été toutes déformées en mille manières par le rachitis, dont les sujets avaient été attaqués dans leur jeune âge. Mais il paraissait que ces sujets avaient tous échappé à cette maladie après l'âge de puberté. Aussi ces os avaient-ils repris leur consistance naturelle, et n'offraient-

ils aucune altération dans leur solidité. Plusieurs d'entr'eux portaient sur leur corps et sur leurs épiphyses des excroissances ou exostoses diversement singulières, qui toutes pourtant étaient aussi fermes que les os dont elles faisaient partie. Nous y distinguâmes entr'autres, non sans beaucoup de surprise, un fémur, dont le grand Trochanter était hérissé de plusieurs pointes osseuses perpendiculaires et en rayons, dont quelques-unes avaient jusqu'à six lignes de hauteur. Elles ressemblaient tout-à-fait à ces stalactites qui pendent aux voûtes de certaines grottes, dont les eaux supérieures déposent des sucs pierreux en forme de larmes. Cette ressemblance faisait dire à M. Brun, que c'étaient là de vraies *stalactites osseuses* : et ces espèces de stalactites jouissaient aussi de toute leur solidité.

Il fut convenu que tous ces os avaient été fournis par des adultes, qui, tourmentés autrefois, comme je l'ai dit, par les atteintes du rachitis, n'en avaient été guéris qu'à un certain âge; et qu'alors les pièces osseuses, en reprenant leur fermeté naturelle, avaient pourtant retenu

les formes vicieuses que la maladie précédente leur avait imprimées. C'est là le même jugement qu'avait porté M. Daubenton sur des pièces osseuses pareillement déformées par le Rachitis, que trouva ce savant Anatomiste dans le cabinet du Roi, et dont il nous a laissé une si curieuse description. Reste toujours, que tant que dure l'action du vice scrophuleux ou rachitique, les pièces osseuses s'amollissent, se dissolvent et même se carnifient au lieu de se raffermir ; que ce ramollissement et ces autres altérations peuvent changer en mille manières leurs formes primitives ; et que si dans les suites, ces os, ainsi que les excroissances dont ils sont chargés, reprennent leur consistance naturelle, ce n'est et ne peut être que lorsque le vice humoral a cessé d'agir sur les sucs osseux, qu'il tend par lui-même, tant qu'il reste en action, à altérer et à appauvrir de plus en plus.

Il est encore plusieurs autres points de théorie, sur lesquels ma façon de penser diffère beaucoup de celle de M. Baumes. Cet habile Médecin suppose avec quelques anciens Physiciens, qu'il existe

existe dans la neige et les eaux glaciales dont s'abreuvent les montagnards, un acide qu'il croit capable de faire germer chez eux leurs goëtres et leurs écrouelles. Il tâche d'établir aussi, comme vraie et solide, la doctrine des auteurs qui regardent les eaux chargées de sels séléniteux, non-seulement comme mal saines, ce qui est hors de toute contestation; mais encore comme propres à former des engorgemens scrophuleux et d'affections rachitiques. On verra que je pense sur les eaux de neige et sur les eaux imprégnées de sélénite, d'une manière bien différente de la sienne; que les acides de la glace me paraissent une chimère; et qu'à mes yeux les concrétions scrophuleuses et rachitiques, comme celles qui constituent celles des reins et de la vessie, n'ont aucune analogie avec celles dont les sels pierreux et minéraux sont le principe constituant. Cela seul me fait douter que l'observation de M. Laignières, Médecin de Reims, dont s'appuye M. Baumes, et qui est consignée dans l'histoire de la Soc. roy. de Médecine de Paris (Ann. 1777 et 1778, p. 280.), soit bien exacte. M. Laignières prétend

que depuis qu'on boit à Reims de l'eau de la petite rivière de Vesle, le nombre des goëtreux et des écrouelleux y a diminué de plus de moitié. Cette diminution peut dans une grande ville avoir tant d'autres causes, que j'aimerais mieux la chercher par-tout ailleurs, que dans l'amélioration des boissons aqueuses.

Quoique M. Baumes soit très-peu porté, ainsi qu'on l'a vu, à adopter l'opinion de Quincy et Bordeu, qui crurent trouver dans la surabondance du fluide séminal la cause matérielle des écrouelles, il n'a fait pourtant aucune difficulté d'adopter la conséquence pratique que ces auteurs voulurent tirer de cette opinion, et conseille comme eux de marier de bonne heure les pubères scrophuleux de l'un et de l'autre sexe, afin de les dépouiller plutôt de cette surabondance, et *de les préserver*, ajoute-t-il, page 222, *des inconvéniens du vice scrophuleux*. Cela me paraît être chez lui une espèce de contradiction; et se trouve de plus absolument contraire à l'observation de tous les jours. Car j'ai vu constamment que ce que le fameux

Tissot a appelé *l'Onanisme*, est dans les Jeunes-gens une cause fréquente des développemens scrophuleux ; et que communément chez les hommes qui portent en eux cette sorte de vice, le mariage, même contracté dans un âge avancé de puberté, est une époque où leurs scrophules ne manquent guères de s'accroître et de s'envenimer. Il est vrai que les filles écrouelleuses qui se marient quand elles sont assez formées, n'ont pas à redouter cet inconvénient, et que je les ai vues assez souvent guérir de leurs maux glanduleux par un mariage fécond. Mais chez elles, comme on le sait, il ne peut exister de surabondance séminale ; et l'on doit évidemment attribuer le mieux qu'elles éprouvent alors, au travail des grossesses, aux effusions puerpérales, aux dépurations humorales que les longues lactations occasionnent, et peut-être encore aux sollicitudes et aux fatigues corporelles auxquelles leur nouvel état les assujettit.

Malgré ces différences un peu marquantes, et quelques autres moins essentielles, qui se trouvent entre M. Baumes et moi, dans la manière d'envisager le

vice scrophuleux, je vois avec plaisir que nous nous trouvons assez rapprochés, à beaucoup d'égards, dans les procédés curatoires. Cependant, il faut convenir que même, sous ce rapport, nous différons en plusieurs choses dans notre marche. Si je puis dire mon sentiment à ce sujet, M. Baumes ne me semble pas avoir assez régularisé, ou pour mieux dire, assez simplifié les principes de son traitement anti-scrophuleux. Je trouve ses indications trop générales, trop compliquées, trop variables, ou pour tout dire en un mot, trop arbitraires. Ce savant Médecin, qui de bonne heure s'est appliqué à tout lire, suppose dans les auteurs dont il cite à chaque page les observations, toute sa candeur, tout son désintéressement, toute sa sagacité. Il a reçu indistinctement parmi ses anti-scrophuleux, tout ce que nos guérisseurs ont publié sous ce titre en fait de compositions purgatives, résolutives, fondantes ou toniques. J'admire la patience et l'ingénieuse dextérité avec laquelle il a su apprécier chacune de ses compositions spécifiques, et les adapter préci-

sément à chaque cas, à chaque sujet, à chaque complication; en un mot, à chaque circonstance possible.

Pour moi, j'avoue que je ne suis pas capable de cet effort d'imagination, ou si l'on veut, de cette rédondance et de cette flexibilité de génie. Je me fie très-peu aux observateurs d'un jour, ainsi qu'à tous les découvreurs de spécifiques, et à tout ce qu'ils aiment à publier de leurs merveilleux effets. Depuis long-temps une expérience réfléchie m'a dégoûté de ces sortes de remèdes, enfans abortifs du préjugé et de l'enthousiasme, quelquefois même de la vanité et de l'ignorance. J'aime à composer à mon gré, et sur les besoins connus des sujets, mes purgatifs, mes fondans et mes toniques; et je ne doute pas que M. Baumes, qui est un Médecin plein de connaissances et de ressources, n'en fasse à-peu-près autant pour ses malades. Tout gît, avant d'ordonner, à bien prendre ses indications : et ces indications, pour un Médecin instruit et de bonne foi, sont, à mon avis, aussi simples, aussi saisissables dans les maladies scrophuleuses, que celles que présentent

les autres genres de maladies. On doit seulement se bien mettre dans l'esprit, que ce n'est jamais le Médecin qui guérit, et que c'est toujours la nature ; qu'il n'existe aucun remède proprement spécifique contre le vice scrophuleux ; et que dans ce genre de mal, comme dans tous les autres, le Médecin n'est et ne doit être que le ministre attentif, le serviteur officieux de cette nature bienfaisante, dont il relève et soutient les forces quand elles sont défaillantes, dont il modère les efforts quand ils sont évidemment excessifs, et dont il rectifie et dirige les mouvemens, quand ils sont irréguliers, soit à cause de quelque trouble nerveux qu'il faut appaiser, soit à cause de certains obstacles qui croisent ou réfléchissent leur direction primitive ; et qui peuvent les rendre inutiles ou même dangereux, s'ils sont abandonnés à eux-mêmes.

M. Baumes lui-même a reconnu indirectement la solidité de cette doctrine, dans le traitement des maladies en géral, et dans celui des affections scrophuleuses en particulier. En effet, il dit, en propres termes, dans le même

ouvrage, page 184 : « Peut-être les
» écrouelles seraient-elles plus curables
» qu'elles le sont, si on était bien persuadé
» qu'elles ont, comme les maladies
» aiguës, leur crudité, leur coction
» et leurs crises ». On voit même qu'à la page suivante, il décide formellement que souvent on attribue mal à propos dans ces maladies aux seuls médicamens, des guérisons qui sont l'ouvrage unique de la nature ; c'est-à-dire, que selon lui, le Médecin aime à se persuader et à persuader aux autres, que ce qui n'est dans ces guérisons qu'un effet de cette coction et de ces crises, un pur travail de la nature curatrice, n'est dû qu'à son adresse et à ses manipulations médicamenteuses. Voilà, voilà précisément, et j'ose en attester là-dessus M. Baumes lui-même, la source frauduleuse qui a, dans les divers temps, donné de la réputation et de la vogue à tous nos prétendus spécifiques anti-scrophuleux.

D'après ces idées justes et vraiment lumineuses, il semble qu'il ne restait à M. Baumes qu'un pas à faire pour trouver le traitement naturel du vice

scrophuleux, en l'établissant sur les fameuses notions de la crudité, de la coction et des crises; notions qui dérivent de la connaissance originelle de cette nature médicatrice dont je viens de parler. Mais il est visible que cet écrivain, déjà très-distingué, quoique encore assez jeune pour lors, n'osa parler de cette doctrine au sujet des écrouelles, que par pressentiment et sur des peut-être. Sa timide circonspection l'empêcha sans doute d'en suivre les règles et les préceptes, lorsqu'il en vint au détail de ses indications curatives, et au choix des agens médicamenteux méthodiquement propres à remplir ces indications.

Cette timidité et cette retenue de la part de M. Baumes n'a rien de bien surprenant. Jusqu'à lui personne n'avait encore tenté, que je sache, de soustraire la cure des maux scrophuleux au joug de l'empirisme, qui de temps immémorial en était en possession. Ce fut beaucoup pour lui d'avoir entrevu la véritable route : et quoiqu'il se soit abstenu d'y entrer, il mérita de très-justes éloges, ne fût-ce que pour avoir si sagement,

si habilement raisonné ses indications curatives, qu'il y a très-peu à faire, pour ramener à la doctrine hippocratique, à celle de la coction et des crises, son traitement des affections scrophuleuses; affections d'ailleurs qu'il connaissait si bien, et qu'il a décrites et différenciées avec tant de succès.

Ce que M. Baumes ne fit pas, je ne craignis pas de l'entreprendre. Ce fut là même le vrai motif qui me détermina à m'occuper de l'essai que je publie aujourd'hui. Je le composai dans l'unique dessein de faire voir qu'on pouvait appliquer au vice scrophuleux, les principes pratiques que j'avais auparavant tâché de donner pour base au traitement de toutes les maladies chroniques en général, dans ma dissertation sur l'art d'exciter et de modérer la fièvre pour la guérison de cette nombreuse classe de maladies; ouvrage déjà imprimé à la tête du second volume de ces Œuvres.

On n'ignore pas que ce ne fut qu'à travers bien des difficultés, et en triomphant de très-grandes oppositions, que des hommes de génie firent à la fin

recevoir les principes de la doctrine hippocratique dans la curation des maladies aiguës ; et que lorsque la foule prévenue des Médecins se vit comme forcée de convenir que la guérison de cette espèce importante d'affections devait être entièrement rapportée à l'action salutaire et médicamenteuse de l'agent vital, elle se réserva assez généralement, et comme par dédommagement, un domaine absolu sur toutes les affections chroniques ; genre de maux où, selon l'opinion commune, la nature ne peut rien, et l'art doit tout faire.

Malgré cette réservation ambitieuse et mal fondée, il s'est trouvé de temps en temps quelque Médecin judicieux et à vues supérieures, tels que les Gilchrist, les Van-Swieten et les Bordeu, qui ont prétendu que la sublime doctrine de Cos sur la crudité, la coction et les crises, et sur le pouvoir de la nature médicatrice, pouvait et devait être appliquée aux maladies chroniques, aussi bien qu'aux maladies aiguës ; et que comme c'est par le moyen de la fièvre, que l'action vitale attaque et détruit les

causes matérielles qui donnent lieu à cette dernière sorte d'affections maladives, l'art doit aussi mettre en jeu les mouvemens artériels, exciter des agitations fébriles, et rendre, pour ainsi dire, aiguës les maladies chroniques, s'il veut obtenir la coction de leurs causes matérielles, et donner lieu par là à des crises capables d'entraîner après elles leur guérison.

C'est l'application de cette doctrine de la coction et des crises aux affections chroniques, qui fait l'objet spécial et toute la matière de la dissertation dont je viens de parler. Mais dans un ouvrage de cette nature, et dont l'étendue devait être nécessairement bornée, je n'ai pu m'expliquer que d'une manière fort générale, sur les moyens qu'il convient de mettre en usage dans chaque espèce de ces maladies, et dans les cas très-divers où elles peuvent se présenter, pour susciter avec fruit les mouvemens factices de fièvre, dont le résultat doit être la coction des matières maladives, et les évacuations critiques qui en sont le terme. Aussi ai-j'ai cru que pour mieux faire sentir toute la bonté et

l'utilité de cette méthode, il serait avantageux d'en faire l'application détaillée à un genre déterminé de ces maladies chroniques, qui paraît opposer le plus de résistance à toute sorte de traitemens; et qui, selon la façon de penser de la plupart des Médecins, semblait être le moins propre à servir d'exemple pour un pareil objet. Par là j'ai, comme l'on voit, prévenu et presque deviné les vœux que formait à mon insu M. Baumes. Que si par insuffisance de talent, je n'ai pas rempli du premier coup la tâche peu facile que mon zèle pour les progrès de l'art m'avait imposée, gloire que j'ai bien garde de m'attribuer; du moins ai-je eu celle de frayer la voie. J'ai même tout lieu d'espérer que quelque grand Praticien s'emparera de ce sujet intéressant; et que le traitant avec les lumières et dans toute l'étendue que la matière comporte, il agrandira ma manière, et saura suppléer aux imperfections d'une première ébauche. Peut-être n'existe-t-il pas de Médecin plus capable que M. Baumes lui-même, d'entreprendre aujourd'hui un pareil travail, et de le

conduire au degré de perfection que l'état actuel de nos connaissances peut permettre.

Au reste je sens, et je dois l'avouer ici, que cet Essai sur le vice scrophuleux offre un défaut bien essentiel, dont pourtant peu de personnes se seraient aperçues, parce que aucun des auteurs qui ont écrit sur les Scrophules, n'a su jusqu'ici s'en préserver ; mais qui malgré cela ne m'en paraît ni moins réel, ni moins grand. Je me crois donc obligé, pour l'utilité commune, de le faire sentir ici en peu de mots, et d'en indiquer le remède.

Quoique ce que nous appelons virus scrophuleux paraisse une cause matérielle maladive, propre à un genre particulier d'affections que caractérisent des développemens symptômatiques toujours les mêmes, il s'en faut pourtant bien que dans toutes les occasions et dans tous les sujets, ce virus possède les mêmes qualités physiques, et provienne de la même source. Il serait par conséquent très-déraisonnable de prétendre qu'on peut et qu'on doit toujours l'attaquer et le combattre

indifféremment par les mêmes moyens fébriles, dans la vue d'en opérer la coction, et d'en effectuer l'élimination critique.

On doit observer qu'indépendamment des complications qui peuvent survenir aux maladies scrophuleuses, par le mélange accidentel d'une cause virulente étrangère, genre de complications dont M. Baumes n'a pas manqué de parler, et dont je me suis occupé moi-même, on voit que bien des fois ces causes virulentes étrangères, transmises par hérédité, répercutées par accident de dessus quelque point de l'organe cutanée, ou bien générées dans l'intérieur par des événemens maladifs, se dénaturent en apparence, se jettent sur les vaisseaux et sur les glandes lymphatiques, et y produisent, ainsi que dans les autres parties du corps, tout l'ensemble des phénomènes écrouelleux; au point qu'à n'en juger que par les symptômes, comme le font chaque jour les Praticiens ordinaires, on est tenté de n'opposer à ces maux qu'un seul et même traitement, et de ne les combattre que par un seul et même genre de

remèdes ; ce qui aujourd'hui me paraît une erreur évidente.

En effet, tout Médecin qui y fera attention, verra souvent le virus siphilitique, le gouteux, le dartreux, le galeux, le scorbutique, celui de la Rougeole et de la Petite-Vérole, et la matière critique des fièvres aiguës quelconques mal jugées, devenir le principe des Écrouelles les plus caractérisées. Chez les enfans, le simple dessèchement des croûtes du visage et du cuir chevelu donne lieu tous les jours aux engorgemens scrophuleux les plus redoutables. Pourquoi donc, dans un traité sur les Écrouelles, oublier d'indiquer pour chaque espèce, des méthodes curatives qui soient relatives aux causes diverses qui l'ont produite ?

J'avais imaginé d'abord, avec la foule des Médecins, que ces vices différents, qui se métamorphosent ainsi en vice scrophuleux, et qui prennent la forme symptômatique des affections écrouelleuses, n'agissaient en cela que comme causes occasionnelles et excitantes, capables de réveiller et de mettre en jeu un virus scrophuleux, que je

supposais presque toujours préexistant dans les sujets, où je voyais se faire de semblables développemens. C'était à ce virus préexistant et tiré de son sommeil par l'action des causes accidentelles, que je croyais devoir attribuer l'apparition de tous les phénomènes qui se montraient dans ces circonstances. Aussi ne pensais-je pas qu'il fût nécessaire d'employer alors des moyens différens, pour attaquer une cause matérielle qui me paraissait être toujours et foncièrement la même.

Cependant, en lisant cet Essai sur le vice scrophuleux, auquel je n'ai rien voulu changer depuis son envoi à la Société, le lecteur s'apercevra que je commençais dès-lors à être persuadé qu'il était des cas où ces matières virulentes étrangères pouvaient se convertir en vrai virus écrouelleux, et faire naître par elles-mêmes des Scrophules, sans le concours d'aucun virus antérieur et préexistant. Une pareille conversion me paraissait sensible, entr'autres, dans les Écrouelles qui succèdent si communément aux fièvres aiguës mal jugées. Aussi y dis-je que » dans ces sortes
» d'occasions

„ d'occasions, la matière critique, „ retenue et poussée par les efforts „ dépurans, est portée sur le système „ glanduleux, et subit une crise de „ déposition, ou s'il est permis de le „ dire, une crise écrouelleuse. Alors, „ ajoutai-je, le virus scrophuleux n'est „ autre que la matière critique elle- „ même „. Aussi, verra-t-on qu'ensuite j'eus soin de faire quelque remarque particulière pour le traitement de cette dernière espèce d'Écrouelles, que je croyais déjà très-différente quant à la cause matérielle, des Scrophules ordinaires. Mais ce n'était là qu'une seule exception ; tandis que j'eusse dû en faire beaucoup d'autres, qui méritaient, autant que celle-ci, d'être remarquées, et auraient dû m'engager à faire dans la méthode curative proposée contr'elles, des différences relatives à la nature diverse de leurs causes génératrices.

J'en conviens ici sans peine : je ne songeai à cette nécessité d'établir une distinction générale entre les différentes espèces de maladies scrophuleuses, eu égard à la diversité de leurs causes

matérielles, qu'après que mon Essai fut parti pour le concours auquel je l'avais destiné. L'idée de cette distinction essentielle ne me vint même dans l'esprit, qu'un an après cette époque, et à mesure que je composais ma Dissertation sur le vice rachitique, qu'on lira imprimée dans le volume suivant. A peine l'eus-je conçue, qu'elle me frappa vivement par sa vérité, et encore plus par les lumières qui devaient nécessairement en réjaillir sur toute la pratique jusqu'ici si obscure du Rachitis et des Écrouelles ; deux maladies consanguines, et que je regarde avec M. Baumes, comme deux modes du même vice humoral.

Dans le fameux traité de Musgrave, sur le anomalies de la Goutte, et dans l'excellent traité de la Phthisie pulmonaire par Morton, j'avais depuis long-temps appris que la même maladie, quant à la forme, dépendait souvent des causes matérielles très-diverses. D'ailleurs le savant Lorry, dans son livre intéressant, intitulé *de morborum conversionibus*, avait achevé de me convaincre de la facilité avec laquelle le même vice ma-

ladif, suivant qu'il agit sur diverses parties ou sur divers systèmes, produit des maladies toutes différentes. C'est d'ailleurs d'après cette conviction, qui souvent m'a servi de flambeau dans bien des cas difficiles de pratique, que je parvins, il y a plus de vingt ans, à découvrir que ce n'était pas toujours un âcre cancéreux, comme l'assurait le célèbre Gilchrist, ni même aucun âcre d'une nature fixe et déterminée, qui formait la cause matérielle de la maladie locale et cruelle, connue sous le nom de Tic douloureux, *Trismus dolorificus.* Je fis voir dans le petit traité que je fis alors imprimer à Paris sur cette maladie, pour ainsi dire, toute nouvelle, qu'elle devait son origine à différentes espèces d'âcres virulents, qui se fixaient sur certaines branches nerveuses ; et que son traitement, pour être heureux, devait varier dans les divers sujets, suivant la diverse nature de l'âcre particulier, qui dans chacun d'eux faisait office de cause matérielle. Cette opinion, qui parut d'abord paradoxale, fut pourtant justifiée ensuite de tous côtés par l'observation, et est

devenue depuis quelque temps, aux yeux de tous les Praticiens, une vérité constante et incontestable.

En travaillant donc à ma dissertation sur les affections rachitiques, la même idée se présenta à moi d'une manière encore plus frappante. A cette époque, les Médecins de Vaugirard venaient d'annoncer plusieurs guérisons opérées entre leurs mains par les anti-vénériens, sur des sujets attaqués de Rachitis par cause vérolique; et le Docteur Trnca avait fait imprimer depuis peu son précieux recueil de faits et d'observations concernant le Rachitis. Ces lectures me firent faire des réflexions sérieuses sur la même maladie, et rappelèrent á ma mémoire plusieurs événemens relatifs à la même matière, et que ma pratique m'avait présentés en divers temps. Ce fut d'après ces méditations et ces réminiscences, que je crus avoir trouvé les preuves les plus certaines et les plus manifestes de la conversion fréquente des diverses matières virulentes en virus rachitique et scrophuleux. J'ai eu soin dans cette Dissertation de ramasser et de présenter réunies les raisons déter-

minantes qui me firent admettre cette conversion, aussi étonnante que réelle, à l'égard de presque tous les vices morbifiques et humoraux que nous connaissons en Médecine. Mon ouvrage, que j'avais d'abord rédigé avec trop de précipitation en 1789, et que j'envoyai à Paris pour le concours de cette année, offrait pourtant déjà toutes ces raisons et toutes ces preuves dans un article particulier que je n'ai plus retouché depuis, quoique, le prix ayant été renvoyé, j'aie en 1791 revu et travaillé de nouveau d'autres articles du même ouvrage, qui me parurent être susceptibles d'amélioration. J'en envoyai donc une seconde copie revue et corrigée, à la Société royale de Médecine, pour le concours de 1792; époque à laquelle le prix devait être définitivement adjugé. Mais cette Compagnie, à cette époque, perdit son existence et ne put plus s'en occuper. La double copie de ma Dissertation sur le Rachitis a resté égarée parmi ses papiers.

Ce ne fut qu'en 1797, année où mon ami et condisciple, l'habile Praticien Portal, fit paraître ses *Obser-*

vations sur le traitement du Rachitisme, ouvrage dont il eut la bonté de me faire passer un exemplaire, que je crus apercevoir que ma Dissertation avait été lue à Paris, et que mon opinion sur la conversion des virus étrangers en virus rachitique y avait été goûtée. Tout cet ouvrage intéressant de pratique n'est qu'une extension de mes idées sur la division du Rachitis en plusieurs espèces, relativement à leurs causes matérielles; et un détail de faits et d'observations, par lequel l'auteur démontre d'une manière victorieuse, que le traitement de cette maladie, dirigé d'après ces idées et cette division, a eu constamment entre ses mains le succès le plus heureux et le plus complet. Ensorte que depuis la publication de l'ouvrage de M. Portal, dont la lecture me fit le plus grand plaisir, je regarde ma doctrine sur le Rachitis, qui naturellement doit s'étendre sur les écrouelles, comme une vérité pratique de Médecine des mieux établies et en même temps des plus utiles.

Je fus tenté d'abord, lorsque j'ai songé à donner au public mon Essai

sur le vice scrophuleux, de refondre absolument l'ouvrage, et d'en établir la théorie comme la pratique sur cette variété des causes virulentes capables de donner lieu aux développemens écrouelleux ; ou du moins d'y ajouter, en le laissant tel qu'il se trouve, des notes multipliées pour rectifier ce qu'il y a d'imparfait à cet égard dans le traitement général que j'assigne à ces sortes de maladies, d'après la doctrine des coctions et des crises. Une chose m'a empêché de prendre aucun de ces partis, qui l'un et l'autre m'ont paru aujourd'hui assez inutiles. En effet, puisque le Rachitis et les Écrouelles sont des affections maladives analogues et à-peu-près les mêmes, du moins quant à leurs causes matérielles ; et puisque dans mon Essai sur le Rachitis, je m'explique assez amplement sur la nature et la diversité de ces causes et sur celle qu'en conséquence il est indispensable de mettre dans son traitement, j'ai pensé que le lecteur judicieux pourrait aisément faire l'application des mêmes principes aux affections scrophuleuses, et qu'il imaginerait

aisément toutes les additions et corrections que j'aurais fait moi-même à mon Essai sur les Écrouelles, si je me fusse déterminé à le refondre, ou à le surcharger de notes relatives à mes nouvelles vues.



ŒUVRES DIVERSES DE MÉDECINE PRATIQUE.

ESSAI SUR LE VICE SCROPHULEUX;

OUVRAGE pour lequel la Société royale de Médecine de Paris a décerné à l'Auteur l'accessit, dans sa séance publique du 7 Mars 1786.

Strumæ fatigare Medicos solent, quoniam febres movent, nec unquam facilè maturescunt. Cels. de Med. lib 5. cap. de Strumis.

INTRODUCTION.

LES Écrouelles sont une maladie, ou plutôt un genre de maladies des plus familières; et en même temps il n'en est aucune qui, de

l'aveu des plus habiles Médecins, résiste avec plus d'opiniâtreté à toute sorte de traitemens (*a*). Le poison lent et destructeur qui leur donne naissance, s'attaque indistinctement à toutes les parties de l'économie animale. Il pervertit les sucs lymphatiques, auxquels il semble s'unir de préférence. Il fait dégénérer les graisses en mille manières. Il excite dans les chairs des congestions, des fontes et des ulcères le plus souvent profonds, sinueux et interminables. Il ne borne pas là ses ravages : quelquefois il se jete sur la charpente osseuse, et en dissout les différentes pièces de la manière la plus pitoyable. Hélas ! bien des fois il ne respecte pas même les parties les plus importantes de la vie, et fait germer dans les divers viscères des embarras et des suppurations, qui consument lentement et presque toujours irrémédiablement ces organes, une fois qu'ils en ont été assaillis.

Ce n'est pas tout : ce venin dangereux passe pour s'attacher avec acharnement à certaines familles, qu'elle poursuit de génération en génération. Non seulement il fait redouter leur alliance, mais même quelquefois leur commerce, qu'on ne croit pas tout-à-fait sans danger. Il attaque spécialement les hommes dans leurs tendres années, et semble profiter de leur faiblesse, pour les vaincre et les détruire plus sûrement. S'il est obligé de céder à l'âge de puberté, à cause du développement subit des forces qui a lieu vers cette époque, il n'aban-

(*a*) *Morbus ludificans operam Medicorum.* Baillou opera med. edit. 1762. t. 2. p. 378.

donne pas pourtant toujours, bien s'en faut, le sujet qu'il a une fois infecté. Le plus souvent il ne fait que se cantonner dans quelque recoin secret de la machine animée. Là il attend en silence le moment favorable, pour se développer de nouveau avec avantage; et sitôt que ce moment arrive, on le voit tout-à-coup renaître de ses propres cendres. Il paraît même que son long repos ne l'a rendu que plus malin et plus indomptable. Car alors il néglige pour l'ordinaire les organes les moins importans, et se porte du premier coup au bas-ventre, à la poitrine, ou à la tête, et y suscite des désordres d'autant plus dangereux, qu'ils s'opérent avec moins de fougue, et que le principe des symptômes souvent anomales qu'il y produit, ou demeure long-temps inconnu, ou même reste toujours ignoré du Médecin chargé du traitement de ces maladies.

Par la lecture des anciens Médecins Grecs, Latins et Arabes, il est aisé de juger que de leur temps, le virus scrophuleux n'avait pas toute la malignité qu'il a acquise depuis quelques siècles. Autrefois on ne connaissait guères des Écrouelles, que les tumeurs glanduleuses qu'elles font naître au col, sur les côtés, aux aînes, dans les mamelles, ou sous les aisselles (*a*). Aussi ne regardait-on alors ces tumeurs que comme un mal simple et local, qu'on devait guérir par les seuls topiques; ou qui du moins était infailliblement vaincu par la destruction ou l'extirpation des glandes scrophuleuses.

(*a*) *Nascuntur in cervice, sed et in alis, inguinib. laterib. et in mammis.* Cels. lib. 5.

Ce n'est que depuis la découverte de l'Amérique, et depuis la fatale irruption de la maladie vénérienne en Europe, que nos auteurs ont commencé à se plaindre des impressions journalières et désastreuses, que le vice scrophuleux fait sur les os et sur les viscères. Ne serait-ce pas le virus syphilitique qui, par ses fréquentes associations avec le virus des Écrouelles, l'aurait aiguisé et lui aurait donné cette malignité insigne que nous lui voyons aujourd'hui ? Plusieurs graves Médecins, tels, entr'autres, que Col de Villars (*a*), et le savant Astruc (*b*), ont cru que le virus scrophuleux n'était autre chose que le virus vénérien lui-même devenu héréditaire, et mitigé, ou pour mieux dire, dégénéré par son incorporation dans les familles (*c*). Tout prouve que cette dernière opinion est dénuée de vérité : mais en même temps tout semble prouver que le virus vénérien a agi sur le virus préexistant des Écrouelles, qu'il l'a modifié, qu'il l'a exalté, et l'a élevé à ce degré d'énergie et de férocité où nous le voyons.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture que l'analogie des deux maladies, l'écrouelleuse et la vénérienne, et même l'analogie des moyens curatifs qu'on oppose communément à l'une et à l'autre, paraît assez justifier, il n'est pas

---

(*a*) Cours de Chir. t. 2. p. 268.

(*b*) Traité des tumeurs. t. 2. p. 101.

(*c*) Boerrhaave *Aph. de cogn. et cur. morb.*, attribue l'origine du Rachitis au virus vénérien ainsi dégénéré. §. 1488. Van-Swieten n'est pas de son avis. Comm. ibid.

moins certain que l'art offre infiniment plus de ressources contre le mal vénérien que contre le mal scrophuleux, et que l'on guérit souvent par des remèdes appropriés la vérole qui se trouve compliquée avec les Écrouelles, sans guérir pourtant le vice scrophuleux (*a*).

A voir pourtant le catalogue immense de nos prétendus anti-scrophuleux, on croirait aisément qu'avec tant de richesses nous devons avoir un empire absolu sur la maladie scrophuleuse. Mais le Praticien éclairé et judicieux a tous les jours occasion de se convaincre, que notre abondance en ce genre naît précisément de notre misère, et que l'on n'a imaginé tant de spécifiques, que parce que jamais l'on n'en a trouvé de réels.

Il y a environ vingt-quatre ans que l'Académie de Chirurgie, convaincue de cette vérité affligeante, chercha à exciter l'émulation des Savans, en proposant un prix pour l'auteur du meilleur Mémoire qui lui serait adressé sur le traitement des tumeurs écrouelleuses. L'importance de la matière et les difficultés qu'elle présentait, parurent animer et multiplier les efforts. Le concours fut nombreux : six Ouvrages furent distingués, et méritèrent à-la-fois

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 37...... Cullen *inst. de Med. prat. t.* 2. §. 1753. Une des grandes preuves de la différence qui existe entre le virus vénérien et le scrophuleux, c'est l'observation de Dionis, *Opérat. de Chir.*, qui dit que les trois quarts des Scrophuleux sont des paysans. Et l'observation de M. Garsaut, *Prix de l'Acad. de Chirur. t.* 3. *p.* 296, qui assure qu'à Paris où la maladie vénérienne domine, il n'y a que très-peu de Scrophuleux.

les honneurs de l'impression. Chaque auteur proposa sa méthode, et ne manqua pas de l'étayer sur des faits de pratique personnels, et, selon eux, péremptoires. Après cela la cure des Écrouelles ne devait plus, ce semble, être envisagée comme un problème encore à résoudre.

Cependant, il faut en convenir, depuis cette espèce d'explosion académique, le pouvoir de la Médecine sur le vice scrophuleux ne paraît pas s'être accru : nos hôpitaux n'en paraissent pas être moins surchargés de malades écrouelleux ; les Praticiens n'en ont été guères moins embarrassés qu'auparavant sur le choix des remèdes vantés pour la guérison des Scrophules ; et l'on n'a pas couru avec moins d'ardeur après la recherche de nouveaux spécifiques, preuve non équivoque qu'en effet les spécifiques nous manquent absolument.

Enfin la Société royale de Médecine, dont les travaux, depuis son institution, tendent avec tant de succès à perfectionner l'art difficile de guérir, a pensé qu'il était temps de faire un nouvel effort, pour tâcher d'asseoir sur une base plus solide qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour le traitement des affections écrouelleuses. Elle demande de » Déterminer quelles sont » les circonstances les plus favorables au déve- » loppement du vice scrophuleux ; et de re- » chercher quels sont les moyens, soit diététiques, » soit médicinaux, d'en retarder les progrès, » d'en diminuer l'intensité, et de prévenir les » maladies secondaires dont ce vice peut être » la cause ».

Pour répondre avec ordre et clarté à toutes

ces questions intéressantes, je crois devoir diviser cet ouvrage en deux sections. Dans la première, je ferai ensorte d'indiquer les principales circonstances capables de favoriser le développement du vice scrophuleux. Dans la seconde je déterminerai aussi précisément qu'il me sera possible, quels sont les moyens les plus propres à en retarder les progrès, à en diminuer l'intensité, et à prévenir les maladies secondaires qui en sont si fréquemment la triste et funeste suite.

SECTION PREMIÈRE.

Circonstances les plus capables de favoriser le développement du vice scrophuleux.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

Avant de m'occuper directement de la matière qui fait l'objet essentiel de cette première section, il me paraît nécessaire de faire quelques réflexions préliminaires sur certaines propriétés bien connues et selon moi suffisamment constatées du vice scrophuleux. Il me sera ensuite bien plus aisé de m'expliquer d'une manière intelligible sur les diverses circonstances capables d'opérer le développement de ce vice maladif.

Ma première réflexion tombera sur la qualité héréditaire de l'affection scrophuleuse. Il est assuré par l'autorité de tous les anciens Médecins, et par les observations de la plûpart des modernes, que les pères et les mères transmettent à leurs enfans leur disposition aux Écrouelles, comme ils leur transmettent leurs noms, leur fortune et les traits de leur visage. On est surpris du ton décidé avec lequel M. Faure (*a*) a nié cette propriété dans son excellent Mémoire sur les tumeurs écrouelleuses. L'observation la plus familière dépose contre lui, et fait voir tous les jours que les parens écrouelleux engendrent des enfans écrouelleux. C'est ce dont, entr'autres, se sont assurés parmi les modernes, le fameux Boerrhaave (*b*), Bordeu (*c*), Van-Swieten (*d*), et M. Lalouette (*e*), auteur si versé dans la connaissance des maladies scrophuleuses. M. Cullen, dont un Médecin clinique ne doit prononcer le nom qu'avec respect, a renchéri même sur leurs observations; il a remarqué assez constamment que parmi les enfans du même père et de la même mère, ceux qui ressemblent le plus au parent qui se

---

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 36. M. Majault est du même sentiment. ibid. p. 321. On voit par là que M. Louis, grand antagoniste des maladies héréditaires, prenait déjà un grand ascendant sur les opinions des Chirurgiens français.

(*b*) *Aph. de cogn. et cur. morb.* §. 1485.

(*c*) Prix de l'Acad. de Chir. p. 74.

(*d*) *Comm. in aph. t. 5. p.* 552.

(*e*) Traité des Scrophules. t. 1. Introduc. p. XVI.

trouve porter en lui des dispositions scrophuleuses, sont précisément ceux de la famille qui héritent de son infirmité ; tandis que les autres enfans, dont la physionomie ressemble à celle du parent non infecté, ont une bonne constitution, et ne deviennent point écrouelleux (*a*).

Il est un autre fait qui, quoique plus contesté que le premier, dans ce siècle de doute et de scepticisme, ne laisse pas de me paraître aussi certain. C'est que les Ecrouelles passent quelquefois d'un corps malade dans un corps sain, et qu'elles possèdent une qualité vraiment contagieuse.

Des six concurrens qui furent honorés de l'approbation de l'Académie de Chirurgie, trois seulement crurent ne pas devoir admettre cette propriété du vice scrophuleux ; ensorte que les opinions restèrent là-dessus dans un parfait équilibre (*b*). M. Bordeu pourtant, dont l'opinion en cette matière devait paraître d'un très-grand poids, rapporta plusieurs faits de contagion scrophuleuse dont il avait été lui-même l'observateur (*c*). Un autre concurrent qui était de son avis, cita pour le confirmer un ancien décret de la faculté de Médecine de Paris, qui consultée en 1578, par le Parlement sur cette question, décida unanimement le 28 Février

---

(*a*) Inst. de Méd. prat. t. 2. §. 1739.

(*b*) MM. Faure, Garsaut et Majault n'admirent point la contagion, qui fut pourtant reconnue par MM. Bordeu, Charmetton et l'Auteur anonyme du sixième Mémoire imprimé.

(*c*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 74. et suiv.

de la même année, que les Écrouelles étaient une maladie contagieuse; décision que l'auteur trouvait d'ailleurs conforme à la doctrine d'Hippocrate, d'Aretœe et de Valeriolla (*a*).

Cependant M. Cullen, après avoir reconnu, comme on l'a vu, que le vice scrophuleux est essentiellement héréditaire, assure qu'il n'a pu en aucune occasion, lui trouver des qualités contagieuses (*b*), et en cela il reste du sentiment de M. Faure. Mais en pratique médicinale, tout comme en jurisprudence, un seul fait positif bien et dûment constaté, prouve plus que mille faits négatifs, *plus valet unus affirmans quàm mille negantes.* Or plusieurs observateurs récents, très-habiles et dignes de foi, attestent avoir vu clairement et dans plusieurs occasions, les effets manifestes de cette contagion. Donc la contagion du vice écrouelleux est prouvée, autant qu'un fait peut l'être en Médecine pratique.

Tout ce qu'on peut conclure des opinions opposées qu'on a soutenues sur les qualités contagieuses du vice écrouelleux, c'est que ce ne doit pas être une chose bien commune, de voir les Écrouelles se propager par contagion. En effet, en examinant la chose de près, dans cette ville où les Scrophules sont une maladie à-peu-près endémique, je me suis assuré que ce vice ne se communique pas si facilement par le contact que bien d'autres vices contagieux. Il faut, comme l'a très-bien dit M. Bordeu, pour que la contagion ait son effet, que le corps

(*a*) Ibid. p. 341.

(*b*) Inst. de Méd. prat. §. 1751.

à infecter ait des dispositions toutes particulières à admettre et à retenir les miasmes scrophuleux (*a*). Les tégumens rares et humides des enfans, ainsi que leur constitution toute muqueuse, les rendent plus propres que les sujets plus avancés en âge, à se laisser pénétrer par ce venin. J'ai vu plusieurs fois que des enfans très-sains jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, sont devenus tout-à-coup écrouelleux, pour avoir vêcu dans une grande familiarité et durant un certain temps avec d'autres enfans fortement attaqués de ce mal. M. Lalouette dit avoir été lui-même souvent à portée de faire la même observation. Bien plus, ce Médecin intelligent et charitable qui paraît avoir consacré toute sa vie au soulagement des malheureux attaqués des Écrouelles, et qui a été en même plus que personne au monde, d'étudier la maladie dans toutes ses phases et sous tous ses rapports, dit ainsi que M. Bordeu, avoir vu plusieurs sujets déjà très-âgés, gagner le vice scrophuleux pour avoir couché avec des enfans infectés (*b*). De pareils faits sont sans doute décisifs; et je ne saurais me persuader qu'on puisse aujourd'hui contester de bonne foi la propriété, par laquelle le vice écrouelleux peut passer par contagion d'un sujet à un autre.

Cette dernière vérité mise une fois hors de doute, on ne peut éviter de tirer avec M. Bordeu (*c*) une conclusion qui en est une consé-

---

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 75.

(*b*) Tr. des Scroph. t. 1. p. 117 et suiv.

(*c*) Etmuller opera in-fol. t. 1. p. 558.

quence nécessaire. Cette conclusion est qu'il existe un virus particulier, un ferment *sui generis*, lequel, à la manière des levains, agit sur la masse humorale, et produit en elle une altération spécifique d'où dérivent tous les symptômes scrophuleux. Etmuller prétendit dans son temps, que ce virus n'était autre chose qu'un acide d'un genre spécial, qui opérait l'épaississement de la lymphe, *à lymphâ inspissatâ ab acido proprio.* Je remarque à ce sujet que les six Auteurs couronnés par l'Académie de Chirurgie, même ceux qui ne veulent pas convenir de la qualité contagieuse des Écrouelles, prétendent tous qu'il existe dans les sujets attaqués de cette maladie, un acide, ou du moins, une disposition acide ou acescente des liqueurs ; ce qui équivaut à l'admission d'un miasme propre et vraiment écrouelleux. Mais cette disposition acide ou acescente des liqueurs, quand bien même elle serait aussi générale qu'ils se le persuadent, ce qui n'est pas, ne suffirait pas encore pour démontrer l'acidité effective et actuelle du virus scrophuleux. L'on sait qu'une circulation rapide corrige l'acescence des sucs végétaux dont nous sommes nourris, et qu'elle les animalise peu-à-peu en les alkalisant. L'on sait aussi qu'une circulation languissante produit un effet tout contraire ; sur-tout dans les enfans, où l'animalisation des sucs perd aisément de son activité, et où le sang, travaillé alors imparfaitement, demeure toujours empreint de l'acide caché dans les substances alimentaires. C'est donc assez que le vice scrophuleux, quelle que soit sa nature, puisse ralentir le cours des humeurs, ou en les épaississant, ou en affaiblissant le ton

des solides mouvans, pour que dans les sujets où il exerce son action malfaisante, les liquides acquièrent bientôt le caractère acescent dont on se plaint. La véritable nature des miasmes écrouelleux n'en demeure pas moins cachée et tout-à-fait inconnue, comme celle des autres miasmes virulents. C'est là un de ces nombreux secrets de l'économie animale qu'il ne nous est pas donné de pénétrer, et dont la recherche trop inquiète ne manque guères d'égarer les Médecins qui veulent s'y livrer, dans le vaste pays de l'opinion, et par conséquent des chimères.

Mais ce n'est pas seulement sur la qualité contagieuse des Écrouelles, qu'est fondée la preuve que nous avons de l'existence du levain particulier qui forme cette maladie. Si un pareil levain n'existait pas, d'où pourraient naître ces métastases fréquentes qu'elle présente ? On voit chaque jour des glandes scrophuleuses se dissiper, dès qu'il paraît sur la tête des croûtes et des écoulemens ; et elles ne tardent pas à s'engorger de nouveau, sitôt que ces croûtes et ces écoulemens viennent à disparaître. Quelquefois une tumeur ancienne se résout tout-à-coup, et une tumeur toute semblable se manifeste dans un autre endroit. Combien de fois des Ophtalmies rebelles n'ont-elles pas été guéries en peu de temps par un Ulcère artificiel, ou par l'apparition inattendue de quelque éruption voisine, ou de quelque engorgement glanduleux ? Combien de fois les Écrouelles extérieures ne subissent-elles pas des délitescences fâcheuses, et ne sont-elles pas remplacées par des embarras intérieurs ? Tous ces phénomènes dont les obser-

vateurs rapportent des exemples multipliés, ne peuvent être produits que par un levain spécifique, et par une cause matérielle dont la seule mobilité prouve nécessairement l'existence (*a*).

Mais il n'en est pas du virus scrophuleux, comme du virus vénérien, lequel ne se forme jamais dans le corps, du moins dans nos climats, d'une manière spontanée, et dont on n'est affecté qu'autant qu'on l'a reçu de ses parens, de sa nourrice, ou par le moyen d'une communication contagieuse. Souvent les Écrouelles sont une maladie adventice, c'est-à-dire, une maladie qu'on n'a reçu de personne et qui naît par accident et d'elle-même dans des sujets auparavant sains. Le virus scrophuleux est alors une création toute nouvelle. On voit, par exemple, qu'une pareille création a lieu à la suite de certaines maladies aiguës mal jugées, à l'occasion d'une maladie cutanée rentrée par répercussion, et dans ces faibles individus, nés de parens vieux ou cacochymes, sans être pourtant scrophuleux.

Il est encore une autre vérité qu'il est bon de ne pas perdre de vue, lorsqu'on veut se rendre raison de certaines particularités qu'on observe dans le développement du vice scrophuleux. Le virus des Écrouelles qui, comme on l'a dit, diffère essentiellement de celui de la Vérole, lui ressemble pourtant à certains égards, et ressemble en même temps et par les mêmes endroits, à toutes

---

(*a*) Wharton, dans son *Adenologia p.* 256, remarque que *hi tumores (Scrophulæ) de loco in locum transferuntur ;* et il parle de ces Métastases dont il donne l'histoire, comme l'une chose très-commune.

les autres espèces de virus héréditaires et contagieux, tels que sont les virus psoriques, goutteux, varioleux, pestilentiels etc. etc. Le virus scrophuleux, soit qu'il ait été généré dans le corps par des causes spontanées, soit qu'il y ait été introduit par voie d'hérédité ou de contagion, n'excite pas ordinairement de suite après son introduction ou sa génération, les phénomènes qui montrent et caractérisent sa présence. L'excitation et le développement de ces phénomènes sont subordonnés à l'action de bien des causes sécondaires, qui hâtent ou retardent plus ou moins la germination des symptômes scrophuleux, et qui quelquefois la suspendent longtemps, ou même l'étouffent entièrement.

S'il m'est permis de faire ici une comparaison qui me paraît naturelle, je dirai qu'il en est des virus morbifiques insérés dans les corps vivans, comme des semences jetées dans le sein de la terre. Tout sol n'est pas également propre à faire lever les différentes graines. Chaque climat accélère plus ou moins la végétation des plantes, et fait parvenir les fruits à leur mâturité en des temps différens. Un excès de chaud ou de froid peut faire périr le végétal naissant : il ne peut prospérer qu'autant et à proportion qu'il trouve dans le terrein qu'il occupe, une humidité propice et nourricière ; et qu'autant qu'il peut librement respirer cette portion de la matière atmosphérique, sans laquelle rien ne peut végéter. La force et l'activité de la végétation sont toujours relatives au concours heureux ou malheureux des circonstances infiniment variées qui peuvent la favoriser ou la traverser.

Il en est à-peu-près de même des semences

morbifiques (*seminia morborum*). Tout commerce avec une personne vérolée n'est pas immédiatement, ni même infailliblement suivi de la Vérole. Certains sujets qui dans un temps sont inaccessibles au virus varioleux, sont pourtant inoculés avec succès dans un autre temps. Tous les enfans d'un père gouteux ne sont pas, sans exception, tourmentés de la Goutte. On couche quelquefois impunément avec des galeux et avec des dartreux; et enfin il est heureusement certain que pendant la durée des Pestes les plus terribles, tous les habitans du pays désolé par l'Épidémie, ne deviennent pas pestiférés. Faut-il être surpris si le virus scrophuleux offre des variétés à-peu-près pareilles dans sa manière de procéder?

D'abord il est avéré que de cela seul que le père ou la mère ont été atteints dans leur jeunesse de quelques symptômes écrouelleux, il ne s'ensuit pas que tous leurs enfans doivent ressentir à leur tour des symptômes du même genre. Bien des causes favorables peuvent, dans le cours de la grossesse ou du nourrissage, et même dans la première enfance, s'être opposées au développement du vice héréditaire, ou bien, l'avoir entièrement dissipé. En effet, c'est ce qu'on voit journellement arriver à certains individus privilégiés qui se distinguent par une excellente santé dans des familles toutes maléficiées.

D'un autre côté, le virus scrophuleux transmis en héritage ne se développe pas avec ses symptômes caractéristiques, de suite après la naissance, ni à un point bien fixe et déterminé de la vie. Tout encore ici dépend des circonstances qui accélèrent, prolongent et modifient

en

en bien des manières ce développement. Il est vrai que la plûpart des sujets qu'on nomme écrouelleux, sont des enfans. Mais j'espère de faire voir dans peu de temps, que les autres époques de la vie ne sont pas exemptes, autant qu'on le croit vulgairement, des affections scrophuleuses, dont la forme n'est pas toujours la même, et semble varier avec l'âge.

Enfin, ce que je viens de dire des Écrouelles héréditaires, je le dis encore de celles qui sont le fruit de la contagion. Le virus scrophuleux, transmis par cette dernière voie, n'opère pas dans tous les sujets avec la même énergie, ni dans le même espace de temps. Quelquefois il se développe dans les personnes ainsi infectées, peu de mois après les contacts contagieux. Mais le plus souvent, à la manière du mauvais grain, il ne pousse et ne fructifie qu'après plusieurs années, et lorsque par le laps du temps, les personnes infectées ont oublié les dangers de la contagion, auxquels elles ont été exposées. Je me suis convaincu de la vérité de cette observation, qui me paraît importante dans la pratique, en fréquentant avec une constante assiduité nos deux hôpitaux, et sur-tout notre hôpital général. Je ne doute pas que les Médecins qui donnent leurs soins à de pareils établissemens, n'ayent occasion de la faire comme moi. Ils verront souvent de grands garçons et de grandes filles qui ont été obligés de vivre familièrement avec des enfans écrouelleux, et dont la santé n'avait pas paru d'abord altérée par ce commerce, être pourtant à la fin attaqués du même mal, quelquefois après plusieurs années de mariage,

sans pourtant que l'on puisse légitimement soupçonner en eux aucun vice héréditaire, ni aucun vice autrement acquis que par la contagion.

A toutes ces réflexions sur les Écrouelles, j'en joindrai encore une qui a été faite par deux très-bons Médecins (a). Elle est la clef de toute la maladie, et si je puis le dire, de tout l'édifice scrophuleux. Quel que soit le siége de la maladie, et quels que soient les désordres qu'elle excite, elle est essentiellement dépuratoire, et le produit d'un effort salutaire des principes de la vie, qui cherchent à se débarrasser d'un ennemi dont la présence fait obstacle à l'intégrité des fonctions. Le virus scrophuleux qui se trouve détrempé, ou pour mieux dire, invisqué dans les sucs gras et muqueux qu'il rend encore plus lents et plus visqueux par sa présence, est ordinairement repoussé par cet effort, du centre vers la circonférence, et est déposé sur les glandes lymphatiques externes, où il occasionne des congestions d'autant moins dolentes, qu'elles naissent plus lentement, et que les sucs lymphatiques se trouvent encore moins altérés par ce levain.

Il arrive quelquefois, sans doute, que ce ferment ennemi, porté sur les corps glanduleux, s'y ramasse en entier, et laisse toute la masse des humeurs pure et totalement désinfectée. Alors le triomphe de la nature est

---

(a) Bordeu, prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 111; et M. Lalouette, traité des Scrophules. t. 1. p. 164.

à-peu-près complet, et à la place d'une maladie universelle, il ne reste plus qu'une légère affection locale. Il est à croire qu'autrefois ces dépositions totales du virus scrophuleux sur quelqu'une des glandes extérieures, étaient une chose commune et ordinaire. Ce ne peut être que par cette raison, qu'on guérissait alors si généralement les écrouelleux par la seule destruction de l'affection locale qui résultait de cette crise. Mais aujourd'hui que le virus dont il s'agit, a acquis une si grande intensité ; on doit en convenir, c'est une chose très-rare de voir les tumeurs qui en dépendent, concentrer en elles toute l'infection. Des expériences fâcheuses et multipliées ont convaincu depuis long-temps les Médecins attentifs, que nos glandes scrophuleuses ne sont presque toujours que des foyers partiels qu'on ne peut retrancher, sans donner lieu au reste du ferment morbifique, qui se trouve disséminé dans les autres parties du corps, de s'animer davantage, et de chercher dans d'autres points de l'économie animale, des foyers le plus souvent moins favorables, que ceux que l'art est parvenu à supprimer (*a*).

Ce n'est pas toujours sur les glandes lymphatiques, que se font les dépositions critiques

---

(*a*) Benivenius rapporte cependant qu'il eut occasion d'enlever une tumeur scrophuleuse du poids de 60 livres, qui était placée sur la cuisse ; et il assure que le sujet fut entièrement guéri par cette opération. J'ai vu un cas à-peu-près pareil. Mais pour un exemple heureux, combien d'autres qui ont été malheureux !

et extérieures du virus écrouelleux. L'on voit assez souvent que, porté sur la peau, il y fait germer des Teignes sèches ou humides, des Dartres miliaires ou croûteuses, et des tumeurs enkistées remplies de divers liquides, et où l'on trouve des concrétions singulières. Les abcès des parties molles, les tuméfactions et les caries des parties dures, sont aussi, dans cette maladie, des travaux dépurans de la nature, qui tâche d'éloigner du centre vital le venin écrouelleux.

Mais lorsque les forces conservatrices se trouvent languissantes et peu énergiques, comme cela a lieu dans les enfans chétifs et mal constitués, ou lorsque les organes éloignés du centre opposent à l'effort vital des résistances invincibles, ce qui a lieu chez la plûpart des adultes, on voit le virus scrophuleux refluer vers l'intérieur, et se fixer sur les organes les plus précieux. Dans ces tristes circonstances, on ne saurait nier pourtant que la déposition virulente ne soit un travail vraiment dépurant, puisqu'au fonds les Écrouelles internes ne diffèrent autrement des externes que par leur siége. Si le principe qui régit avec tant de sagesse les mouvemens vitaux, opère ici d'une manière si peu avantageuse, il ne faut s'en prendre qu'à des accidens malheureux. Dans cette occasion, comme dans tous les autres cas où il se fait des agitations critiques, les intentions de la nature sont pures et essentiellement dirigées vers la santé. Si ces mouvemens produisent des désordres et des ravages, c'est qu'ils n'ont pas leur effet naturel; c'est qu'ils se trouvent croisés et intervertis par des causes

étrangères ; c'est, en un mot, qu'ils sont trop faibles à raison d'une impuissance radicale, ou bien, que par des obstacles insurmontables ils se trouvent réfléchis et changés en des directions contraires.

Je puis donc supposer à présent comme autant de vérités certaines et démontrées, ou si l'on veut, comme autant d'axiomes pratiques, 1.° que les Écrouelles, soit externes, soit internes, sont l'effet d'un virus spécifique ; 2.° que ce virus est souvent héréditaire, quelquefois acquis, et toujours contagieux à un certain degré ; 3.° qu'il peut exister, même pendant de longues années, dans des sujets en apparence très-sains, sans donner le moindre signe sensible de sa présence ; et enfin 4.° qu'il ne se développe dans les corps infectés, par l'effort des mouvemens dépuratoires, qu'à des époques peu certaines, et par le concours de certaines circonstances, dont il est à souhaiter qu'on évalue avec quelque précision la force et la puissance dans ce développement.

Quelles sont donc ces circonstances qu'on peut regarder comme spécialement favorables au développement du vice scrophuleux ?

Je ne puis répondre d'une manière satisfaisante à cette question, qu'en désignant tour-à-tour ces différentes circonstances, et en examinant, avec quelque soin, ce que chacune d'elles a de pouvoir dans la production des symptômes scrophuleux. On me pardonnera un peu de longueur. Elle m'est nécessaire pour traiter ce sujet avec tout l'intérêt dont il me paraît susceptible.

Circonstances les plus favorables au développement du vice scrophuleux.

§. I.er

Certains temps de la vie.

De tout temps les Écrouelles ont été regardées comme une maladie propre aux enfans. Cette opinion n'a rien que de très-vrai, dès qu'on n'envisage cette espèce d'affection, que comme un assemblage de certains symptômes glanduleux. Chez les enfans, le tissu des glandes est lâche et presque sans ressort ; les sucs lymphatiques sont abondans et tout aqueux. Donc du côté des solides et du côté des liquides, tout favorise l'engorgement des glandes. En prenant même la dénomination dans un sens plus étendu, il paraît qu'on ne peut disconvenir qu'en général les affections scrophuleuses ne soient beaucoup plus communes dans l'enfance que dans les âges plus avancés. Il n'est pas encore temps de faire à cette assertion, qui d'ailleurs est généralement reçue, les restrictions par lesquelles je crois qu'il est nécessaire de la resserrer.

En attendant, on peut assurer que l'enfance est une des premières et principales circonstances qui sont favorables au développement du vice scrophuleux. Mais en comprenant sous le nom d'enfance tout l'espace de la vie qui se trouve entre la naissance et la fin de la puberté, toutes les époques de cet âge ne

paraissent point aussi propres les unes que les autres, à se prêter à ce développement. D'abord il est bien rare qu'avant l'âge de trois ans les enfans soient atteints d'aucun symptôme glanduleux. Dans ces premiers temps, les forces expultrices et vitales sont si actives, et les tégumens si peu résistans, que les miasmes virulens, s'il en existe qui soient déjà libres et dégagés, sont aisément poussés vers la peau, où ils excitent des croûtes, des teignes ou des écoulemens habituels aux oreilles. Par là, le genre glanduleux est préservé de tout engorgement virulent. Que si par quelque obstacle du côté des tégumens, de pareilles éruptions ne peuvent s'effectuer, le virus trouve dans la substance osseuse, qui est encore toute molle et vasculaire, des sucs gras et muqueux avec lesquels il aime à s'associer. C'est à cette union, qu'il faut rapporter tous les symptômes du Rachitis; ce qu'il me sera aisé d'établir, lorsqu'il sera temps de parler de cette affection propre aux enfans du premier âge; affection que je regarde comme une branche de la maladie scrophuleuse, envisagée dans toute son étendue.

Mais, soit que les enfans, dans le premier temps de leur vie, ayent éprouvé des symptômes cutanées ou rachitiques, soit qu'ils en ayent été exempts, il n'est pas moins certain que ce n'est guères qu'après leur troisième année qu'ils sont saisis de cet ensemble d'accidens qui constitue les Écrouelles proprement dites. Quelle nouvelle cause peut à cette époque occasionner la naissance de ces accidens, et le dégagement du virus scrophuleux qui en est le principe matériel? Cette cause ne me paraît autre que

le travail souvent pénible et même tumultueux de la première dentition. Pendant ce temps de trouble et d'agitation qui dure assez longtemps, la frêle machine des enfans est tourmentée en mille manières ; toutes les fonctions sont perverties ; tous les sucs sont altérés. Quelle circonstance de la vie peut-elle paraître plus propre à faire naître le virus scrophuleux, s'il n'existait pas encore, et à le dégager, s'il existait déjà, des humeurs grasses et onctueuses dont il était enveloppé, et où il restait caché, et pour ainsi dire endormi !

Quoiqu'en bien des occasions on ne voye les symptômes scrophuleux se manifester après une dentition orageuse, que vers la quatrième ou vers la cinquième année, on n'en est pas moins autorisé à les regarder comme le fruit très-réel, mais retardé, d'une pareille dentition. La raison de cela est une conséquence de l'observation que j'ai déjà faite sur la nature des écrouelles. Elles sont, ai-je dit, une maladie essentiellement dépuratoire. Or le travail critique des dépurations ne peut s'exécuter, tant que les fonctions de l'économie animale restent dans un certain état de trouble et de perturbation. Donc pendant la durée d'une dentition difficile, le virus scrophuleux, quelque libre qu'on le suppose, ne saurait être amené paisiblement dans des foyers extérieurs. Ce transport et cette déposition utile ne peuvent se faire évidemment, que lorsque le calme est assez rétabli, et que le jeu de l'organisation, ayant repris dans tous les points de la machine son harmonie originaire, le principe vital peut réunir utilement toutes ses forces pour opérer cette dépuration,

qui est une véritable crise. Cela étant, on ne doit pas être surpris de ne voir les Écrouelles paraître qu'après que la dentition est finie, et que les troubles qui l'ont accompagnée, sont appaisés. Mais comme ce calme n'arrive que lentement et quelquefois très-tard, il doit arriver souvent que les symptômes écrouelleux, dont l'apparition est l'effet et la preuve de ce calme intérieur, ne se développent que bien du temps après que la véritable cause génératrice ou occasionnelle a cessé d'agir.

La septième année a été remarquée de toute ancienneté, comme une de ces époques de la vie où la constitution physique de l'homme éprouve des révolutions fortes et le plus souvent très-sensibles. C'est alors, entr'autres, que se fait la seconde dentition, qu'un auteur récent a voulu regarder comme la cause des développemens scrophuleux qui sont encore communs à cet âge (*a*). Mais cette seconde dentition se fait presque toujours avec si peu de fougue et si peu de douleur, que j'ai bien de la peine à croire qu'elle puisse influer sur les changemens rapides qui se font dans l'individu; et encore moins sur les symptômes écrouelleux qui viennent à cette époque. La fertilité des Écrouelles vers la septième année est à mes yeux une preuve, parmi beaucoup d'autres, de la salubrité de cet âge, et de la prédominance que prend alors la nature sur les causes morbifiques. Elle use des nouvelles forces dont elle se trouve alors enrichie, pour épurer les humeurs avec

---

(*a*) M. Lalouette. ibid. ut suprà. t. 1. p. 110.

plus d'activité. Quelquefois on la voit dans ces momens susciter des fièvres aiguës, dont les engorgemens scrophuleux et extérieurs sont la crise. En général les fièvres qui surviennent spontanément à cet âge, sont tellement dépuratoires, qu'elles ont servi plus d'une fois à guérir tout-à-fait, et à faire disparaître pour jamais des Écrouelles antérieurement existantes, et qui avaient été l'effet de la première dentition. Bien plus, on les a vues souvent, et j'ai été moi-même plusieurs fois à portée d'observer ce phénomène étonnant, on les a vues redresser en peu de jours et rétablir dans leur forme primitive, des membres que le vice rachitique avait contournés d'une façon monstrueuse, et qui avaient resté dans cet état pendant plusieurs années (*a*).

L'âge de puberté est sur-tout un temps bien remarquable dans l'histoire des Écrouelles. A cette époque le corps croît, se fortifie tout-à-coup et prend une consistance durable. Un nouvel ordre de fonctions se développe; et ce développement donne aux princiqes de la vie un surcroît de vigueur et d'énergie qui change tout l'homme. C'est pendant cette métamorphose merveilleuse, que la nature, parvenue à sa perfection, imprime à chacun des deux sexes, qui avaient resté jusques-là à-peu-près confondus, ses caractères propres et distinctifs. Elle les sépare pour mieux les rapprocher ensuite, et pour les réunir par des nœuds plus doux.

Durant cette révolution importante, l'on voit

(*a*) M. Lalouette. Ibid.

assez communément que les accidens écrouelleux, excités par les autres révolutions de l'âge, se dissipent en plus ou moins de temps, et disparaissent entièrement. Cette guérison spontanée des Écrouelles à l'âge de puberté a été observée depuis long-temps. Wharton prétendait (*a*) que l'évacuation du fluide séminal en était la cause unique. En conséquence il regarda cette évacuation comme la crise naturelle des Écrouelles, dont, selon lui, la cause matérielle et virulente n'était autre chose que le sperme surabondant et retenu dans le corps des enfans.

Dans ce sentiment qui a été embrassé par Quincy et ensuite par M. Faure (*b*), l'on doit être fort en peine d'expliquer pourquoi les filles pubères éprouvent sur leurs Écrouelles le même changement avantageux que les garçons. On ne peut pas dire que chez elles ce bénéfice a pour cause des effusions séminales, puisqu'il est physiologiquement démontré que les filles n'ont point de fluide séminal proprement dit. On ne dira pas non plus que chez elles les règles tiennent lieu et sont l'équivalent des écoulemens spermatiques qui se font chez les garçons. Nous sommes dans un temps où l'on est revenu de toutes les anciennes chimères qu'on s'était faites autrefois sur la prétendue propriété spermatique du sang menstruel. L'on sait aujourd'hui que ce sang n'est pas différent

---

(*a*) *Juvenes cœlibes strumosi fiunt, postea verò matrimonio spontè curantur.* Wharton. Adenograph. W. aussi Bordeu, prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 70.

(*b*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 35.

de celui qui sort par la saignée ou par les hémorragies ordinaires.

Il faut donc convenir que la seule et la vraie cause curatoire des Écrouelles à l'âge de puberté, réside, comme je l'ai dit ailleurs, dans l'accroissement subit de toutes les forces vitales, accroissement qui pour-lors a également lieu dans l'un et dans l'autre sexe. Je ne veux pas pourtant nier que dans quelques occasions le fluide séminal de l'homme et le sang menstruel de la femme ne puissent entraîner avec eux hors du corps une portion, ou même la totalité des levains scrophuleux. Pourquoi ces écoulemens naturels n'auraient-ils pas à cet égard le même privilège, dont on voit jouir les écoulemens qui partent d'un ulcère spontanée ou factice? Mais cela n'arrive que lorsque la nature dirige ses efforts critiques vers les organes sexuels, et qu'elle veut bien immiscer parmi la matière de ces évacuations, la matière virulente dont elle cherche à se débarrasser. Mais alors même c'est toujours l'action vitale, c'est la fièvre de puberté, qui guérit les Écrouelles.

Il est si vrai que ce n'est pas précisément aux évacuations menstruelles et spermatiques, qu'il faut rapporter la guérison des Écrouelles, qui a lieu dans l'âge de puberté, qu'on observe souvent, même dans les âges antérieurs, que tous les symptômes de cette maladie se dissipent tout-à-fait sans aucune évacuation sensible, ainsi que M. Bordeu l'a très-bien remarqué (*a*). Dans les filles, entr'autres, l'éruption des mois con-

---

(*a*) Ibid. pag. 74.

tribue si peu à cette guérison, qu'elles se trouvent le plus souvent débarrassées de leurs maladies scrophuleuses vers leur douzième ou leur treizième année, avant que leur flux périodique, qui ordinairement ne se montre que quelques années après, ait commencé à s'établir. M. Faure lui-même, quoique grand fauteur de l'opinion de Wharton et de Quincy, sur l'origine spermatique des Écrouelles, a fait cette observation, et a eu grand soin de faire bien distinguer dans les jeunes personnes du sexe, l'époque de la puberté, de celle du premier écoulement de leurs mois; deux phénomènes très-différens, et qui ont lieu à des termes quelquefois très-divers (*a*).

Malgré les avantages qu'offre communément l'âge de puberté pour la guérison des Ecrouelles, il est des sujets chez qui cet âge est au contraire une circonstance favorable au développement du vice scrophuleux, qui jusques-là était resté dans le plus grand silence. J'ai vu de fréquents exemples d'un pareil événement, et je me suis pleinement convaincu de la vérité des réflexions que fait M. Cullen sur ces Écrouelles retardées (*b*). Bien loin, dit-il, que dans ces occurrences les effusions séminales soient utiles pour la guérison, comme il faudrait que cela fût, si l'opinion de Wharton était fondée, l'on voit ordinairement que la maladie scrophuleuse devient d'autant plus grave, que les sujets usent de moins de retenue et s'abandonnent plus volontiers aux voluptés vénériennes. Le Mariage des

---

(*a*) Ibid. pag. 35.

(*b*) Inst. de Méd. prat. §. 1740.

jeunes-gens affectés de cette manière, au lieu de leur être avantageux, leur est le plus souvent mortel.

A quoi attribuer dans l'âge de puberté l'apparition soudaine et inattendue du vice scrophuleux? Ce ne peut être encore qu'au travail énergique des forces dépuratoires. Les efforts vitaux par lesquels s'opèrent les révolutions de la puberté, ne peuvent pas quelquefois suffire à une parfaite assimilation, ou à une entière évacuation du virus. Mais alors même ils peuvent être du moins suffisans, pour le dégager des humeurs lentes, parmi lesquelles il avait resté jusques-là caché, et pour le transporter par un mouvement vraiment dépuratoire, dans les lieux où on le voit exciter les symptômes écrouelleux. Dans ce cas, la crise de puberté est moins heureuse sans doute; mais elle n'en mérite pas moins le nom de crise.

De tout ce que je viens de dire, il s'ensuit que l'âge de l'enfance est une circonstance très-favorable au développement du vice scrophuleux; mais qu'il est trois époques bien distinctes dans l'étendue que je donne à cet âge, où les enfans sont plus disposés que jamais à ressentir les effets de ce développement. La première est le temps qui succède à la première dentition; la seconde est celle qui suit la révolution septenaire; et la troisième celle qui accompagne la révolution virile; révolution pourtant qui guérit plus souvent les Écrouelles, qu'elle ne les produit.

Je conviendrai facilement avec le plus grand nombre de Médecins, qu'il n'est pas ordinaire de voir le vice scrophuleux se développer avec

ses symptômes familiers, après la vingtième année; temps où M. Faure a fixé la fin de l'âge de puberté. Mais je me garderai bien d'assurer indistinctement avec cet habile Chirurgien, que jamais le vice en question ne commence à se développer après ce terme (*a*). J'ai vu moi-même des sujets chez lesquels ce n'est qu'après la quarantième année, que l'affection écrouelleuse s'est manifestée pour la première fois avec ses glandes indolentes du col, et avec le gonflement et les croûtes qu'il a coutume de produire sur les narines et sur la lèvre supérieure. Mais quand bien même il serait bien avéré qu'après un certain âge, le vice écrouelleux ne se développe plus à la manière accoutumée et avec tout son appareil glanduleux, les sujets qui en sont entachés, n'en seraient pas moins à plaindre. C'est un spectacle vraiment affligeant et de tous les jours, de voir que depuis l'âge de dix-huit ans, jusqu'à celui de trente ou de trente-cinq, les personnes des deux sexes qui dans leur enfance ont été attaquées de quelques symptômes écrouelleux, dont les révolutions des âges ont paru triompher, tombent par des causes legères, et quelquefois sans aucune cause manifeste, dans des maladies internes et chroniques, qui attaquent ordinairement la poitrine, et qui aboutissent quelquefois à un Asthme tuberculeux et incurable, et le plus souvent à une Phthisie lentement mortelle.

L'observation apprend encore qu'après l'âge de trente-cinq ans, les dangers de la poitrine

---

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 48.

deviennent beaucoup moins grands. Mais en revanche les viscères du bas-ventre sont alors spécialement menacés; et il ne manquent pas de s'obstruer, à moins qu'une maladie âcre et chronique de la peau ne détourne à propos le virus suspect des organes contenus dans cette cavité. Nous traitons souvent des maladies abdominales qui sont venues insensiblement et sans cause bien considérable, dans des sujets assez avancés en âge, et qui n'ont point d'autre principe. Ces maladies, dès leur naissance, résistent opiniâtrement aux remèdes en apparence les plus appropriés. Cette résistance inquiétante nous donne quelquefois des soupçons; et dès que nous voulons porter nos recherches plus loin, nous pouvons le plus souvent découvrir la cause de ces obstructions, de ces Skirres, de ces Hydropisies enkistées etc. etc., dans un virus scrophuleux qui s'était montré au premier âge, et qui demeurant ensuite dans un repos long et perfide, semblait attendre le déclin de l'âge, et pour ainsi dire, le temps de la seconde enfance, pour reparaître avec plus de pouvoir et plus d'impunité.

Je me permettrai de faire à ce sujet, et sans croire m'écarter de mon but, une réflexion que le lecteur a pu faire lui-même, d'après ce qui vient d'être dit. C'est que le développement des symptômes scrophuleux suit dans les âges différens, la tendance particulière que ces âges impriment aux humeurs, selon la fameuse observation de Sthaal. M. Bordeu avait déjà remarqué (*a*) que les enfans sont plus souvent attaqués que

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 48.

les autres sujets des maladies scrophuleuses de la tête, tant internes qu'externes. Il est très-facile de se convaincre par une expérience un peu réfléchie, de la justesse de cette observation. Mais de plus, j'ai vu qu'en général, dans le moyen âge, le virus scrophuleux s'arrête avec une sorte de prédilection sur les parties internes de la poitrine, et que dans le retour de l'âge, c'est sur les viscères abdominaux qu'il se dépose plus volontiers.

Je ferai encore ici une autre réflexion qui me semble digne de la plus grande considération, et qui pourtant me paraît avoir été presqu'entièrement négligée des Praticiens. En convenant qu'il est rare de voir qu'après la vingtième année de la vie, les Écrouelles se développent avec leurs signes ordinaires, et qu'on regarde comme pathognomoniques; j'ai déjà fait sentir que dans l'âge moyen et dans la vieillesse, le virus scrophuleux se porte souvent dans les viscères et les affecte très-grièvement, sans pourtant donner de sa présence le moindre signe extérieur. A considérer la chose sous un aspect général, je serais tenté presque de douter si en effet le développement du vice scrophuleux est plus commun dans l'enfance que dans les autres âges. Je vois tous les jours dans ce pays, des jeunes-gens mourir par des Phthisies tuberculeuses, et des gens plus avancés en âge, succomber tous les hivers sous le poids de leurs obstructions abdominales, sans que le plus souvent on puisse trouver d'autre cause probable à ces maux, que l'action d'un levain écrouelleux, demeuré secret jusqu'à la naissance de ces maladies. Le plus grand nombre de Cancers qui font périr

tant d'hommes et sur-tout tant de femmes, à quelle cause doit-on le plus communément les rapporter, sinon au développement du même levain? Mais je n'étendrai pas plus loin mes réflexions sur cette matière. J'ajouterai seulement que, considérant en détail les ravages journaliers et très-multipliés que produit le vice scrophuleux, j'ai souvent pensé qu'il est peut-être l'ennemi le plus redoutable de la race humaine, et qu'il fait périr lui seul autant de monde dans les divers âges de la vie, que toutes les autres maladies chroniques ensemble.

Je vais actuellement continuer mes recherches sur les autres circonstances réputées propres à favoriser les développemens scrophuleux. Si j'ai pesé un peu sur cet article, c'est que le sujet m'en a paru assez intéressant, et qu'il m'a semblé qu'il n'avait pas été encore assez mûrement examiné. Dans les articles suivans je ferai ensorte d'être plus court.

§. II.

Certains temps de l'année.

Après avoir examiné en détail l'effet que produisent sur le vice écrouelleux les divers âges, que l'on peut regarder comme les diverses saisons de la vie, il est naturel de passer de suite à l'examen de l'action qu'excercent sur le même vice les diverses saisons de l'année. Sous ce nouveau rapport il est aisé d'observer que par une marche assez régulière, les tumeurs scrophuleuses, à l'instar des plantes ordinaires, se préparent en hiver; qu'elles sortent sur la fin de

cette saison ou au commencement du printemps; qu'elles mûrissent en été, ce qui est pour elles une espèce de floraison; et qu'enfin elles se flétrissent et se cicatrisent en automne, pour reparaître, suppurer et se dessécher dans les saisons suivantes et analogues, pendant le cours de plusieurs années.

Il est bien étonnant que M. Cullen ait été le premier à saisir cette marche regulière du vice scrophuleux, tandis que l'observation en était si facile; et à nous faire sentir en la faisant, combien les développemens scrophuleux sont subordonnés aux différentes saisons. Depuis que j'ai pu étudier sa Médecine pratique (*a*), ouvrage où il a inséré un article tout-à-fait intéressant sur les Écrouelles, j'ai reconnu qu'en effet son assertion était des plus vraies, soit à l'égard des tumeurs glanduleuses qui parviennent à mâturité, soit par rapport aux autres affections fluxionnaires et même osseuses qui dépendent du même principe. Il est certain en général que tous ces maux sont dans leur plus grande intensité et comme dans leur apogée vers l'équinoxe du printemps; qu'ils sont mitigés par les chaleurs subséquentes, et que c'est enfin vers l'équinoxe d'automne, que les scrophuleux se trouvent dans le meilleur état, et qu'ils guérissent entièrement lorsque le temps de leur guérison est arrivé.

Une fois l'observation faite, il n'est pas mal aisé d'en trouver la raison étiologique. Pendant l'hiver la perspiration insensible languit; il se

---

(*a*) Inst. de Méd. prat. §. 1742.

fait dans le corps une accumulation d'humeurs excrémentitielles, et insensiblement il se forme cette espèce de diathèse âcre, séreuse et muqueuse, qui fait la base de toutes les affections catarreuses, et qui est très-analogue à celle que l'observation fait voir être familière aux personnes attaquées de Scrophules. Cette disposition des humeurs, lorsqu'elle est simple et sans virulence, ne manque jamais de produire sur la fin de l'hiver, des fluxions de diverses formes, qui le plus souvent se répandent parmi le peuple d'une manière épidémique. Les fluxions catarreuses, lorsqu'elles sont extérieures, ressemblent si fort aux fluxions scrophuleuses, qu'on ne peut les distinguer quelquefois de ces dernières, autrement que par leur courte durée. Mais si le sujet en qui se fait une telle diathèse humorale, renferme en lui un levain scrophuleux, caché dans quelque coin de la machine, il est fort à craindre que ce levain ne soit détrempé, et déplacé par les torrens de cette sérosité muqueuse, et qu'ensuite à la place d'une simple fluxion catarreuse, il n'éprouve, comme je l'ai vu plusieurs fois arriver, de véritables Écrouelles.

Dès que l'hiver est sur son déclin, et que la nature ressent les premières chaleurs du printemps, l'organe extérieur qui en reçoit la première impression, s'épanouit et se dilate. Les forces vitales accrues par le ressort que les froids précédens ont communiqué aux solides, et dont l'action ralentie semblait auparavant se diriger de dehors en dedans, changent tout-à-coup de direction, et ont la liberté d'agir de dedans en dehors. Le pouls est plus souple, plus ferme, plus étendu et même plus fréquent. C'est cette

espèce de fièvre printanière qui pousse vers la circonférence toutes les matières suspectes, et qui y dépose, entr'autres, si souvent le germe caché des Écrouelles.

Les chaleurs allant en croissant à mesure que le soleil s'approche du Cancer, les pores cutanées laissent échapper de plus en plus des flots de matière perspirable. Les levains scrophuleux se dissipent en partie par cette voie, et ne surchargent plus autant les corps glanduleux dans lesquels il se trouvent fixés. D'un autre côté, les sucs muqueux qui y sont épaissis et comme en stagnation, se résolvent aisément par l'effet de la chaleur, et l'on peut voir quelquefois les tumeurs se dissiper, du moins pour un temps, par ce seul mécanisme. Mais lors même qu'elles ne disparaissent pas tout-à-fait, on aperçoit ordinairement que l'humeur lymphatique et virulente qui fait la matière de l'engorgement, y reçoit une coction facile et louable par le jeu d'une inflammation plus ou moins active, et que les glandes se terminent par des abcès qui se percent lorsqu'ils sont en mâturité, et qui atteignent de plus ou moins près au terme de la guérison, avant que l'hiver suivant n'ait donné lieu à de nouveaux développemens et à de nouvelles dépurations, dont le printemps est toujours à-peu-près l'époque.

§. III.

Certaines contrées.

Quoique les Écrouelles soient une maladie de tous les pays, l'on remarque pourtant que cette

maladie est beaucoup plus fréquente dans les uns que dans les autres. Elle est même endémique dans quelques contrées, comme par exemple, en quelques lieux d'Italie et d'Espagne, et en général dans tous les pays montagneux, le long des grandes rivières et dans les endroits où l'air se trouve humide et marécageux (*a*). Cette observation est d'une vérité généralement et depuis long-temps reconnue. Mais il ne paraît pas qu'on ait été heureux jusqu'ici dans les explications qu'on a essayé de nous donner de ces phénomènes locaux. Je crois que la cause réelle et universelle qui rend les Écrouelles si fréquentes, et pour ainsi dire, propres aux contrées très-différentes dont on vient de parler, ne réside ni dans la nature des eaux qu'on y boit, ni dans certaines exhalaisons minérales qui partent du sol. Le froid de l'atmosphère joint à son humidité, est le vrai mobile et la cause occasionnelle des développemens scrophuleux qui y sont si familiers.

L'on peut remarquer en effet que les météores humides sont très-communs en même temps, et aux pays marécageux, et le long des grands fleuves, et sur les hautes montagnes. On sait d'un autre côté que dans la nature le froid et l'humidité marchent très-ordinairement ensemble; et sans parler ici des découvertes intéressantes et curieuses que les Physiciens modernes viennent de faire sur cette matière, et par lesquelles il conste que tout liquide qui s'évapore,

---

(*a*) Bordeu, Dionis, Col de Willars, parlent entr'autres des diverses contrées où les scrophules sont endémiques, et font là-dessus la même observation que j'ai faite ici.

acquiert un refroidissement proportionnel au degré d'évaporation, il est certain que dans les pays montagneux on éprouve toujours un froid proportionné à leur hauteur, et que dans les plaines même de la Torride, les pluies tempèrent constamment les chaleurs de l'été ; chaleurs qui, sans cette humidité, y seraient souvent insupportables. On peut donc regarder comme un fait assuré, que dans tous les pays où domine le vice scrophuleux, il règne habituellement une humidité froide, qni ne peut qu'influer beaucoup sur le tempérament des habitans, et sur leur état pathologique.

Les Médecins n'ignorent pas combien l'action continuée d'un air froid et humide en même temps, rend le corps lourd, et dispose prochainement à toutes sortes de maladies catarreuses. Sanctorius, par ses expériences statiques, en a trouvé la raison, et a vu que rien ne diminue plus puissamment l'excrétion de la matière perspirable, qu'une telle disposition de l'atmosphère (*a*). D'après ces faits il est clair que rien n'est plus capable de former et d'entretenir en nous la diathèse muqueuse que l'on a vu être si favorable au développement du vice scrophuleux, qu'un air froid et humide, lorsqu'on le respire long-temps, et qu'on s'y trouve habituellement plongé.

C'est donc très-inutilement que pour trouver la cause des Écrouelles endémiques, on s'en prend à la mauvaise qualité des eaux, et aux laitages dont les montagnards font ordinairement usage. J'aurai occasion de faire voir dans un autre lieu la vanité de tous les reproches qu'on

(*a*) De stat. med. sect. 2. aph. 60.

a fait à ces causes innocentes. Je me contenterai de remarquer ici que la ville que j'habite, est traversée par une grande rivière, qui est fréquemment couverte en hiver de brouillards épais. Le climat où elle est assise, est naturellement humide et froid, à cause du voisinage des montagnes. Aussi le vice écrouelleux est-il, on ne peut pas plus, commun dans ce pays. Cependant on n'y boit que des eaux très-pures et très-battues qu'on puise à la rivière; on n'y a que très-peu de laitages dont les seuls riches peuvent faire usage; il n'existe dans les environs aucune exhalaison suspecte, ni minérale, ni pareille à celle que fournit l'eau stagnante et putride des marais. Les alimens y sont même assez sains. Je n'ai pu trouver d'autre cause générale du vice scrophuleux qui fourmille dans la classe inférieure de nos citoyens, que la qualité spéciale de sa constitution atmosphérique, laquelle est, comme je l'ai déjà dit, tournée au froid et à l'humide.

§. IV.

CERTAINS LOGEMENS.

PAR les mêmes raisons qu'on vient de déduire dans l'article précédent, on sentira aisément qu'un logement humide et froid doit favoriser les évolutions écrouelleuses. De là vient cette observation qui a été faite par plusieurs Médecins, et qui peut être facilement vérifiée par tous; savoir que les riches sont beaucoup moins sujets aux Écrouelles que les pauvres, et qu'elles régnent bien moins dans les grandes villes, où les pauvres même sont passablement logés, que dans les campagnes, où les cabanes humbles

et humides du paysan ne le mettent que très-imparfaitement à l'abri des inclémences de l'air et des saisons.

En effet, qu'on jete un moment les yeux sur le logement ordinaire du pauvre campagnard; il n'a d'autre abri qu'un toît bas et mal entretenu, et d'autre plancher qu'une terre toute nue et par conséquent froide et humide. Une si mauvaise habitation doit nécessairement donner à ceux qui y font leur résidence ordinaire, et sur-tout aux enfans, une constitution molle et lâche. D'ailleurs cette humidité froide qui les enveloppe de toutes parts, se joint à une autre cause très-propre à retenir l'insensible transpiration, et à vicier leurs humeurs de toutes manières. Cette autre cause est la malpropreté, qui est la compagne inséparable de la misère et de l'indigence.

Les maisons des pauvres sont mal nettoyées, et les pièces dont elles sont composées sont étroites et resserrées. Le petit volume d'air qu'elles renferment se charge bientôt des exhalaisons méphitiques qui s'élèvent de tous les points du logement, et sur-tout des corps des propriétaires qui s'y trouvent souvent entassés les uns sur les autres. Ces exhalaisons y croupissent à loisir, sans trouver presqu'aucune issue par où elles puissent se dissiper dans l'atmosphère; car on néglige d'y placer des ouvertures capables d'y établir des courans d'air, et de faire l'office utile de ventilateurs.

Végétant ainsi dans ces repaires immondes et mal sains, faut-il être surpris si les pauvres sont exposés à tant de maladies aiguës et chroniques; s'ils apportent si souvent dans nos hospices de charité des constitutions absolument

ruinées, et des affections scrophuleuses qui n'épargnent aucune partie de leur misérable individu ; qui les poursuivent dans tous les âges ; et à la génération desquelles la crasse dont ils sont toujours comme graissés, contribue sans doute beaucoup, ainsi que plusieurs autres causes dont j'aurai occasion de parler dans la suite ?

§. V.

NOURRITURE ET BOISSONS.

QUOIQUE l'on soit assuré que, par le jeu de l'économie végétale et animale, les sucs très-variés qui servent à la nourriture des plantes et des animaux, changent de nature et sont assimilés à leur propre substance ; et quoique par cette assimilation aussi réelle qu'elle est merveilleuse, le même aliment devienne tous les jours partie intégrante d'espèces très-diverses, et d'organes très-divers de la même espèce, il n'est pas moins certain pourtant que les liquides et les solides du sujet se ressentent toujours, à quelque degré, de la qualité de l'aliment dont il s'est nourri. Le vin, malgré la fermentation qui l'a rendu tel, en dénaturant le jus sucré du raisin, porte cependant avec lui le goût du terroir. C'est ainsi que nos humeurs sont toujours relatives, à bien des égards, au chyle qui en fournit la matière ; et que le chyle tient lui-même encore plus à la nature des alimens et des boissons, dont il a été formé par l'action des forces digestives.

L'on n'ignore pas qu'il est des régimes particuliers qui disposent le corps à certaines espèces de maladies, tandis qu'ils sont opposés à

certaines autres espèces, au point de leur servir de préservatif. La manière de se nourrir influe même souvent d'une manière très-puissante sur le moral de l'homme, comme l'avaient très-bien remarqué les anciens philosophes. Toutes ces réflexions s'appliquent naturellement au vice scrophuleux, dont le développement peut être favorisé sans contredit par certains alimens et par certaines boissons.

On a souvent occasion de voir que les enfans qui sont grands mangeurs, sont à la fin surchargés de leur nourriture; et que la Cachexie graisseuse qui en résulte, laquelle est si voisine de la Cachexie muqueuse, les dispose très-prochainement aux affections écrouelleuses. M. Faure croit aussi avoir observé que le pain seul et sur-tout mauvais et grossier, si on le donne aux enfans pour tout aliment, et sans mélange d'aucune nourriture plus substantielle, leur communique les mêmes dispositions (*a*). Cette observation, et plusieurs autres de la même espèce que j'ai été en même de faire sur les écrouelleux de la classe des plus pauvres, me font croire que si une nourriture trop riche et trop abondante favorise le développement du vice scrophuleux, le même développement n'est pas moins favorisé par l'excès contraire, c'est-à-dire, par un régime trop mesquin, et une nourriture insuffisante. J'ai remarqué même

---

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 31. L'auteur dit seulement que de manger beaucoup de pain, est quelquefois la cause des Écrouelles. Il a voulu dire, je n'en doute pas, que les pauvres qui ne vivent que de pain, sont sujets aux Écrouelles; et cela est vrai.

que ce dernier excès produit des Écrouelles d'une nature bien plus maligne que le premier.

En général, les farineux non fermentés, dont le peuple de tous les pays se plaît à gorger les enfans, pour leur épargner la peine de la mastication, est une cause très-capable de hâter les évolutions scrophuleuses. La raison en est toute simple. Une pareille nourriture est pesante, et s'assimile difficilement. Il faut donc qu'elle occasionne peu-à-peu dans les organes de la digestion qu'elle surcharge et fatigue, des désordres plus ou moins sensibles; qu'elle porte sa viscosité dans le chyle qui en résulte; et que cette viscosité passant avec le chyle dans toute la masse humorale, les fluides deviennent épais, glaireux, lents, et les solides lâches et sans ressort. C'est déjà, comme on l'a dit plusieurs fois, une disposition corporelle très-approchante de celle des Écrouelles. Aussi les Médecins instruits du danger qu'entraîne après soi cette manière défectueuse de nourrir les enfans, se sont-ils élevés avec zèle et depuis long-temps contre cet abus. Le public n'ouvrira-t-il jamais les yeux sur ses vrais intérêts? Faut-il que les habitudes pernicieuses soient toujours incurables, lorsqu'elles sont anciennes et générales!

On peut regarder comme un fait certain en Médecine pratique, que tout aliment qui par sa nature est capable, comme les farineux non fermentés, de peser sur les premières voies, et qui par le mélange des sucs salivaires et digestifs ne peut être aisément disposé à subir l'assimilation animale, doit par là même favoriser le développement des affections scrophuleuses. Pour préserver les enfans de ces

affections, il convient de les faire manger modérément et pourtant suffisamment, et de n'offrir à leurs tendres organes que des alimens prochainement disposés à s'animaliser, et qui soient enrichis de sels essentiels ou d'un esprit aromatique, capables d'exciter légèrement et sans fougue le jeu des viscères digestifs, et de tout le système des solides.

Quant aux boissons, une de celles qui favorise le plus les développemens du vice scrophuleux, est, sans le moindre doute, cette boisson alimenteuse que l'enfant tire du sein d'une nourrice suspecte ou peu moriginée (*a*). Il est de fait que par le lait, quelque bien conditionné qu'il paraisse, les nourrices communiquent souvent à leurs nourrissons, les dispositions qu'elles ont elles-mêmes aux Écrouelles, et leur donnent ainsi une maladie à laquelle ils n'avaient souvent aucune disposition par leur naissance. Mais il est encore plus commun peut-être de voir les nourrices communiquer aux enfans ces mauvaises dispositions, en se chargeant de les nourrir, lors même qu'elles sont enceintes, et que la nature renvoye leur lait vers la matrice, pour alimenter le nouvel individu qui croît dans ce viscère. On a fait depuis long-temps ce reproche au lait des femmes grosses, de favoriser d'une manière toute particulière le développement du vice scrophuleux; et j'ai vu dans bien des occasions que ce reproche n'est point tout-à-fait sans fondement. Il est vrai qu'il est des femmes

---

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 118. Van-Helmont, Boerrhaave et son commentateur Van-Swieten, regardent le mauvais lait des nourrices, comme vraiment contagieux.

jeunes et vigoureuses, dont la constitution est assez forte pour fournir à-la-fois à cette double fonction dans les premiers mois de leur grossesse, comme il en est qui, sans faire tort à leurs nourrissons, entreprennent d'allaiter deux enfans à-la-fois. Mais de telles nourrices sont rares; et toute femme qui, pour quelque cause que ce soit, ne donne à l'enfant qu'elle nourrit, qu'un lait appauvri et sans consistance, ne le nourrit pas en effet : elle l'empoisonne plutôt, et ne manque guères de le rendre tôt ou tard rachitique ou écrouelleux. Elle a beau suppléer au défaut de son lait par des alimens solides. La tendre créature n'est pas en état de les digérer encore; et sans compter les autres inconvéniens qui en résultent, l'enfant gorgé de cette manière n'est pas nourri : il dépérit, et doit éprouver successivement toutes les suites funestes de l'inanition; suites parmi lesquelles il faut placer, comme on l'a dit, la naissance des symptômes scrophuleux.

Je conviens avec M. Bordeu, que le vin rouge qui a du corps, et qui n'est que modérément spiritueux, peut, lorsqu'il est donné assez trempé et en quantité médiocre, renforcer la constitution débile et lâche de certains enfans, et s'opposer au développement du vice scrophuleux (*a*). Mais quel péril ne cou-

---

(*a*) Morgagni de sedib. et caus. morb. ep. 50. n.° 47, rapporte l'histoire d'une jeune écrouelleuse, à laquelle Vallisneri avait conseillé de boire un peu de vin. L'enfant suivit ce conseil, et but journellement du vin avec excès. Elle se trouva totalement guérie au bout d'un mois par cet excès même.

rent pas les enfans, dès qu'une nourrice intempérante se remplit elle-même de vin, ou que sous quelque mauvais prétexte, elle en fait boire avec profusion à son nourrisson ? Il est vrai que le vin alors fortifie pour le moment ; mais il énerve ensuite. D'abord après ces boissons de vin ou de lait vineux, les enfans se trouvent gais, pétulents, échauffés. Il naît en eux des pléthores fausses et passagères, par lesquelles tout le système vasculaire se trouve gorgé et distendu. Mais bientôt après la partie spiritueuse de ces boissons se dissipe, la raréfaction cesse, les vaisseaux désemplis tombent dans la débilité et dans une espèce de *collapsus.* Cet état, pour être corrigé, rappelle les nourrices à la même boisson. Ainsi le besoin des stimulans naît toujours de l'abus des stimulans eux-mêmes. Mais on voit à la fin que les tendres individus auxquels on fait éprouver pendant quelque temps ces alternatives de raréfaction et de *collapsus*, s'ils ne périssent pas en convulsion dans quelqu'un de leurs accès d'ivresse, deviennent du moins pâles, cacochymes et glaireux ; ce qui est en eux un prélude assez assuré de l'apparition prochaine de quelque accident scrophuleux.

C'est ici le lieu de parler en peu de mots de différentes eaux dont quelques-unes ont paru à plusieurs graves Médecins contenir en elles le germe des Écrouelles endémiques qui désolent certains pays, ainsi que des affections calculeuses, qui sont familières dans d'autres. L'histoire des diverses espèces d'eaux naturelles, relativement à leur effet physique sur l'économie animale, est encore bien peu avancée. Les nouvelles découvertes de M. Lavoisier sur la composition

et la décomposition du prétendu élément aqueux, pourront peut-être, lorsqu'elles seront bien constatées et plus étendues, nous faire remarquer des différences essentielles entre l'eau pure et l'eau pure. Jusqu'ici nous ne connaissons qu'une seule espèce d'eau; et les seules dissemblances qu'on a observées entre les eaux puisées à des sources différentes, ont passé pour dépendre uniquement des hétérogénéités minérales qu'elles tiennent en dissolution, et dont elles ne sont chargées que par accident.

En attendant les vérités utiles et peut-être absolument imprévues que les efforts de nos nombreux et ingénieux Chimistes semblent nous promettre sur cette matière, je me bornerai à quelques réflexions sur ce que l'observation commune nous fait voir de l'effet de certaines eaux dans les sujets menacés ou attaqués du vice scrophuleux.

On convient assez généralement que les eaux minérales et médicamenteuses sont très-utiles dans le traitement des Écrouelles, soit les eaux froides, soit les thermales. Selon M. Cullen, les sulphureuses, les salines, les savoneuses et les martiales, opérent toutes un bon effet dans ces occasions; et l'expérience n'a pas encore appris, selon ce grand Praticien, quelles de ces eaux sont les plus avantageuses contre cette maladie (*a*), quoique M. Bordeu ait donné, comme de raison, la préférence à celles de son pays (*b*).

Mais, disent ici plusieurs Médecins, d'où

(*a*) Inst. de Méd. prat. §. 1754.

(*b*) Prix de l'Acad. de Chi. t. 3. p. 86.

vient

vient que les montagnards sont si particulièrement sujets aux Écrouelles et aux tumeurs goëtreuses, qui chez eux ne sont le plus souvent qu'un mode des Écrouelles ? N'est-ce pas à leurs mauvaises eaux qu'il faut les attribuer ; eaux qui viennent, ou d'une fonte de neige et de glace, ou du sein de diverses roches qui leur fournissent des sels pierreux ? Ces sels sur-tout ont paru à certains singulièrement propres à faire naître des engorgemens scrophuleux, et à produire ces concrétions tophacées et peu étudiées jusqu'ici, qu'on trouve souvent dans ces engorgemens (*a*).

Pour répondre à ces reproches qui ne peuvent paraître spécieux qu'à des personnes peu au fait de l'état actuel des connaissances physiques, il me suffira de faire les réflexions suivantes. Je ne parlerai pas des eaux de neige, dans lesquelles il était tout au plus permis, du temps de Mayou, de supposer un nitre aérien qui n'exista jamais, et qui surpassent en pureté nos eaux le plus soigneusement distillées. Si l'eau était en effet un élément, on pourrait dire que les montagnards qui se désaltèrent avec une pareille boisson, avalent l'élément aqueux dans toute sa simplicité.

Je ne m'occuperai donc que de ces eaux crues et fortement séléniteuses, qui abondent

---

(*a*) M. Majault a ramassé dans sa dissertation sur les Ecrouelles, ibid. p. 315, plusieurs exemples frappans de ces tumeurs scrophuleuses à concrétion. V. aussi ce qu'en ont dit Col de Villars, Astruc, et M. Girard dans sa Lupiologie.

dans certaines montagnes : celles-ci ne me semblent pas plus coupables des Écrouelles des montagnards, que leur eau de neige. Ne sait-on pas que les eaux minérales qu'on ordonne si volontiers aux scrophuleux, sont toutes plus ou moins chargées de matière séléniteuse et de divers principes terreux ? Des villes entières n'ont d'autre boisson que celle que leur fournissent de pareilles eaux, qu'on appelle communément lapidifiques, parce que leurs canaux de conduite se chargent, comme ceux d'Arcueil, d'incrustations pierreuses, qui menacent à tous momens de les obstruer. Cependant on ne remarque point que les habitans de ces villes soient plus souvent attaqués de calcul ou des Écrouelles, que les autres hommes.

Mais si cela est ainsi, d'où peuvent donc venir dans les Goëtres et dans les autres tumeurs enkistées dépendantes du vice scrophuleux, ces concrétions dures et ossiformes qu'on y voit si souvent ? Autrefois une pareille question eut été très-difficile à résoudre. Mais aujourd'hui la Chimie nous a dévoilé ce secret. La matière saline-terreuse de ces concrétions maladives, ainsi que celle dont sont formés les calculs urinaires, n'est rien moins qu'une terre brute et ordinaire, ou une simple sélénite, comme l'illustre Pott le pensait encore depuis peu. M. Proust a enfin trouvé, et tous les Chimistes applaudissent à son travail (*a*), que

(*a*) V. sur cela et sur tout ce qui est dit à ce sujet, les élémens de Chimie et d'hist. nat. de M. Fourcroi. Dernière édition.

toutes ces concrétions sont de nature toute animale, et qu'elles n'offrent qu'un résultat ou une cristallisation d'un sel phosphorique calcaire, qui ne ressemble à rien autre dans la nature, et qui, formé par le jeu de l'organisation animale, fait lui seul la base solide des os. Le sel phosphorique dont il vient d'être parlé, nage librement et se trouve en abondance dans toutes nos humeurs. Il sort chaque jour du corps avec les urines qui en sont toujours plus ou moins saturées. Si dans quelque circonstance particulière, et à la faveur du repos, il vient à se cristalliser dans quelque tumeur enkistée ou en d'autres lieux, il faut bien qu'il y forme des concrétions, à la génération desquelles les sels minéraux, dissouts dans les boissons, ne sauraient évidemment contribuer.

§. VI.

CONTINUATION DE L'ARTICLE PRÉCÉDENT, SUR LES ALIMENS LAITEUX.

DE ce que les habitans des montagnes se nourrissent ordinairement de lait, sur-tout dans leur bas âge, et de ce qu'ils sont plus sujets aux Écrouelles que la plûpart des habitans des plaines, plusieurs Médecins, au nombre desquels est le fameux Bordeu (*a*), en ont conclu sans hésiter, que les laitages sont un aliment très-propre à favoriser le développement du vice scrophuleux.

(*a*) Ibid. ut suprà.

Comme l'opinion qu'on peut se former là-dessus, doit nécessairement influer sur la pratique des Écrouelles, il m'a paru convenable de ne pas passer sous silence cette question, et d'examiner avec un peu d'attention ce qu'on doit espérer ou craindre de l'usage du lait des animaux, pris en nourriture par les sujets déjà écrouelleux, ou disposés à le devenir.

Pour statuer sur le mérite du lait dans les Écrouelles, il ne s'agit pas de savoir si le virus scrophuleux est un âcre particulier, et s'il nuit précisément en agaçant et en fronçant la fibre motrice, ou bien, s'il est simplement un levain coagulant. Chacun de ces sentimens a eu de grands partisans parmi les Médecins. Mais comme la décision de ce point purement théorique, qui est au-dessus de la portée de nos sens, ne peut se fonder que sur des apparences et de vaines conjectures, il serait sans doute imprudent d'agir en pratique d'après l'idée qu'on aura hasardé de se former sur cette matière; et de défendre ou d'ordonner le lait aux écrouelleux, soit dans le dessein d'adoucir un âcre virulent, soit parce qu'on le croit capable de trop seconder l'action d'un virus épaississant.

Mais il y a une chose très-certaine; c'est que le lait est une nourriture que la nature a destinée aux jeunes individus, et qu'elle n'a même préparée que pour eux. Il est encore très-assuré que cette nourriture douce et légère n'offre aux enfans aucun des inconvéniens qu'on peut reprocher, du moins à un certain degré, à tous les autres alimens, soit animaux, soit végétaux. Les premiers ont déjà reçu tous les degrés d'animalisation dont ils étaient suscep-

tibles ; ils ne peuvent plus changer qu'en pis : et pour si peu que les forces digestives soient en défaut, ce qui arrive fréquemment chez les enfans, des alimens pareils dégénèrent dans l'estomac, et se laissent aller à des mouvemens putréfactifs.

Pour ce qui est des alimens tirés du règne végétal, ils ont pour les enfans un caractère opposé, mais non moins nuisible. Leur substance, quelque élaboration qu'elle ait reçue de l'organisation des plantes, est bien éloignée encore de ce degré de perfection et d'alkalescence qui caractérise les substances animales. Il faut donc, de la part des principes de la vie, un grand travail, pour qu'elle soit peu-à-peu immutée, et enfin élevée à l'animalisation. Ce travail important et difficile peut en mille occasions être troublé, ou même tout-à-fait suspendu et empêché dans l'estomac des enfans. Lorsque cela a lieu, la partie muqueuse et inerte qui fait la base de toutes les matières végétales, passe avec toute sa crudité dans les secondes voies, remplit insensiblement toute la capacité du système vasculaire, et finit par former la Cachexie redoutable des Écrouelles.

Le lait tient le milieu entre les substances animales et végétales. C'est un fluide qui se trouve déjà animalisé à un certain point ; peu d'efforts doivent suffire pour compléter son animalisation. Il est vrai qu'il contient une matière muqueuse ; mais cette matière est déjà très-affinée et très-voisine de l'état gélatineux. Le lait, en outre, se trouve animé par un principe sucré et par un esprit recteur agréablement odorant, qui sont autant d'éguillons

capables d'exciter doucement le jeu des organes, et d'entretenir tous les mouvemens digestifs et vitaux. En un mot, le lait est un aliment déjà tout digéré. C'est un savoneux propre à maintenir la fluidité dans tous les liquides. C'est un édulcorant qui peut prévenir et corriger toute âcrimonie. Quelle nourriture pourrait donc mieux convenir aux écrouelleux qui sont si souvent des enfans ? Aussi Wiseman mettait-il le lait, et sur-tout celui d'anesse, parmi les meilleurs anti-scrophuleux (*a*). Rondelet pensa différemment, et réprouva toute espèce de lait dans le régime et le traitement des écrouelleux (*b*). Mais Baillou, ce Praticien éclairé et observateur, opposa sa grande expérience au sentiment de ce dernier Médecin, et ne craignit pas de recommander cette nourriture médicamenteuse pour ces sortes de malades, parce qu'il avait remarqué, dit-il, que l'on voit souvent dans de tels sujets, des signes bien prononcés de salure et d'âcrimonie (*c*).

M. Bordeu, en faisant revivre le sentiment de Rondelet sur le danger des laiteux dans les Écrouelles, s'appuie de quatre observations générales, dont il est nécessaire de parler un moment. Car s'il est de mon devoir d'établir

---

(*a*) Rich. Wiseman chirurgical treatises.

(*b*) Method. curan. omn. morb.

(*c*) Opera. med. t. 3. p. 378. edit. Genevæ 1762. L'auteur se moque de Rondelet sur ce qu'il prétend attaquer toujours les Écrouelles par des remèdes chauds. Quoiqu'il défendît le lait aux calculeux, Baillou l'ordonnait dans les Écrouelles, sur-tout celui d'anesse.

une bonne doctrine sur les circonstances favorables aux évolutions scrophuleuses, ce n'est pas pour moi une moindre obligation, que celle de combattre les opinions erronées qui peuvent s'élever sur cette matière; sur-tout lorsque ces opinions sont d'une grande conséquence pour la pratique, et qu'elles sont accréditées par des autorités imposantes.

En examinant les cadavres des scrophuleux dans sa patrie, M. Bordeu avait remarqué 1°. que dans ces sujets le foie se trouve fréquemment d'une couleur pâle, et que la bile offre presque toujours une teinte blanchâtre, ce qu'il ne manquait pas d'attribuer à l'usage du lait dont il est, ajoute-t-il, très-ordinaire de nourrir les enfans dans ses Pyrénées. Il observe 2°. que les nourrices sont quelquefois attaquées elles-mêmes de Scrophules pendant le nourrissage. Il remarque 3°. que les enfans à la mamelle ont souvent au tour du col, des tumeurs glanduleuses et bénignes, qui, quoiqu'elles n'ayent rien de scrophuleux, ne laissent pas de présenter une très-grande ressemblance, et par conséquent beaucoup d'analogie avec les Écrouelles. Il finit par assurer 4°. qu'en certaines occasions on voit des symptômes vraiment scrophuleux succéder immédiatement chez les femmes à des dépôts laiteux.

Pour dissiper ces difficultés, il me semble que je n'ai qu'à leur opposer les réflexions suivantes, lesquelles puisées dans l'observation la plus commune, pourront écarter pour jamais les soupçons qu'on a tâché d'élever sur l'innocence et la salubrité des laitages dans le régime des écrouelleux.

1°. Les habitans des Pyrénées, comme tous les autres montagnards, sont environnés de tant d'autres causes capables de développer en eux le vice scrophuleux, qu'il est inutile, et même injuste, d'aller inculper uniquement leurs laitages. On a vu que l'humidité froide dans laquelle ils vivent habituellement, suffit pour les rendre très-sujets aux Écrouelles. Que si dans leur nourriture, qui est d'ailleurs très-grossière, on veut trouver quelque chose de suspect à cet égard, pourquoi ne pas s'en prendre plutôt qu'au lait, à leur pain noir, friable et peu nourrissant, à leurs pommes de terre, à leurs *Polenta* pesans et glutineux, à la privation totale de vin, etc. etc. J'ose le dire; sans leur lait qui corrige les vices multipliés de leur nourriture, les montagnards seraient bien moins robustes, bien plus cacochymes, et par conséquent bien plus scrophuleux qu'ils ne sont.

2°. Dans la Cachexie muqueuse, en prenant cette dénomination dans toute sa généralité, la partie blanche du sang domine toujours avec excès sur la partie rouge. De là vient que dans les Écrouelles où cette Cachexie est manifeste, le visage devient terne et bouffi, et toute l'habitude flasque et décolorée. Dans un tel état de langueur et d'inertie, quelle qu'en soit d'ailleurs la cause, il faut bien que la bile perde de ses qualités et de son énergie. Or une bile ainsi dégénérée ne peut que perdre aussi de sa couleur, et devenir nécessairement pâle et toute blanchâtre. Elle doit même influer sur la couleur de son viscère secrétoire qui est le foie, lequel étant déjà peu pourvu de globules rouges, dont toute la masse des liqueurs, dans de pareilles circons-

tances, se trouve dépouillée, perd, par cette double cause, de son incarnat naturel et de sa couleur rouge foncée, et prend une teinte plus ou moins blanche. Il est tant d'autres maladies où la bile et le foie dégénèrent de la même manière, sans qu'on puisse en accuser l'usage du lait, qu'il est bien surprenant qu'on ait pensé à en tirer un argument contre la salubrité de cet aliment dans les Écrouelles; comme si dans cette occasion unique le lait allait de l'estomac dans le foie, sans souffrir la moindre décomposition, et sans rien perdre de sa couleur naturelle.

3°. Il est vrai que les nourrices dont les enfans sont voraces et insatiables, deviennent quelquefois elles-mêmes scrophuleuses. Mais on ne peut évidemment alors attribuer le développement de cette maladie, à la surabondance de la matière laiteuse dans leur individu. Au contraire, tout leur chyle, à mesure qu'il se convertit en lait, ou même avant cette conversion, s'échappe par leurs mamelles et passe dans le corps du nourrisson. Il existe chez elles un appauvrissement réel, un vrai défaut de matière laiteuse et nourricière. C'est précisément là ce qui les débilite, et qui les conduit peu-à-peu à cette diathèse muqueuse, qui aboutit aux développemens scrophuleux. J'ai vu par la même cause des femmes enceintes, qui pour avoir voulu continuer le nourrissage dans cet état, sont tombées dans des affections tuberculeuses de poitrine, qui leur ont été fatales.

4°. Les tumeurs bénignes et glanduleuses qui naissent assez souvent au col des enfans à la mamelle, ne surviennent guères qu'aux sujets gras et remplis de sucs. Elles coïncident ou alter-

nent presque toujours avec ces espèces bénignes de croûtes de lait, que les femmes de ce pays désignent dans notre idiome, sous le nom de *Graissieire*. Au fond, ce sont plutôt de légères incommodités que des maladies. Elles dépendent moins de la qualité suspecte des sucs nourriciers, que de leur surabondance. Leur apparition, bien loin d'effrayer les mères, les rassure au contraire; et le Médecin voit aisément au coloris frais de ces enfans, à leurs bonnes chairs, et à leur saine constitution, que ces croûtes et ces engorgemens n'ont rien d'analogue aux maux scrophuleux, et qu'ils ne sont qu'un effet passager, un simple inconvénient de la Pléthore laiteuse.

Enfin 5°. de ce que le lait répandu dans les femmes nouvellement accouchées, et les dépôts laiteux qui ne sont qu'une crise plus ou moins parfaite du lait répandu, ont eu quelquefois pour suite le développement du vice scrophuleux, on ne saurait en conclure que le lait des animaux, pris intérieurement, doive entraîner le même inconvénient. On sait que dans les derniers mois de la grossesse, les femmes régorgent de lait, et qu'ainsi que les enfans qui viennent de naître, elles se trouvent en état de vraie Cachexie laiteuse (*a*). Si après leurs couches, elles refusent de nourrir; et si dans ce cas leur lait n'est pas entraîné par les lochies, ou consumé par une fièvre aiguë, cette liqueur accumulée et retenue dans leur corps contre le vœu de la nature,

---

(*a*) Leur lait, comme le remarque M. Chambon de Montaux, Traité des malad. des femmes, paraît à travers leur visage, qui en est distendu et spécifiquement coloré.

fermente, s'altère et contracte un caractère spécifique et nuisible, qu'on désigne communément sous le nom *d'âcre laiteux.* Heureuses celles où par un effort salutaire et critique, ce levain ennemi se réunit en un seul foyer, et excite un dépôt dans quelque point extérieur du tissu cellulaire ! Ce dépôt s'ouvre dans son temps, et peut laisser écouler toute la matière étrangère dont la masse des liqueurs était infectée.

Mais si une telle décharge n'a point lieu, ou si elle est insuffisante et incomplète, n'est-il pas à craindre que l'âcre laiteux ne fasse perdre aux liquides leur douceur et leur fluidité, et aux solides leur ressort et leur vibratilité ? C'est de là sans doute que procédent ces Édématies, ces Cachexies et tous ces maux multiformes et opiniâtres, qui sont les signes fréquents du lait répandu. Une pareille cause est bien capable, il faut en convenir, de favoriser les évolutions scrophuleuses. Mais dans ce cas, est-ce au lait, comme lait, qu'il faut attribuer ces évolutions ? N'est-ce pas au contraire au lait, comme n'ayant plus aucune qualité laiteuse, au lait comme étant entièrement perverti, et enfin aú lait, auquel on peut bien conserver encore, si l'on veut, son nom primitif, mais qui ne ressemble pas plus au vrai lait, que le plus fort vinaigre ne ressemble au moût doux et sucré dont il a été formé ? L'âcre laiteux dont l'odeur même qu'exhalent les malades, trahit souvent l'acidité, ne contr'indique pas lui-même toujours l'usage du lait. Les Praticiens l'ordonnent tous les jours avec succès pour les vieilles maladies laiteuses ; et je puis assurer, après trente ans d'expérience, qu'après les légers évacuans du genre des toniques, je

ne connais pas, dans ces occasions, d'anti-laiteux plus utile et plus universel que le lait lui-même (*a*).

Je ne veux pas dire pourtant que le lait soit indistinctement un aliment sain et irreprochable pour tous les sujets attaqués d'Écrouelles, ou disposés à les éprouver. Il peut y avoir, et il y a réellement des cas particuliers, où l'état des premières voies, la constitution du malade, son Idiosyncrasie, offrent des contr'indications puissantes, qui peuvent exiger qu'on répudie sans ménagement toute nourriture laiteuse, ou du moins, qui doivent engager les Médecins à ne la prescrire qu'avec beaucoup de circonspection, et en y joignant des correctifs appropriés. Mais ces cas particuliers, qui ne sont que des exceptions à la règle commune, ne doivent pas être érigés en loi. Toujours il sera vrai de dire qu'en général, l'usage des laiteux est très-sain dans les Écrouelles, et qu'il ne favorise en aucune manière le développement du vice scrophuleux.

§. VII.

Certaines constitutions.

De tous les tempéramens celui qui résiste le mieux au vice scrophuleux, et qui paraît le moins propre à favoriser son développement, c'est le bilieux. M. Bordeu était si convaincu de cette vérité, qu'il visait principalement à donner des dispositions bilieuses aux sujets qu'il entreprenait de guérir des Écrouelles; c'est-à-dire, à communiquer à leurs humeurs ce degré

(*a*) Témoin le petit-lait anti-laiteux de Weisse, qui est aujourd'hui si généralement employé.

d'actuosité et de vie qu'elles ont dans les personnes saines, qui sont douées d'un tel tempérament.

Tout au contraire, le tempérament le plus propre à faire germer les symptômes scrophuleux, est celui qu'on nomme pituiteux ou phlegmatique. Dans cette dernière constitution, lorsqu'elle est bien prononcée, le sang n'est, pour ainsi dire, qu'une colle fondue et une espèce de boue glaireuse et rougeâtre. Les sujets qui ont le malheur d'être ainsi constitués, sont tout naturellement dans un état de vraie Cachexie muqueuse, et par conséquent très-voisins de la constitution écrouelleuse. Aussi est-il facile d'observer que dans les familles où la pituite domine, le vice scrophuleux est très-commun; et c'est encore là la véritable raison qui fait que les enfans nés de parens vieux ou cacochymes, deviennent si souvent scrophuleux. La constitution froide et vraiment pituiteuse qu'ils reçoivent infailliblement pour héritage, est la cause efficiente de cette particularité.

Un des signes les plus frappans qui découvrent aux Praticiens exercés, les dispositions prochaines qu'ont certains enfans à l'affection scrophuleuse, est celui qui se tire de leur constitution, et qu'on peut démêler au premier coup-d'œil dans leur physionomie. Leur visage est alors dans un état de pâleur et de faux embonpoint. Leurs joues paraissent molles et quelquefois pendantes. Leurs lèvres sont épaisses, leur prunelle dilatée, et leurs iris remarquables par leur couleur bleue. En général on leur trouve un certain air hâve et languissant, qu'il est plus aisé de saisir que de décrire. Or tous ces signes appartiennent spécialement à la constitution

glaireuse ou muqueuse portée à un grand excès ; ce qui est une nouvelle raison de regarder une pareille constitution comme une des circonstances les plus favorables au développement du vice scrophuleux.

§. VIII.

CERTAINS VICES DE CONFORMATION DE LA TÊTE.

M. Bordeu dit avoir remarqué que dans les enfans dont la bouche est grande et largement fendue, il se fait aisément des développemens écrouelleux (*a*). J'ai trouvé en effet dans un assez grand nombre de sujets affectés d'Écrouelles, ce vice de conformation des parties molles, sans qu'on pût le rapporter précisément au gonflement maladif des lèvres. Cependant je crois que c'est exclusivement dans les vices de conformation qui se trouvent dans les parties osseuses de la tête, qu'on doit chercher les véritables signes qui dénotent une disposition particulière des sujets aux maladies scrophuleuses.

Par exemple, on lit dans les ouvrages de Lommius (*b*), que les enfans les plus disposés à ces maladies, sont ceux en qui l'on voit les tempes comprimées, et qui ont le col court et l'os de la machoire inférieure large et dilaté, ce qui forme en eux une espèce particulière de *ganache* bien différente de la ganache glanduleuse, si connue des Médecins comme un signe des Ecrouelles déjà existantes. M. Cullen ajoute

---

(*a*) Prix de l'acad. de Ch. t. 3. p. 68.

(*b*) Observ. medicin. lib. 2. p. 270.

à ces signes une trop grande protubérance du Coronal, difformité que cet auteur judicieux attribue avec raison à l'action prématurée de quelque cause rachitique (*a*), et qu'on trouve si communément chez les Espagnols.

Les parties osseuses des enfans nouveaux-nés ou qui sont sur le point de naître, sont, comme on le sait, d'une très-grande mollesse. Mais comme dans l'état naturel, les muscles qui s'attachent à ces parties, sont aussi très-faibles à cette époque, il arrive que les pièces osseuses, toutes molles et flexibles qu'elles sont, peuvent pourtant soutenir, sans se déformer, le faible effort des mouvemens musculaires. Ce n'est que lorsque par maladie leur mollesse s'accroît encore davantage, que l'action des muscles devient supérieure à leur résistance, et que tiraillées alors par eux et en divers sens, elles prêtent plus ou moins, et perdent ainsi peu-à-peu leur configuration primitive. Mais comme cet amollissement excessif des os constitue le Rachitis, on doit conclure avec M. Cullen, d'un tel défaut de conformation, en quelqu'endroit de la tête qu'il se trouve, que le sujet dans lequel on le remarque, a eu déjà des atteintes du vice rachitique. Or l'on verra dans la suite que la préexistence du vice rachitique dans les enfans est une des circonstances les plus favorables au développement du vice écrouelleux.

Tout ce qu'on pourrait objecter ici, c'est que le plus souvent les vices de conformation dont on vient de parler, se manifestent dès les premiers

---

(*a*) Inst. de Méd. prat. §. 1741.

momens de la naissance, et que s'ils dépendaient, comme on l'a dit, de l'impression de quelque cause rachitique, il faudrait supposer que le Rachitis peut attaquer les enfans même dans le sein de leurs mères, ce qui est diamétralement opposé aux assertions de plusieurs observateurs, et entr'autres, de l'illustre Boerrhaave (*a*).

Là dessus je remarquerai que lorsqu'on a déclaré que les enfans ne devenaient jamais rachitiques avant leur naissance, on n'a pas prétendu que cette affirmation dût être prise à la rigueur, et qu'elle ne souffrait aucune exception. Van-Swieten dit lui-même dans ses fameux commentaires sur les aphorismes de Boerrhaave (*b*), qu'il est quelques cas où les enfans sont réellement rachitiques avant que de naître. Le célèbre Duvernay, en parlant du Rachitis, est du même sentiment (*c*), et Glisson lui-même, en cela d'accord avec les autres sept Médecins qui l'aidèrent à composer l'ouvrage original qu'il nous a laissé sur cette maladie, rapporte l'exemple frappant d'un enfant qu'il vit venir au monde avec les symptômes d'une affection rachitique déjà consommée.

§. IX.

DÉVELOPPEMENT PRÉMATURÉ DES FACULTÉS INTELLECTUELLES.

EN parlant de la Chartre et du Rachitis,

(*a*) Aph. de cogn. et cur. morb. §. 1481.

(*b*) Comment. in eundem aph.

(*c*) Traité des malad. des os. t. 2. p. 285.

M.

M. Petit fait observer que les enfans rachitiques ont ordinairement l'esprit plus vif et plus pénétrant que les autres enfans de leur âge, et que les organes des sens sont chez eux très-bien disposés (*a*). Cet Auteur ajoute de suite qu'ils ont aussi la tête fort grosse. Or c'est précisément cette grosseur demesurée de la tête, qui est la cause réelle de cette pénétration et de cette vivacité d'esprit qui leur est propre.

Ce n'est pas sans raison que les pères et les mères, qui sont flattés d'ailleurs d'avoir des enfans spirituels et d'un génie précoce, s'allarment pourtant sur le sort de ces êtres chéris et privilégiés, et craignent à tout moment pour eux le développement imprévu de quelque cause morbifique, dont l'action meurtrière peut venir, dans le temps qu'ils y pensent le moins, moissonner leurs plus douces espérances.

En effet, on voit ordinairement que de pareils sujets meurent de bonne heure, victimes des accidens scrophuleux auxquels ils sont singulièrement disposés. Cette tête volumineuse n'est pas de première formation. Elle leur vient du tissu lâche et trop peu compacte des os du crâne, lesquels ne résistant pas assez à la force expansive du cerveau, cédent dans tous les points, et se dilatent à proportion de leur mollesse. Les choses étant dans cet état, toutes les portions de l'organe cérébral s'étendent avec aisance, et se développent avec plus de célérité que dans les enfans ordinaires ; et comme la perfection des facultés intellectuelles est attachée

---

(*a*) Traité des malad. des os. t. 2. p. 393.

à ce développement, il faut bien qu'alors la raison dévance l'âge, et que l'esprit mûrisse avant le corps.

Mais cette mollesse du crâne, cause occasionnelle du développement cérébral, à quoi peut-on la rapporter, sinon à un vice rachitique secret, qui a existé dans les premiers temps de la vie, et dont le virus mal éteint menace à chaque instant de se rallumer, pour exciter tous les désordres scrophuleux ? Il semble même que dans les enfans ainsi prématurés, le virus rachitique, devenu virus scrophuleux, acquiert par cette espèce de métamorphose, une plus grande énergie, et qu'il n'en est que plus malin et plus réfractaire. Peut-être cette malignité toute particulière avec laquelle le virus scrophuleux dévore communément ces jeunes créatures, une fois qu'il s'en est emparé, dépend-elle de ce que la nature toute occupée en eux de la formation précipitée du moral, veille avec moins d'attention sur le physique, lequel par-là se trouve livré à l'action des causes destructrices.

Au sujet de cette dernière réflexion, je me permettrai de rapporter en peu de mots un fait dont j'ai été témoin depuis peu, et dont je suis encore tout rempli. J'ai vu périr après trois années du martire le plus cruel, et par une affection scrophuleuse externe et interne, un enfant de sept ans qui était né muni d'une de ces grosses têtes, qu'il avait héritée de sa mère. Il s'était bien porté jusques vers sa quatrième année. On admirait déjà, comme une chose prodigieuse dans cet âge tendre, son bon sens, son intelligence et même la gravité de ses raisonnemens et de ses manières. Quant au moral

c'était un vieillard de quatre ans. Il était extrêmement vorace, et ses membres grêles et faibles ne lui permettaient que peu d'excercice. Il commença par être saisi d'une Exostose à l'Apophyse épineuse d'une des vertèbres dorsales. Peu-à-peu le Mésentère s'engorgea, ainsi que les glandes du col. L'Exostose continuant à grossir, il devint paralitique des extrêmités inférieures, comme cela arrive dans la maladie vertébrale de Percival Pott; et mourut à petit feu, en conservant toute sa pénétration et sa rare présence d'esprit jusqu'à son dernier moment.

§. X.

Le Rachitis.

Par ce qu'on a vu dans les derniers articles, on a eu lieu de se convaincre que le Rachitis dispose aux Écrouelles d'une manière toute spéciale. On doit, ce me semble, conclure d'abord de ce fait, qu'il existe une très-grande analogie entre le vice rachitique et le vice scrophuleux. En effet, je crois pouvoir ériger ici en proposition générale, une vérité d'observation qui ne saurait être trop universellement reconnue; savoir, que les enfans qui dans les premiers années de leur vie, ont ressenti des atteintes quelconques de Rachitisme, deviennent facilement écrouelleux. Il n'est pas rare même de voir le même sujet attaqué à-la-fois, et de Rachitis, et des Écrouelles.

La constitution ordinaire des rachitiques ne diffère que très-peu, ou pour mieux dire, ne diffère point du tout, de celle qu'on a vu être familière dans le vice scrophuleux. La laxité

des solides et la mucosité froide des liquides, sont les mêmes dans l'un et dans l'autre cas ; et selon M. Duvernay, qui a examiné la chose de très-près, dans le Rachitis les chairs ne sont pas moins molles, blanches et décolorées, et le sang n'est pas moins aqueux et glaireux, qu'il l'est dans les Écrouelles elles-mêmes (*a*). Le grand Boerrhaave reconnaissait dans les rachitiques une Cachexie vraiment muqueuse, qu'il désignait sous le nom de *Cacochymia iners*, *mucosa*, *frigida* (*b*). Glisson qui ne paraît pas seulement avoir pensé à cette grande analogie, ou plutôt, à cette fraternité que je remarque entre les virus rachitique et scrophuleux, observait pourtant que dans les cadavres des enfans morts de Rachitis, il est commun de trouver le Mésentère chargé de glandes tout-à-fait ressemblantes à celles des Écrouelles ; si toutefois, ajoute-t-il, elles ne sont pas en effet écrouelleuses, *obsitum glandulis majoribus, si non strumis* (*c*).

Il faut convenir pourtant que plusieurs Médecins semblent avoir été frappés des grands rapports qui existent entre le Rachitis et les Écrouelles, puisqu'on n'a pas fait difficulté de les confondre, et de rapporter l'une et l'autre de ces maladies à une seule et même cause virulente, je veux dire, au virus vénérien dégénéré. Cette étiologie paraissait sur-tout assurée et manifeste à l'égard du Rachitis : car peu de temps après nos premiers voyages au nouveau

(*a*) Traité des maladies des os. t. 2. p. 296 et suiv.

(*b*) Aph. de cogn. et cur. morb. §. 1488.

(*c*) De Rachitide. cap. 2.

monde, et l'introduction subséquente du vice vénérien dans nos contrées, cette affection osseuse, qui était à peine connue auparavant, et à laquelle les Médecins n'avaient encore donné aucun nom, devint tout-à-coup très-générale et beaucoup plus grave qu'elle ne l'avait jamais été. Vers le milieu du seizième siècle elle passa universellement, même parmi les gens de l'art, pour une maladie toute nouvelle.

Il n'est pas douteux pourtant que le Rachitis des enfans ne soit une maladie très-ancienne, comme l'a très-bien prouvé Zeviani (*a*); on en trouve des traces très-reconnaissables dans les écrits des plus anciens Médecins, auxquels la mauvaise conformation des os chez les enfans n'était point assurément inconnue. Tout ce qu'on peut et que même on doit conclure de cette multiplication et de cet accroissement subit des affections rachitiques, immédiatement après les découvertes de Christophe Colomb, c'est que le virus vénérien, en s'associant avec le virus rachitique, opéra de la même manière que sur le virus scrophuleux, c'est-à-dire, qu'il en exalta l'énergie et l'activité.

Par toutes les réflexions précédentes, on a pu voir combien le virus des Écrouelles et celui du Rachitis ont entr'eux de la ressemblance : que dis-je ! ils paraissent au fond n'être l'un et l'autre que le même virus agissant, tantôt sur les parties dures, et tantôt sur les parties molles ; tantôt sur de frêles individus, dont l'ossification est encore à peine ébauchée, et tantôt sur des sujets formés et dont la substance osseuse déjà

(*a*) *D'ella cura di Bambini attacati d'alla Rachitide.*

affermie, n'offre plus aux efforts vitaux un foyer si commode pour ses dépurations virulentes.

Suivant donc ma façon de penser, le Rachitis et les Écrouelles différent moins par leur nature que par les circonstances de l'âge. Le levain morbifique qui produit ces deux maladies, semblable en cela au virus vérolique, à l'éléphantiaque et à tous les autres levains contagieux, a une affinité de préférence avec les sucs gras et onctueux, et se combine aisément avec eux (*a*). Or les os des nouveaux-nés, qui ne sont qu'une pâte toute graisseuse, doivent aisément le retenir et se l'approprier presque exclusivement. Mais dès que avec le temps les vaisseaux osseux ont pris de la consistance, de la solidité, et qu'ils se sont oblitérés en partie, l'admission des Miasmes virulents dans l'intérieur des os trouve de grandes difficultés, et ne peut s'effectuer qu'avec beaucoup de peine. Alors la lymphe dont la nature est si voisine de celles des graisses, en demeure chargée; et si elle ne s'en décharge pas sur quelque portion du tissu cellulaire, où le virus pourrait aller se cacher, il faut bien s'attendre à l'engorgement du système glanduleux; système où les fluides lymphatiques marchent avec tant de lenteur, et dont le moindre obstacle doit faire appréhender l'obstruction.

Je ne m'arrêterai pas davantage à prouver

(*a*) Boerrhaave dans sa préface sur la maladie aphrodisiaque fit voir que le virus vénérien se logeait volontiers dans les graisses et dans les sucs muqueux. M. Lorry en confirmant l'observation de Boerrhaave, dans son mém. sur les graisses, étend cette observation sur les autres virus.

l'identité de la maladie rachitique et de la maladie scrophuleuse, à raison de leur cause matérielle. Quand bien même on ne voudrait admettre les idées que j'ai proposées là-dessus, que comme des probabilités, et à titre de conjecture; il n'est pas moins certain que le Rachitis dispose très-prochainement aux Écrouelles, et que tout sujet qui dans ses premiers ans, a été affecté de la première de ces maladies, doit craindre ensuite les atteintes de la seconde, et se trouve par là dans une circonstance favorable à son développement.

§. XI.

Les Chutes, les Coups, les Compressions, les Plaies.

Tout le monde convient qu'une maladie locale et extérieure, produite par une cause simple, telle, par exemple, qu'une fluxion, un rhume, une engelure, une plaie légère, devient souvent un point fixe où va se faire le premier développement du vice scrophuleux. Mais peu de personnes ont fait attention que quelquefois ce premier développement a pour premier mobile, et pour cause pour ainsi dire déterminante, une simple compression des tégumens, une gêne fatiguante et assidue, produite par des vêtemens étroits, par des colliers et par d'autres ligatures.

Parmi les graves reproches qu'on fait avec raison aux corps baleinés, dans lesquels on se plaît à serrer comme dans un étau la poitrine

et l'abdomen des jeunes filles, afin de donner à leur taille plus de finesse et plus d'élégance; et aux divers bandages ferrés, auxquels on condamne les enfans de l'un et de l'autre sexe, pour effacer leurs épaules et redresser noblement leur tête, il en est un qu'il ne me convient pas d'omettre dans cet article, et que ne manque pas de leur faire l'expérimenté M. Lalouette (*a*). Ce Médecin de la Capitale a eu occasion d'observer en grand, combien ces corps et ces bandages, ainsi que toutes les manières gênantes et ridicules d'habiller les enfans, leur sont réellement préjudiciables, et combien souvent les compressions qui en résultent, tant sur les parties dures que sur les parties molles, donnent lieu à des développemens scrophuleux. Pour avoir des enfans bien tournés et pour ainsi dire à la mode, la fatuité des parens va jusqu'à attenter à leur santé. Aussi par une juste punition, le virus écrouelleux vient venger la nature outragée par ces coupables efforts. Ce virus, lors même qu'il borne ses effets à l'extérieur, laisse toujours après lui des difformités bien plus désagréables, que celles auxquelles un art dangereux voulait tenter de remédier.

Il est vrai que les enfans chez qui l'usage de ces moyens artificiels a des conséquences si fâcheuses, sont supposés avoir en eux le principe secret, qui ne fait que se développer à cette occasion. Mais de quel enfant, pour si sain qu'il soit en apparence, pourra-t-on assurer qu'il n'existe point en lui de pareil principe? Quel-

---

(*a*) Traité des scroph. t. 1. p. 124.

quefois le virus scrophuleux reste caché et sans effet tant soit peu sensible, durant tout le cours d'une longue vie. On a vu qu'une seule circonstance favorable suffit pour le manifester tout-à-coup dans un âge avancé. Comme les autres levains héréditaires, il passe bien des fois du père au petit-fils, sans se montrer en aucun temps dans le fils (*a*), qu'on avait jugé d'après cela en devoir être tout-à-fait exempt. D'ailleurs les familles sont si mélangées, et il en est tant où ce vice est connu, qu'on ne peut avoir tout au plus que des probabilités sur l'intégrité des constitutions. Pourquoi dans une telle incertitude, les pères et les mères ne se donnent-ils pas plus de soin, pour éviter de reveiller un ennemi qui peut-être n'est qu'endormi, et qu'une éducation physique de leurs enfans plus raisonnable et plus sûre, eût pu condamner à un sommeil perpétuel ?

Ce que je viens de dire de la compression faite par les vêtemens et les bandages, on peut l'assurer, à plus forte raison, des compressions subites et violentes, qui sont l'effet des coups et des chûtes. Le lieu contus devient dans bien des sujets, sur-tout dans les enfans, le foyer où commence à se déployer un vice scrophuleux dont, avant cette époque, on n'avait pas eu la moindre raison de soupçonner la présence. Le même M. Lalouette, dont je ne saurais trop invoquer le

(*a*) M. Cullen n'ose pourtant pas prononcer sur ce fait. Mais son doute ne saurait détruire les observations positives de tant d'habiles gens qui l'ont constaté.

témoignage pour tout ce qui regarde l'historique des Écrouelles, a eu encore de fréquentes occasions d'observer ce fait, au point qu'il regarde les coups et les chûtes comme une des causes occasionnelles les plus communes des évolutions scrophuleuses (*a*). En effet la vérité de cette observation est facile à constater chez la plûpart des enfans, et même chez les adultes, sur-tout chez les femmes, dont les seins ne deviennent guères glanduleux, qu'après quelque coup ou quelque chûte.

L'on a dit autrefois, et l'on dit encore avec juste raison, que par une loi inviolable de l'économie animale, les humeurs viciées se portent avec affluence vers les parties irritées, *ubi dolor, ibi fluxio.* C'est sur cette loi générale et universellement reconnue, qu'est fondé l'usage des Cautères et des autres espèces d'Exutoires, dont la Médecine pratique retire tant et de si précieux avantages. C'est aussi en exécution de cette loi, que le vice scrophuleux affecte si souvent de se développer sur les parties qui souffrent par une compression quelconque, soit vive, soit légère mais longtemps continuée. Cette violence et même cette simple gêne suffoque, ou fait du moins languir la circulation dans les parties où elle a lieu. Il y naît en conséquence des embarras, des stases, des épanchemens cellulaires, qui deviennent autant de foyers d'irritation, où le virus, s'il existe dans le sujet, est appelé par cette irritation même; et d'où ensuite il

(*a*) Ibid. t. 1. p. 124.

ne tarde pas à se répandre, en se multipliant dans toutes les parties.

On peut opposer à cette doctrine une observation faite par M. Faure, savoir, que les plaies faites aux écrouelleux, même celles qui sont la suite de l'amputation des membres, guérissent aussi aisément et en aussi peu de temps, que dans les sujets les plus sains. Pourquoi ces plaies ne deviennent-elles pas, à cause de l'irritation plus ou moins vive qui en est inséparable, autant de foyers virulents? Pourquoi cette différence entre les plaies et les contusions? La raison m'en paraît très-simple; c'est que dans les plaies par fer tranchant, les écoulemens sanguins ou purulents qui en sont la suite, emportent sans cesse avec eux les levains suspects qui y abordent, et ne leur permettent pas de s'accumuler en ces lieux, en y séjournant; tandis que rien ne sort des parties simplement contuses : ou que s'il s'y fait à la fin quelque écoulement, ce n'est jamais qu'après un certain temps, et lorsque le virus déposé dans les lieux engorgés a eu tout le temps de s'y bien établir, et d'y prendre tous ses développemens.

Je dois pourtant faire remarquer que l'assertion de M. Faure est beaucoup trop générale. J'ai vu des sujets scrophuleux, chez lesquels l'amputation a été évidemment la cause de développemens terribles et mortels, dans la plaie même de l'amputation. J'ai vu plusieurs fois de petites plaies des tégumens être la source d'une affection scrophuleuse auparavant inconnue, et de légères entorses du pied occasionner, même dans des sujets adultes et jusques-là très-

sains, des engorgemens, des caries et des fistules irrémédiables, qui ne laissaient aucun doute sur l'existence d'un vice scrophuleux (*a*).

§. XII.

DIVERSES AUTRES CIRCONSTANCES.

IL serait difficile, et peut-être impossible, de nommer avec exactitude toutes les autres causes occasionnelles, dont l'action peut servir au développement du vice scrophuleux. Je me contenterai de réunir dans cet article celles de ces causes qui, après celles dont j'ai déjà parlé, passent pour être les plus capables d'opérer cet effet. Parmi elles on distingue, 1.° les vers intestinaux; 2.° le défaut d'exercice; 3.° la suppression et la rentrée des éruptions; 4.° les crises incomplètes; 5.° le célibat, et 6.° la suppression ou la cessation des règles et des autres évacuations accoutumées. Je ne m'arrêterai que peu sur chacune de ces causes, pour ne pas trop allonger cet ouvrage.

1.° *Vers intestinaux.* On observe assez communément que les enfans écrouelleux sont spécialement sujets aux maladies vermineuses. Mais de cette observation, quoique très-vraie, peut-on en induire, comme certains auteurs l'ont fait (*b*),

---

(*a*) On peut lire dans l'extrait du recueil périodique de la Soc. de Méd. de Paris, n°. 7, en Germinal an 5. p. 10. une observ. de M. Grandchamp, Chir. à Lyon, laquelle contient l'histoire d'une jeune fille, devenue scrophuleuse à la suite d'une carie simple et accidentelle au crâne.

(*b*). W. entr'autres Majault, prix de l'Acad. de Chir. t. 3. pag. 317.

que les vers sont une des causes qui peuvent opérer le développement du vice scrophuleux ? N'est-il pas naturel de les regarder seulement comme un des effets de cette maladie ? On sait que les enfans sont bien plus fréquemment attaqués des vers que les adultes; et tout le monde convient que ce privilège des adultes sur les enfans vient de la vigueur de leur constitution, et de la supériorité de leurs forces digestives. D'un autre côté, on a vu dans les articles précédens, que chez les écrouelleux, soit enfans, soit adultes, la bile perd toujours de sa force et de sa couleur; que toutes les liqueurs tournent à la lenteur et à la vappidité; et que leurs solides, sans en excepter leurs organes digestifs, tombent dans la langueur et l'inertie. Donc dans les écrouelleux, tout favorise la germination des vers dans le canal alimentaire, et il devient clair par là que ces vers, en eux, sont plutôt une conséquence de leur maladie, que la véritable cause.

2.° *Défaut d'exercice*. Il n'en est pas de même du défaut d'exercice. On peut affirmer avec vérité que c'est là une des causes les plus réelles et même les plus puissantes des évolutions écrouelleuses. Je suis très-persuadé, par exemple, que l'inaction forcée à laquelle une faiblesse symptômatique assujétit les jeunes rachitiques, non-seulement entretient et fortifie leur maladie actuelle, mais encore qu'elle contribue beaucoup à l'intensité avec laquelle l'on voit ensuite le vice scrophuleux se développer dans leur faible individu. Je ne doute pas non plus que ce repos imprudent, où les nourrices pauvres et les mères insouciantes laissent croupir

les enfans, pour ne pas se fatiguer à les faire mouvoir, ne soit très-propre à faire germer chez eux le même vice, lors même qu'il n'y avait dans leur corps aucun levain héréditaire. Ce repos et cette inaction sont réprouvés par la nature, qui rend les enfans curieux, actifs, pétulents; et qui ne développe leurs faibles organes qu'en les excitant à un mouvement, pour ainsi dire, perpétuel. L'inaction habituelle énerve nécessairement les solides, ralentit les liquides, et fait ainsi dégénérer les meilleures constitutions vers celle qui est familière aux écrouelleux.

3.° *Suppression et rentrée des éruptions.* Personne n'ignore que les éruptions âcres de la peau, même dans les enfans, sont l'effet d'une dépuration salutaire qui porte les humeurs morbifiques du centre à la circonférence. Si par une répercussion, ou lente, ou subite, une humeur quelconque ainsi déposée sur les tégumens, et après y avoir acquis, par son séjour, un caractère encore plus suspect, vient à rentrer dans le corps, il faut bien s'attendre à une infection générale, et à tous les désordres relatifs à cette infection. Dans des sujets d'ailleurs bien constitués, il résulte souvent de cette répercussion, des maladies aiguës qui, terminées par de bonnes évacuations, servent quelquefois de crise aux maladies cutanées les plus anciennes. Mais bien des fois, et sur-tout dans les personnes languissantes, on ne voit naître de ces répercussions, soit spontanées, soit forcées, qu'un accroissement de langueur, et beaucoup d'espèces de maladies viscérales qui se forment lentement, et comme à la sourdine, au dépens de la maladie cutanée.

Lorsque dans de telles circonstances, il existe quelques dispositions cachées aux Scrophules, le vice trouve une facilité toute particulière à se développer. L'âcre cutanée paraît alors s'unir et s'amalgamer avec la matière virulente des Écrouelles, la renforcer par cette combinaison, et subir ensuite avec elle une crise ou déposition commune, par laquelle l'un et l'autre virus est porté sur les organes, où se font les développemens scrophuleux. Peut-être même les facultés vitales ont-elles le pouvoir de convertir en miasmes scrophuleux l'âcre cutanée. On appuyera un peu plus sur cette idée, lorsqu'il sera question des Écrouelles qui succèdent aux maladies aiguës imparfaitement jugées.

Mais non seulement la répercussion des éruptions doit être regardée comme une circonstance favorable aux développemens écrouelleux ; le défaut des éruptions qui n'arrivent pas dans le temps où elles avaient accoutumé de paraître, entraîne à-peu-près les mêmes inconvéniens. M. Charmetton avait remarque que les Érysipèles périodiques étaient un signe familier des développemens scrophuleux (*a*) ; et je me suis aperçu que si des sujets, même au-dessus de l'âge de puberté, cessent d'éprouver des fluxions érysipélateuses auxquelles ils étaient accoutumés, ils tombent aisément dans quelque maladie glanduleuse. On peut en dire autant des autres affections cutanées du genre des périodiques.

4.° *Crises imparfaites.* Toutes les fièvres humorales, et peut-être toutes les fièvres aiguës,

---

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 170.

laissent quelquefois après elles, lorsqu'elles ont été mal jugées, des affections scrophuleuses. Mais celles de ces maladies, qui parmi nous semblent être le plus souvent suivies de ces affections secondaires, sont la Rougeole et encore plus la Petite-Vérole.

Quant à la Rougeole, je puis en rapporter un exemple tout nouveau et assez frappant. Vers le milieu de l'hiver dernier (1787), cent cinquante enfans furent attaqués, en deux mois de temps, d'une Rougeole qui avait toutes les apparences de la bénignité, dans l'École royale et militaire de Sorèze, dont j'ai été pendant long-temps Médecin extraordinaire, et dont je suis depuis quelque temps Médecin en chef. En mon absence, un Chirurgien, habile d'ailleurs dans son art, fut chargé du traitement de l'Épidémie. Il crut bien faire que de soumettre tous les malades à une méthode qu'il appelait échauffante, c'est-à-dire, sudorifique. Je ne pus me rendre à Sorèze, que sur la fin de l'hiver. Je trouvai dans les infirmeries environ cinquante enfans attaqués à-la-fois de diverses maladies secondaires et chroniques. Plusieurs avaient des croûtes humides à la partie chevelue de la tête; un plus grand nombre portaient des Ophtalmies âcres et ulcéreuses; quelques-uns avaient des embarras douloureux et suspects aux viscères du bas-ventre et de la poitrine. Mais il y en avait près de vingt qui étaient décidément scrophuleux; et ces Scrophules étaient toutes caractérisées par des tumeurs glanduleuses au col, dont plusieurs étaient même déjà parvenues à suppuration, sans inflammation bien considérable. Je dois dire ici, en passant, que la

saignée

saignée, le lait et la diète blanche firent plus pour tous ces malades, que les purgatifs, les apéritifs et les diurétiques; remèdes dont l'action parut même dans cette occasion entièrement nuisible.

Pour ce qui regarde en particulier la petite vérole, c'est depuis long-temps qu'on a remarqué, que le vice scrophuleux est souvent une de ses suites. M. Bordeu avait proposé l'inoculation, dans le temps même où cette méthode n'était point encore reçue en France, pour prévenir le danger des Écrouelles secondaires (*a*). Dehaen au contraire, parmi les reproches que ses préventions lui ont fait accumuler contre l'inoculation, prétend que la petite vérole excitée par ce moyen artificiel, est plus sujette que la petite vérole naturelle, a laisser des reliquats écrouelleux (*b*). Mais M. Cullen qui a examiné la chose sans prévention, en convenant qu'il peut se faire que la petite vérole inoculée serve d'excitateur au virus scrophuleux, qui, jusques à ce moment était resté caché, observe pourtant que ces cas sont très-rares, et que la petite vérole naturelle offre à ce sujet les mêmes inconvéniens. D'ailleurs, cet Auteur célèbre a vu plusieurs fois que les enfans déjà écrouelleux avant l'arrivée de cette maladie éruptive, soit ordinaire, soit factice, n'ont pas éprouvé de petites véroles plus fâcheuses que les autres sujets plus sains; et que, bien loin que les symptômes scrophuleux en ayent acquis plus de

(*a*) Ibid. p. 120.

(*b*) Ratio medendi t. 8. versùs finem.

malignité, ils se sont trouvés au contraire affaiblis et mitigés par l'action de la fièvre (*a*). J'ai été moi-même à portée de vérifier dans plusieurs occasions la justesse des observations de M. Cullen, et j'ai vu, 1°. qu'en inoculant les enfans scrophuleux, on leur donne de petites véroles aussi bénignes qu'aux enfans inoculés en pleine santé; 2°. que les petites véroles naturelles les plus vives n'ont pas rendu pire l'état des enfans auparavant écrouelleux, et que quelquefois cet état s'est trouvé après la chûte des croûtes, notablement amélioré, ou même entièrement guéri; et enfin 3°. que pourtant dans quelques occasions les petites véroles même bénignes, qu'elles soient naturelles ou factices, sont une cause occasionnelle, qui détermine les premiers développemens du vice scrophuleux. Je ne saurais me dispenser de faire part, à ce sujet, d'un événement singulier dont j'ai été témoin il y a environ quinze ans.

Un jeune Médecin qui ne manquait ni d'esprit ni de talens, après avoir pris à Montpeiller le bonnet de Docteur, revint dans son village situé près des bains de Lamalou au bas Languedoc, pour y pratiquer sa profession. Il crut rendre service à sa patrie en y introduisant l'inoculation, dont jusques-là il n'avait fait lui-même aucun usage, et détermina deux riches bourgeois du lieu à lui laisser inoculer chacun un de ses enfans. La petite vérole fut abondante dans les deux sujets; mais tous les deux éprouvèrent des scrophules secondaires très-malignes. Dans l'un, le vice glanduleux qui obsédait les machoires, se com-

(*a*) Instit. de méd. prat. §. 1741.

muniqua au bas-ventre, et il mourut au bout de deux mois après le moment de son inoculation. Chez l'autre qui vit encore, les glandes du col suppurèrent ; il lui nâquit en diverses articulations des tumeurs et des ulcères, qui devinrent fistuleux. Il reste enkilosé, tout criblé de cicatrices, et porte encore des tumeurs glanduleuses au tour du col. Parmi un millier d'enfans que j'ai inoculé ou vu inoculer ici, je n'ai vu rien de comparable à cet événement. Cette double observation est unique peut-être en son genre. Un pareil début pour un jeune Médecin est bien décourageant : peut-être y avait-il quelque peu de sa faute, quant au choix des sujets, quant au choix de son virus, et relativement à ses moyens préparatoires. Buchner, Médecin de Strasbourg, inoculait pourtant sans difficulté les sujets scrophuleux et rachitiques ; leur éruption selon lui était toujours imparfaite. C'est pour cela qu'il réitérait toujours chez eux l'inoculation à plusieurs reprises, pour épuiser dans leur individu toutes les dispositions à la petite vérole ; ses essais n'eurent jamais de mauvais succès. Dans ce pays, je n'ai non plus rien observé de semblable, et n'ai point vu même qu'il fût nécessaire de réitérer l'inoculation dans les sujets rachitiques et scrophuleux.

Je n'ajouterai rien ici de particulier au sujet des Écrouelles qui viennent si familièrement à la suite des fièvres intermittentes et rémittentes, et après les autres espèces de maladies aiguës, dont la crise n'a pas été complète. Mais je me permettrai de remarquer en général, qu'en considérant l'affection scrophuleuse comme un effet de ces mauvaises crises, on doit être

fort porté à croire que dans ces occasions le virus scrophuleux se forme au dépens de la matière critique, qui n'a pas été tout-à-fait expulsée par les évacuations ; ou plutôt, que le virus scrophuleux n'est autre chose que cette matière elle-même. L'humeur critique n'ayant pas subi la crise évacuatoire, ce qui eût terminé en entier la maladie aiguë, n'est pas pourtant délaissée par la nature. Poussée par les efforts dépurans, elle est portée sur le système glanduleux, et subit une crise de déposition ; ou bien, s'il m'est permis de le dire, une crise écrouelleuse. Tant il est vrai que les efforts qu'on a fait jusqu'ici, pour déterminer le vrai caractère des Miasmes morbifiques, ont été vains et illusoires. On s'était, il y a quelque temps, accordé presque généralement à regarder le virus scrophuleux comme un véritable acide ; et cependant on le voit naître ici du sein de l'alkalescence, et sur la fin des maladies les plus tumultueuses, où l'excès des mouvemens vitaux a réduit toutes les humeurs à une espèce de dissolution putride.

5°. *Le célibat.* On a déjà vu que l'opinion de Wharton sur l'influence du fluide séminal, dans la production des Écrouelles, n'avait aucun fondement solide. Cependant on a voulu croire d'après cet Auteur, et Bordeu n'était pas éloigné de ce sentiment, que le célibat était un état très-propre à favoriser le développement du vice scrophuleux. Ce dernier Médecin conseille même très-sérieusement de marier de bonne heure les sujets qui en sont, ou qui en ont été attaqués ; sinon pour les guérir par la fréquente répétition des émissions séminales, du moins pour que, travaillant à la génération dans la plus grande

vigueur de l'âge, ils aient des enfans plus forts et mieux constitués. Ce moyen seul lui paraît très-capable, s'il est employé pendant quelques générations consécutives, d'éteindre peu-à-peu tout levain scrophuleux dans les familles auxquelles il est attaché (*a*).

Je dois le dire ici franchement : malgré tout le poids d'une autorité aussi grave que celle de M. Bordeu, j'ai été aussi à portée qu'un autre de fréquenter les Prêtres, et je me suis trouvé dans le cas de donner mes soins à un assez grand nombre de maisons religieuses de l'un et de l'autre sexe. Jamais je n'ai pu apercevoir que les célibataires, même les plus pieux et les plus exacts, soient plus disposés que les gens mariés aux affections scrophuleuses. Leur état de contrainte à l'égard du mariage les expose à assez d'autres infirmités ; pourquoi irions-nous encore rétrécir par des terreurs paniques, la voie étroite dans laquelle ils se sont engagés, et aggraver dans leur imagination le joug pesant que leur piété leur a imposé?

Si j'ose continuer à dire mon avis sur la doctrine de M. Bordeu, et sur le conseil qu'il donne aux jeunes écrouelleux, j'avouerai que cette doctrine et ces conseils me paraissent également erronés, et dans le principe d'où ils dérivent, et dans les conséquences qu'on prétend en tirer. La nature ne se dément point. Les arbres trop jeunes ne donnent que des fruits imparfaits, et qui parviennent rarement à leur pleine mâturité. Quand bien même le

---

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 122.

mariage précoce devrait être utile personnellement aux jeunes-gens suspects de scrophules, comme le disait Wharton, il faudrait du moins pour le bien de leur postérité, les engager à retarder l'union conjugale. Plus ils avanceront dans l'âge de puberté, plus leur individu prendra de vigueur et de force; plus le fonds de leur organisation acquerra de consistance et de perfection : leurs enfans retirèrent de ce sage retardement un double avantage. En premier lieu les mouvemens vitaux auront eu plus de temps pour subjuguer les restes de leur levain scrophuleux; et en second lieu, leur fluide séminal aura pris plus de générosité, et si on peut le dire, plus de mâturité. Quelles plus heureuses dispositions pour faire naître des enfans sains et bien constitués, et pour anéantir, autant qu'il est possible, toute sorte de levains héréditaires?

6°. *Enfin la suppression ou la cessation des règles, et des autres évacuations accoutumées.* Il est certain par de fréquentes observations, que la suppression et la cessation des menstrues sont deux circonstances qui donnent souvent lieu au développement du vice scrophuleux, soit que dans le premier âge ce vice ait déjà donné quelques signes de sa présence, soit qu'il ait resté tout-à-fait ignoré jusques à cette époque.

D'abord, eu égard à la suppression des règles, on peut remarquer tous les jours que les filles scrophuleuses sont très-irrégulièrement reglées pour l'ordinaire. Quelquefois même elles atteignent leur vingtième année sans l'être en aucune manière; et alors leur poitrine est fort menacée de tubercules. Les emménagogues donnés dans ces circonstances, soulagent ces sortes de ma-

lades, ou même produisent en quelques occasions l'effet des véritables anti-scrophuleux. On en voit un bel exemple dans les observations de Saviard (*a*). Cet Auteur rapporte qu'une fille scrophuleuse qu'il traitait depuis long-temps, et dont les mois étaient supprimés, fut subitement guérie, lorsque par ses emménagogues, il eut rétabli les écoulemens périodiques.

Mais la cessation des menstrues me paraît être bien plus encore que leur suppression, une cause excitante du vice scrophuleux. Qui ne voit pas, pour ainsi dire, à chaque instant les femmes à l'époque périlleuse de cette cessation, être saisies d'une foule de maladies chroniques, parmi lesquelles on distingue sur-tout les engorgemens glanduleux, soit externes, soit internes? J'ai appris par des recherches assidues auprès de ces sortes de malades, que ces maux, chez les femmes qui sont sur leur retour, ont ordinairement pour principe matériel un levain caché d'Ecrouelles. En effet, dès qu'on les interroge sur leurs jeunes années, on voit que la plûpart ont eu pour lors des signes sensibles de l'existence d'un pareil levain. Qu'on me permette d'en rapporter un exemple qui intéresse bien sensiblement mon souvenir.

Une dame âgée de quarante-huit ans, et à laquelle j'étais très-particulièrement attaché par les liens du sang, et encore plus par ceux du cœur, est le sujet de cette observation. Son père et sa mère avaient vécu tous les deux jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, sans autres infir-

---

(*a*) Observat. 77.

mités que celles de la vieillesse. Elle eut le malheur d'être allaitée par une nourrice suspecte de vice scrophuleux; aussi fut-elle obsédée pendant toute son enfance de glandes au col, d'Ophtalmies perpétuelles, et de fluxions constantes au nez et à la lèvre supérieure. Tout cela disparut à l'âge de puberté, sans laisser aucune trace de son ancienne existence. Elle se maria à l'âge de vingt ans, et fut mère de plusieurs enfans, dont la plûpart ont eu des enfances orageuses. A l'âge de quarante-cinq ans, époque de la cessation de ses mois, il lui vint peu-à-peu et sans cause apparente, dans les deux mamelles de paquets de glandes, qui durcissant insensiblement, furent dans un an et demi skirreuses et même carcinomateuses. Pendant cette dégénération, les glandes du col, celles des aisselles et même plusieurs de celles qui sont au bas du visage s'engorgèrent et dégénérèrent à leur tour. Au bout de trois ans elle périt après les souffrances les plus cruelles, et avec des embarras au bas-ventre que je crus glanduleux et mésentériques.

M. Lalouette (*a*) dit avoir vu plusieurs fois des tumeurs abdominales déjà très-anciennes et très-volumineuses, se dissiper tout-à-coup d'elles-mêmes, dès que les menstrues venant à cesser, le cours du sang n'était plus dirigé périodiquement vers la matrice. Ces résolutions spontanées et comme miraculeuses sont sans doute très-rares; et lorsqu'elles ont lieu, il faut supposer que les engorgemens ont leur siége dans quelque

(*a*) Trait. des Scroph. t. 1. p. 157.

portion du système utérin. J'avouerai que j'ai connu plusieurs femmes qui portaient de ces vieilles tumeurs à l'un des ovaires ou au corps même de la matrice. Je n'ai jamais vu que ces tumeurs ayent disparu de cette manière; et je craindrais, si j'étais témoin de quelqu'une de ces résolutions subites, une Métastase ou une délitescence très-dangereuse. Mais ce que je sais par des observations multipliées, c'est qu'à la cessation des mois, les femmes suspectes de vice scrophuleux, ont à se précautionner contre l'obstruction des viscères abdominaux, et sur-tout celle de quelque portion du système utérin, dont les mamelles font partie.

Après tout ce que je viens de dire sur la facilité avec laquelle le vice scrophuleux se développe, lorsque les règles viennent à se supprimer ou à cesser, il est aisé de comprendre pourquoi un pareil effet a lieu lorsque d'autres évacuations accoutumées, soit sanguines, soit autres, éprouvent des interruptions notables. M. Bordeu, par exemple, paraît avoir vu plusieurs fois la suppression du flux hémorroïdal être suivi de symptômes écrouelleux. Il appelait cette maladie scrophuleuse, *Écrouelles hémorroïdales* (*a*). Il n'est pas jusqu'à la suppression de la sueur habituelle des pieds, qui n'ait joué quelquefois le rôle de cause occasionnelle des développemens scrophuleux. Mais il serait peut-être trop minutieux de vouloir peser sur toutes ces causes, qui sont bien moins fréquentes que toutes celles dont on vient de faire l'énumération, et

---

(*a*) Ibid. ut suprà. p. 124.

dont la manière d'agir dans les développemens scrophuleux est à-peu-près la même. Je garderai même le silence sur les effets quelquefois très-puissans, qu'ont sur ces développemens les passions tristes de l'ame. Ces effets sont faciles à imaginer; d'ailleurs, je m'aperçois que l'importance de la matière m'a déjà entraîné au-delà des bornes que je m'étais prescrites.

SECTION SECONDE.

Quels moyens, soit diététiques, soit médicinaux, doit-on employer pour retarder les progrès du vice scrophuleux, en diminuer l'intensité, et prévenir les maladies secondaires dont il peut être la cause?

S'il n'existait point de virus scrophuleux, et si, comme le pensent bien des Médecins, l'état séreux et muqueux des liquides, et le relâchement des solides étaient l'unique et la vraie cause des Écrouelles, les indications à remplir dans le traitement de cette maladie seraient des plus simples, et le succès de ce traitement serait, pour ainsi dire, infaillible. On n'aurait qu'à raffermir le ton du système fibreux, à briser les sucs glaireux dont la lymphe

est surchargée, et à dépouiller les humeurs de leur sérosité surabondante. Les toniques, les apéritifs et les dépurans rempliraient aisément toutes ces vues, sur-tout chez les enfans, dont la nature toute neuve et toute vivace se prête si volontiers à l'action de tous les remèdes un peu énergiques, comme il est si facile de le voir dans les Cachexies simples du premier âge.

On ne voit pas pourtant que cette méthode aisée ait les succès désirés; et les meilleurs Praticiens cherchent par-tout, pour guérir les affections scrophuleuses, des moyens plus efficaces que ceux que nous possédons jusqu'à ce jour. Il faut donc être bien convaincu, avant d'entreprendre le traitement des Écrouelles, que c'est un genre de Cachexie tout particulier, que cette maladie a un génie qui lui est propre, une cause qui n'appartient à aucune autre espèce de Cachexie; et que par conséquent il existe très-réellement un virus scrophuleux qu'il faut songer à détruire, si on veut triompher des symptômes qu'excite dans les solides et dans les liquides l'action de cette cause matérielle.

Si l'on pouvait se flatter de trouver, par la raison ou par l'expérience, un remède capable d'agir immédiatement sur le virus scrophuleux, de s'unir à lui par combinaison chimique, et de le faire disparaître en le neutralisant, le traitement des Écrouelles deviendrait alors encore plus facile. On n'aurait qu'à opposer au venin scrophuleux, son antidote une fois bien reconnu; les mains les moins exercées suffiraient pour l'anéantir, et la guérison des

Écrouelles ne serait plus presque qu'un jeu et une affaire de pure routine. On a vu ailleurs combien peu l'on doit compter sur tous les remèdes qu'on nous a offerts jusqu'ici, comme ayant des propriétés spécifiques contre cette maladie chronique. M. Cullen, entr'autres, assure avoir essayé successivement lui-même tout ce qu'on nous a vanté de plus efficace en fait de remèdes anti-scrophuleux; et il proteste qu'il n'a pu jamais en retirer aucun effet curatoire tant soit peu marqué (*a*). La Société royale est si convaincue qu'il n'existe en effet aucun spécifique contre le vice écrouelleux, que toute recherche ultérieure à ce sujet lui paraît absolument inutile, et qu'elle a cru devoir abandonner ces recherches, comme les Chimistes ont abandonné leur grand œuvre, et les Mathématiciens la fameuse quadrature du cercle.

Pour remplir les vues sages de celle illustre compagnie, il s'agit d'examiner d'abord quels sont les moyens que le Médecin doit mettre en usage, sinon pour guérir complétement, du moins pour soulager les écrouelleux, et retarder les progrès de leur maladie. Je traiterai cette question dans un premier article, où je renfermerai tout ce qu'on peut dire, selon moi, de raisonnable sur la cure radicale du vice scrophuleux. Je parlerai ensuite dans un second article des moyens uniquement propres à calmer, ou pour mieux dire, à pallier les symptômes des Écrouelles, et à diminuer leur intensité. Je

---

(*a*) Inst. de Méd. prat. §. 1756 et suiv.

proposerai enfin dans un troisième article, les préservatifs qui me semblent les plus propres à prévenir la naissance des maladies secondaires, dont les sujets actuellement attaqués d'Écrouelles sont incessamment menacés. Cette section contiendra donc trois différentes espèces de traitement, 1.° le radical, ou proprement curatif; 2.° le palliatif; et 3.° le préservatif ou prophylactique, relativement aux maladies secondaires.

ARTICLE PREMIER.

Traitement curatif des Écrouelles.

Pour retarder efficacement le développement d'une maladie virulente, il faut nécessairement, à ce qu'il me paraît, en attaquer la cause première, affaiblir son énergie, et rendre son action moins vive et moins délétère. Or, on ne peut guères réussir à produire cet effet, qu'en attaquant le mal dans sa racine, et en retranchant, ou du moins, en corrigeant en partie l'agent matériel qui en est le principe.

J'applique cette réflexion générale au vice écrouelleux. Pour retarder les progrès de son développement avec quelque succès, on doit viser à affaiblir l'activité des levains qui occasionnent tout le désordre, et à infringer leur virulence. Or, on ne parviendra jamais à ce but, qu'autant qu'on aura trouvé le moyen

d'affaiblir et d'atténuer les qualités vénéneuses du virus scrophuleux. Je remarque là-dessus, que tout moyen capable d'opérer un pareil effet sur cette espèce de matière virulente, en visant seulement à retarder les progrès de la maladie dont elle est l'occasion, tend en même temps et nécessairement à opérer sa guérison radicale : car l'existence d'un virus quelconque, en tant que virus, réside toute entière dans les qualités par lesquelles il nuit à l'intégrité de l'économie animale. Que s'il est possible de trouver un remède propre à diminuer ces mauvaises qualités, ce remède doit être regardé comme essentiellement curatif. Par là même qu'il a infringé la force du poison, il l'a détruit en partie; et on conçoit aisément que pour achever sa destruction, et réduire le reste de ses qualités nuisibles à zéro, il n'aurait besoin que d'un peu plus d'énergie, ou d'être appliqué plus avantageusement, ou enfin d'être continué plus long-temps ou administré avec plus d'abondance.

Au reste, j'ai cru devoir débuter par ces réflexions en commençant cet article, afin de justifier le titre que je lui ai donné. Peut-être que sans cela, certains lecteurs eussent été surpris que je songeasse à offrir des moyens curatifs, dans le temps que la question à laquelle j'ai à répondre, ne semble contenir aucune demande formelle à ce sujet. J'espère de faire voir dans peu, que la Médecine a réellement en sa puissance des moyens capables d'attaquer, du moins médiatement, le vice scrophuleux, de l'affaiblir à un certain point, et de retarder par là les progrès de la maladie

scrophuleuse. Mais on verra en même temps, que ces moyens sont trop peu efficaces, pour opérer la destruction totale de cet ennemi réfractaire, ou du moins, qu'ils ne l'opèrent que bien rarement et dans des circonstances très-favorables, que le Médecin ne peut pas toujours faire naître lorsqu'il le veut.

Avant d'énoncer mes idées particulières sur le traitement curatif du vice scrophuleux, il me paraît à propos d'examiner briévement les moyens les plus estimés qu'on a proposés en divers temps pour guérir radicalement cette maladie, et de faire voir ce que chaque méthode a de bon ou de vicieux. Il sera plus aisé ensuite d'étudier avec fruit la marche de la nature dans les guérisons spontanées qu'elle fait quelquefois elle-même, et d'indiquer un traitement curatif, calqué d'après cette marche sûre et lumineuse, dont le Médecin ne doit jamais s'écarter, parce qu'il est le ministre de la nature et non pas le maître; et que ce n'est pas à lui à la maîtriser, mais à l'aider et à l'imiter.

Les anciens qui ne regardaient les Écrouelles que comme une affection purement locale, et qui peut-être avaient raison de le penser ainsi, dans un temps où il est bien certain que le virus scrophuleux était bien moins malin qu'il ne l'est à présent, pouvaient être autorisés à croire qu'une cure locale était suffisante pour la détruire, et que si les résolutifs ne produisaient point d'effet curatif, il fallait en venir aux Caustiques, au fer tranchant ou même au fer brûlant. Il paraît que du temps de Galien, l'extirpation des glandes était une opération très-usitée dans cette espèce de traitement.

Ce grand Médecin ne blâme même pas ces extirpations. Il les conseille au contraire comme un moyen sûr et expéditif pour enlever toute trace de vice scrophuleux. Il se plaint seulement de ce que ces opérations sont trop souvent confiées à des mains mal habiles ; et assure avoir vu deux sujets devenus muets, parce qu'en extirpant des Écrouelles cervicales, on avait imprudemment touché à quelques branches nerveuses (*a*).

Les Médecins arabes, tels qu'Averrhoes, Rhazis, Avicène et Albucasis, semblent avoir négligé toute opération chirurgicale, et même l'emploi des Caustiques dans le traitement des tumeurs écrouelleuses. Mais après la renaissance des Lettres en Europe, la Chirurgie se remit bientôt et presque exclusivement en possession de ce traitement. Vesale et Fallope ne croyaient le vice scrophuleux curable, autrement que par l'opération (*b*). Le grave Duret assurait positivement, avec ces fameux pères de l'Anatomie, que les moyens chirurgicaux étaient les seuls en état de le dompter et de le vaincre, *tantum præsidia sunt in manu* (*c*) ; et Sanctorius lui-même, sans songer à aucun vice général et intérieur, prétendait que pour guérir solidement les écrouelleux, on devait emporter sans miséricorde les parties affectées, quelles qu'elles fussent, pourvu qu'elles pussent être emportées. Sans cela le

---

(*a*) De loc. affect. lib. 1.

(*b*) Vesalius in Chirurgiâ ; Fallopius in lib. de tumorib. præt. nat.

(*c*) In coacis.

mal

mal lui paraissait absolument incurable. M. Au. Severin, plus humain, ce semble, que les autres, mais pourtant très-persuadé comme eux, que le venin scrophuleux résidait en entier dans les glandes tuméfiées, voulait qu'on se contentât d'ouvrir ces tumeurs avec le Cautère potentiel, et de les détruire par une lente suppuration excitée et entretenue par les corrosifs (*a*). Cependant tous les Praticiens convenaient alors avec le célèbre Sanctorius, que dès qu'une mauvaise carie venait à saisir quelque os spongieux, ou les épiphises de quelque os cylindrique, il fallait en venir à l'amputation, si le mal résidait sur quelqu'un des membres; si non le malade leur paraissait à-peu-près sans ressource.

Aujourd'hui que l'expérience a si souvent montré que des délitescences mortelles sont la suite presque assurée de pareilles amputations ou extirpations, comme je l'ai insinué ailleurs, et comme l'attestent, entr'autres, MM. Bordeu et Lalouette, nos grands Chirurgiens ont abandonné ces opérations terribles. Ils aiment mieux laisser leurs malades languir pendant quelque temps, et même mourir, s'il le faut, de leur maladie, que d'avoir à se reprocher d'être les auteurs de leur mort, ou du moins de l'avoir hâtée. Ils ont d'autant plus raison d'en agir ainsi, qu'il est très-rare que parmi nous, le mal écrouelleux, quelque simple qu'il paraisse, soit purement local. D'ailleurs, si par hasard il était tel dans quelque sujet, on aurait moins

(*a*) De reconditâ abcessuum naturâ.

besoin que jamais pour le guérir, de ces opérations cruelles. Dans ces cas heureux, la seule nature, aidée des plus simples secours, trouverait bien le moyen à la longue, et avec de la patience, de détruire des ulcères et des caries qu'on suppose n'être entretenues par aucun vice intérieur.

L'usage des Caustiques que la Chirurgie moderne ne se permet encore que trop souvent sur les os et les glandes attaquées du vice scrophuleux, quoique moins cruel que l'amputation quant au spectacle, ne me paraît au fond guères moins nuisible. Souvent les irritations qui en sont l'effet infaillible, ne servent qu'à multiplier les souffrances, à étendre les caries et à propager les engorgemens glanduleux.

Je n'en dirai pas davantage ici sur les dangers qu'entraînent après eux tous ces moyens violents, parce qu'il en sera parlé plus particulièrement ailleurs. Mais en général je crois pouvoir affirmer que si la Médecine interne a été jusqu'ici peu utile aux écrouelleux, la Médecine externe l'a été bien moins encore. Je dis plus; pour un petit nombre de bons offices que la Chirurgie a rendus à ces sortes de malades, elle leur a fait, et leur fait encore dans bien des hôpitaux, les maux les plus grands et les plus nombreux, même lorsque la main se trouve dirigée avec le plus d'habileté.

Je me garde donc bien de regarder les topiques et les autres secours chirurgicaux, comme des moyens propres à opérer la guérison radicale des Écrouelles. Je les redoute même en général, à cause des irritations locales et contagieuses qu'ils peuvent produire, et des métastases

inopinées dont ils peuvent être l'occasion. D'ailleurs il n'est pas encore temps de m'expliquer sur les exceptions qu'il convient de mettre à leur proscription totale.

Mais laissant là les topiques et les autres secours extérieurs, dont l'insuffisance et même les dangers commencent à être sentis, j'en viens aux remèdes internes. J'observe à leur sujet, qu'une grande preuve que la Médecine n'en possède en effet que de bien faibles contre le vice scrophuleux, c'est que les Praticiens n'ont pu encore convenir d'aucune méthode fixe et bien déterminée, qui soit généralement adoptée contre cette maladie. M. Bordeu veut le mercure (*a*), M. Faure les absorbans et les alkalins (*b*). En un mot, chaque Médecin a sa manière particulière de traiter les Écrouelles. Les uns se forment à eux-mêmes une théorie arbitraire, sur laquelle ils arrangent à leur guise leur méthode curative; les autres, et ce n'est pas le plus petit nombre, n'ont d'autre guide pour se diriger dans cette cure embarrassante, que le plus aveugle empirisme. Ils se contentent d'administrer successivement à leurs écrouelleux les remèdes en usage dans les pays qu'ils habitent, sans aucune vue particulière, et presque sans aucune méthode.

Cette incertitude qui régne parmi les Médecins d'une même contrée sur la manière de traiter intérieurement le vice écrouelleux, se

---

(*a*) Il ordonne les frictions mercurielles d'après Wharton et Amatus Lusitanus.

(*b*) Prix de l'Acad. de Chir. ibid.

manifeste encore davantage, lorsqu'on veut considérer séparément et comparer ensemble les moyens qu'employent contre le même mal les Médecins des diverses nations. Les Espagnols et les Italiens s'applaudissent de l'usage reçu parmi eux de prodiguer à leurs malades scrophuleux les diverses préparations mercurielles. Les Anglais à leurs fondants et à leurs apétitifs joignent à tous momens le vésicatoire. Les Danois et les Suedois ne manquent pas, pour avoir des succès plus assurés, d'associer aux anti-scrophuleux, de puissans sudorifiques. En France nous vacillons parmi les méthodes, et nous n'en avons proprement aucune. D'abord le fondant de Rotrou nous parut admirable; nous le quittâmes pour l'eau de mer, remède que Russel mit en honneur en Europe, et qui y fut reçu comme un moyen tout nouveau, quoiqu'Oribase l'ait conseillé, il y a long-temps, dans la même maladie (*a*). La mode de l'eau marine passa, et fit place au sublimé corrosif qui empoisonna souvent les écrouelleux, au lieu de les guérir. Ce poison a été chassé par un autre poison. Ce dernier est le célèbre extrait de Ciguë qu'on doit administrer avec beaucoup de circonspection, si on ne veut pas nuire, et qui même, étant administré avec prudence, produit bien rarement quelque effet heureux. Le sort des préparations solaires que nous propose aujourd'hui un habile Médecin de la Capitale, sera-t-il meilleur? J'ose en douter, d'après un petit nombre d'épreuves que

---

(*a*) Synopsæos. lib. 7. cap. 29.

j'en ai vu faire (*a*). En tout cas, ce ne serait pas la première fois qu'un homme de mérite aurait été la dupe de son zèle et de sa bonne volonté.

Ce qui a fait illusion aux Praticiens, et à plus forte raison au public, sur l'utilité prétendue des moyens souvent les plus inertes, pour la guérison des Écrouelles, c'est qu'on voit cette maladie céder quelquefois et disparaître plus ou moins complétement, pendant leur usage. Soit vanité, soit faute d'attention, on se plaît à rapporter ces guérisons presque toujours spontanées, à la seule vertu des médicamens, sans rien attribuer à l'action salutaire de la nature médicatrice.

Déjà, dans les temps anciens, le peuple rebuté par la longueur et la rigueur du traitement local, employé alors contre les Écrouelles, recourait lui-même à des moyens chimériques et superstitieux, pour obtenir une guérison plus prompte et plus sûre. Du temps de Celse on pensait que les écrouelleux guérissaient de leur maladie, en mangeant de la chair de serpent (*b*); Aetius ordonna, quelques siècles après, de manger pour le même effet celle de la vipère (*c*); et Galien s'abaissa jusqu'à vanter dans les mêmes

---

(*a*) On sait avec quel éclat furent proclamés en 1797, à Bordeaux et dans toute la France, les effets merveilleux du Mariate de Baryte contre le vice scrophuleux, remède suspect, qui n'a fait aucun bien, et qui a été abandonné tout-à-fait, et dans peu de temps.

(*b*) Lib. 5. cap. de strumâ.

(*c*) Ex Læonidâ. tretrab. 4. serm. 3. cap. 5.

vues la chair de la Belette prise intérieurement (*a*). Pline assure que l'os de la queue d'une Raie était un anti-scrophuleux fort estimé de ses contemporains (*b*). Mais dans des temps bien plus voisins de nous, n'a-t-on pas vu Scultet recommander la chair desséchée de Lezard, comme un spécifique immanquable (*c*) ? et de nos jours ne renchérit-on pas encore sur Scultet, en prescrivant, dans des intentions analogues, de manger cette dernière chair toute crue ? Après cela il n'est pas surprenant que dans des siècles de barbarie et de fanatisme, on ait imaginé, pour guérir les Écrouelles, des moyens plus ridicules encore ; que l'on ait cru que le seul attouchement d'une main royale chassait le mal ; que la main du septième enfant de la même famille avait le même pouvoir, ainsi que celle d'un homme mort ; que de boire dans une tasse faite de crâne humain était une chose très-salutaire (*d*) ; et enfin qu'il était fort utile et fort important de se faire percer dans cette maladie le lobe des deux oreilles, avec une verge de métal rougi au feu (*e*).

Tous ces moyens extraordinaires de traiter les Écrouelles sont sans doute vains et absurdes.

(*a*) De simpl. medic. facult.

(*b*) Cité par Bordeu, prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 44. Je n'ai pu le trouver dans l'original.

(*c*) Armam. chirurgicum observat. 31. et cité par Charmetton et Garsaut. ibid. ut suprà. p. 247 et 304.

(*d*) Dionis, opérat. de Chir., parle très-sérieusement des guérisons faites par nos rois.

(*e*) W. Etmuller op. med. t. 1. in Chirurgiâ medicâ.

Pourquoi donc le vulgaire s'est-il obstiné pendant si long-temps à mettre en eux sa confiance ? et pourquoi sur-tout s'est-il trouvé tant de Médecins qui ont cru à la vertu anti-scrophuleuse de ces moyens, qui les ont prônés dans leurs écrits, et qui même quelquefois nous parlent comme témoins oculaires de certaines guérisons subites et frappantes qu'ils leur attribuent (*a*) ? N'en doutons point, je ne crains pas de le redire ; c'est qu'on a rapporté trop précipitamment à l'action supposée des agens quelconques qu'on mettait en usage pour la guérison des Écrouelles, tous les événemens heureux qui survenaient pendant leur usage ou peu de temps après ; c'est qu'on ne s'arrêtait pas à distinguer le travail de la nature de celui de l'art ; c'est enfin qu'on se contentait de voir, et qu'on ne raisonnait pas.

Mais aujourd'hui que la Médecine d'observation a fait tant de progrès, il est temps que les méthodes empiriques soient à jamais bannies de la pratique des maux scrophuleux. Pour établir le traitement qui leur convient, sur une base solide, il n'y a, ce me semble, qu'à ne pas s'écarter de la doctrine du grand Hippocrate. L'éclat imposteur et séduisant des spécifiques n'éblouit jamais cet habile observateur. Selon lui, le seul et le vrai spécifique de toutes les maladies était la nature. C'était

(*a*) Saviard et Dionis rendent témoignage aux guérisons qui se sont ensuivies de l'attouchement des scrophuleux par la main des rois de France. Les Médecins anglais en ont assuré autant des rois d'Angleterre.

là son remède universel. On admire de tous côtés cette théorie simple et sublime ; on en fait des applications heureuses à la plupart de maladies, tant aiguës que chroniques. Pourquoi ne l'appliquerait-on pas aussi aux Écrouelles ? Le Médecin tentera toujours vainement de les guérir lui-même. Mais j'ose assurer qu'il pourra souvent en retarder les progrès, et même en opérer quelquefois la guérison totale, s'il sait mettre la nature curatrice de son parti, et s'il a l'art de la faire agir à sa place.

Il faut rendre ici justice aux divers remèdes actifs et vraiment excitans qui, sous le faux nom d'anti-scrophuleux, ont été employés par les Médecins contre les Écrouelles. J'avouerai volontiers que ces remèdes ont pu bien des fois être d'une grande utilité, et avoir mis réellement, et même dans le temps qu'on y pensait le moins, la nature aux prises avec le virus ennemi. Je conviendrai même que si les guérisons et sur-tout les soulagemens ont été si rares, ce n'est pas tout-à-fait la faute des remèdes : c'est bien plutôt faute de vrais principes dans leur administration, faute de règles bien déterminées dans leur choix, leurs doses et leurs combinaisons ; faute enfin de constance et de longanimité dans leur emploi. Je dois m'expliquer plus en détail sur cette idée fondamentale, d'où découle, si je ne me trompe, la méthode naturelle de traiter le vice scrophuleux et d'en modérer du moins les progrès, lorsqu'il est impossible de le déraciner tout-à-fait.

Celse redoutait la fièvre dans les Écrouelles, parce que sans doute il ne faisait attention

qu'à cette fièvre secondaire et symptômatique, qui est l'effet de l'inflammation ou de la dégénération suppuratoire des tumeurs scrophuleuses. Dans ces derniers siècles sur-tout, où le virus écrouelleux devenu plus malin, attaque si souvent les organes vitaux, on doit craindre plus que jamais ces sortes de fièvres, qui dans de pareilles occasions sont symptômatiques, et même le plus souvent un signe presque certain de l'incurabilité des désordres intérieurs.

Mais indépendamment de ces fièvres sinistres, les écrouelleux sont quelquefois attaqués de fièvres primitives et de meilleur augure. Ces fièvres, tantôt vives et tantôt lentes, tendent toutes à la coction de l'humeur virulente, à son assimilation avec les autres liquides, ou à la dépuration de la masse sanguine, qui s'en dépouille à la fin, soit par des crises évacuatoires dont M. Lalouette a vu tant d'exemples; soit par des dépositions locales, que nous avons dit être aussi des espèces de crise.

On commence à présent à reconnaître d'une manière assez générale, que la fièvre naturelle et artificielle est le vrai remède qui guérit toutes les maladies chroniques. C'était à-peu-près là la commune façon de penser du Docteur Gilchrist (*a*), du Baron de Van-Swieten (*b*) et de M. Bordeu (*c*). C'était encore éminemment l'opinion des auteurs qui ont été couronnés par la Société royale dans son assemblée du mois de Février

(*a*) Mém. d'Edimbourg. t. 4. p. 434.

(*b*) Comment. in aph. t. 2. p. 61.

(*c*) Recherc. sur les malad. chron. p. 126.

dernier (1787) (*a*). M. Bordeu avait même appliqué cette idée générale aux Écrouelles, et avait remarqué qu'une fièvre accidentelle produisait souvent leur guérison (*b*). Mais personne n'a fait des observations plus multipliées et ne s'est expliqué plus au long et plus affirmativement sur l'utilité des fièvres spontanées dans cette maladie, que le patient et l'infatiguable M. Lalouette que j'ai déjà tant de fois cité dans cet ouvrage, et qui ne saurait l'être trop en cette matière. Le tableau fait de main de maître qu'il nous a donné sur les effets de la fièvre de puberté dans le corps des écrouelleux, mérite par-dessus tout d'être profondément médité par les Praticiens, et de rester gravé dans leur mémoire (*c*). Il assure avoir vu *souvent* avec un étonnement mêlé d'admiration, des tumeurs scrophuleuses très-anciennes et skirreuses, se dissoudre et se dissiper en peu de temps par des fièvres naturelles et accidentelles, qui étaient accompagnées ou suivies de dévoyement, ou de sueurs abondantes, ou d'un écoulement copieux d'une urine épaisse et bourbeuse. Il a vu encore plusieurs fois, par le bénéfice de ces sortes de fièvres, de vieux Ulcères se cicatriser en peu de temps, d'anciennes caries s'exfolier et guérir, le gonflement des articulations disparaître, et tous les autres symptômes du vice scrophuleux, extérieurs et intérieurs, se dissiper

---

(*a*) V. t. 2 de cet ouvrage, ma Dissertation sur l'art d'exciter et de modérer la fièvre, pour la guér. des malad. chron.

(*b*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 111.

(*c*) Traité des Scroph. t. 1. p. 164.

avec rapidité, et dans le temps qu'on s'y attendait le moins (*a*).

Que si la nature seule, sans secours et abandonnée à ses propres forces, peut guérir ainsi par des agitations fébriles les maux scrophuleux les plus graves, et pour ainsi dire les plus incurables, pourquoi le Médecin dans le traitement des Écrouelles ne s'empresse-t-il pas à susciter de ces fièvres salutaires? C'est par elles qu'il lui sera réellement permis d'atteindre au virus scrophuleux, qu'il pourra l'immuter et le forcer à subir l'assimilation, lorsqu'il en sera susceptible; et lorsqu'il ne le sera pas, il en opérera du moins la coction à un certain degré, et peut-être le forcera-t-il à sortir du corps, par les évacuations critiques, qui sont la suite ordinaire et l'effet utile de la fièvre.

Les remèdes divers que nos grands Praticiens mettent tous les jours en usage contre les Écrouelles, peut-être sans assez de choix et sans des vues bien précises, sont pourtant en état de produire et d'alimenter de ces fièvres artificielles et curatoires. Les émétiques, les purgatifs, les drogues connues sous le nom de diurétiques et de sudorifiques, les mercuriaux, les martiaux, les antimoniaux et les divers apéritifs, fondans et toniques; les bains froids et chauds, les frictions, les exercices du corps et les exutoires, sont tous des moyens capables d'exciter des agitations utiles dans le système vasculaire, et de faire naître, pour la guérison des écrouelleux, des mouvemens fébriles, vifs ou légers, momenta-

(*a*) Traité des Scroph. t. 1. p. 157. et suiv.

nés ou plus durables, locaux ou généraux. Tout gît à choisir entre ces moyens stimulans, à adapter le genre et le degré de la fièvre au temps, à l'âge, au tempérament, à l'état de la maladie et aux autres circonstances que le Praticien intelligent saisit et évalue avec aisance, une fois que ses projets de curation sont bien concertés, et ses indications bien prises.

L'emploi de ces divers moyens que j'appele fébriles, demande sans doute d'être dirigé avec beaucoup de sagesse; et leur administration doit être soumise à des règles qu'il serait essentiel de faire connaître et de bien établir. Quoique la nature de cet ouvrage ne me permette pas d'entrer dans un grand détail sur cet objet important, j'ai cru néanmoins ne pas devoir passer sous silence les lois les plus générales, d'après lesquelles il me paraît qu'on doit se conduire en allumant des fièvres artificielles, pour consumer le venin scrophuleux. Si mes principes sont vrais, comme je le crois, les conséquences ultérieures en seront facilement déduites par les Médecins expérimentés, qui voudront bien en reconnaître l'utilité, et les prendre pour base de leur pratique.

Les émétiques autrefois si estimés par Avicene (*a*), et ensuite par Fuschius (*b*), pour aider la résolution des tumeurs scrophuleuses, peuvent en effet être d'un grand secours dans le traite-

---

(*a*) Cet auteur dit, *de evacuantib. laudabilib. in scrophulis est vomitus.*

(*b*) Ce Médecin assure en général, que *vomitus debet assiduè provocari ad scrophulas.*

ment curatif du vice écrouelleux ; sur-tout lorsqu'on a à affaire à des tempéramens lâches et humides, lorsqu'il n'existe aucune disposition inflammatoire, purulente ou cancéreuse, et que les forces sont encore dans leur entier. Leur action remonte le ton des viscères épigastriques, dont l'état tonique influe d'une façon si marquée sur celui de toute la machine ; elle ranime le jeu languissant du foie et des autres viscères abdominaux, dont les fonctions sont subordonnées à celles du foie ; et elle donne par là aux sucs biliaires, et par eux à tous les autres sucs animaux, un germe de vie et d'activité dont ils manquent toujours plus ou moins dans les affections scrophuleuses. D'ailleurs par cette augmentation de ton, et au moyen de cet effort général, qui par sa nature tend toujours du centre à la circonférence, les liqueurs dont la circulation devient plus prompte et plus vive, se portent plus souvent aux divers couloirs ; et par conséquent les dépurations se font avec plus d'efficacité : sans compter que le virus attaqué avec force par ces secousses vraiment fébriles, doit subir peu-à-peu, si on réitère de temps en temps le remède, une coction pareille à celle qu'éprouvent tous les autres Miasmes maladifs par les fièvres ordinaires.

Les purgatifs opèrent les mêmes effets, mais avec moins de tumulte, et par conséquent avec moins d'énergie. On les préfère pourtant aux émétiques, lorsque les sujets sont trop irritables, et que l'on a à craindre les grands ébranlemens. Je suis d'avis, ainsi que M. Bordeu, de les choisir tant qu'on peut parmi ceux qui sont modérément âcres. Autrefois Meges, au rapport

de Celse (*a*), employait, pour guérir les Écrouelles, la racine d'ellébore. Mais ce purgatif héroïque et tous ses analogues ne me paraissent devoir être mis en usage, que dans les sujets robustes et un peu avancés en âge. Il faut encore que les forces soient entières, le vice peu développé, et la constitution tendante au relâchement et à la cacochymie.

En général, on peut mettre en loi que les émétiques et les purgatifs doivent être peu prodigués et même très-mitigés, lorsque les premières voies ne sont pas chargées de saburre glaireuse, lorsque les digestions semblent se faire assez complétement, et lorsqu'on travaille sur des constitutions sèches et peu succulentes. Mais aussi faut-il remarquer que ces sortes de remèdes fébriles méritent la préférence sur tous les autres, quand il s'agit de traiter ces espèces d'Écrouelles, 1°. qui succèdent aux fièvres aiguës mal jugées, et alors il ne faut que les évacuans les plus doux; 2°. qui sont une dégération des maladies laiteuses des femmes, et alors il les faut un peu plus actifs; et 3°. qui doivent leur naissance à une nourriture trop grossière et trop abondante, et alors il faut les choisir parmi ceux qui ont le plus de force et d'activité.

Mais les émétiques et les purgatifs ont cet inconvénient dans le traitement des Écrouelles, traitement qui doit nécessairement être fort prolongé, de ne pouvoir être employés que par intervalles et de loin en loin. Aussi convient-il

---

(*a*) Lib. 5. cap. de strumâ.

toujours pendant l'usage de ces évacuans, d'emprunter le secours des autres moyens fébriles qui ne sont qu'altérans; ou bien de ceux qui, quoique réputés évacuans, tels que les diurétiques et les sudorifiques, n'agissent pourtant presque jamais que comme altérans. Ces derniers moyens ont même un avantage sur les émétiques et les purgatifs; on peut s'en servir pour les malades même auxquels des contr'indications puissantes interdisent entièrement, ou ne permettent que rarement l'usage des évacuans proprement dits.

Parmi tous ces remèdes qu'on appele apéritifs et fondants, il me paraît, d'après une longue expérience, qu'on doit préférer ceux qui sont tirés du mercure et de l'antimoine; et parmi les très-nombreuses préparations que la chimie nous fournit de ces deux demi-métaux, je choisis par prédilection le mercure doux, connu par ses succès en tant de lieux et depuis si long-temps, et le kermès minéral si recommandé par M. Charmetton dans les Écrouelles (*a*), et si employé aujourd'hui par nos Praticiens pour tant de maladies aiguës et chroniques. Je me suis mieux trouvé de ces deux remèdes en traitant les écrouelleux, que de la quintuple préparation de Rotrou, dont on ne retient guères aujourd'hui dans les boutiques pharmaceutiques, que ce qu'on appele le fondant; que du sublimé corrosif que je redoute dans tous les sujets et surtout chez les enfans; et que des fameuses pillules de ciguë si prodiguées parmi nous, et j'ose le

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 229.

dire, avec si peu de fruit. Ces deux remèdes, et principalement le kermès minéral, ont encore cet avantage précieux dans le traitement du vice scrophuleux, de devenir émétiques et purgatifs dès qu'on le veut. Il n'y a pour cela qu'à en augmenter ou à en presser les doses. Par ce moyen on fait naître à volonté des diarrhées artificielles, qu'on peut graduer et prolonger autant que le besoin l'exige, et par lesquelles on imite de très-près la nature curatrice, qui se sert quelquefois de ces sortes de dépurations pour guérir les affections écrouelleuses.

Ce que M. Bordeu a dit des médicamens tirés du Mars, on peut le dire de tous les autres toniques efficaces de la nature des astringens. Ils ont un grand inconvénient dans le traitement des Écrouelles. On remarque que leur usage un peu soutenu produit des toux sèches et des resserremens incommodes de poitrine. J'ajoute même que leur effet est dangereux, lorsque les embarras scrophuleux, soit intérieurs, soit extérieurs, tendent au skirre ou à la phlogose. Alors ils occasionnent un surcroît du jeu systaltique des vaisseaux engorgés; ils donnent plus de consistance aux sucs stagnans dans ces vaisseaux, et les rendent par là plus irrésolubles. En pareil cas les fondants et les apéritifs sont les seuls qu'on peut employer avec quelque sécurité.

D'ailleurs les toniques strictifs qui me semblent devoir être plus utiles dans les Écrouelles, lorsque les circonstances en permettent l'usage, sont d'un côté le quinquina, et de l'autre les divers sels martiaux. Le quinquina qui est un amer puissant, convient sur-tout lorsque les viscères chylopoiétiques sont dans la langueur, qu'il

qu'il règne de mauvaises suppurations, et que des caries humides dans les os spongieux engendrent, par des résorptions continuelles, des mouvemens irréguliers de fièvre, qui tendent à la consomption. Parmi les remèdes martiaux je dois distinguer ici ce sel actif et pénétrant, connu sous le nom de fleurs de sel ammoniac martiales. Ce remède dont je me sers souvent dans les Écrouelles et dans bien d'autres maladies chroniques, me paraît avoir tous les avantages des sels ferrugineux, sans en avoir les inconvéniens. Il possède avec sa vertu tonique, une vertu vraiment apéritive. C'est un des remèdes fébriles dont on peut tirer le meilleur parti chez les écrouelleux, où la diathèse des sucs circulans tourne le plus souvent à l'acide. Il me semble que je ne saurais assez en faire l'éloge dans ce cas, du moins lorsque la mobilité excessive du sujet ne donne pas à craindre un trop grand incendie de l'effet de ce remède volatil.

Au sujet de la diathèse acide, qui est si familière dans le vice scrophuleux, du moins chez les enfans, je dois remarquer que les terres absorbantes et les alkalins en géneral ne doivent être jamais négligés, lorsqu'une pareille diathèse est bien manifeste. Il convient même de les mêler aux autres remèdes, lorsqu'on a de justes raisons d'en soupçonner l'existence dans les sujets adultes. M. Faure qui a supposé que cette diathèse était le principe essentiel de toute maladie scrophuleuse, s'est borné à-peu-près à l'usage des médicamens anti-acides, dans le traitement intérieur et extérieur de toutes les affections qui en dépendent. En effet, son eau de chaux, ses terres et ses savons alkalins font

la base et l'essence de sa méthode curative, qui ne laisse pas que d'être séduisante par sa simplicité. En évitant l'erreur de son hypothèse, il faut avouer qu'en général les absorbans, parmi lesquels je place l'éponge de mer calcinée à noirceur, et que plus particulièrement encore les alkalis fixes et volatils, soit purs, soit mis en état savonneux, sont très-souvent utiles dans les Écrouelles. Les eaux minérales hépatiques méritent une place distinguée parmi les remèdes de cette classe.

M. Cullen qui, comme on l'a dit ailleurs, reconnaît l'utilité des eaux minérales en général, dans le traitement du vice scrophuleux, sans oser désigner celles d'entre ces eaux qui méritent la préférence, a soupçonné que c'est à l'élément aqueux, pris avec abondance, que les écrouelleux doivent tous les bons effets qu'ils retirent de leur usage (*a*). Je dois dire cependant que j'ai obtenu souvent des effets assez sensibles de certaines eaux minérales, lors même que je ne les ordonnais qu'en guise de boisson ordinaire, et que les malades, en les buvant, n'avalaient pas plus d'élément aqueux que de coutume. Il faut donc que les eaux minérales possèdent des vertus médicinales contre le vice scrophuleux, supérieures à celles de l'eau commune. Voici ce que je pense de ces vertus.

On peut, à ce qu'il me semble, mettre en principe, que les substances minérales quelconques, lorsque par leur combinaison chi-

(*a*) Inst. de Méd. prat. §. 1754.

mique avec les substances salines, elles sont devenues dissolubles dans l'eau, ont toutes, à l'égard de nos organes, une vertu plus ou moins tonique, plus ou moins fébrile. On ne niera pas cela des sels proprement dits, ni des matières sulphureuses ou bitumineuses, non plus que des métaux et des demi-métaux qui fournissent à la Médecine ses remèdes les plus actifs. Il n'y a donc parmi les minéraux, que les matières terreuses qu'on regarde communément et sans raison, comme des substances froides, inertes et simplement passives, quoique par l'exemple seul de la chaux vive, on puisse se convaincre qu'il n'y a peut-être pas dans la nature, de matière plus avide de combinaison et par conséquent plus active que les terres, lorsqu'elles sont dans toute leur pureté. Mais d'ailleurs ces terres pures et vierges n'existent nulle part dans notre globe. Tout y est mélangé, tout y est combiné ; et les matières terreuses dont nos eaux sont imprégnées, sont toujours unies à quelque acide. Ce sont de vrais sels neutres qui, portés sur nos organes intérieurs, doivent y déployer, à la manière des autres sels, une propriété irritante, et y produire des effets toniques et fébriles.

Convaincu donc des vertus toniques que possèdent les eaux minérales, je ne fais pas difficulté de les ordonner souvent à nos écrouelleux. Celles qui sont salines, offrent des évacuans doux et utiles, dès qu'on les fait boire en dose suffisante. On ne peut alors les continuer long-temps de suite ; mais on y revient, après s'être reposé pendant un certain temps. Leur qualité apéritive et dépurante me les fait pré-

férer, en bien des occasions, aux autres évacuans des premières voies, sur-tout chez les adultes. Les eaux sulphureuses ou hépatiques sont un bon tonique, un fondant légèrement chaud et actif, et un excellent anti-acide. J'en fais continuer long-temps l'usage, et ne les donne qu'à petites doses. J'en dis presque autant de celles où le fer domine : elles sont, il est vrai, moins fondantes et plus astrictives ; mais elles conviennent mieux dans les constitutions froides et lâches, et lorsque les engorgemens sont encore dans un état de crudité. Les acidules et les gazeuses doivent être resservées pour les constitutions sèches, irritables, et pour ainsi dire phlogistiques. A raison de l'acide méphytique ou crayeux dont elles sont chargées, je les regarde comme une espèce de limonade minérale.

Les bains doux ne sont pas, bien s'en faut, un remède universellement propre à la guérison des Écrouelles. On ne peut même en faire guères usage dans le traitement curatif de cette maladie, que comme d'un correctif des remèdes fébriles, lorsqu'on juge à propos de les administrer à des sujets très-susceptibles d'irritation; ou bien, lorsqu'il existe des dispositions marquées à la Phlogose ; ou enfin lorsque les remèdes fébriles excitent plus de trouble qu'on ne l'attendait, et qu'on croit devoir en modérer l'activité. On ne saurait encore s'en passer, ainsi que des autres adoucissans et raffraîchissans, lorsqu'il existe des phlogoses sensibles, et dans ces occasions où le vice scrophuleux est la suite d'une transpiration long-temps arrêtée, ou de la rentrée de quelque éruption. D'ailleurs

le bain tiède, et tous les genres de tempérans et de délayans qui, comme on le verra dans les suites, conviennent si bien dans le traitement palliatif, tendent à relâcher les solides et à aggraver la diathèse muqueuse des Écrouelles ; ce sont des remèdes anti-fébriles.

Mais les bains chauds d'eau commune ou d'eau thermale sont des moyens réellement fébriles, qui sont d'autant plus utiles aux écrouelleux, lorsque du moins leur tempérament n'a encore souffert aucune dégradation notable, que la fièvre momentanée qu'ils occasionnent, est ordinairement suivie de grandes sueurs, qu'on peut prolonger à volonté par le moyen du lit chaud et des couvertures. Cependant il ne faut pas oublier que ces sortes de bains laissent toujours après eux une faiblesse et un accroissement de laxité dans tout le système fibreux ; faiblesse qui peut avoir de grands inconvéniens, et qui ne permet pas d'en continuer long-temps l'usage. Encore même conseillai-je aux écrouelleux qui usent de ce secours, ainsi que des bains de vapeurs, qui sont un remède assez analogue, de mettre fréquemment en usage les frictions sèches de toute l'habitude, et de faire un exercice soutenu du corps, soit à cheval, soit en voiture, afin de réparer, par ces moyens toniques, le tort que ces espèces de bains font nécessairement au ressort des solides.

De toute sorte de bains, et peut-être de toute sorte de remèdes, il n'en est pas de plus généralement avantageux dans le traitement des Écrouelles, que le bain froid. M Cullen avoue que c'est le seul de tous les moyens qu'il

a tentés pour leur guérison, dont il ait retiré des succès sensibles et un peu constans. (*a*). M. Bordeu en faisait un cas tout particulier (*b*); et je puis avouer que je m'applaudis de le mettre en usage depuis long-temps, lorsque je trouve dans mes malades, ou dans leurs parens, la docilité que je désire, et qu'on a rarement dans ce pays, où il existe des préventions invincibles contre le bain froid, et où on ne l'admet que très-difficilement, à moins que le Médecin ne veuille se contenter de celui de la rivière dans le fort de l'été; genre de bain qui, quoique frais, est bien différent de ce qu'on peut appeler un bain froid.

Rien n'imite autant les fièvres naturelles, que celle que produit le bain réellement froid. Il excite dans ceux qu'on y plonge, un frisson piquant, et les secousses d'un tremblement vraiment fébrile. Si au sortir du bain, on met les malades dans un lit chaud, et si on a soin de les bien couvrir, on voit qu'il naît bientôt chez eux une grande chaleur avec accélération des pulsations artérielles. La fièvre se termine à-la-fin par une crise de sueurs, qu'on peut soutenir et pousser aussi loin qu'on le veut, par des boissons chaudes et diaphorétiques, et par les couvertures. C'est là un paroxisme fébrile très-complet; et ce paroxisme réitéré pendant quelque temps, et après des intervalles raisonnables, donne de la vigueur à tous les organes, raffermit spécialement la peau, et r'ouvre d'une

---

(*a*) Inst. de Méd. prat. §. 1759.

(*b*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 118.

façon permanente les sources de la transpiration insensible. Bien plus, il attaque efficacement le virus scrophuleux, en quelque part qu'il soit placé : il l'altère et le cuit par reprises ; et finit, en le poussant de dedans en dehors, par l'expulser entièrement, si toutefois il n'est pas susceptible d'assimilation (*a*).

Ce remède héroïque est d'autant plus innocent, qu'il ne laisse après lui aucune impression d'âcrimonie dans les liquides, ni d'irritation dans les solides. C'est un bon anti-acide, puisqu'il donne lieu à l'alkalisation des humeurs, en accroissant les mouvemens circulatoires. C'est le tonique, c'est l'anti-scrophuleux par excellence. Tout au plus peut-il nuire aux poitrines délicates ou déjà attaquées de Scrophules, aux écrouelleux qui se trouvent dans des circonstances inflammatoires, et en général à ceux qui portent des embarras confirmés par une longue existence, et disposés à subir la dégénération suppuratoire, skirreuse ou carcinomateuse.

Je ne place pas ici les remèdes intérieurs qui peuvent devenir nécessaires, lorsque au virus scrophuleux il vient à se joindre un virus étranger, tel que celui du Scorbut et de la Vérole. Sans doute qu'alors les anti-scorbutiques et les anti-vénériens, ou du moins les remèdes qu'on a bien voulu décorer de ce nom, et qu'un long usage et des succès fré-

(*a*) Voyez plus en détail ce que je pense de la Fièvre excitée par le bain froid, dans ma Dissertation sur l'art d'exciter et de modérer la fièvre, pour la guérison des maladies chroniques, imprimée dans le second volume de ces Œuvres.

quents ont, pour ainsi dire, consacrés à la destruction de ces deux sortes de virus, sont des moyens fébriles qu'il faut mettre en action, avant de diriger l'attaque contre le virus scrophuleux lui-même. Il arrivera souvent qu'en traitant convenablement ces complications, la maladie scrophuleuse se dissipera peu-à-peu et disparaîtra tout-à-fait avec elles. Mais si, comme il n'arrive que trop fréquemment, après avoir guéri le Scorbut et la Vérole, le sujet reste toujours scrophuleux, je le demande aux Praticiens; quel secours doivent-ils attendre des autres moyens ? L'expérience ne laisse ici aucun doute: malgré tous les remèdes, ces sortes de malades



gardent leurs infirmités, et finissent par y succomber misérablement. Faut-il conclure de là que nous possédons de vrais spécifiques contre la Vérole et le Scorbut, tandis que nous en manquons contre les Écrouelles ? Non sans doute. Tout ce qu'on peut induire d'un tel fait, c'est que le virus vénérien et le scorbutique ne sont pas aussi résistans, aussi réfractaires que celui d'où dépend le vice scrophuleux; c'est que l'agent fébrile a beaucoup plus de prise sur les deux premiers que sur le dernier, et que celui-ci devient sur-tout insurmontable à toutes les forces naturelles, lorsqu'il a acquis une certaine énergie par des progressions spontanées; ou que, par l'alliage d'un de ces autres virus, il lui a été communiqué un degré ultérieur et inamissible de malignité.

On ne peut pas placer précisément parmi les moyens propres à infringer les forces du vice général qu'on nomme scrophuleux, les secours externes et locaux, qu'on employe

journellement dans le cours de leur traitement. Ce n'est pas, qu'on n'en retire souvent une très-grande utilité par les fièvres partielles qu'ils peuvent exciter dans les lieux affectés, ou par les écoulemens qu'ils font naître sur divers points de la peau; écoulemens qui sont capables de diminuer la masse de l'humeur virulente, de déplacer la partie de cette humeur qui attaque des organes intéressans, et de la conduire dans des lieux plus commodes. On aura occasion, dans les articles suivans, de s'occuper de ces remèdes externes et locaux. Mais il en est deux, la douche et le vésicatoire, qui peuvent agir en certaines occasions, comme moyens fébriles généraux. C'est pour cette raison que j'en dirai ici quelque chose.

Les douches des eaux chaudes, soit naturelles, soit artificielles, contribuent souvent à la guérison des vieux Ulcères scrophuleux, et à l'exfoliation des os attaqués de carie. On remarque que, lorsqu'elles s'appliquent à une assez grande surface de la peau, elles excitent toujours une agitation artérielle générale, en-même-temps qu'elles produisent immédiatement sur les lieux où se fait la chûte d'eau, des fièvres locales plus vives et plus marquées. Je les regarde donc dans ce cas, non-seulement comme un simple topique, mais même comme un agent universel qui peut coopérer utilement à la destruction du virus scrophuleux. Ce secours opère alors de la même manière que les bains chauds; encore même la fièvre générale qu'il procure, entraîne-t-elle après elle moins d'inconvénient, puisqu'elle n'est pas suivie d'autant de relâchement dans le système des solides, qu'on en éprouve après les

immersions totales du corps dans l'eau ou dans les vapeurs chaudes.

Pour ce qui est des vésicatoires, tout le monde sait que, lorsqu'ils sont larges et vigoureux, ils agissent au loin; qu'ils raniment les pulsations des artères, et mettent en jeu toutes les forces vitales. Sous cet aspect, ils peuvent être employés quelquefois avec avantage, comme excitans généraux dans les Écrouelles. Mais leur usage le plus commun dans le traitement de cette maladie, et en-même-temps le plus utile dans la plupart des circonstances, est de faire l'office de simple exutoire. Il mérite même la préférence sur les autres remèdes de cette classe, lorsqu'on a besoin d'écoulemens prompts et abondants, et lorsqu'on croit nécessaire, pour donner plus d'intensité à l'excitation générale, de joindre ce stimulant extérieur aux autres excitans qu'on fait prendre intérieurement.

Telle est la méthode curative que je crois la plus propre à vaincre, ou du moins à mitiger jusqu'à un certain point le vice écrouelleux; et telles sont les règles selon lesquelles je pense qu'on doit administrer les divers remèdes fébriles qui composent le fonds de cette méthode. Celle-ci consiste, comme on le voit, à mettre toute la machine en feu, et à consumer, par ce feu salutaire, les Miasmes vénéneux dont elle est pénétrée. Cette seule réflexion doit faire sentir que l'incendie ne saurait être conduit avec trop de sagesse et trop de circonspection, de peur qu'on ne réduise en cendres l'édifice que l'art songe seulement à purifier. C'est pourquoi on doit veiller, avec l'attention la plus suivie, aux effets du traitement curatif; effets dont il convient de

modérer souvent l'activité par le mélange des bains doux, des délayans et des tempérans. Au moyen de ce mélange prudent et fait avec les justes proportions que les circonstances pourront exiger, la fièvre curatoire sera gouvernée de manière à combattre la maladie, sans porter aucun préjudice au malade.

On a du s'apercevoir qu'en décrivant le traitement curatif des Écrouelles, je me suis borné à envisager la maladie dans toute sa simplicité, et sous ses rapports les plus généraux; je n'ai eu aucun égard, ni aux affections étrangères et parasites qui peuvent se combiner avec elle, ni aux causes occasionnelles qui ont déterminé son développement. Cependant ces causes occasionnelles et ces affections parasites demandent la plus grande attention de la part du Praticien. Par exemple, la présence des vers intestinaux dans les écrouelleux fait naître bien des épiphénomènes auxquels on doit remédier au plutôt, en abandonnant même, s'il le faut, le traitement curatif, jusqu'à ce que l'orage vermineux soit entièrement appaisé. La suppression des règles, des hémorroïdes et des autres évacuations accoutumées, la rentrée des éruptions de la peau, et en général toutes les autres causes déterminantes, qui ont donné le premier branle aux développemens scrophuleux, méritent les considérations les plus sérieuses, et ne sauraient être combattues trop-tôt par les secours particuliers que chacune de ces causes peut indiquer.

Après tout ce qui vient d'être dit sur les moyens médicinaux, qui constituent le traitement curatif des Écrouelles, peu de chose suffira pour faire comprendre quels sont les moyens

diététiques qu'il convient d'adapter à ce traitement.

Les forces vitales, a-t-on dit, sont déjà affaiblies, ou tendent à s'affaiblir dans les affections scrophuleuses; et les sucs sont disposés à prendre, ou ont déjà pris une tournure glaireuse, froide ou acescente. De cette observation seule découlent toutes les règles du régime propre aux personnes qui ont le malheur de se voir assaillies de ce mal cruel. Il faut que les alimens, par leur qualité et leur quantité, soient proportionnés à la faiblesse des organes digestifs; qu'ils ne fournissent au chyle, dont toutes les autres humeurs attendent leur réparation, que des sucs faciles à être convertis en liqueurs animales, et de nature à ne pas accroître leur état froid et muqueux. Bien plus, il est bon qu'ils portent, autant qu'il se peut, avec eux, un léger aiguillon, soit amer, soit salin, soit aromatique, par lequel tous les organes mouvans soient excités à travailler efficacement à la digestion et à l'assimilation. Les boissons que les malades mêlent à leurs alimens, doivent aussi porter ce dernier caractère. Si on leur donne une qualité un peu tonique, elles deviennent non-seulement un dissolvant nécessaire à la nourriture solide, mais encore elles en sont comme le passe-port. Elles aident à sa digestion, et fortifient en-même-temps toute l'économie animale contre les levains maladifs qui tendent à l'affaiblir.

On doit donc défendre aux écrouelleux tout usage des farineux non fermentés, à cause de

la substance muqueuse et gluante, dont ils sont tous presque entièrement composés. En général même, on doit craindre pour ces sortes de mala-

des, l'usage des végétaux qui abondent tous plus ou moins en sucs mucilagineux et grossiers. Cependant j'excepterais de cette proscription universelle les plantes crucifères qui sont toutes de nature alkalescente, les plantes amères et apéritives, et celles qui ont un peu d'âcreté à raison de l'esprit recteur ou aromatique dont elles sont enrichies. D'ailleurs, le pain de froment bien fermenté et bien cuit, les bouillons de viande, les œufs frais, les bons laitages, la chair tendre des jeunes animaux et les poissons à écaille, doivent faire la matière ordinaire de leurs repas.

En choisissant le genre d'alimens qui sont les plus appropriés aux écrouelleux, le Médecin doit encore veiller sur la manière dont ils sont apprêtés. Il est utile et même nécessaire qu'ils soient toujours assaisonnés d'une quantité suffisante de sel marin pour les rendre savoureux, et pour leur communiquer, d'après les expériences de Pringle (*a*), une disposition plus prochaine à la fermentation animale. On doit encore ajouter souvent à leurs ragoûts quelques épiceries qui, sans leur donner un goût trop âcre, puissent pourtant les rendre agréablement piquants.

Un des principaux préceptes qu'il faut observer dans le régime des écrouelleux, c'est qu'ils ne mangent qu'avec beaucoup de modération, et qu'ils se gardent avec scrupule du moindre excès du côté de la nourriture. Ils ne digéreront passablement, qu'autant qu'ils n'offriront aux viscères digestifs qu'un travail médiocre. Que

---

(*a*) Traité sur les subst. anti-sept. mém. 6. expér. 39.

les parens sur-tout n'oublient jamais que la gloutonnerie est chez les enfans la cause la plus fréquente des développemens scrophuleux !

Mais ce n'est pas assez de régler avec exactitude l'espèce et la quantité des alimens. Il faut encore régler leur boisson. L'eau pure, un peu rougie avec tant soit peu de bon vin, suffira aux tempéramens ordinaires. Il est des constitutions sèches et âcrimonieuses, auxquelles le vin pourrait nuire. Dans ce cas, une légère infusion à froid des feuilles ou des racines de quelque plante chicoracée, paraît mieux convenir. Le vin doit être encore banni de la boisson, lorsqu'il existe dans les premières voies une cacochylie acide, qui pourrait faire aigrir aisément cette liqueur fermentescible. L'eau de Rhubarbe légère est bonne dans ce cas pour raffermir le ton des premières voies, et pour corriger toutes les dispositions vermineuses. Une boisson légèrement ferrée et chargée d'un peu de vin paraît être spécialement propre, lorsque le sujet est bouffi et menacé de cacochymie. Mais quand il existe des affections cutanées, des caries humides, ou quelque affection rachitique, je préfère les boissons sudorifiques, faites avec une légère décoction de racines de sarsepareille et de squine. D'ailleurs, dans les cas les plus communs, je serais entièrement de l'avis de M. Bordeu, qui regardait le café et le chocolat comme des boissons utiles dans le traitement du vice scrophuleux (*a*).

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 118.

ARTICLE SECOND.

Traitement palliatif des Écrouelles.

Il y a une très-grande différence entre le traitement curatif que je viens d'exposer, et le traitement palliatif dont je me propose de parler à présent. Il est nécessaire de faire bien sentir ici cette différence; ne fût-ce que pour éviter les équivoques qui pourraient naître de ces deux expressions, dont le sens a été pris souvent par les Auteurs, d'une manière vague et peu déterminée.

On a vu que dans le traitement curatif, on tâche d'exciter le jeu de toutes les forces de la vie, pour dompter ou pour affaiblir la malignité du venin scrophuleux, et pour retarder du moins le développement des symptômes qu'il fait naître, lorsque ce venin est trop énergique pour être détruit entièrement. Dans le traitement palliatif on abandonne la cause matérielle et virulente, pour parer aux accidens. On se borne à une guerre symptômatique; et on se trouve forcé à s'en tenir à ce combat pénible et désagréable, soit parce que quelque symptôme urgent concentre toute l'attention du Médecin, soit parce qu'une longue expérience à fait voir que, lorsque le virus scrophuleux a acquis un certain degré de force ou de vétusté, il est supérieur à toute l'énergie de la nature qui, par de vains efforts

ne fait, dans de pareilles circonstances, que l'effaroucher davantage, et le rendre plus intraitable.

Il n'est guères que quatre circonstances où l'on soit obligé, dans le traitement des maux scrophuleux, d'abondonner les moyens curatifs, pour recourir à la cure palliative. Ces circonstances sont : 1°. lorsque les engorgemens scrophuleux, soit internes, soit externes, se chargent de phlogose et d'inflammation; 2°. lorsqu'ils se trouvent dans un état de fonte et de suppuration; 3°. lorsqu'ils affectent une dégénération carcinomateuse; et enfin 4°. lorsqu'étant convertis en des ulcères rebelles, ils suscitent des symptômes fâcheux et relatifs à cet état. Je vais examiner successivement et sans grand détail chacune de ces circonstances, et je tâcherai d'indiquer en passant, le genre des secours palliatifs, que chacune d'elles exige.

1°. *État de Phlogose et d'inflammation.* Lorsque les engorgemens scrophuleux sont récents et extérieurs, l'inflammation qui vient à s'en emparer, n'est pas fort à craindre, sur-tout dans les enfans du premier âge, sujets chez lesquels l'observation apprend que l'inflammation se termine très-aisément par la suppuration, et que les cicatrices qui en sont la suite, s'effacent presque avec l'âge, et ne laissent aucune difformité remarquable; fussent-elles placées vers le haut du col, et même sur les côtés du visage. On connaît l'état phlogistique de ces tumeurs externes par la chaleur, la rougeur et la douleur de la partie engorgée, et par la fièvre générale qui ne manque pas de s'y joindre, si la glande est considérable et l'inflammation tant soit peu intense.

Excepté

Excepté donc dans les enfans les plus tendres, et dans tous les sujets, lorsque les tumeurs extérieures sont phlegmoneuses presqu'en naissant, et promettent une suppuration prompte et facile, il faut tâcher, autant qu'on peut, de préserver les tumeurs écrouelleuses de l'état inflammatoire. On doit même ne rien négliger, dès que cet état paraît de lui-même, ou par l'action excessive de la fièvre curatoire, pour l'appaiser et le dissiper par l'usage des anti-phlogistiques. La raison de ce précepte n'est pas difficile à concevoir.

Dans les glandes un peu anciennes et qui ont eu le temps de prendre de la consistance et de la solidité, la suppuration ne se fait presque jamais que d'une manière imparfaite et partielle. L'inflammation s'y concentre dans quelque noyau privilégié, sur lequel elle s'excerce presque exclusivement. C'est dans le centre de ce noyau que se fait le premier pus. Alors le reste de l'engorgement conservant toute sa dureté, il arrive que le fluide purulent qui, à la manière des liquides, presse dans tous les sens, trouve moins de résistance du côté des tégumens, que de tout autre côté. Il les distend donc, les émince peu-à-peu et les perce enfin, bien avant que la fonte du corps glanduleux ne soit complète. Or, comme la cicatrice ne saurait se faire, avant que toutes les duretés ne soient fondues, l'Ulcère qui résulte de ces ouvertures prématurées, prend un mauvais caractère, devient aisément fistuleux, et a souvent besoin, pour recevoir une mauvaise cicatrice, du travail de plusieurs années. Ce qu'il y a de plus fâcheux encore, et ce dont l'observation ne fournit que trop de preuves,

c'est que les secours chirurgicaux, que dans nos provinces on ne manque guères de prodiguer à ces sortes d'ulcères, bien loin de hâter la guérison, ne font au contraire que l'éloigner davantage. Quelquefois même, en irritant les plaies, ils donnent lieu au vice scrophuleux de se développer dans des glandes correspondantes, et d'y faire naître de nouveaux engorgemens.

Quand donc les tumeurs scrophuleuses sont du genre de celles dont nous avons vu que la suppuration n'est pas à craindre, on doit user de topiques émolliens et anodins. Par ces seules applications on peut espérer de dissiper la phlogose, et même de résoudre l'engorgement, lorsqu'il est susceptible de résolution. Sinon, elles servent toujours à faciliter les mouvemens suppuratoires, à les rendre moins douloureux et plus prompts, et à donner aux tégumens une laxité qui diminue leur résistance, dès que le pus déjà formé fait effort pour les rompre.

Mais sur les tumeurs déjà anciennes et rénitentes, si elles viennent à s'enflammer, principalement chez les adultes, le mieux est, à mon avis, de ne rien appliquer de médicamenteux. Un coussinet de coton cardé, ou un morceau de laine lavée, séchée et aussi cardée, sont suffisans pour tenir ce corps irrité dans une chaleur douce et toujours égale, et pour le préserver des impressions alternatives et stimulantes de l'atmosphère. D'ailleurs, pour prévenir la mauvaise suppuration qu'on redoute, on doit user de bonne heure de tous les remèdes intérieurs, dont il va être parlé en traitant de l'état inflammatoire des Écrouelles internes.

Mais si l'on a si fort à appréhender les suites de l'inflammation dans la plupart des tumeurs écrouelleuses placées à la surface du corps, à combien plus forte raison doit-on s'empresser d'arrêter et d'anéantir tout mouvement inflammatoire, dans les engorgemens scrophuleux qui occupent les parties internes de la tête, de la poitrine ou du bas-ventre? Si ce mouvement a son effet naturel dans de pareils engorgemens, si la suppuration vient à s'y établir, ordinairement tout est perdu; les malades n'ont plus à traîner que des jours tristes et languissans, jusqu'à ce qu'une mort souvent désirée vienne enfin mettre un terme à leurs maux.

La douleur, la fièvre et une chaleur plus ou moins incommode dans les parties affectées, sont les seuls signes caractéristiques qui peuvent faire connaître la présence de ces inflammations internes, lesquelles sont communément de celles qui ne marchent que très-lentement et avec une sorte de modération insidieuse, par laquelle il faut bien prendre garde de ne pas s'en laisser imposer. Le Médecin peut s'aider dans le diagnostic quelquefois très-difficile de ces phlogoses sourdes et cachées, de tous les autres signes d'irritation que peuvent présenter les organes souffrans, organes dont les fonctions se trouvent toujours, par un pareil accident, plus ou moins sensiblement lésées (*a*).

(*a*) V. sur le diagnostic de ces sortes de maux, mon Essai sur les inflammations lentes des viscères, t. I. pag. 75 et suiv.

Dès le moment qu'on peut s'apercevoir de l'existence de la moindre affection inflammatoire dans les viscères attaqués de vice scrophuleux, le premier soin qu'il faut avoir, pour supprimer ce symptôme alarmant, c'est de suspendre tout usage des remèdes curatifs et fébriles, si le malade en employait de tels auparavant. Ce n'est pas tout : quoique les remèdes raffraîchissans, connus sous le nom d'anti-phlogistiques, soient essentiellement nuisibles dans les affections écrouelleuses, puisqu'ils tendent directement à affaiblir l'action des forces motrices, action seule capable de combattre utilement le virus qui leur donne naissance, on ne peut cependant se passer ici de leur secours. Il n'est plus question de guérir ; il ne s'agit que de pallier et de prévenir, quoi qu'il en coûte, des dépôts qui, quand bien même ils ne seraient point scrophuleux, n'en seraient guères moins mortels.

Les moyens anti-phlogistiques qui conviennent le mieux dans ce cas, sont : 1.° la diète légère, douce et raffraîchissante, graduée sur l'état actuel des forces des malades ; 2.° les boissons adoucissantes, tempérantes et légèrement mucilagineuses. Parmi ces dernières je distingue le petit lait dont l'usage alors est merveilleux, lorsqu'on le prend à grande dose ; 3.° les bains et demi-bains d'eau simple et dont la chaleur soit très-tempérée. Ils conviennent particulièrement dans les phlogoses des viscères abdominaux, et pourraient nuire dans celles de la tête et de la poitrine, où il suffit de prescrire des pédiluves ; 4.° la saignée qu'il faut ménager sans doute, mais qu'il ne faut

pas omettre facilement, et qu'on doit même savoir prodiguer, lorsque le sujet est encore plein de force et de vigueur, et lorsque surtout il est adulte ou approche de l'âge de puberté. Afin de rendre les saignées moins épuisantes dans les constitutions faibles, je me contente de tirer peu de sang à-la-fois, et alors je réitère de temps en temps l'évacuation, suivant les circonstances et le besoin.

On doit mettre parmi les remèdes propres à combattre les inflammations scrophuleuses des parties internes, les divers moyens de dérivation qui agissent en excitant à la surface du corps des irritations locales, et qui, faisant naître des écoulemens artificiels, peuvent donner lieu au déplacement de l'humeur virulente, et des spasmes que sa présence occasionne dans les viscères sur lesquels elle est déposée. Mais ces remèdes extérieurs, parmi lesquels le vésicatoire tient la première place, ne sont jamais d'un usage plus sûr, que lorsqu'on ne les met en jeu qu'après avoir calmé la première fougue des humeurs par les remèdes généraux. Il est une espèce de remède local, dont il me paraît qu'on pourrait tirer un grand parti dans les inflammations lentes des viscères, et dont pourtant en France on ne fait plus presque de cas. Les ventouses dont Donatus a tant vanté l'utilité pour la guérison des Écrouelles (a), seraient ici d'un avantage inappréciable. En les appliquant dans le voisinage de l'engorgement, on opposerait d'abord tumeur à tumeur, inflam-

(a) Epist. t. 1.

mation à inflammation. Quel moyen puissant de révulsion ! Mais l'effet en serait encore bien plus efficace, si en scarifiant la tumeur artificielle, on joignait la saignée locale et dérivative au mouvement révulsif dont on vient de parler.

2.° *État de fonte et de suppuration.* Lorsque l'inflammation des engorgemens scrophuleux n'a reçu que trop tard les secours qui pourraient la détruire, ou lorsque ces secours ont été employés sans succès, les tumeurs ne manquent pas de tomber dans cet état de fonte et de suppuration, dont il s'agit de parler à présent. Un pareil état exige sans doute l'usage des palliatifs particuliers. Je vais m'occuper de ce qu'il y a de plus important à remarquer sur cette matière, en examinant d'abord les dépôts externes, et ensuite les dépôts internes.

Je ne m'arrêterai pas, en parlant des dépôts externes, sur ces espèces d'abcès benins et innocues, que j'ai dit être la suite des tumeurs qui, phlegmoneuses dès leur naissance, suppurent en peu de temps, et complétement. Ces abcès ne tardent pas à s'ouvrir d'eux-mêmes. L'incarnation et la cicatrice doivent être l'ouvrage de la seule nature. Tout au plus est-il besoin, pour favoriser ce travail, d'un emplâtre commun, qui puisse servir de défensif à la plaie.

Mais à l'égard du traitement qui convient aux autres espèces de tumeurs scrophuleuses et externes qui viennent à suppuration, il s'en faut bien qu'il soit ni aussi facile, ni aussi expéditif. Celse dit que de son temps quelques Chirurgiens ne faisaient pas difficulté d'ouvrir ces tumeurs demi-suppurées, et de consumer

le résidu calleux et solide, qui s'y trouvait après l'ouverture, par les corrosifs (*a*). Il paraît que cette méthode hardie était fort à la mode dans les deux ou trois derniers siècles; puisqu'il se trouve peu de Médecins et de Chirurgiens de ce temps, qui ne la recommandent comme un moyen indispensable. Il n'est pas jusqu'à Fabrice d'Aquependante (*b*), et à Marc-Aurele Severin (*c*), qui n'ayent été alors persuadés de la nécessité des corrosifs dans de semblables circonstances. Et ne voyons-nous pas encore tous les jours des artistes très-habiles d'ailleurs, mais imbus de tous les anciens préjugés, soutenir la même doctrine, et agir en conséquence ?

Heureusement cette façon hasardeuse de traiter les Scrophules externes en état de suppuration, n'est pas celle de ce qu'il y a de mieux parmi les Praticiens de nos jours. A la fin les yeux de l'observation se sont ouverts; et en comparant ensemble les avantages et les inconvéniens du traitement naturel et du traitement artificiel, on a reconnu que dans la cure des tumeurs écrouelleuses externes, soit fermées, soit ouvertes, la nature l'emportait toujours sur l'art. Cette découverte, fruit de la réflexion, est une des principales causes qui ont fait qu'enfin la saine Chirurgie s'est volontairement dépouillée du traitement des Scrophules, dont autrefois elle s'était emparée, de l'aveu même de la Médecine, comme de son domaine propre.

(*a*) De Med. lib. 5. cap. de strumâ. Selon lui, Meges employait ce moyen.

(*b*) Pentateu. de tumor. pars. 1. lib. 2. cap. 29.

(*c*) De reconditâ abscess. nat.

Aujourd'hui on n'ouvre plus les glandes écrouelleuses et suppurées, ni avec le fer, ni avec le feu. Aujourd'hui on ne se permet plus l'application des cataplasmes et des emplâtres divers, pour hâter la mâturité de ces tumeurs, parce qu'on a vu que tous les topiques prétendus mâturatifs ne font que favoriser l'émincissement des tégumens, et précipiter leur rupture, qu'il est essentiel de retarder. Aujourd'hui enfin, on ne porte plus sur ces abcès et ces ulcères, ni le couteau, ni les caustiques, sous prétexte de détruire ou d'enlever des callosités qui ne font le plus souvent que s'étendre et se multiplier par l'action de ces moyens violens. J'ose le dire; c'est par les mauvais succès, que j'ai appris sur-tout à respecter davantage les affections écrouelleuses, même lorsqu'elles sont simples et seulement externes. Je me contente de faire tenir sur les glandes abcédées et non ouvertes, une chaleur douce et égale, et de les préserver de tout froissement. Si ces abcès s'ouvrent, malgré moi, avant la fonte totale du corps glanduleux, ce qui est assez ordinaire malgré toutes les précautions, je laisse faire la nature, et me contente d'un emplâtre doux et ordinaire, seulement pour mettre la plaie à l'abri du contact quasi vénéneux de l'air extérieur. Dans ce temps là même, et dès que l'état inflammatoire est passé, je fais reprendre le traitement curatif; et je vois souvent qu'avec un peu de patience, tout guérit avec le temps; ou que du moins il ne survient aucun accident fâcheux à mes ulcères, et que les cicatrices qui leur succédent tôt ou tard, sont bien moins difformes que celles qui suivent

un traitement fait avec le fer et avec le feu.

Il y a pourtant quelques exceptions à faire à cette règle générale, qui défend d'approcher le bistouri ou les caustiques des glandes écrouelleuses en état de suppuration. On voit quelquefois ces glandes se placer immédiatement sur les épiphises des grandes articulations, ou tout près des os spongieux, tels que les côtes, le *sternum*, les clavicules et les vertèbres. Dans ces circonstances, la perplexité d'un Médecin et d'un Chirurgien instruits, ne peut qu'être fort grande. D'un côté on a à craindre que le moindre secours violent ne communique de l'irritation aux parties voisines, pour lesquelles elle est à redouter; et de l'autre, si on se détermine à laisser le pus en stagnation dans ces tumeurs suppurées, on n'est pas sans inquiétude sur les effets de corrosion que ce pus, toujours de qualité suspecte, peut faire sur le périoste voisin.

Comme pourtant dans ces cas douteux il faut prendre le parti où se trouve le moindre danger, il me paraît qu'on ne peut éviter d'ouvrir ces abcès au plus vîte, et même sans attendre toujours une suppuration entière. Mais alors le bistouri est sans contredit préférable aux caustiques, parce qu'il est beaucoup moins irritant, et par conséquent moins propre à favoriser l'altération des parties voisines. Si malgré cette attention l'os est déjà carié, il paraît bien encore que c'est le cas d'exciter, par les dessicatifs âcres et même par les caustiques, une fièvre locale, pour faire naître promptement des exfoliations nécessaires. Mais j'ai vu ce traitement réussir si rarement dans tant de malades, et leur être

si souvent nuisible, que je ne le conseillerai jamais, à moins que l'os ne se trouve affecté dans quelqu'une de ses portions les plus compactes et les moins spongieuses, circonstance où ces sortes de secours chirurgicaux ont en général plus de succès. Hors ce cas particulier, dans les caries scrophuleuses, j'attends tout du traitement curatif, auquel je joins les douches d'eau chaude et tonique, employées après quelque temps d'un pareil traitement.

Je fais encore une autre exception à la règle qui exclut les secours chirurgicaux du traitement des glandes externes abcédées, et des ulcères qui en résultent. Cette seconde exception regarde ces sortes de tumeurs qui, quoique éloignées des os, ou quoique du moins elles ne les menacent pas prochainement, se trouvent pourtant situées tout près de la plèvre ou du péritoine, et peuvent s'ouvrir à tous momens dans leurs cavités. Il est bien nécessaire alors de prévenir les dangers qu'entraînerait après elle une pareille rupture, et on ne peut le faire qu'en vuidant au plutôt la tumeur par l'incision. J'ai vu pourtant plusieurs malades chez lesquels, malgré le soin le plus empressé que j'ai eu de faire ouvrir de bonne heure des abcès scrophuleux ainsi placés, je n'ai pu éviter que le pus ne se fît plutôt ou plus tard après l'opération, un passage fatal à travers ces membranes délicates, et n'allât porter dans les organes intérieurs des impressions presque infailliblement mortelles. Mais dans de si fâcheuses circonstances, que peut-on faire de mieux que de prendre le parti le moins périlleux ! *Præstat experiri remedium dubium quàm nullum.*

Quant aux suppurations internes, lorsqu'elles sont déjà établies, et qu'elles s'annoncent par le groupe des symptômes consomptifs qui en forment le cortège ordinaire, on n'a, comme on l'a vu, qu'un espoir très-mince de guérison.

Le traitement palliatif qui convient alors, pour diminuer l'intensité des symptômes, et la rapidité avec laquelle ils conduisent au tombeau, doit se réduire, 1°. à une diète légère, mais restaurante et rafraîchissante; 2°. à l'usage des mucilagineux un peu nourrissans, au nombre desquels je mets, avec Wiseman et Baillou, le lait d'ânesse contre l'avis de Morton (*a*), et même toutes les espèces de lait que les malades pourront supporter; 3°. aux doux anti-septiques, tels, par exemple, que le quinquina, l'eau de goudron, les eaux gazeuses, remèdes qui s'opposent à l'effet dissolvant des résorptions purulentes; 4°. aux excercices légers et secouans, lesquels sont un bon moyen auxiliaire pour les digestions, et peuvent déterminer les collections purulentes à s'ouvrir, et à se vuider dans les conduits aériens si elles sont dans la poitrine, et dans le canal alimentaire si elles ont leur siége dans le bas-ventre; 5°. enfin aux calmans et aux narcotiques, qui charment du moins pour un temps les symptômes les plus urgens, et peuvent, en prolongeant les jours, soutenir plus long-temps l'espoir d'une crise, qui n'est pas absolument impossible.

A ce sujet, je remarquerai que le célèbre Morton n'a pas fait difficulté d'assurer dans son

---

(*a*) Phthisiolog. lib. 3. cap. de Phthisi scrophulosâ.

immortelle Phthisiologie (*a*), qu'il a guéri plus de Phthisies pulmonaires, causées par des tubercules scrophuleux et suppurés, que de celles dont l'existence était due à toute autre cause. Mes observations ne sont pas, bien s'en faut, conformes à celles de cet illustre Praticien. Il y a apparence que c'est à la différence des climats, que doit être rapportée la différence des résultats. Cependant j'ai vu plusieurs fois des Phthisies tuberculeuses et suppurées guérir complétement, et contre mon attente, même en prenant des laiteux, et entr'autres du lait d'ânesse que la fièvre consomptive rendait nécessaire. J'ai vu des abcès internes de l'Épigastre, de l'un et l'autre Hypocondre, et des autres diverses régions du bas-ventre, après bien des labeurs, et les périls les plus imminens, se vuider enfin dans l'estomac ou dans quelqu'un des intestins, et quelquefois se porter vers les tégumens, les soulever peu-à-peu, et indiquer au Chirurgien le lieu où sa main devait frapper. Ces cas extraordinaires, et qui le plus souvent ont été suivis de guérison, doivent encourager le Médecin dans le traitement des Écrouelles internes, soutenir son espoir contre toutes les apparences d'incurabilité, et l'engager à ne rien négliger dans les circonstances les plus désolantes, pour soutenir la vie de leurs malades, et leur porter jusqu'au dernier moment tous les secours palliatifs que leur état peut indiquer.

3°. *État cancéreux ou carcinomateux.* J'ai peu à dire sur cette matière ; mais ce peu pourra

---

(*a*) Ibidem.

n'être pas tout-à-fait inutile. On a regardé jusqu'ici assez généralement le virus cancéreux, comme une espèce toute particulière de levain maladif, et comme un être virulent *sui generis*, et totalement distinct de tous les autres levains analogues. Il me semble qu'il est évident qu'on se trompe. Selon moi le virus cancéreux n'est autre chose que le virus scrophuleux lui-même, porté au dernier degré d'intensité et de malignité auquel il puisse parvenir. Dans le cours de cet ouvrage on a eu occasion de voir, et tout le monde est d'ailleurs convaincu que le virus scrophuleux se montre dans les divers sujets, et en divers temps dans le même sujet, avec dè différentes nuances d'énergie et d'activité. Dans les enfans il est ordinairement faible, et ne produit guères, outre les acidens rachitiques, que des symptômes extérieurs et peu alarmans. M. Bordeu même a très-bien observé que les enfans sont d'autant moins maltraités par ce virus, qu'ils en sont attaqués dans un âge plus tendre (*a*). Dans les sujets déjà pubères, il est sensiblement plus malin ; on le voit susciter à l'extérieur des maladies plus suspectes, et se porter à l'intérieur avec assez de facilité. Mais dans les adultes avancés en âge, les Écrouelles même extérieures sont le plus souvent des skirres, qui sont prochainement disposés à se changer en Cancers.

Il est aisé de remarquer que le virus cancéreux s'attaque de préférence au système glanduleux et lymphatique, tout comme le virus

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 121.

not

écrouelleux. Ils sont tous deux contagieux et héréditaires, et l'extirpation des tumeurs carcinomateuses, est aussi souvent suivie d'engorgemens intérieurs, que l'est l'amputation des tumeurs et des membres scrophuleux. C'est peut-être d'après des observations semblables, que Galien croyait pouvoir regarder comme des maux identiques, les Écrouelles proprement dites, et les tumeurs skirreuses, qui sont, pour ainsi dire, des Cancers commençans (*a*); et que plusieurs grands Chirurgiens du dernier siècle, parmi lesquels on distingue sur-tout le fameux Fabr. d'Aquependante (*b*), ont pensé là-dessus comme Galien. Ce qu'il y a d'indubitable, et ce qui justifie bien pleinement mon opinion, c'est que, comme j'ai eu occasion de le dire déjà, la plupart des femmes qui ont des Cancers à la mamelle sur le retour de l'âge, ont eu dans leur enfance des signes de vice scrophuleux. J'ajoute même que les sujets chez lesquels une simple gerçure des lèvres, une verrue, ou toute autre tumeur cutanée, prennent si aisément des caractères cancéreux, se trouvent ordinairement dans le même cas.

Je conclus de ces réflexions qu'il faut traiter le vice cancéreux, de la même manière que j'ai voulu que l'on traitât le vice scrophuleux, quand il est incurable. On tâche d'abord d'amortir l'activité du virus par les fondants fébriles, qu'on choisit toujours parmi les plus légers et les moins fougueux, et l'on a grand soin

(*a*) De loc. affect. in homine. lib. 1. cap. 3.

(*b*) De tumor. pars 1. lib. 2. cap. 29.

d'en modérer l'effet par le mélange des tempérans et des mucilagineux. Mais hélas ! il arrive le plus souvent, pour ne pas dire toujours, que ce traitement curatif est absolument inutile, et que même il produit bien des fois des effets pernicieux. Dès qu'on s'en aperçoit, on doit abandonner sans retour toute espèce d'excitans, quelques mitigés qu'ils soient ; et s'en tenir désormais aux détrempans, aux tempérans et aux narcotiques. Quant aux topiques, lorsque les tumeurs sont extérieures, la meilleure application est une simple peau de Cigne, capable de mettre la partie à l'abri de toute rude compression. Tous les onguents, tous les emplâtres, tous les cataplasmes sont infiniment suspects, sur-tout lorsque le Cancer est encore occulte. Mais s'il est ouvert, les carrotes pilées et mises en purée, le suc de morelle ou celui de quelqu'autre plante anodine, peuvent modérer les douleurs lancinantes et retarder les progrès d'une maladie nécessairement mortelle.

J'ajouterai au sujet de l'extirpation, que j'en crains toujours les suites lorsque le Cancer est bien formé. Mes craintes là-dessus n'ont été que trop souvent justifiées, toutes les fois que la glande devenue skirreuse et ensuite carcinomateuse, n'a eu pour principe aucune cause externe, et dépend de quelque cause intérieure et cachée. Mais même lorsque je ne puis démêler dans toute la vie du sujet affecté aucune trace antérieure de virus scrophuleux, et que le mal ne s'est développé qu'à l'occasion d'un coup ou d'une chûte, je ne suis pas tranquille sur le succès de l'opération, parce que j'ai vu souvent des engorgemens intérieurs et bientôt meurtriers,

survenir après l'extraction parfaite de cette dernière sorte de Cancers.

4°. *Fièvre lente par ulcération extérieure.* Les fièvres hectiques qui ont pour principe des ulcérations externes, ne sont pas d'une nature différente de celles qui accompagnent les ulcérations internes, quoiqu'elles soient ordinairement beaucoup moins dangereuses, à raison de la moindre importance des parties ulcérées, et de la plus grande facilité que les sucs altérés ont à sortir de leur foyer. Cependant les ulcérations externes des écrouelleux, lorsqu'elles ont une surface considérable, donnent souvent de la fièvre pour deux raisons : d'abord comme étant de vrais foyers d'irritation, à laquelle tout le genre sensible prend part ; et en second lieu, comme étant des foyers de résorption, par laquelle toute la masse sanguine acquiert un caractère de purulence qui la dispose à la colliquation.

On sent bien que pendant cette espèce de fièvre, ainsi que durant celle qui survient aux suppurations internes, le traitement curatif et excitant n'a guères lieu, et que le plus souvent il est nécessaire de se borner au traitement palliatif. En général même, ce dernier traitement ne doit pas être pour lors essentiellement différent de celui que j'ai dit être propre aux fièvres consomptives, qui dépendent de cause interne. Cependant les circonstances locales exigent des égards particuliers, dont je crois devoir parler un moment. Ces égards sont relatifs au traitement extérieur de la maladie, et à son traitement intérieur.

Pour bien régler le traitement extérieur des ulcères scrophuleux, compliqués de fièvre lente, du

du moins si l'on en croit la plupart des anciens Auteurs, dont M. Charmetton a renouvelé toutes les opinions à ce sujet, on n'a d'autres lois à suivre que celles que la Chirurgie dicte pour le traitement des Ulcères ordinaires, et qui n'ont qu'une cause simple. Les dilatations, les contr'ouvertures, l'emploi des corrosifs et même du Cautère actuel, ne doivent pas être épargnés, lorsqu'il y a des clapiers et de longues fusées, lorsqu'ils n'ont que des issues étroites et fistuleuses, et enfin lorsqu'ils sont sales, calleux et compliqués de quelque vice dans les os (*a*). M. Bordeu même n'a pas fait difficulté de conseiller dans les occasions, les plus forts escarotiques, et n'a pas craint de reprocher à la Chirurgie moderne, qu'elle n'en vient pas assez souvent à l'usage du feu actuel (*b*). M. Faure fut le seul des six contendants qui disputèrent avec quelque succès le prix de l'Académie de Chirurgie, qui, revenu des anciens préjugés par les leçons de l'expérience, ne proposa pour ces sortes d'Ulcères, que des topiques doux et innocens, qu'on ne peut regarder autrement que comme de bons palliatifs (*c*). Aussi remporta-t-il la palme sur ses concurrens, au jugement de cette sage compagnie, qui parut consacrer par cette décision sa manière de penser à cet égard.

Qu'il me soit permis de dire en peu de mots ce qu'un grand usage m'a appris à penser sur

---

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 275 et suiv.

(*b*) Ibid. ut suprà. p. 137.

(*c*) Ibid. ut suprà. p. 39 et suiv.

cette matière intéressante. J'ai vu plusieurs fois appliquer le Cautère potentiel, et dans quelques occasions le Cautère actuel, aux Ulcères avec carie dans les articulations. Je n'en ai vu résulter que de très-grandes souffrances, et souvent une augmentation de tous les accidens. Mais j'ai vu les escarotiques réussir assez souvent dans les caries scrophuleuses de la partie moyenne des os cylindriques, et terminer en peu de mois, des maladies locales qui duraient depuis plusieurs années. Dans ces occasions, comme je l'ai dit en parlant des caries dans le traitement curatif, il n'y avait point de fièvre hectique, et il n'existait point ailleurs d'autre symptôme écrouelleux.

Dans les Ulcères fistuleux qui sillonnent au loin l'interstice des muscles, et dont la matière ne sort qu'imparfaitement, soit à cause de la mauvaise position des parties, soit à raison de la petitesse des issues, il faut bien recourir à des dilatans, ou même à des contr'ouvertures, pour éviter des inconvéniens plus graves, qui s'ensuivraient de l'omission de ces secours chirurgicaux. Mais le Chirurgien qui se charge de faire ces dilatations et ces contr'ouvertures, doit être alors bien persuadé, que par ces opérations on fait toujours un tort très-réel à la maladie principale, puisque, outre l'irritation qu'on occasionne à la plaie, on découvre des parties que le contact de l'air extérieur irrite plus ou moins, et dont il altère nécessairement les sucs. Une fois qu'il sera bien convaincu de cette vérité, que des accidens malheureux n'ont que trop souvent démontrée, il fera tout son possible pour se passer d'incisions; et lorsque des circonstances pressantes les rendront indispensables,

il aura un grand soin de ne faire que le moins de délabremens qu'il pourra, soit en pratiquant des ouvertures artificielles, soit en n'usant qu'avec la plus circonspecte sobriété, de la sonde et de tout autre équivalent capable de faire violence aux chairs.

Au sujet des fistules, soit simples, soit compliquées de carie, lorsque la matière en sort librement, il convient de les laisser à elles-mêmes. Elles n'en guérissent communément que plutôt, et ces guérisons spontanées, qui n'ont lieu que lorsque la nature a fini ses dépurations, sont bien moins suspectes, et ne laissent rien à craindre du côté de la délitescence.

J'ai observé encore que les Ulcères scrophuleux simples ou accompagnés de callosités, de fistule ou de carie, peuvent se trouver dans deux états différens, qui demandent chacun des soins particuliers. Ou bien ils sont baveux, humides, peu ou point sensibles et joints à des mouvemens fébriles très-médiocres; ou bien on leur trouve de la sècheresse, de la douleur, de la rougeur, avec une fièvre plus sensible, et toujours proportionnée au degré de l'irritation et de la phlogose. Dans le premier cas, rien n'est plus indiqué que les applications un peu âcres et légèrement échauffantes. C'est alors que la dissolution de savon, et l'eau de chaux renforcée d'alkali fixe végétal, topiques vantés indistinctement par M. Faure (*a*), deviennent des palliatifs excellents. Les irrigations fréquentes d'une eau chaude et chargée de sel marin

---

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 39.

ou de quelque sel alkalin, et mieux encore les douches de quelque eau thermale et hépatique, peuvent remplacer ces préparations et quelquefois même les surpasser. En général, l'indication est alors de donner de la vie à ces chairs indolentes et demi-mortes, par le moyen des irritans; on ne doit pas oublier pourtant en administrant ces remèdes extérieurs, que trop d'irritation peut aisément mettre ces chairs dans un état vicieux, tout opposé à celui où elles se trouvent, et qui ne serait pas moins fâcheux.

Mais dès que les ulcères se trouvent dans un état bien marqué de chaleur et de phlogose, le moindre topique stimulant doit naturellement aggraver cet état, et augmenter l'intensité de la fièvre symptômatique, qu'une pareille disposition ne manque pas de produire. Il ne faut alors que des fomentations douces et tempérantes, telles que celles que l'on peut faire avec la décoction de fleurs de mauve, de bouillon blanc et de sureau, ou toute autre application capable de détendre et de déphlogistiquer ces parties irritées.

Le traitement intérieur et le régime qu'il convient d'employer dans les Ulcères écrouelleux compliqués de fièvre lente, doivent être toujours analogues au traitement extérieur que nous venons de décrire. Lorsque la fièvre est forte, et que la disposition inflammatoire des plaies est bien sensible, les anti-phlogistiques et la diète rafraîchissante sont des secours indispensables : tout dans le traitement doit être purement palliatif. Mais s'il existe un état opposé, si les chairs péchent par relâchement et par insensibilité, et si la fièvre n'est pas perceptible, le traitement fébrile et curatif doit

être mis en usage dans toute sa vigueur. Ce n'est que dans les circonstances où une plaie scrophuleuse, sans être enflammée, donne pourtant lieu à une fièvre lente symptômatique, par les résorptions purulentes qui se font à sa surface, que le Praticien peut rester indécis sur le choix qu'il doit faire entre les deux méthodes. Pour lors, il me paraît que le traitement intérieur, ainsi que le régime, doivent être seulement palliatifs et tempérans, tandis qu'à l'extérieur on excitera des fièvres locales par un traitement curatif et stimulant. Cependant lorsque dans ce cas la fièvre n'est pas bien forte, et lorsque sur-tout il se manifeste des frissons irréguliers, des reprises réglées et assidues, ou des sueurs colliquatives, on ne peut se passer de la teinture aqueuse de quinquina, ou de quelque autre anti-septique analogue, capable de corriger la diathèse purulente des humeurs, et leur disposition prochaine à une fonte putride.

ARTICLE TROISIÈME.

Traitement prophylactique des maladies secondaires, qui peuvent survenir aux Écrouelles.

Je ne dois pas m'occuper dans cet article des moyens qui peuvent prévenir le développement du vice scrophuleux, dans les sujets qui

en récèlent le germe caché au dedans d'eux-mêmes. S'il en était besoin, il me serait facile, ce me semble, de prouver que chez les enfans qui naissent avec ce germe héréditaire, on peut opérer cet effet par un bon lait, donné avec modération et à des heures réglées, par de fréquentes lotions d'eau froide, par des bains frais, par des frictions générales et souvent réitérées, soit avec des linges chauds et secs, soit avec des flanelles imprégnées de quelque fumée aromatique, par l'attention de ne leur faire respirer qu'un air sec et modérément chaud, et de donner à leurs mouvemens musculaires une liberté entière : et lorsque les enfans sont sevrés, par beaucoup d'exercices du corps, par un usage modéré de bon vin, et par un retardement prudent de leur éducation morale, ou si l'on peut le dire scientifique. Ensuite je ferais sentir que dans tous les âges, si l'on veut s'opposer, autant qu'il est possible, à tout développement scrophuleux, il faut éviter tout excès dans le régime, les passions tristes et habituelles de l'ame, les habitations et les contrées froides et humides, la contagion, et en général toutes les causes occasionnelles qu'on a vu être favorables à ce développement.

Mais la société ne demande pas cette espèce de traitement prophylactique, dont la nécessité, ainsi que les règles sur lesquelles il doit être fondé, sont suffisamment connues. Elle désire seulement qu'on indique les moyens préservatifs par lesquels il faut faire ensorte de prévenir les maladies secondaires, dont le vice scrophuleux peut être la cause.

Dans la classe des maladies secondaires, cau-

sées par le vice écrouelleux, l'on ne doit pas comprendre indistinctement tous les accidens inflammatoires ou suppuratoires, qui surviennent si familièrement aux engorgemens qui le caractérisent ; non plus que ces marasmes, ces fièvres consomptives, ces Édématies universelles dont les sujets scrophuleux sont si souvent attaqués, lorsqu'ils approchent du terme fatal, et qui ne sont qu'un effet ultérieur, et le dernier symptôme des vraies maladies secondaires dont j'ai à parler.

Je nomme proprement maladies secondaires dans les Écrouelles, ces affections symptômatiques plus ou moins graves et dangereuses, qui, quoique le produit immédiat du vice scrophuleux, sont elles-mêmes inséparablement escortées d'un assortiment de symptômes qui leur sont propres, et qui les font aisément distinguer des autres accidens scrophuleux, lesquels sont toujours simples et plus légers. Ces affections symptômatiques constituent de véritables maladies. Elles dominent toujours dans l'ensemble des autres symptômes scrophuleux, et sont saisis au premier coup-d'œil par les Praticiens excercés, qui savent fort bien que ce n'est que par elles que le vice scrophuleux produit ses plus grands ravages, et que sans elles les Écrouelles seraient plutôt une simple incommodité qu'une maladie réelle.

On peut commodément ranger sous quatre chefs généraux toutes les maladies secondaires, dont le vice scrophuleux est la cause. Dans le premier, je renferme les engorgemens simples et froids des divers viscères. Dans le second, toutes les inflammations et suppurations internes.

Les affections skirreuses et carcinomateuses sont contenues dans le troisième, et les maladies des os dans le quatrième. Je passerai en revue ces quatre genres d'affections scrophuleuses, afin d'avoir occasion d'indiquer successivement, pour chaque genre, le traitement prophylactique qui me paraît lui mieux convenir. Mais avant d'en venir à ces discussions particulières, je crois devoir faire quelques réflexions générales sur la manière dont le vice scrophuleux produit le plus souvent les maladies secondaires, et sur l'usage des divers exutoires, qu'on doit regarder dans ces occasions comme un préservatif universel.

En parlant des levains écrouelleux, j'ai dit ailleurs, qu'une observation exacte et souvent réitérée faisait voir que ces levains n'étaient rien moins qu'une matière fixe et immobile, et qu'ils ne restaient pas toujours invariablement attachés au premier siége qu'ils avaient choisi. On a vu aussi que sans quitter l'organe extérieur, ils subissaient quelquefois des déplacemens et des métastases singulières, et que dans certaines circonstances, comme par exemple après les amputations, on les voyait réfluer vers l'intérieur, et porter sur les organes vitaux des impressions funestes.

Or, c'est ce transport dangereux de l'extérieur à l'intérieur, qu'il faut sur-tout faire ensorte de prévenir, si l'on veut s'opposer efficacement à la naissance de la plupart des maladies secondaires, dont il est ici question; car quoi qu'en dise Riolan (*a*), c'est ordinairement par

(*a*) Anthropograph. lib. 2. cap. 15. Cet auteur est en celà

l'extérieur, et non par l'intérieur, que commence le développement du vice scrophuleux; et ce n'est guères, comme l'observe très-bien M. Lalouette (a), que dans un petit nombre de sujets faibles et déjà ruinés, que le mal peu combattu par les forces vitales, se manifeste du premier coup sur les parties viscérales.

C'est par l'effet préservatif que produisent sur les écrouelleux les Ulcères naturels, qu'on a appris combien les exutoires qui ne sont que des Ulcères artificiels, pouvaient être avantageux pour fixer la mobilité du virus scrophuleux, et pour prévenir toute espèce de délitescence.

Les exutoires ont même en cela des avantages bien marqués sur les Ulcères spontanées. Outre que les plaies factices qui les constituent, ne compromettent aucune partie intéressante, puisqu'on ne les place que sur la peau, et outre qu'on a la liberté de les faire naître dans les lieux de la peau qui paraissent les plus favorables, eu égard à la commodité des pansemens, et à la plus grande facilité de leur effet dérivatif et révulsif, il est encore un autre aspect sous lequel on peut voir que les exutoires l'emportent en utilité sur les plaies naturelles. Tandis que dans celles-ci, il est, comme on l'a vu, le plus souvent dangereux d'entretenir de l'irritation par des topiques stimulans, on peut au contraire exciter impunément des agacemens soutenus à la surface des plaies artificielles, et

---

repris par le célèbre Morgagni, de sedib. et caus. morb. ep. 50. n°. 28.

(a) Traité des scroph. t. 1. p. 34.

y faire naître une Phlogose habituelle. Par ce moyen les exutoires doivent acquérir un plus grand pouvoir sur le virus égaré des Écrouelles. Ils peuvent être regardés comme un foyer central, vers lequel rayonnent tous les efforts de l'action vitale, laquelle dirige toujours les humeurs, vers les points du corps qui sont irrités et souffrans.

D'ailleurs les plaies artificielles ont cela de commun avec les naturelles, que les liquides ont d'autant plus de facilité à s'y porter, que toute résistance du côté des solides y est ôtée. Les vaisseaux et les cellules du tissu muqueux y restent toujours ouvertes, et ne peuvent par conséquent faire obstacle aux humeurs qui y abordent de toutes parts; les écoulemens en sont remplacés sans cesse, et la dérivation y est continuelle.

Mais si l'on veut retirer des exutoires tous les effets prophylactiques qu'on peut s'en promettre, il faut ne pas être trop réservé sur leur usage, et savoir les multiplier sans trop de ménagement, toutes les fois que l'on a des craintes tant soit peu fondées sur le danger même éloigné de quelques maladies secondaires, qu'il est bien plus aisé de prévenir que de guérir. En effet, les plaies que l'art ose faire lui-même, ne peuvent guères avoir qu'une surface étroitement circonscrite, lorsque du moins on se propose de les tenir ouvertes pendant un temps considérable, comme on doit le faire, si on veut en retirer une utilité prophylactique dans le traitemenr des Écrouelles. Or comme dans ce cas, toutes les autres choses étant égales, la somme de l'irritation révulsive et des

écoulemens dérivatifs est toujours proportionnelle aux surfaces, il pourrait aisément arriver, si on se contentait d'un seul exutoire, qu'on n'aurait qu'un préservatif très-imparfait, et que les maladies secondaires ne seraient pas prévenues.

Je terminerai ces réflexions par une observation qui fera bien voir, si je ne me trompe, le grand avantage des exutoires multipliés dans les Écrouelles, pour prévenir les affections graves qui peuvent en être la suite.

Il y a déjà quelques années que j'eus à traiter un enfant de trois ans tout chargé de glandes et de fluxions écrouelleuses, et qui avait été déformé de bonne heure par un Rachitis général. Il était né d'une mère morte depuis peu, et dans la fleur de l'âge, de Phthisie tuberculeuse. L'enfant était si maigre et si faiblement constitué, qu'il semblait ne pouvoir vivre trois mois. Son ventre était habituellement distendu par un gonflement tympanitique qui faisait soupçonner l'existence des Écrouelles internes et mésentériques. Trois cautères appliqués à-la-fois, malgré la maigreur du sujet, furent le seul préservatif employé pour lui : on eut soin de les entretenir en action par des pommades épispastiques. Les laitages firent la base de son régime, qu'on rendait d'ailleurs aussi tonique qu'il était possible, sans user pourtant presque jamais de remèdes proprement dits, à cause de la répugnance invincible que l'enfant avait pour eux. Par ce traitement simple, on l'a préservé non seulement de toute maladie secondaire, mais encore l'on vit en peu de temps le bas-ventre s'assouplir peu-à-peu, ses glandes

et ses fluxions se dissiper, ses membres se redresser, et ses facultés renaître, pour ainsi dire, l'une après l'autre. A l'âge de neuf ou dix ans, il s'est trouvé plein de force et de vigueur, et dans un état d'embonpoint très-satisfaisant. Il lui reste pourtant quelques glandes légères, indolentes et mobiles autour du col. Mais il y a apparence que si on soutient les cautères jusqu'à l'âge de puberté, il parviendra à une guérison complète.

Après ce préliminaire, j'en viens de suite à l'examen particulier des quatre genres de maladies secondaires, dont j'ai dit qu'étaient menacés les écrouelleux, et contre lesquelles le Médecin doit tâcher de les prémunir. Pour plus de clarté, je parlerai de chacun de ces genres sous de numéros différens.

1.° OBSTRUCTIONS *froides et internes des trois différentes cavités.*

QUOIQUE les engorgemens scrophuleux du cerveau semblent être l'apanage propre de l'enfance, quoique la Phthisie tuberculeuse n'attaque guères que les jeunes-gens, et les embarras des viscères abdominaux, que les personnes plus avancées en âge, on voit pourtant que cette observation générale souffre une exception à l'égard des glandes mésentériques. Ces glandes, à cause de leur grande analogie, quant à leur contexture et à leurs fonctions, avec les glandes lymphatiques externes, sont comme elles spécialement disposées à être affectées par le vice scrophuleux, et à s'obstruer

en conséquence dans tous les sujets et dans tous les âges.

La conclusion que le Médecin clinique doit tirer de cette remarque, est que dans tous les sujets et dans tous les âges, il est obligé de veiller à ce que les glandes mésentériques ne deviennent point le terme des dépositions écrouelleuses. Ce n'est qu'après avoir pourvu à cet objet principal, qu'il pourra s'occuper à chercher des moyens capables d'empêcher que chez les enfans ces dépositions ne se fassent dans l'intérieur du crâne; que dans la jeunesse elles ne se portent aux glandes bronchiques; et sur le retour de l'âge, dans quelqu'un des viscères abdominaux, autre même que le Mésentère.

1.° On doit faire ensorte de préserver les glandes mésentériques de tout engorgement. Le premier moyen et le plus efficace, ce me semble, qu'on doit mettre en usage pour cet objet, c'est le traitement fébrile, adapté avec sagesse et précaution aux sujets, aux causes et aux circonstances. Par ce traitement toutes les forces vitales, lorsqu'elles sont en vigueur, agissent par une loi essentielle de la nature dont on a eu déjà occasion de parler, du centre à la circonférence, et tendent à porter vers l'organe extérieur toutes les causes nuisibles et matérielles. Donc le traitement curatif bien entendu est le meilleur remède prophylactique des engorgemens mésentériques, et même, comme on le dira bientôt, de toute sorte de déviations du virus scrophuleux vers les parties intérieures.

Les divers exutoires sont encore très-efficaces pour prévenir les engorgemens scrophuleux du

Mésentère, ainsi que l'observation dont j'ai rendu compte il y a peu de temps, le prouve manifestement. M. Goursaut a conseillé d'appliquer un cautère de précaution à tous les sujets, dès qu'on voit que les Écrouelles dont ils étaient attaqués, se trouvent guéries (*a*). Pour moi, je conseille de faire cette application, même dans les Écrouelles les plus simples, dès le premier moment du traitement, et même si les forces du sujet sont dégradées à un certain point, et si le virus se développe avec vivacité, je tiens qu'il faut en appliquer un plus grand nombre; qu'on doit aggrandir, autant qu'il est possible, leurs surfaces, et ne pas manquer d'y entretenir constamment une irritation modérée. Cette méthode énergique qui ne nuit à rien, ne peut que seconder le traitement fébrile et curatif, et le rendre plus décidément prophylactique.

Outre les deux moyens généraux dont on vient de montrer l'efficacité, pour détourner du Mésentère les levains scrophuleux, il en est d'autres dont l'action s'exerce, pour ainsi dire, localement sur ce viscère, et qui ne doivent pas être omis dans ce traitement préservatif. Ces moyens locaux sont les frictions douces de l'Abdomen souvent réitérées, et les émétiques et purgatifs employés de temps en temps. Par leur secours on augmente le ton et on excite le jeu des vaisseaux mésentériques, et l'on préserve les sucs lymphatiques qui y circulent de toute stagnation.

(*a*) Prix de l'Acad. de Chir. t. 3. p. 305.

Les émétiques et les purgatifs doivent être pourtant ménagés, lorsque les sujets sont délicats et irritables. Que si l'état des premières voies en exige dans de pareilles circonstances, on doit du moins n'en prescrire que des plus doux. Trop d'action de leur part pourrait engendrer le spasme dans les parties addominales; et le spasme souvent, quant aux obstructions, produit le même effet que l'atonie elle-même. D'autant mieux qu'une irritation trop vive dans le tube intestinal pourrait inviter les levains virulents à se jeter de dehors en dedans, et opérer un effet tout contraire à celui qu'on attend de ces remèdes. Mais dès qu'il existe un état de Cacochylie dans des sujets ordinaires, et encore mieux dans des personnes d'un tempérament lâche et peu mobile, les évacuans des premières voies sont d'une pressante nécessité. On doit en réitérer souvent l'usage, et même les choisir parmi les âcres et les stimulans. Car les mauvais sucs stagnans dans l'estomac et les intestins y établissent un foyer d'irritation, qui appele vers ces lieux l'humeur virulente. D'ailleurs, ces sucs se mêlent aux alimens; ils infectent le chyle de leurs qualités suspectes; et le chyle ainsi infecté menace les glandes mésentériques d'une obstruction prochaine. Il importe donc de les tenir évacués; et les meilleurs évacuans dans ce cas sont ceux qui par leurs propriétés excitantes peuvent rétablir le ton du tube alimentaire, de tous les secrétoires voisins et du Mésentère lui-même.

Les frictions du bas-ventre demandent aussi des égards et des distinctions dans leur usage. En général les frictions sèches et toutes simples

conviennent à tous les sujets et dans tous les cas. Mais chez les enfans dont la constitution est humide et relâchée, il est utile d'imprégner les flanelles dont on se sert pour les frictions, de quelque fumée pénétrante et aromatique. Quelquefois chez les adultes on peut se servir avec succès de frictions froides avec la neige ou la glace pilée; mais il faut, pour user de ce moyen avec sécurité, qu'il n'existe encore dans le bas-ventre aucun embarras bien formé, ou du moins il faut que ces embarras ne soient encore que commençans.

2.° Ce n'est guères que dans les écrouelleux du premier âge, c'est-àdire dans les plus jeunes enfans, qu'il faut employer des préservatifs, pour mettre la tête à l'abri des Écrouelles cérébrales. L'observation apprend qu'ils en sont exempts, toutes les fois que les oreilles jetent de la sanie, et lorsque leur tête demeure couverte de croûtes teigneuses. Il serait donc imprudent, dès qu'on voit ces écoulemens ou ces croûtes, de rien faire pour les guérir. Au contraire l'on ne doit rien négliger pour entretenir ces dépurations salutaires; et sitôt qu'elles viennent à disparaître d'elles-mêmes, il est convenable de les rappeler au plutôt, ou de les suppléer par les exutoires les plus efficaces, tels que le séton à la nuque, un bon vésicatoire au sommet de la tête, ou le sain-bois placé derrière les deux oreilles. Ce traitement extérieur, combiné avec le traitement curatif intérieur, suffira le plus souvent pour éloigner le virus scrophuleux du cerveau, et pour le ramener dans son premier siége, jusqu'à ce qu'avec le temps, la direction des humeurs venant à changer et le vice

s'affaiblissant

s'affaiblissant par le bénéfice de l'âge, le danger des Écrouelles internes de la tête cesse d'exister.

Parmi les enfans des pauvres, j'ai été en même de voir plusieurs fois une cause du refoulement des Écrouelles externes de la tête vers l'intérieur du crâne, à laquelle on ne pense pas communément, et dont je crois, à raison de cela, devoir dire ici un mot en passant. On sait que la tête des enfans des pauvres est ordinairement livrée à la crasse et à la vermine. Des légions de poux font sur leur cuir chevelu, l'office perpétuel d'un exutoire très-énergique, sur-tout lorsque des croûtes scrophuleuses, en crevassant les tégumens, font couler, entre la racine des cheveux, des sucs gras, dont ces insectes paraissent très-friands. Par leurs piqûres, ils entretiennent ces écoulemens et ces croûtes, qui guériraient souvent d'eux-mêmes, si ces animaux discontinuaient leurs ravages. En effet, s'il arrive que des personnes charitables viennent à nettoyer ces ordures et à détruire la Phtiriasie, elles semblent d'abord avoir lieu de s'applaudir de leurs soins officieux. Mais elles ne tardent pas long-temps à se reprocher leur sollicitude. Ces enfans deviennent peu-à-peu hargneux, sombres, somnolents, et finissent par succomber à quelque désordre intérieur, si une main intelligente n'a l'attention dès les premiers temps, d'ulcérer des tégumens devenus trop sains, et de leur rendre ainsi d'une autre manière le mal qu'on leur a ôté sans assez de précaution.

3°. C'est principalement dans l'âge de puberté, qu'il faut commencer à prendre garde que le vice écrouelleux ne gagne la poitrine. Les remèdes généraux et curatifs, joints à l'action salutaire des égoûts artificiels, sont encore sans

doute dans cette circonstance des moyens bien nécessaires, pour prévenir cette délitescence. Mais ce traitement prophylactique doit être modifié relativement à l'état actuel des choses : et d'ailleurs la poitrine réclame des secours particuliers, pour être préservée plus efficacement de toute irruption hostile.

D'abord parmi les remèdes curatifs et fébriles, il faut éviter avec soin tous ceux qui sont trop âcres et incendiaires, tels que les résineux, les spiritueux et les forts aromatiques. On évitera aussi les toniques trop astringens, comme le sont la Cascarille, le Quinquina et les sels martiaux ordinaires, dont l'effet est de donner de la toux et des serremens de poitrine, ainsi que je l'ai déjà remarqué ailleurs d'après M. Bordeu. Il est encore prudent de ne pas user de bains d'aucune espèce, et sur-tout de ceux qui sont froids et de ceux qui sont chauds. En général les bains, en pesant sur la surface, repoussent le sang vers le cœur et le poumon. Le bain froid excite en outre dans les bronches des constrictions incommodes, et le bain chaud produit nécessairement des raréfactions dangereuses dans les liqueurs que contiennent les vaisseaux pulmonaires.

On doit encore, lorsqu'on est tant soit peu disposé aux maladies tuberculeuses du poumon, fuir avec soin les pays et les logemens qui sont froids et humides, ainsi que les contacts subits de l'eau fraîche, dans le temps que le corps est en état de chaleur. Généralement parlant, on doit se préserver avec exactitude de tout ce qui peut suspendre ou diminuer notablement l'excrétion de la transpiration insensible, et donner naissance à cette espèce de diathèse muqueuse, qu'on connaît sous le nom de Cachexie

catarreuse, et qui est la génératrice des Rhumes. Une telle diathèse s'unit et s'identifie aisément, comme on a eu occasion de le remarquer, avec celle qui est propre aux Écrouelles; et si les dépurations catarreuses tombent sur les glandes bronchiques pour y exciter les accidens du Rhume, ce n'est plus un Rhume simple et ordinaire, c'est un mélange du Rhume catarreux et du Rhume scrophuleux; c'est une Phthisie tuberculeuse commençante, qu'on néglise communément dans le principe, parce qu'on se trompe presque toujours sur sa nature.

L'équitation fréquente et les longs voyages en voiture, si vantés par le Praticien Desault, et avant lui, par le fameux Sydenham, sont deux moyens excellens pour fortifier en-même-temps, et l'organe cutanée d'où partent les fluxions catarreuses, et les organes pectoraux qui en sont le terme. Les eaux minérales hépatiques, bues pendant long-temps et à petites doses, sont encore dans ce cas un tonique très-efficace pour le poumon. Mais j'ai vu quelquefois faire beaucoup de mal avec ces eaux, et les autres espèces d'eaux minérales ordonnées à des sujets dont la poitrine était suspecte. On en faisait boire pendant plusieurs jours de suite une très-grande quantité dans l'espace de peu d'heures. Par cette boisson abondante, les vaisseaux pulmonaires étaient trop remplis et trop distendus; il se fesait des ruptures et des hémophthisies, qui devenaient le plus souvent le principe de la Phthisie tuberculeuse qu'on cherchait à prévenir.

L'application des exutoires me paraît aussi mériter quelques modifications, lorsqu'on les destine à préserver le poumon du vice scrophu-

leux. On doit choisir pour les lieux de cette application, les parties qui, par leur voisinage, sont le plus à portée d'attirer et de recevoir les humeurs qui ont une direction maladive vers la poitrine. Le bras, la nuque et les parois même de la cavité, sur lesquelles les anciens appliquaient si souvent et avec tant de confiance leurs Cautères actuels, sont les endroits de la peau qu'il convient de préférer. Il faut même observer que si un côté de la poitrine paraît plus faible que l'autre, plus délicat, et par conséquent plus disposé à se prêter aux dépositions scrophuleuses, c'est de ce côté-là même qu'il est convenable de placer les égoûts artificiels. La ligne raphoïde et verticale qui sépare en deux portions égales toute la masse du tissu cellulaire, et dont l'empreinte est plus sensible dans les poumons que par-tout ailleurs, empêche que les humeurs viciées qui gissent sur l'un des côtés, ne se portent facilement de l'autre côté, et fait que les exutoires n'opèrent qu'un effet très-médiocre sur le côté opposé à celui où ils sont appliqués.

4°. Enfin, comme après l'âge d'environ trente-cinq ans, les scrophuleux, ou ceux qui portent en eux le germe caché des scrophules, courent le plus grand danger que les dépositions virulentes, portées par le torrent des liqueurs vers les organes abdominaux, ne fassent naître des obstructions non-seulement sur lé mézentère, mais même sur les autres viscères du bas-ventre, c'est alors le cas de s'appliquer à préserver ces sujets d'un pareil malheur; sur-tout lorsqu'on s'aperçoit qu'ils ont des dispositions locales, soit héréditaires, soit accidentelles à ce genre d'obstructions.

Parmi les remèdes curatifs du vice scrophuleux, je craindrais plus que jamais dans ces occasions les toniques trop astringens, ainsi que les bains froids et les frictions d'eau froide, qui opèrent à-peu-près le même effet d'astriction. Tous ces remèdes tendent trop, si je ne me trompe, à resserrer les solides vasculaires que l'âge a rendus déjà assez roides, et à coaguler des sucs qui n'ont plus la fluidité dont ils jouissent dans l'enfance et dans la jeunesse. J'appuyerais donc davantage, dans le traitement intérieur et fébrile qui leur est nécessaire, sur ce qu'on appele apéritifs et fondans, tels que les sels neutres proprement dits, les mercuriaux et antimoniaux, les amers, les dépurans et les médicamens connus sous les noms de diurétiques et de diaphorétiques. Je conseillerais encore d'ajouter à ces moyens, des frictions simples ou aromatiques sur toute l'étendue de l'abdomen, l'usage modéré et pourtant de temps en temps renouvelé, de quelque doux émétique, de quelque minoratif salin ou amer, et l'habitude journalière et salubre de ranimer, par l'action d'une brosse promenée successivement sur toute la surface de la peau, la transpiration insensible dont les émanations s'affaiblissent toujours avec l'âge, parce que les pores cutanées s'oblitèrent et deviennent calleux, et que les liqueurs tendent moins efficacement vers la surface.

A ces secours dirigés et combinés suivant les circonstances, il est plus nécessaire que dans aucun autre âge, d'ajouter celui des exutoires. Le lieu le plus utile où on peut les appliquer dans ce cas, est la partie basse du corps, c'est-à-dire les extrémités inférieures. Les Ulcères spontanées qui, dans de pareils sujets survien-

nent si fréquemment aux jambes, sont peut-être pour eux le meilleur préservatif des obstructions abdominales. Il n'est pas de Praticien qui n'ait eu souvent occasion d'observer toute l'utilité de ces sortes d'Ulcères, lorsqu'il existe déjà des embarras tout formés dans le ventre inférieur. Pourquoi donc n'espérerait-on pas beaucoup des Ulcères artificiels, ouverts sur les mêmes parties, et dans le dessein seulement de s'opposer à la formation de ces embarras?

2.° *INFLAMMATIONS et suppurations internes.*

EN parlant jusqu'ici des obstructions comme maladies secondaires de l'affection scrophuleuse, je les ai supposées froides, indolentes et simplement lymphatiques. Mais ces obstructions peuvent naître tout-à-coup avec de la chaleur, de la douleur et de la phlogose, et tendre plus ou moins rapidement vers la suppuration, suivant le degré d'inflammation dont elles sont accompagnées. Il peut se faire encore que des obstructions qui n'ont été d'abord que simples et froides, après avoir resté plus ou moins de temps dans leur état de froideur et de crudité, conçoivent de l'inflammation par l'action de quelque cause occasionnelle, et qu'ainsi phlogosées ou enflammées, elles entrent enfin dans des mouvemens suppuratoires.

J'ai déjà indiqué dans le traitement palliatif du vice scrophuleux, tout ce que l'art a à faire pour remédier autant qu'il est possible à ces inflammations et à ces suppurations. Il ne s'agit ici que de voir quels sont les moyens qu'on doit employer pour les prévenir.

Quoique par les phénomènes des Écrouelles ordinaires, il conste assez que le virus quelconque qui les produit n'est pas essentiellement âcre ni irritant, on voit pourtant que dans bien des occasions, il fait l'office d'un véritable *stimulus*, puisqu'il excite des inflammations rebelles et même cruelles, non-seulement dans les parties couvertes et intérieures, mais même dans celles qui, placées en dehors, offrent à nud et sans équivoque tout leur appareil inflammatoire. En effet, quel Médecin n'a pas tous les jours à traiter des Ophtalmies et des Oltalgies scrophuleuses, dans lesquelles l'inflammation devient sensible au doigt et à l'œil?

C'est sans doute à la disposition particulière des sujets, et à la diathèse phlogistique et accidentelle de leurs humeurs, que sont dues ces inflammations et les mauvaises suppurations qui en sont la suite fréquente (*a*). Pour les prévenir, il n'y a qu'à se bien assurer, par les signes qui sont propres à cette espèce de diathèse morbifique, si elle existe dans les écrouelleux dont on entreprend de soigner la santé. Lorsqu'on est une fois bien persuadé de son existence, à quelque degré que ce soit, on ne doit rien négliger, d'abord pour éviter de lui donner plus d'intensité, et en second lieu pour la corriger, lorsqu'elle est déjà trop intense.

On connaît que les sujets scrophuleux ont

(*a*) Le Docteur Selle a remarqué d'après Cotunnius, que même dans les fièvres exhantématiques, les inflammations accidentelles qui surviennent si souvent, ne sont pas dues immédiatement à aucune action de l'âcre fiévreux, mais seulement à une disposition phlogistique des humeurs. Rudim. pyrethol. meth. p. 148.

réellement des dispositions inflammatoires, à leur tempérament vif et sanguin, à la qualité de leurs urines qui sont habituellement rouges et enflammées, à leur pouls qui est vif, tendu et quelquefois un peu fréquent, à la concrescibilité coéneuse de leur sang, si on a été en même de l'inspecter, et enfin aux inflammations externes, s'il s'en montre déjà quelqu'une.

Dès qu'on est assuré par quelques-uns des signes précédens, que les sujets sont disposés prochainement, ou même d'une manière éloignée, aux maladies inflammatoires, il est prudent et même nécessaire de ne se servir à leur égard, du traitement curatif et fébrile, qu'avec le plus grand ménagement, et de combiner toujours avec les remèdes actifs, si on juge à propos d'en employer quelqu'un, tous les tempérans et les adoucissans capables d'en modérer l'énergie. Si même ces dispositions étaient fort marquées, il faudrait abandonner tout-à-fait et pour quelque temps, la méthode curative, et déployer suivant les circonstances, et avec une sage circonspection, les diverses ressources du traitement palliatif et anti-phlogistique. Alors les bains doux, la saignée, le petit-lait, le lait d'ânesse, et tous les mucilagineux légers tirés de la classe des animaux et même des végétaux, sont décidément indiqués. On ne doit reprendre le traitement excitant et curatif, que lorsque, par ces secours, on aura détruit, ou notablement affaibli la diathèse inflammatoire.

On sent fort bien qu'en prévenant la naissance des inflammations internes, on préviendra par-là même toute suppuration. Mais si quelque inflammation, soit lente, soit rapide, existe déjà toute formée dans quelque viscère, il ne

sera pas si aisé de s'opposer à ses progrès, et à la fâcheuse terminaison dont elle menace le malade. Dans ces circonstances pourtant, on n'a d'autre préservatif à employer pour prévenir cette suppuration terrible, que la méthode anti-phlogistique : le Médecin doit presser les divers secours qu'offre cette méthode, avec plus ou moins d'activité, suivant la qualité et la force de l'inflammation, l'importance du viscère affecté, les forces actuelles du sujet, son âge, et l'état plus ou moins avancé de la maladie. Un peu de hardiesse de sa part est alors indispensable, parce que le plus souvent en pareille circonstance, c'est du succès du traitement anti-phlogistique, que dépend la vie des malades.

3.° *AFFECTIONS skirreuses et carcinomateuses.*

Ce n'est pas en traitant des enfans, qu'il faut songer à prévenir la dégénération skirreuse et cancéreuse de leurs tumeurs scrophuleuses. On sait que ce n'est guères qu'après l'âge de trente ou trente-cinq ans, que ces tumeurs sont susceptibles de prendre ces mauvais caractères. Mais après ce temps, et sur-tout dans un âge un peu avancé, toute tumeur lymphatique est singulièrement disposée à s'endurcir, et toute tumeur endurcie et skirreuse a des dispositions prochaines à se changer en cancer.

Pour s'opposer avec quelque fruit à ces dégénérations, on doit se servir de tous les moyens capables d'empêcher l'endurcissement des engorgemens lymphatiques, qui se montrent, ou dans les glandes externes, ou dans les viscères, ou en d'autres parties ; et lorsque l'endurcissement a déjà lieu, il faut se déterminer, ou

bien à extirper ces tumeurs, opération qui n'est jamais sans danger à raison de ses suites, et qui ne peut s'exécuter que lorsque les engorgemens sont extérieurs et à portée de l'instrument; ou bien, du moins doit-on faire son possible pour prévenir toute irritation, et tout mouvement phlogistique des humeurs qui circulent encore dans les masses endurcies.

Les moyens simples et naturels d'empêcher les tumeurs lymphatiques de prendre de la dureté, sont : 1.° de tenir habituellement les humeurs dans un état de détrempe, et de ne mettre en usage, pour en tenter la résolution, que les apéritifs et les fondans les plus doux; 2.° de préserver ces tumeurs de toute compression incommode, et encore plus de tout contact rude et douloureux; 3.° de se garder avec soin de toute application irritante, stiptique, ou même seulement graisseuse ou emplastique, sous le prétexte spécieux de les dissiper ou de les fondre; et enfin 4.° de résister avec fermeté aux insinuations des charlatans qui ne manquent pas de venir impudemment offrir le secours meurtrier de leurs caustiques, pour les consumer lorsqu'elles sont extérieures.

Mais dès que le skirre est déjà formé, il faut abandonner, sans hésiter, toute tentative intérieure tant soit peu agissante, dans la vue d'obtenir sa résolution : désormais elle est à-peu-près impossible. Les adoucissans, les délayans, les raffraîchissans, et le régime le plus doux et le plus léger, sont des moyens nécessaires pour prévenir la dégénération carcinomateuse, dont les skirres déclarés sont toujours menacés prochainement. C'est assez, si la tumeur est externe, de la tenir toujours

modérément chaude, et de la préserver de toute compression par les coussinets les plus mollets et les plus doux. C'est alors qu'il faut songer à l'extirpation, si toutefois la position de la tumeur permet de la faire sans danger, et si le vice scrophuleux, développé dans d'autres parties, ne démontre pas l'existence d'une infection générale, ou une disposition prochaine du sujet aux autres espèces de développemens scrophuleux. Il faut en convenir, l'extirpation des skirres simples, lors même qu'ils paraissent une maladie locale et toute isolée, ne laisse pas d'exposer les malades à un grand péril. Mais alors, si elle est bien faite, il arrive souvent qu'elle ne hâte pas le développement du vice scrophuleux dans les parties internes, et que sans nuire à l'état du sujet opéré, elle lui offre l'avantage inappréciable de prévenir dans la tumeur une dégénération cruelle et fatale, qui bientôt rendrait le mal absolument irrémédiable. En effet, si on attend, pour faire l'opération, que le caractère cancéreux se soit développé dans cette tumeur, elle devient plus que douteuse. Tout le genre sensible, déjà mis par la douleur dans un état habituel d'éréthisme, parvient au comble de l'irritation par les souffrances inexprimables de l'amputation. Le virus ne manque pas d'être excité par cette secousse puissante, qui retentit dans toute la machine. Cependant, tant que la plaie qui est la suite de l'opération, donne des écoulemens abondans, les levains maladifs sont éventés, et restent sans effet sensible. Ce n'est que lorsque la plaie se resserre et s'approche de la cicatrice, que le virus se renforce, et que, croissant de jour en jour en quantité et en malignité,

l'organisation intérieure est sur le point d'éprouver de très-grands désordres, ainsi que cela est très-souvent arrivé sous mes yeux.

4.° AFFECTIONS des os.

ON a vu que plusieurs auteurs recommandables ont tenté de soustraire le Rachitis au domaine du vice scrophuleux, et d'en enrichir, ou plutôt d'en surcharger le vice vénérien. Il en a été de même des autres maladies des os, qui se montrent communément dans le bas âge, et après que le règne des affections rachitiques est passé. Telles sont celles où les phalanges des doigts et les autres os spongieux éprouvent, en se gonflant et en se cariant, cette espèce de maladie connue sous le nom de *Spina ventosa*, et celle où les épiphises des articulations ressentent le même mal, et engendrent ces gonflemens articulaires, que M.-Aur. Severin a si bien décrit sous le nom de *Pædarthrocace*. M. Heyne, ne voyant dans les auteurs anciens que des descriptions très-imparfaites de ces deux dernières maladies osseuses, assurait que c'étaient là des genres d'affections maladives toutes nouvelles, qu'elles n'étaient autre chose que des symptômes véroliques, et que par conséquent elles ne demandaient point d'autre traitement curatif et prophylactique, que celui de la vérole elle-même (*a*).

Cependant il est très-certain, comme l'a démontré Mercklin (*a*), que les maladies osseuses

---

(*a*) W. Heyne de morb. ossium. p. 62.

(*b*) Dans ses notes in Pandolphinum cap. 1 et 7. Cet Auteur prouve très-bien que ces maladies n'étaient pas tout-à-fait inconnues à Hyppocrate, à Galien et à Celse sur-tout.

dont il s'agit, ainsi que toutes les autres espèces de caries et d'exostoses, ont souvent pour principe générateur le vice scrophuleux, et que plusieurs des plus anciens Médecins, tels que Celse, en ont parlé sous diverses dénominations, et d'une façon assez peu ambigue, pour faire voir qu'elle ne leur était pas totalement inconnue. Il est bien vrai, comme l'observe très-justement à ce sujet, le célèbre Heister (*a*), que ces sortes d'affections osseuses sont devenues beaucoup plus fréquentes, comme toutes les maladies écrouelleuses internes, depuis que le vice vénérien s'est si fort répandu parmi nous. Cette observation est une preuve de plus, qui autorise à croire que ce dernier virus a rendu plus actif, plus malin et plus nuisible, le virus scrophuleux en se combinant fréquemment avec lui. Mais on ne saurait conclure de-là avec quelque fondement, que ces affections osseuses soient toujours et nécessairement une production du virus vénérien. Il y a sans doute des exortoses et des caries réellement véroliques. Mais on en voit aussi, et ce ne sont pas assurément les moins nombreuses, qui sont purement scrophuleuses, et sur lesquelles les anti-vénériens n'ont aucun effet, ni curatif, ni préservatif. Ce n'est pas ici le lieu de donner le diagnostic respectif de ces deux très-divers genres du même mal ; genres qu'il est si aisé de confondre en pratique, si on ne fait la plus sérieuse attention à tous les signes concomitans, et plus encore à tous les signes anamnestiques, qui caractérisent le double principe auquel elles peuvent devoir leur origine.

(*a*) Institut. Chirurg. pars 1. lib. 5. cap. 9. n°. 6.

Avant d'assigner les moyens que l'art peut suggérer pour prévenir le développement et la formation des maladies osseuses, considérées comme maladies secondaires du vice scrophuleux, je dois remarquer qu'il est très-difficile de prévenir avec quelque précision cette dégénération des os. Le plus souvent elle se fait, sans que ce vice ait donné auparavant le moindre signe de sa présence, dans le corps des sujets qui s'en trouvent affectés, et même dans des enfans qui ont toutes les apparences de la plus saine constitution. On peut faire au sujet de leur traitement prophylactique, deux questions, auxquelles je tâcherai de repondre en finissant cet ouvrage : 1°. En quel cas doit-on supposer les os menacés des maladies scrophuleuses ? 2°. Quels sont les moyens, soit diététiques, soit médicinaux, capables de les prévenir ?

On sait que le virus scrophuleux se porte sur la substance des os, préférablement à toute autre partie, depuis la naissance jusques vers la troisième année de la vie. Il est donc nécessaire pour bien juger des dispositions aux affections rachitiques, de s'informer si les enfans sont nés de père où de mère écrouelleux, s'ils ont succé le lait d'une nourrice suspecte de ce vice, et s'ils ne sont pas originaires d'un pays où les Écrouelles sont un mal endémique. Dès qu'on s'est assuré par des recherches exactes, que quelqu'une de ces choses a lieu, on doit craindre le Rachitis, et s'empresser d'en prévenir de bonne heure le développement. Les moyens les plus efficaces et les plus estimés pour cela sont, 1°. de les faire vivre dans un air sec et modérément chaud ; 2°. de leur laver souvent le corps, même en hiver, avec de l'eau

froide ; 3°. de leur faire prendre fréquemment en été des bains frais ; 4°. de leur frictionner tous les jours la tête, l'épine du dos et tous les membres avec des flanelles douces et chargées de la fumée de karabé ; 5°. de ne leur laisser prendre que de bon lait, en quantité modérée et à des heures réglées, sans leur permettre trop-tôt l'usage des alimens solides ; 6°. de les priver, dès qu'ils commencent à manger, de toute espèce de farineux non fermentés, et de toute sorte d'alimens pesans, visqueux et indigestes ; et enfin 7°. de les tenir purgés de temps en temps avec quelque sirop amer, de leur prescrire souvent de l'eau de Rhubarbe pour boisson, de leur permettre de bonne heure quelques cuillerées de bon vin rouge, et s'il y a des acides dans les premières voies, de leur faire prendre dans l'occasion quelques terres absorbantes, ou quelques cuillerées d'eau seconde de chaux.

Les autres genres d'affections osseuses arrivent le plus communément aux enfans depuis l'âge de trois ans jusqu'à celui de neuf. Rarement le *Spina ventosa* et le *Pœdasthrocace* de cause scrophuleuse paraissent dans un âge plus avancé, quoique la chose ne soit pas sans exemple, et qu'on les ait vu naître en certaines occasions après l'âge de puberté. Mais d'après l'observation commune, on n'a guères à se précautionner contre ces maux, que dans les enfans du second âge, 1°. lorsqu'ils ont été déjà attaqués de Rachitis ; 2°. lorsqu'il ne paraît pas chez eux des glandes engorgées, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, quoique des signes scrophuleux se manifestent aux yeux, au nez et à la lèvre supérieure ; et enfin 3°. lorsque leurs pères ou mères

ont été attaqués eux-mêmes dans leur jeunesse de quelqu'une de ces affections.

La cure prophylactique qu'il convient d'opposer aux caries et aux exostoses, n'est autre alors que le traitement curatif et fébrile des Écrouelles. Parmi les différens secours qu'offre ce traitement, on doit appuyer particulièrement sur les bains froids, sur l'usage habituel de la brosse promenée sur toute l'habitude de la peau, sur les frictions sèches ou aromatiques de la tête, de l'épine et des articulations, sur l'usage intérieur des résineux ou gommo-résineux, connus sous la dénomination de bois ou racines sudorifiques; et enfin sur les exutoires, que la crainte de ces affections osseuses rend plus nécessaire que jamais, et qu'on doit ne pas manquer de multiplier, lorsque les menaces sont un peu prochaines.

Je crois devoir me dispenser de rien ajouter ici sur le traitement préservatif qui peut convenir au Rachitis des adultes, affection singulière et rare, par laquelle on voit quelquefois tous les os se ramollir, devenir fragiles, et même perdre insensiblement de leurs dimensions dans tous les sens. La nouveauté de cette affection curieuse et funeste me fait croire qu'elle est plutôt le fruit du virus vénérien, que celui du virus scrophuleux. N'ayant aucune observation qui me soit propre sur la maladie en question, je garderai un silence profond sur les moyens qui peuvent la prévenir, comme je me suis abstenu de proposer à son sujet aucun remède, ni curatif, ni palliatif.

MÉMOIRE

SUR LA NULLITÉ MÉDICALE

DES AMULETTES D'AIMANT,

ET L'INUTILITÉ

DU MAGNÉTISME MINÉRAL,

EMPLOYÉ COMME REMÈDE;

OUVRAGE envoyé par l'Auteur, en Août 1787, à la Société royale de Médecine de Paris, auquel on a joint le Rapport fait à son sujet à la Compagnie, par ses trois commissaires, MM. FOURCROI, CAILLE et VICQ-D'AZIR, en date du 13 Janvier 1789.

ANNOTATIONS HISTORIQUES SUR CET OUVRAGE.

Il y a environ douze ans qu'il s'est instruit à Paris, et devant la Société royale de Médecine, établie alors dans cette Capitale, un très-grand procès. Après avoir mûrement entendu

toutes parties, et suffisamment vérifié leurs droits respectifs, ce tribunal respectable termina l'affaire par un jugement définitif. Comme je me trouvais moi-même partie dans ce procès, et que le gain fut attribué à ma cause, la Société voulut bien me faire parvenir un expédié en forme de son arrêt, et me charger d'en faire en son nom la publication, en y joignant la pièce essentielle qui l'avait provoqué.

Je me fusse sans doute empressé de répondre à la confiance dont elle m'honorait, si les orages multipliés de notre révolution n'y eussent mis jusqu'ici des obstacles invincibles. Mais aujourd'hui qu'enfin le calme est rétabli en France, depuis qu'un Gouvernement fixe, et qui protège avec tant d'éclat tous les arts et toutes les sciences, a saisi les rênes si long-temps flottantes de l'État, rien n'empêche qu'une vérité utile à l'art médical, et qui avait été si solennellement contredite, soit enfin proclamée; et qu'on dévoile au monde savant une erreur qui intéresse de très-près la santé des Citoyens.

Il s'agissait, dans ce procès important, de savoir si les amulettes d'aimant, genre de remède tant de fois vanté dans les siècles précédens, et si souvent répudié comme nul, avait réellement quelque vertu médicale; si, comme le prétendaient bien des médecins, ces sortes d'applications offraient à la médecine un secours puissant contre certaines maladies; ou bien si ce n'était là qu'un médicament fantastique, une de ces chimères brillantes, qui de temps en temps apparaissent dans l'atmosphère médicale, éblouissent les gens

de l'art, surprennent leur bonne foi, et acquièrent même quelquefois une réputation non méritée, que pourtant le temps et l'expérience ont ensuite bien de la peine à détruire.

Depuis quelque temps M. Klarich en Angleterre, et le Père Hell, fameux astronome de Vienne en Autriche, avaient réveillé et mis à la mode le goût qu'on avait eu autrefois pour les amulettes magnétiques ; et M. l'Abbé Lenoble, physicien de Paris, où ce goût s'était sur-tout répandu, venait de trouver le moyen de charger plus fortement qu'auparavant les aciers aimantés, et tenait bureau de ces sortes d'amulettes, qu'il façonnait de manière à pouvoir commodément être appliquées sur toutes les parties du corps. On savait d'ailleurs que le médecin Mesmer, qui déjà avait fait quelque sensation en Allemagne, ne se servait alors que de baguettes aimantées, pour opérer ses prétendus miracles. Il ne les quitta ensuite, que lorsqu'il s'aperçut que par ses doigts seuls, et ses singeries étudiées, il s'emparait également du moral de ses dupes.

Dès que ce célèbre charlatan fut arrivé à Paris, ville où l'on aima de tous temps les nouveautés en tout genre, il ne tarda pas à s'y faire remarquer, et même à y trouver des admirateurs et de zélés prôneurs. Quelques physiciens regardèrent d'abord les effets spasmodiques de ses gesticulations, comme des suites naturelles du magnétisme dont ses baguettes étaient animées. Cette opinion devint même celle de plusieurs médecins : et comme le Mesmérisme gagnait toujours de plus en plus du terrain dans l'opinion publique, la Société

de médecine voulut savoir enfin ce qu'il fallait penser du pouvoir des aciers aimantés sur le physique du corps humain, soit sain, soit surtout malade. C'est dans ce dessein qu'elle chargea deux de ses membres, hommes très-instruits et très-estimables, de faire des expériences suivies à ce sujet, et de lui en faire ensuite un fidelle rapport. Malheureusement ces deux commissaires se trouvaient du nombre de ceux qui attribuaient au fluide magnétique toutes les merveilles mesmériennes. Ils se persuadèrent qu'avec les forts aciers de M. Lenoble, ils en pourraient produire de pareils, ou même de plus grandes encore : c'est-à-dire, qu'ils donnèrent dans l'enthousiasme, et l'insinuèrent en même temps dans l'esprit de leurs malades ; lesquels se crurent mesmérisés, toutes les fois qu'on promenait sur eux des aimans, ou qu'on leur appliquait les armures magnétiques. Ces derniers éprouvèrent donc souvent des sensations insolites, divers mouvemens nerveux, et crurent même quelquefois apercevoir que leurs maux étaient momentanément allégés au moyen de ces manipulations. Les commissaires, abusés pas ces apparences, ne doutèrent pas alors qu'ils n'eussent trouvé le vrai secret de Mesmer. Dans cette idée, et munis de toutes leurs observations, ils composèrent un rapport étendu et très-bien fait, où brille entr'autres la plus profonde érudition, et où l'on suppose bien réelles les vertus médicales des applications aimantées, qui leur parurent sur-tout parfaitement prouvées à l'égard de toute sorte de maladies nerveuses et rhumatismales.

Ce fut d'après ce mémoire ou rapport infini-

ment séduisant, et même très-imposant, que la Société royale adopta de confiance les amulettes aimantées, comme vrai remède; et arrêta que l'ouvrage de ses commissaires serait publié dans un volume prochain de ses Mémoires. L'arrêté ne tarda pas à être exécuté, et la doctrine de la médecine magnétique fut ainsi rapidement disséminée dans toute l'Europe, comme une vérité constante.

Cette décision, lorsque j'eus occasion de la connaître, me surprit d'autant plus, que j'avais fait autrefois, avec un de mes confrères, une suite d'expériences avec les aciers aimantés sur certaines affections maladives, pour lesquelles Pierre Borel, mon ancien compatriote les avait singulièrement vantés: et je m'étais convaincu que leur application n'avait rien de médicamenteux. L'autorité de la Société m'inspira des doutes, et m'engagea à me remettre au travail. Je fis venir des armures complètes de M. Lenoble, et je fis avec elles des essais multipliés sur des sujets affectés de Rhumatisme et de maladies nerveuses. Toutes mes nouvelles tentatives aboutirent à me faire voir de plus en plus, que le fluide magnétique ne possedait aucune vertu curative; et je demeurai persuadé que les effets obtenus par les Commissaires de la Société auprès de leurs malades, ne provenaient que des agitations morales, que ce remède nouveau excitait dans leur imagination prévenue; et qu'en un mot, ces phénomènes n'étaient qu'un diminutif des grandes commotions spasmodiques, qui se montraient tous les jours au baquet de Mesmer, qui depuis quelque temps d'ailleurs

n'aimantait plus ses baguettes, et n'usait guères que des doigts pour ses magiques opérations.

Raffermi plus que jamais dans mon ancienne opinion, par les événemens de mes nouveaux essais, je ne craignis pas de manifester publiquement mon peu de foi aux prétendues vertus des applications aimantées, et de déclarer naïvement ce que je pensais sur la vanité des traitemens magnétiques. J'insérai en peu de mots mes idées à ce sujet, dans l'essai que je composais alors sur le Trismus doloriticus *de Sauvages, maladie que depuis Fortsmann a appelée* dolor facdei fothergilii, *et Salmon Simon*, Prosopalgia. *J'y déclarai formellement que les Amulettes d'aimant étaient un remède absolument illusoire, soit dans le traitement du Tic douloureux, pour lequel les Commissaires de la Société les avaient spécialement recommandées, soit pour toute autre maladie. Avant de donner au public cet ouvrage, je voulus le soumettre au jugement de la Société elle-même. Après un assez mûr examen, elle jugea qu'il méritait l'impression, et était digne de paraître sous son privilège. En effet, il fut imprimé à Paris en 1787, chez Théophile Barrois. En-même-temps la Société me fit prier de lui faire passer le détail des expériences que j'assurais avoir faites avec les aciers aimantés, et d'après lesquelles je m'étais déterminé à bannir ces applications de ma pratique.*

Cette invitation fut un ordre pour moi. Je ne tardai pas à mettre en règle mes observations sur l'inutilité du magnétisme minéral; et j'en fis la matière d'une dissertation, qui n'est autre

que celle qui est imprimée à la suite de ces annotions. A peine fut-elle achevée, que je me hâtai de la faire partir pour Paris. Bientôt j'appris que sa simple lecture y avait vivement frappé mes collégues, qui commencèrent à soupçonner que peut-être ils avaient été trop vîte dans une affaire de cette importance. La Société jugea nécessaire de soumettre la matière à un nouvel examen ; ce qui l'engagea à nommer une nouvelle Commission, pour, d'après ma dissertation, faire de plus amples expériences, et voir ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou de faux dans mes assertions. Cette seconde Commission, composée de MM. Fourcroi, Caille et Vicq-d'Azir, travailla pendant environ un an et demi aux recherches dont ils avaient bien voulu se charger. Ce ne fut qu'au bout de ce long espace de temps, qu'elle présenta à la compagnie, avec le résumé de mon mémoire, les observations particulières qu'ils avaient faites eux-mêmes sur le même objet. Leur rapport finit par assurer que ce que je disais avoir observé, est parfaitement correspondant à ce qu'ils ont observé eux-mêmes ; que les applications magnétiques ne leur ont paru offrir aucun effet médicamenteux ; et qu'enfin mon ouvrage mérite à tous égards l'approbation de la Société. Qu'on me permette de copier ici mot à mot la conclusion de ce rapport, qu'on peut lire tout entier à la fin de ma dissertation.

« *Le mémoire de M. Pujol nous a convaincu,*
» *qu'il était souvent bien plus utile de détruire*
» *une erreur accréditée, que d'établir une vérité*
» *nouvelle ; et que le Médecin instruit et habile,*

» *qui est parvenu à force de soins et de précau-*
» *tions, à guérir une maladie aussi funeste à*
» *l'esprit humain que l'erreur, a bien mérité*
» *de la Société en général, et en particulier de*
» *ses confrères. En conséquence, nous approu-*
» *vons le mémoire de M. Pujol* sans restriction,
» *et nous pensons qu'il mérite d'être imprimé*
» *sous le privilège de la Société royale de*
» *Médecine* ».

A la suite de cette pièce, littéralement extraite des registres de la Société, et dont je conserve la copie légale, il est dit que la Société ayant entendu la lecture de ce rapport, en a adopté le contenu; ce que M. Vicq-d'Azir, Secrétaire perpétuel de la Compagnie, certifie être conforme à son jugement, et ce qu'il consacre par sa signature.

Dès que cette décision fut faite, M. Vicq-d'Azir fut chargé par la Société, qui attachait un grand intérêt à la chose, de me faire passer de suite l'expédié du rapport et du jugement, et en-même-temps l'original de ma dissertation; trouvant à propos que l'édition du tout me fut déférée.

Ce fut parmi nos premiers troubles révolutionnaires, que me parvint cet envoi. On sent bien qu'alors le public, agité par les plus grands intérêts, n'était pas en état de s'occuper d'un objet particulier, dont l'importance devait lui paraître bien inférieure à celle des affaires générales qui se traitaient, et qui remplissaient tellement les esprits, qu'ils étaient devenus incapables

de toute autre attention. Tant que notre révolution a duré, et que l'état a été livré aux fureurs de l'anarchie et du vandalisme, pouvait-on se flatter, d'attirer et de fixer les yeux du public sur la vérité médicale, dont la manifestation m'était confiée? Il a donc fallu que j'attendisse le moment propice et inespéré où nous nous trouvons; moment où enfin un Gouvernement sage et conciliateur s'est établi en France, pour pouvoir remplir les généreuses intentions de l'ancienne Société de Médecine. Mais aujourd'hui je le fais avec d'autant plus d'empressement, que je le crois plus nécessaire. En effet, je vois qu'à-peu-près tous les Médecins qui ont lu, dans les mémoires de la Société royale de Médecine de Paris, le brillant ouvrage de ses premiers Commissaires, sur les vertus des Amulettes aimantées, et l'adoption publique qu'en fit d'abord ce Corps illustre, ignorent complétement le travail postérieur auquel il se livra ensuite à mon instigation, et la rétractation solennelle qu'il fit de son approbation, dès qu'il fut suffisamment éclairé par ses nouvelles expériences. S'il se trouve çà et là quelque homme de l'art, qui refuse sa confiance à cette espèce de remède; du moins n'ose-t-il pas en fronder l'usage, parce qu'il est retenu par la grande autorité qui en a reconnu l'utilité. N'est-il pas temps qu'enfin chacun soit instruit du véritable état des choses, et qu'une erreur si grave soit entièrement bannie de la Médecine?

Un fait notoire va faire sentir encore mieux, combien il est utile et intéressant que je fasse connaître la décision ultérieure et définitive que

la Société porta sur l'inutilité des applications aimantées, après l'examen le plus rigoureux.

Dans le journal de Sedillot, intitulé Recueil périodique de la Société (nouvelle) de Médecine de Paris, on trouve, n°. 21, tome 4, (Prairial an 6,) deux observations singulières sur des Tics douloureux, où il est parlé de ces Amulettes aimantées. Ces observations sont contenues dans un rapport fait à cette nouvelle Société par M. Heurteloup, un de ses membres; lequel lui fait part de plusieurs réflexions sur bien des faits relatifs à la même affection maladive : faits qui ont été communiqués à la Compagnie par divers correspondans.

La première de ces deux observations était envoyée par Simon Vacher, médecin en chef de l'hôpital militaire de Corse. On y voit l'histoire d'un de ces Trismus dolorificus, *qui avait succédé à des obstructions abdominales. Cette affection locale tourmenta le sujet qui en était attaqué, durant sept ans consécutifs. On employa vainement pour la guérir tous les moyens intérieurs et extérieurs usités en pareil cas; et cependant, dit l'observateur, elle fut tout-à-coup guérie par l'application des aciers aimantés. Je m'écrierais volontiers ici,* credat judæus Apella. *Du moins doit-on convenir que, si le fait n'est pas tout-à-fait incroyable, il est unique dans son espèce; car jusqu'ici les zélateurs les plus prévenus en faveur des aciers aimantés, n'en avaient remarqué aucun de pareil. De leur aveu, ces amulettes entre leurs mains n'avaient procuré jusqu'ici que des soulagemens passagers dans cette maladie, et ne l'avaient jamais pu détruire entièrement.*

Dans la seconde observation, on ne trouve rien de si miraculeux, ni par conséquent rien de si suspect. Gunter, qui en est l'auteur, dit que le Trismus *dont il fait l'exposé, était venu à la suite d'une blessure à la tête. Il ne parut, que lorsque la plaie cessa de suppurer : par conséquent le mal avait une cause matérielle évidente. Tous les remèdes ordinaires qu'on mit en usage pour sa guérison, furent inutiles; mais les douleurs disparurent, dès qu'au bout d'un certain temps, l'homme habile qui conduisait le traitement, eut r'ouvert la plaie primitive, et y eut excité une suppuration, que sans doute il eut soin de faire durer long-temps. Ce qu'il y a sur-tout d'étonnant en cela, c'est la réflexion de M. Heurteloup, qui paraît surpris de ce que dans cette occasion, et avant de r'ouvrir la plaie, Gunter n'ait pas usé des applications magnétiques. On ne dit pas même qu'aucun membre de la nouvelle Société ait fait à ce Médecin estimable aucune observation à ce sujet. On voit par là que, ni M. Heurteloup, ni aucun des membres présens de la nouvelle Société, n'étaient instruits des derniers travaux de leurs prédécesseurs sur la valeur médicale des aciers aimantés ; ce que l'on doit trouver fort extraordinaire.*

A peine eus-je lu le Journal en question, que l'idée me vint de donner connaissance à cette savante Compagnie, du rapport de MM. Fourcroi, Caille et Vicq-d'Azir ; pièce dont il était si intéressant qu'elle fût instruite. J'en fis donc une copie exacte ; et la fis passer à M. Sedillot lui-même, en le priant de lui

en faire part. J'appris bien quelque temps après, par le Journal même de Sedillot, que cet ingénieux Écrivain avait rempli mes intentions; puisque le titre de mon envoi se trouvait dans la liste des pièces remises à la Société. Mais j'ignore jusqu'ici, de quel œil cette Société reçut ce rapport important, et si depuis elle s'en est occupée dans aucune de ses séances. Quoi qu'il en soit, des vérités aussi essentielles que celles qui résultent de ce rapport et du jugement qui en fut la suite, ne sont pas faites pour languir dans le secret des porte-feuilles. On ne saurait trop et trop tôt les répandre; et je me croirais coupable envers l'humanité toute entière, si je gardais plus long-temps, sur l'inutilité du Magnétisme minéral en Médecine, un silence que les circonstances ne pourraient plus excuser.

…ant rapporté par un Noble Professeur Engagé
…étant arrivé à Mr le docteur Chabelan
…lui a raconté me paraît propre à
…er l'utilité des [illegible] Métalliques
…le temps

MÉMOIRE

SUR LA NULLITÉ MÉDICALE DES AMULETTES D'AIMANT, ET L'INUTILITÉ DU MAGNÉTISME MINÉRAL, EMPLOYÉ COMME REMÈDE.

Magiam natam è Medicinâ nemo dubitat, ac specie salutari irrepsisse. Plin. hist. nat. lib. 30. cap. 1.

PREMIÈRE PARTIE.

Réflexions historiques et critiques sur le Magnétisme minéral, regardé comme remède.

Lorsqu'on veut parcourir les opinions qui ont régné dans les divers temps sur les propriétés médicales de l'Aimant, rien ne paraît plus véritable que ce qu'ont remarqué, à ce sujet, deux

savans distingués (MM. Andry et Thouret) dans un ouvrage qu'ils ont depuis quelques années publié en commun sur le Magnétisme. Quoiqu'ils estiment que ce minéral, étant appliqué extérieurement et en masse, est un grand remède contre diverses maladies, ils conviennent pourtant que *bien des fois il a été préconisé pour des vertus merveilleuses qu'il n'avait pas.* (*a*).

En effet, les propriétés singulières et nullement contestées que possède l'aimant, propriétés que les Philosophes anciens et modernes ont toujours considérées avec une égale admiration, ont fait imaginer qu'il devait en avoir d'autres, qui, quoique secrètes et peu manifestes, n'étaient pas moins réelles et moins admirables. La superstition et l'amour inné que les hommes ont pour le merveilleux, deux mobiles puissants qui ont répandu tant d'erreurs et de folies dans le monde, semblent avoir épuisé leur pouvoir créateur, tantôt pour exalter les vertus de cette pierre ferrugineuse, et tantôt pour la déprimer par les accusations les plus noires et les plus calomnieuses.

Déjà dès le temps de Pline l'ancien, il existait contre le fer aimanté un préjugé assez bizarre. On se persuadait qu'un tel fer était rendu vénéneux par le magnétisme, et qu'il faisait alors des blessures toujours dangereuses. En vain ce naturaliste fameux s'éleva contre cette erreur,

---

(*a*) Cet ouvrage qui est rempli d'érudition, se trouve imprimé dans les Mémoires de la Soc. roy. de Méd. de Paris, année 1779. Il m'a été d'un très-grand secours dans les recherches que j'ai été obligé de faire, pour la composition de cet opuscule.

qu'il était si facile de constater (*a*); elle fit des progrès, et bientôt on en vint à supposer dans l'Aimant, les qualités les plus délétères. Il ne fut regardé par bien des personnes (*b*) que comme un poison très-subtil, dont les émanations pernicieuses, agissaient encore plus sur l'ame que sur le corps. On crut même, qu'en le portant seulement sur soi, le cerveau éprouvait nécessairement un trouble considérable; que mille fantômes étranges ne manquaient pas dès-lors de se présenter à l'esprit, et que la scène se terminait enfin par des vertiges alarmants, par des attaques d'épilepsie, ou même par des apoplexies mortelles.

Pris intérieurement, disait-on encore, l'Aimant donnait de la colique, et jetait infailliblement dans une noire mélancolie, qui finissait bientôt par le délire et par la fureur. Pour exciter ces phénomènes affreux, il suffisait, selon quelques-uns, de projeter un peu de cette pierre réduite en poudre, sur des charbons ardens. Les vapeurs qui s'élevaient de cette matière en combustion, pénétraient vivement la tête de ceux qui étaient à portée de son action, et les mettait incontinent dans une telle fureur, qu'ils s'échappaient des mains de ceux qui voulaient les retenir, et couraient à travers les champs, jusqu'à ce que l'effet de la vapeur maligne se fût dissipé. L'on

---

(*a*) Hist. nat. lib. 34. cap. 14.

(*b*) R. Abraham-Ben-Hanase de lapidib. pretiosis......... Marbodoi de lapidib. pretiosis enchyridion....... Boetius de Boot gemm. et lapid. historia, et autres auteurs cités par MM. Andry et Thouret.

assurait même très-sérieusement que c'était-là un moyen dont s'étaient souvent prévalus des voleurs pour faire déserter les maisons qu'ils avaient résolu de mettre au pillage (*a*).

Ces préjugés contre l'Aimant, quoique dénués de toute vérité, étaient cependant si bien établis, qu'il y eut plusieurs Médecins qui cherchèrent avec sollicitude des moyens capables de s'opposer à des qualités si redoutables. Bien plus, on se félicita à la fin de les avoir trouvées dans le suc d'ail, dans toute espèce de corps onctueux, et sur-tout dans les diverses préparations de l'or; métal d'autant plus précieux qu'il passa long-temps pour être le cordial par excellence. L'imagination avait créé le poison, il était bien juste qu'elle fît aussi toute seule les frais de l'antidote (*b*).

Il s'en faut bien pourtant que l'Aimant ait été regardé par tout le monde sous un point de vue aussi sinistre. Dès la plus haute antiquité, on en a eu au contraire l'opinion la plus avantageuse; et beaucoup de Médecins du treizième, quatorzième et quinzième siècles, ont fait surtout l'éloge le plus pompeux de ses qualités salutaires. Au rapport de Suavius (*c*), le célèbre Cardan avait éprouvé qu'une pointe d'acier aimanté, pénétrait les chairs sans causer de la

(*a*) W. Boece de Boot qui rapporte les vers, où le Poëte Marbodé raconte toutes ces fables qu'il traite lui-même de rêveries.

(*b*) La vérité des faits allégués ici se trouve suffisamment prouvée dans le mémoire de MM. Andry et Thouret.

(*c*) Theophr. paracelsi compendium. Parisiis 1567. p. 367.

douleur

douleur, qu'il ne s'en suivait aucune effusion de sang, et que par conséquent la plaie se refermait subitement et sans cicatrice (*a*). Pendant long-temps on attribua aux emplâtres magnétiques, les vertus les plus merveilleuses pour toute espèce de plaies. C'étaient des topiques célestes qui guérissaient comme par enchantement. Outre qu'ils avaient le pouvoir de chasser des blessures toute espèce de venin, ils possédaient encore celui d'attirer en dehors les corps étrangers quelconques, ferrugineux et non ferrugineux. Dans tous les cas, on administrait intérieurement l'Aimant en poudre comme un des alexipharmaques les plus éprouvés.

Portée seulement sur soi en guise d'Amulette, cette pierre passait pour être propre à guérir toutes les maladies gouteuses et convulsives, pour dissiper les affections maniaques, pour calmer les maux de tête, rendre facile le travail de la dentition, et donner aux femmes la faculté inestimable d'accoucher sans danger et même sans douleur. On poussa bien plus loin le délire au sujet de ces Amulettes : on crut par leur secours, pouvoir se faire chérir des hommes

(*a*) Le fait n'est pas incroyable, et n'a pas besoin du Magnétisme pour être expliqué. Je me rappele qu'étant enfant, je m'amusais autrefois avec mes condisciples à enfoncer sans me faire aucun mal, des épingles dans le gras de la jambe. Nous frappions d'abord les chairs avec notre écritoire à petits coups redoublés, pour en émousser la sensibilité. Nous faisions ensuite entrer l'épingle en la frappant aussi à petits coups redoublés. Quand l'épingle était retirée, on avait peine à trouver le lieu de la piqûre.

aussi bien que des femmes, se concilier les faveurs de la fortune, découvrir les épouses adultères, et se donner, au besoin, du courage, et même de l'esprit et de l'éloquence (*a*).

Avec des prétentions aussi folles, on ne doit pas être surpris que les anciens ayent apporté autant de soin qu'ils le faisaient dans le choix des Aimans, qu'ils en ayent fait la matière favorite de leurs talismans et de leurs philtres amoureux, et que cette substance miraculeuse ait été recherchée avec une égale avidité par les Magiciens, les Cabalistes, les Astrologues et les Alchimistes. Ces derniers sur-tout, dans l'espoir d'y trouver cette panacée universelle, qui était l'objet essentiel de leurs recherches, employèrent avec autant de zèle que d'opiniâtreté, toutes les ressources de leur art mystérieux, pour mieux développer et même pour exalter ses qualités bienfaisantes. A force de calcinations, de sublimations et de digestions, ils parvinrent à en tirer des sels, des huiles, des mannes, des élixirs, des quintessences, remèdes tous prodigieux, et auxquels ils croyaient attacher pour jamais la confiance universelle, en les donnant au public sous le titre relevé de Préparations Magnétiques (*b*).

(*a*) Abr. Ben Hannase, Albert le Grand *Opera physica*, le Jouallier parfait de Boece de Boot, Thouret des vertus médicinales, de l'Aimant, etc. etc. etc. etc.

(*b*) Jean Agricola et P. J. Faber se sont distingués entr'autres après Paracelse, par les travaux qu'ils ont entrepris dans le dessein de multiplier ces sortes de Panacées magnétiques.

Il faut bien remarquer que ces idées extravagantes sur les propriétés de l'Aimant, n'ont pas été soutenues seulement par des hommes vulgaires, et peu ou point versés dans l'étude et dans l'exercice de l'art de guérir; elles ont eu pour défenseurs des Médecins, qui dans leur temps ont joui de la plus grande célébrité, et dont quelques-uns avaient des lumières qui nous étonnent encore (*a*). Ils étaient d'ailleurs très-exercés dans la pratique de l'art, et croyaient avoir distingué dans mille faits, dont ils avaient été les témoins oculaires, des preuves incontestables que leur façon de penser là-dessus n'avait rien qui ne fût très-juste et très-raisonnable.

L'exemple de ces hommes savans et pleins de génie doit nous faire trembler, dès que nous avons à prononcer sur les vertus d'un remède dont la manière d'agir est lente et peu perceptible; à plus forte raison doit-il nous rendre timides et très-circonspects, lorsque nous entreprenons de décider si les Amulettes d'Aimant, remède aujourd'hui si prôné, et qui a été si souvent reprouvé en Médecine, comme on le verra dans les suites, possédent en effet quelques qualités médicamenteuses. Quand on veut

(*a*) On ne peut nier que Paracelse, et sur-tout Van-Helmont, n'ayent été des hommes pleins de connaissances et de génie, quoiqu'ils fussent partisans déclarés du grand œuvre. Ils savaient à-peu-près tout ce qui pouvait se savoir de leur temps. Mais ils avaient l'esprit de leur siècle. Le grand flambeau de la raison n'éclairait pas encore l'horizon des sciences physiques.

se livrer à cette discussion délicate, on ne doit pas perdre de vue cette belle sentence du divin vieillard, qui dit que l'expérience induit aisément en erreur, et que l'art d'apprécier la juste valeur des faits, et de ne pas se faire illusion en les observant, est un art très-difficile; *experimentùm fallax, judicium difficile* (*a*).

Je ne parlerai pas ici de ces temps reculés où l'on dit que les disciples de Zoroastre et d'Hermés Trimégiste, employaient l'Aimant auprès des malades, pour faire sur eux leurs charmes et leurs enchantemens. Il ne faut pas pourtant oublier une chose qu'a remarqué Pline, ce grand adversaire de tous les arts magiques; savoir : que ces arts imaginaires sont sortis du sein de la Médecine, et que les premiers Médecins n'ont été que des Magiciens; *magiam natam è medicinâ nemo dubitat, ac specie salutari irrepsisse* (*b*). Oui, c'est l'inconcevable crédulité de l'homme malade et souffrant, et en-même-temps le désir vif et aveugle d'alléger ses maux, qui ont donné l'être à cette science illusoire, dont l'esprit humain a resté si long-temps infatué, et qui fait encore de nos jours toute la Médecine des peuples sauvages, qui végètent sur les trois quarts du globe.

Les Grecs qui ne furent originairement qu'une colonie égyptienne, portèrent dans leur nouvelle contrée tous les préjugés de la mère-patrie. On voit par Homère (*c*), que dans les temps

---

(*a*) Hyppocrat. sect. 1. aph. 1.

(*b*) V. l'épigraphe qui est en tête de ce Mémoire.

(*c*) Odyssée l. 19. v. 457. Goguet sur l'origine des lois,

héroïques, ils se servaient des charmes pour guérir les plaies. Cela fait présumer avec quelque fondement, que l'usage des talismans et des Amulettes, qui pour lors était si familier parmi les Égyptiens, ne devait pas leur être étranger. Du moins sait-on très-bien par les ouvrages de Platon et d'Aristote (*a*), que dans la Grèce on a connu de bonne heure la propriété qu'a l'Aimant d'attirer le fer, et de lui communiquer sa vertu magnétique. Cette antique notion, les Grecs ne pouvaient guères l'avoir tirée que des Égyptiens, qui devaient leur avoir appris en même temps tous les usages superstitieux et médicinaux qu'on faisait en Égypte de ce minéral.

Dès que les Grecs, profitant peu-à peu de leur liberté, et excités d'ailleurs par les douces influences d'un climat fertile et délicieux, se furent livrés, d'après leur propre génie, à la culture des arts et des sciences, on vit leur foi aux enchantemens et aux Amulettes se dissiper insensiblement; ils voulurent avoir des remèdes plus réels pour traiter leurs maladies.

Hippocrate sur-tout, dont le grand système

---

des arts et des sciences. t. 4: Le Clerc hist. de la Méd. prem. part. liv. 1.

(*a*) Platon, entr'autres, dans son dialogue *de furore poetico*, parle d'une espèce de chaîne qu'on faisait de son temps avec un anneau de fer aimanté qui attirait à lui un autre anneau, et celui-ci un troisième. Ainsi par simple adhésion magnétique se formait une série de grand nombre de chaînons. Pour faire cette expérience, il fallait que l'art du Magnétisme fut plus perfectionné qu'on ne le croit communément.

fut toujours de ne s'entêter d'aucun système, et qui ne fonda les principes de sa pratique, que sur une observation réfléchie, rejeta de ses traitemens, sans aucun égard pour les préjugés populaires, toutes ces récettes admirables. Ce n'est pas qu'il fût naturellement ennemi des remèdes qui pouvaient avoir cours parmi les gens du peuple; au contraire, il recommande très-expressément de ne pas les mépriser indistinctement. Mais il exige que le Médecin toujours dirigé par la raison, ne les adopte qu'autant qu'ils se trouvent justifiés par une expérience rigoureuse.

En proscrivant ainsi les Amulettes, cet excellent observateur proscrivit en-même-temps, et sans aucune restriction, l'usage de la pierre d'Aimant, employée comme tel. Il ne jugea pourtant pas à propos de l'exclure entièrement du nombre des remèdes. On voit qu'il s'en servait lui-même extérieurement comme d'un bon astringent et d'un tonique salutaire, à-peu-près dans les mêmes cas où nous employons encore aujourd'hui toutes les substances ferrugineuses (*a*). Mais avant de s'en servir, il commençait toujours par la réduire en poudre subtile; c'est-à-dire, par lui ôter toute sa vertu magnétique, en laquelle il est bien clair qu'il n'a eu jamais la plus petite confiance.

(*a*) Le seul endroit où je trouve qu'Hippocrate ait recommandé l'Aimant, c'est dans son traité *de his quæ uterum non gerunt*. Avec cette pierre pulvérisée et le plomb, il formait de Pessaires qu'il trempait dans du lait de femme et qu'il introduisait dans le vagin pour resserrer le col de la matrice et prévenir l'avortement.

Si on se donne la peine d'examiner les auteurs, soit Grecs, soit Latins, qui ont écrit sur la Médecine, depuis Hippocrate jusques vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne, on verra que dans cette longue période, les Médecins ne se sont guères écartés de l'opinion de ce grand homme, sur la valeur des Amulettes en général, et qu'ils se sont accordés totalement avec lui sur celle des Amulettes d'Aimant en particulier. Dioscoride, Pline et Galien (*b*), qui ont eu occasion de parler, dans des articles séparés, des vertus médicamenteuses de l'aimant, le comparent tous, quant à cet objet, à la pierre Hématite, et ne reconnaissent en lui, comme dans cette dernière pierre, qu'une qualité stiptique et dessicative. Ces auteurs, à l'exemple d'Hippocrate, ne prescrivent l'aimant que comme remède extérieur, et ne l'emploient comme lui qu'après l'avoir mis en poudre.

Dioscoride a été le seul d'entr'eux, qui donna intérieurement l'Aimant pulvérisé, dans le dessein de purger les humeurs grossières et mélancoliques. Sans doute qu'il associait alors à cette poudre quelque autre ingrédient, qui lui prêtait sa vertu purgative : car il est très-certain que par lui-même l'Aimant n'est pas purgatif ; à moins que par accident il n'entre dans sa composition des hétérogénéités minérales, accident qui a pu fonder le sentiment de certains qui

(*a*) V. chacun de ces anciens auteurs dans leurs traités des médicamens simples. Pline conseille sur-tout l'Aimant en poudre, pour arrêter l'épiphore et pour dessécher les plaies faites par brûlure.

l'ont cru réellement capable de donner des coliques (*a*).

Non-seulement Celse, Arœtée et Cœlius Aurelianus, ne disent rien des Amulettes magnétiques, mais encore on voit en lisant les ouvrages précieux que ces Médecins nous ont laissés, que de leur temps l'Aimant était d'un usage très-borné dans la pratique, et que ce n'était que fort rarement qu'il était employé, même en qualité de simple topique astringent. Qui plus est, dans ces temps encore voisins de celui d'Hippocrate, et qu'on peut regarder comme une extension de l'âge d'or de la Médecine, les bons Médecins négligèrent entièrement toutes ces applications mystérieuses, auxquelles les peuples anciens avaient attaché un si grand intérêt, et qui n'étaient plus en crédit que parmi la populace. Il se trouva pourtant de temps en temps quelques esprits singuliers, qui firent des efforts pour les rétablir dans leur ancienne splendeur. On vit un Archigène, en cela repris par Galien (*b*), vanter certains Amulettes pour guérir les maux de tête : Caton, qui écrivit si sensément sur l'agriculture, crut encore qu'on pouvait remédier aux dislocations et à la fracture

(*a*) Sennert prax. med. lib. 6. pars 6. cap. 6. Cet auteur parle en cet endroit, d'après les observations de *Garzias ab Horto*, de la vertu qu'on attribuait à l'Aimant de conserver l'homme dans l'état de jeunesse, et de l'usage où étaient les Rois de l'Isle de Ceylan, de se faire servir leurs alimens dans des vases d'Aimant, afin de rester longtemps jeunes.

(*b*) De compositione medicamentorum localium.

des os, en prononçant sur les malades certains mots barbares, qui passaient pour être sacrés (*a*). Après eux vint Quintus Serenus, Médecin et Poëte, qui vivait sous Gordien, dont il avait été Précepteur, et dont il fut ensuite Médecin. Il pensait que pour guérir certaines fièvres malignes, il suffisait d'appliquer sur le corps du fébricitant, un billet où devait être écrit dans un certain ordre très-symétrique, le mot sacramentel Abracadabra (*b*). Mais ces exemples ne furent pas contagieux, et la Médecine sut se conserver long-temps dans sa simplicité primitive.

Ce qu'il y eut de Médecins un peu distingués sous les premiers Empereurs, se tenaient si fort en garde contre ces sortes d'erreurs populaires, que, tandis que Julien l'Apostat se livrait scandaleusement à toutes les puérilités de la magie, et se rendait également méprisable par sa crédulité et par son incrédulité, Oribase son Médecin, son ami et même son favori, ne put se laisser séduire par cet exemple domestique et imposant. Il tâcha d'écarter toujours de la pratique de son art les remèdes superstitieux, dont

---

(*a*) De re rusticâ cap. 160.

(*b*) Q. Sereni sammonici Medicina, carmen. Cet auteur, en parlant de la fièvre hémitritée, donne cette manière d'écrire ce billet.

Inscribis chartæ quod dicitur Abracadabra ;
Sæpiùs et subter repetis, sed detrahe summum ;
Et magis atque magis desint elementa figuris.
Singula quæ semper rapies et cætera figes,
Donec in angustum redigatur littera conum.

. . . .

l'usage commençait à devenir général (*a*). On peut voir entr'autres, dans les préceptes de Médecine que cet auteur traça pour son fils, que s'il n'avait pas le génie observateur qu'on admire dans plusieurs de ses prédécesseurs, il ne manqua ni de jugement ni de courage, puisqu'il sut se préserver de l'enthousiasme fanatique, qui infestait déjà toutes les sciences.

Il est donc constant que pendant environ huit cents ans consécutifs, qui se sont écoulés depuis Hippocrate jusqu'à Oribase inclusivement, ce que l'on appele aujourd'hui la science du magnétisme, passa parmi les bons Médecins, pour une doctrine absolument imaginaire. Non-seulement ces gens habiles, sur-tout en ce qui appartenait à l'observation, ne crurent pas devoir mettre le magnétisme au nombre des remèdes; mais même ceux qui moins instruits ajoutèrent quelque foi aux Amulettes, ne pensèrent jamais à choisir la pierre d'Aimant, pour en

---

(*a*) On fait allusion ici principalement à son *Synopsis* de Médecine, qu'il adressa à son fils. Cet ouvrage est rempli de bonnes choses; on n'y trouve aucun de ces remèdes puériles dont on se servait si communément de son temps, et dont *Sextus*, Médecin et Philosophe platonicien, nous a laissé un catalogue dégoûtant dans son petit livre *de Medicinâ ex animalibus*. Dans un autre ouvrage adressé à l'empereur *Julien*, Oribase parle de l'Aimant, et ne fait que copier là-dessus Dioscoride. Il avoue pourtant, quelques lignes après, qu'il lui semblait que le jaspe verd en amulette soulageait les maux d'estomac. Il paraît même croire que la serpentine, *Ophites*, pouvait être utile pour guérir la morsure des serpens.

faire la matière de ces vaines applications : tant on mettait alors de différence entre agir sur le fer et changer l'état des corps animés ; entre magnétiser une aiguille et guérir une maladie.

Après cette réflexion, j'en viens aux raisonnemens suivans, qui me paraissent avoir une grande force contre l'utilité du magnétisme en Médecine.

1°. La crédulité extrême et bien connue des premiers peuples, qui s'avisèrent d'appliquer des pierres d'Aimant sur leurs malades, et leur ignorance absolue en fait de physique expérimentale, font croire aisément que leur pratique et leur façon de penser sur les vertus secrètes de ce minéral pour la guérison des maladies, n'étaient rien moins que le fruit d'une méditation profonde, et d'une observation fine et délicate. On n'ignore pas que la Médecine n'était parmi eux, qu'un amas de superstitions ridicules, dont les formules étaient la plupart répandues dans le public, et étaient mises en usage sur le conseil du premier venu. Platon qui avait parcouru l'Égypte en philosophe, a fait allusion à cet état de la Médecine chez les anciens peuples, lorsqu'il a dit ironiquement que toute l'Égypte était Médecin, *totam Ægyptum medicum fuisse* (*a*). Or, dire une pareille chose du peuple le plus ingénieux de l'antiquité, ou dire que dans ce temps il n'existait pas encore de vraie Méde-

(*a*) cette remarque est de M. Tronchin, qui dit dans sa préface à l'édition qu'il nous a donnée des œuvres du fameux Baillou, *artem sanandi adeò coluerunt Ægyptii, ut totam Ægyptum medicum fuisse dixerit Plato.*

cine, cela revient à-peu-près au même. D'ailleurs si, comme il est évident, les Perses, les Chaldéens et les Égyptiens, se sont trompés en attribuant à certains caractères, à certaines figures, à bien des corps naturels, et même à de simples sons articulés, un pouvoir médical qui n'exista jamais; par quel caprice auraient-ils été plus difficiles à l'égard des Amulettes d'Aimant, et ne se seraient-ils déterminés à en adopter l'usage, qu'après avoir fait des recherches inquiètes et scrupuleuses sur leur efficacité? Non, leur imagination faisait toute la vertu de leurs médicamens; et si l'Aimant passa parmi eux pour un remède éminent, c'est que leur ame, pour ainsi dire, toute neuve, était frappée des singulières propriétés que leur présentait ce minéral privilégié. Ce spectacle fit naître en eux des sentimens bien naturels d'étonnement et d'admiration; et chez des gens peu instruits, il n'y eut jamais loin de l'admiration à l'enthousiasme, et de l'enthousiasme à l'exagération et par conséquent à l'erreur. Il suit de là que c'est aujourd'hui se faire illusion à soi-même, que de regarder l'usage antique des Amulettes d'Aimant, comme une preuve sérieuse de l'utilité du magnétisme en Médecine.

2°. Si les Amulettes magnétiques eussent eu en effet quelques qualités médicamenteuses, le flambeau d'une saine critique et d'une observation curieuse n'eût servi qu'à les mettre dans un plus grand jour, et à les faire mieux reconnaître. D'où vient pourtant que la Grèce savante les rejeta avec mépris, et les condamna au plus profond oubli? Comment Hippocrate, ce judicieux appréciateur des mouvemens curatoires

de la nature et de l'effet des médicamens, ne sut-il pas du moins distinguer les applications magnétiques des autres Amulettes, et ne conserva-t-il pas à la Médecine un remède si estimé avant lui, et dont sa grande expérience devait, ce semble, lui faire sentir mieux qu'à tout autre les avantages? Pourquoi enfin, pendant un si grand nombre de siècles, tant d'habiles Médecins et tant d'observateurs éclairés se sont-ils obstinés à ne pas ouvrir les yeux sur les vertus miraculeuses, qu'on avait autrefois généralement reconnues dans le magnétisme, et se sont-ils bornés, quoiqu'ils eussent tous les jours l'Aimant entre les mains, à l'employer uniquement comme remède ferrugineux? On ne dira pas sans doute que dans ces temps heureux où la Médecine d'observation brilla avec tant d'éclat, on jugea moins sainement des vertus réelles de ce minéral, qu'on ne l'avait fait dans les siècles d'ignorance et de superstition qui les avaient précédés. Il faut donc convenir que les Amulettes d'Aimant furent condamnées en connaissance de cause et par des juges compétans : d'ailleurs l'acquiescement long et général dont cet arrêt de proscription fut suivi, aurait dû lui communiquer une autorité permanente et absolue dans l'esprit des Médecins et dans celui des peuples.

Malgré cette forte barrière, qui semblait si propre à bannir pour jamais les Amulettes d'Aimant de la Médecine, l'on parvint cependant à les y introduire. Mais les circonstances qui précédèrent et accompagnèrent cette introduction, sont seules capables d'inspirer de grands soupçons sur la bonté du remède.

Déjà les troubles sans cesse renaissans de

l'Empire romain, troubles dont l'origine remontait à la mort des premiers Césars, avaient insensiblement affaibli le goût des bonnes études. Tous les esprits s'étaient tournés du côté des armes, et les Médecins livrés la plupart à un pitoyable empirisme, semblaient oublier de plus en plus qu'Hippocrate avait existé, et que leur art sublime et intéressant ne pouvait se soutenir que par les efforts combinés de l'expérience et de la raison. Peu-à-peu on avait vu les Amulettes passer des mains du peuple dans le cabinet de quelques savans, lorsque Aetius vint les consacrer par son suffrage et par ses écrits.

Ce Médecin qui fut oriental d'origine, passa toute sa jeunesse, et fit ses études à Alexandrie, ville où il se fixa ensuite pour y exercer sa profession. Vivant au milieu d'un peuple fameux de tout temps par ses préjugés en tout genre et sur-tout par ses superstitions médicales, il suça pour ainsi dire avec le lait, et se rendit propres toutes les erreurs du sol. Il n'est pas bien merveilleux qu'il ait tâché ensuite de les étendre par ses ouvrages, où l'on voit à chaque instant les sages préceptes de la Médecine grecque bizarrement amalgamés avec les pratiques égyptiennes les moins sensées.

La foi d'Aetius pour les Amulettes n'est pas médiocre; il aimait de préférence ceux qui étaient tirés du règne minéral. Selon lui, le jaspe verd, porté vers la région de l'estomac, charme et enlève toutes les maladies de ce viscère. La pierre de lait, *Galactites*, étant suspendue au col des enfans, rend leur dentition facile : la pierre d'aigle est plus utile encore; elle fait accoucher sans peine et sans douleur,

sine dolore, et fournit un moyen infaillible pour découvrir les voleurs qui, malgré tous leurs efforts, ne sauraient, dit-il, avaler du pain, où l'on a mêlé secrètement de cette pierre pulvérisée (*a*). Toutes ces choses et mille autres semblables, il les donne pour certaines et pour éprouvées. On peut les employer désormais avec toute sécurité.

Mais lorsque cet auteur crédule en vient aux vertus qu'il attribue aux Amulettes d'Aimant, il ne parle plus avec ce ton d'assurance, et craint même d'invoquer, pour les confirmer, le témoignage de son expérience personnelle. Il dit bien que ce minéral porté seulement à la main, a le pouvoir de dissiper les douleurs de la Goutte et toute espèce de maladies convulsives. Mais il n'appuye son assertion là-dessus que sur l'autorité équivoque de la tradition, *tradunt* (*b*). Une telle réserve dans un Médecin si aveuglément disposé à croire à toutes les traditions égyptiennes, me paraît singulière et digne de remarque. Pourquoi adoptant avec une si grande facilité tant d'autres espèces d'Amulettes, ne le voit-on ainsi hésiter à s'expliquer que sur les seuls Amulettes d'Aimant; quoique ces derniers fussent regardés en Égypte comme les plus efficaces, ou du moins qu'ils fussent les seuls dont les vertus médicales pouvaient être présumées avec quelque vraisemblance ? Je ne puis trouver à cette question qu'une solution plausible, que je crois devoir ne pas omettre.

(*a*) Tetrabiblos 1. serm. 2. cap. 32.

(*b*) Ibid. cap. 25.

Dans bien des maladies, autres que la Goutte et l'Épilepsie, pour lesquelles Aetius avait pu se servir de divers Amulettes, il devait lui avoir été facile de confondre des améliorations accidentelles, avec les effets que la prévention lui faisait attendre de ces vaines applications, et de rapporter par erreur à des *Periaptes* sans vertu, des changemens dus uniquement au jeu caché, mais toujours agissant, des parties organiques, ou même à quelque révolution morale.

Mais dans des maladies telles que la Goutte et l'Épilepsie, l'illusion n'était pas aussi facile. Ces deux sortes d'affections sont, quand elles ont eu le temps de se bien former, d'une nature très-tenace et très-réfractaire. Leur marche offre le plus souvent une uniformité et une monotonie qu'aucun remède ne peut, pour ainsi dire, déconcerter. Pour vaincre cette résistance opiniâtre et cette espèce d'immobilité, les Égyptiens avaient sans doute pensé qu'il ne fallait pas moins que leurs Amulettes les plus vigoureux. Il faut croire que c'est pour cette raison qu'ils avaient reservé à l'Aimant ce triomphe glorieux autant que difficile.

Il est encore très-probable qu'Aetius, entraîné par la croyance publique, tenta plus d'une fois contre ces maladies redoutables, les Amulettes magnétiques, et qu'il n'en obtint aucun effet même apparent. Un Médecin moins prévenu eût conclu de cela seul, que les vertus spécifiques dont on croyait à Alexandrie que l'Aimant était pourvu, n'étaient qu'une pure supposition. Mais étant disposé comme il l'était, mille raisons spécieuses durent se présenter à son esprit pour l'empêcher de secouer le préjugé. Celui-ci devait

devait lui paraître d'autant plus respectable, qu'il était plus ancien et plus généralement répandu. D'ailleurs, pouvait-il dire, quelque inexactitude imperceptible, soit de ma part, soit de la part de mes malades, peut bien s'être glissée dans mes tentatives ? Enfin, aucun titre pour lui n'était capable de l'emporter sur l'autorité de la tradition nationale.

Quoi qu'il en soit de ces inductions qui me paraissent découler bien naturellement des expressions respectives d'Aetius, sur la vertu de ses divers Amulettes, il n'est pas moins certain que ce Médecin a adopté les applications magnétiques sans aucune expérience de son crû, qu'il n'a annoncé leurs vertus merveilleuses que sur de simples bruits populaires, et qu'il a puisé tout ce qu'il en savait dans des sources, on ne peut plus suspectes, puisque c'est parmi les fables égyptiennes.

Je sens bien qu'on peut m'objecter ici, que si Aetius a cru trop légèrement aux vertus des Amulettes d'Aimant, on ne saurait guères faire le même reproche à bien d'autres auteurs qui ont suivi son sentiment à ce sujet; par exemple, à Marcellus Empiricus, qui presque contemporain de ce Médecin, employait à Bordeaux l'Aimant suspendu au col, contre toute sorte de maux de tête; à Alexandre de Tralles, qui dans le sixième siècle faisait grand cas des applications magnétiques, pour préserver et guérir de la Goutte : et à tant d'autres Médecins, soit Juifs, soit Arabes, soit Chrétiens, qui dans des temps postérieurs ont si fort vanté ce remède, et l'ont employé avec tant de sécurité contre bien des maladies. Je vais tâcher de répondre à cette

objection spécieuse par les réflexions suivantes.

1°. Marcellus *Empiricus*, qui mérita son surnom à cause du système fautif de Médecine auquel il s'attacha, devait par son système même n'être pas fort difficile sur les récettes, sur-tout quand elles venaient d'un homme aussi célèbre que le fut dans son temps Aetius. L'espèce de timidité avec laquelle ce dernier s'était expliqué sur les Amulettes d'Aimant, et l'autorité incertaine dont il s'était contenté d'étayer leurs vertus médicales, au défaut d'expérience, empêchèrent Marcellus de le recommander lui-même à son exemple, contre la Goutte et les convulsions. Il aima mieux se borner prudemment à les employer et à les conseiller pour des maux passagers et de peu d'importance, et dans le traitement desquels il est fort aisé de se méprendre sur le véritable effet des remèdes.

2°. On doit observer que Paul d'Egine, qui vécut entre Marcellus Empiricus et Alexandre de Tralles, et qui dans un ouvrage assez étendu a passé en revue toutes les maladies et tous les remèdes, ne dit pas un seul mot des Amulettes d'Aimant, quoiqu'il ajoutât une foi entière aux Amulettes en général, et qu'il en ait désigné de plusieurs espèces et pour plusieurs maladies. Cette omission est d'autant plus remarquable, que dans cet ouvrage il se trouve un article spécialement consacré aux vertus médicales de l'Aimant. Certainement Paul d'Egine, auteur très-instruit pour son temps, connaissait ce qu'Aetius et Marcellus Empiricus avaient déjà écrit sur les Amulettes magnétiques. Son silence là-dessus ne peut être expliqué, qu'en disant que ce Médecin avait fait lui-même des essais

avec ce prétendu remède, et que le défaut absolu de succès le lui avait fait regarder comme chimérique.

3°. La confiance qu'Alexandre de Tralles témoigne pour les talismans et les Amulettes, rend infiniment suspectes toutes ses assertions sur les vertus anti-podagres de l'Aimant employé à l'extérieur. Pour prouver ce que j'avance, je n'aurais qu'à rapporter quelques-unes des applications ridicules, qu'il donne comme des remèdes sûrs contre certaines maladies (*a*). Mais il suffira de faire observer qu'en indiquant les Amulettes d'Aimant, comme préservatif et curatif de la Goutte, il ne craint pas d'assurer de suite que la pierre d'aigle, ainsi que les racines de Cotyledon, ont le même pouvoir, et peuvent dans ce cas remplacer l'Aimant lui-même. Cela seul fait assez voir que ce Médecin ne s'amusait pas à expérimenter, qu'il n'était pas délicat sur les nouveaux remèdes, et que ce qu'il dit de l'Aimant, ne peut rien prouver en sa faveur.

4°. Il n'est pas surprenant qu'après l'irruption

(*a*) Voici selon cet Auteur un préservatif assuré contre la Goutte. *In laminam auream, lunâ desinente, quæ sequuntur inscribito, gestatoq. ad talos, meu, treu, mor, phor, teux, za, zon, phé, lou, chri, ge, ze, on. Quemadmodum sol in hisce nominibus firmatur et quotidie renovatur, irà hoc figmentum confirmatur quemdamodum priùs, jam, jam, citò, citò; ecce enim magnum nomen dico, in quo conquiescentia firmantur iaz, aziph, zion, threux, bayny, choog. firmate hoc figmentum jam, jam, citò, citò, ut erat priùs.........* En voilà assez pour donner une idée de la Médecine d'Alex. de Tralles, de art. med. lib. II. sub finem.

des Arabes en Europe, les idées outrées qu'on avait eues déjà sur les vertus de l'Aimant en Amulette, se soient accrues subitement, et ayent trouvé créance parmi plusieurs Médecins. L'ignorance et le fanatisme se répandirent avec ce peuple guerrier sur la surface de la terre, et y régnèrent autant que lui et même long-temps après. Son goût décidé pour les sciences occultes porta tous ceux qui voulaient s'occuper de la Médecine, à cultiver l'Astrologie judiciaire et l'Alchimie. L'on vit presque l'art de guérir, devenir une seconde fois un art tout magique; et l'on peut appliquer à tout le temps qui s'écoula depuis le sixième siècle jusqu'au seizième, ce qu'un bon Médecin moderne a dit si énergiquement du siècle d'Averrhoës, auteur à qui nous devons le Bézoard oriental, cette chimère brillante, dont la fortune surpassa encore toute celle des remèdes magnétiques. *Vix erat vestigium artis, sensus communis passus est eclipsim* (*a*).

J'ose le dire ici, on dégrade l'art de guérir, lorsque pour accréditer un remède déjà assez suspect par lui-même, on va chercher des témoignages encore plus suspects, dans un temps de vertige et d'erreur où la vraie observation était absolument méconnue, et dans des écrits où quelque vérité rencontrée, ce semble, par hasard, se trouve toujours perdue dans un tas d'absurdités qui font frémir le bon sens.

D'abord, on ne s'était formé que des pensées bornées et très-confuses sur la théorie de l'Ai-

---

(*a*) Tronchin dans sa préface aux œuvres de Baillou.

mant, et sur les vertus qu'on lui supposait comme substance magnétique. Les uns croyaient avec Thalés que cette pierre était vraiment animée, qu'elle se complaisait dans la société du fer, et que l'esprit qui la vivifiait pouvait répandre des influences bonnes ou mauvaises sur les autres corps animés de la nature (*a*). Plusieurs s'en tenaient aux idées encore plus obscures de Platon, qui ne regardait pas l'adhésion du fer à l'Aimant, comme l'effet d'une véritable attraction, mais qui attribuait tous les phénomènes magnétiques et électriques, à je ne sais qu'elle horreur du vuide (*b*). La plupart cependant, dociles aux leçons d'Aristote, aimaient mieux rapporter toutes les opérations du magnétisme à certaines qualités occultes et inexplicables, desquelles dépendaient, selon ce philosophe, les sympathies et les antipathies, qu'on supposait généralement entre les divers corps naturels; ou tout au plus à certaines vapeurs qui s'exhalaient de l'Aimant, et pénétraient les corps environnans qui avaient quelque rapport d'analogie avec elles (*c*).

Mais dès qu'on eut découvert la polarité de cette pierre métallique, ce qui eut lieu, à ce qu'on croit le plus communément, vers le dou-

(*a*) Veteres Philosophi chaldæi, ægyptii et faniores græci mundum totum animâ quâdam præditum esse docuerunt. Quare Thales non sine causâ animatum lapidem magnetem esse voluit. J. Hen. Alstedius Encyclopedia t. 4. lib. 35. sect. 6. §. 21. de Magnetographiâ. Gilbertus Philosophia nov. de Magnete, etc. etc.

(*b*) Timœus, vel de naturâ. Lugduni 1548. pag. 493. col. 1. versus medium.

(*c*) Guill. Gilbertus... Kirker... Levinus Lemnius etc.

zième ou treizième siècle, les idées sur le magnétisme s'agrandirent tout-à-coup : un vaste champ s'ouvrit devant l'imagination des Physiciens, c'est-à-dire, des Médecins; car alors on ne distinguait pas la Médecine de la Physique : l'une et l'autre n'étaient guères connues que de nom. L'Aimant dont les Pôles répondent à-peu-près aux deux Pôles du monde, fut regardé désormais comme un être important, qui était en correspondance avec toute la nature. On crut voir à découvert et sans énigme, un fluide subtil et rapide qui, circulant du nord au sud dans le grand tout, et recevant dans les corps aimantés une énergie toute particulière, unissait entr'elles les diverses parties de l'univers, et assujétissait en quelque façon le monde entier à l'action de ces pierres privilégiées. Bientôt la terre elle-même ne fut plus qu'un Aimant, ainsi que tous les orbes célestes ; et l'agent qui fait tourner l'aiguille d'une boussole, devint le lien de tous les êtres et le mobile universel.

Ces idées, toutes gratuites qu'elles étaient, ne laissaient pas d'avoir une certaine sublimité qui plaisait à l'imagination; d'ailleurs, elles s'accordaient trop bien avec ce que l'on pensait depuis quelque temps dans le monde sur les Amulettes d'Aimant, pour n'être pas favorablement accueillies. Aussi l'enthousiasme pour les remèdes magnétiques se tourna-t-il alors en une espèce de fureur. Les Alchimistes Arnauld de Villeneuve, Paracelse et Van-Helmont, firent successivement les plus grands efforts pour en accréditer l'usage, et pour en augmenter l'efficacité ; tandis que les Gilbert, les Kirker, les Rober-Boyle et même le grand Descartes, assuraient dans des

systèmes aujourd'hui presque oubliés, que la clef de tous les phénomènes terrestres et célestes se trouvait dans le magnétisme, tout comme on a vu de nos jours l'ingénieux Comte de Tressan, soutenir par un luxe d'esprit, qu'elle résidait dans l'électricité.

Il s'en faut bien pourtant que même dans les temps les plus ténébreux de l'École Arabe, tous les Médecins aient cru aux vertus secrètes et médicamenteuses de l'Aimant. Mesué qui, dans sa matière médicale, parle en particulier de ce minéral comme remède, ne reconnaît en lui d'autres vertus que celles dont avaient parlé Pline, Dioscoride et Galien, auteurs dont il copie à-peu-près les expressions là-dessus. L'on peut voir en lisant les ouvrages des autres Médecins Arabes, que si Serapion et Haly Abbas, ont dit quelque chose sur les qualités occultes de l'Aimant, ces qualités semblent avoir été entièrement méconnues par Avicene, Rhasés, Avenzoar et nombre d'autres Écrivains de cette nation, qui nous ont laissé sur la Médecine des compilations aussi indigestes que volumineuses.

Les Bernard Gordon du quatorzième siècle, et les Valescus de Taranta du quinzième, gens qui avaient hérité de toute la crédulité des Arabes, ainsi que de leur polypharmacie et même de leurs talismans, ne paraissent pas avoir fait plus de cas qu'eux des applications magnétiques, sur lesquelles ils ont gardé un profond silence. On voit par-là, que la foi en ces applications n'a jamais été parmi les gens de l'art un mal épidémique et fort contagieux.

En effet, les ouvrages très-nombreux de Médecine clinique, qui ont été composés dans le

cours du seizième siècle et le commencement du dix-septième, font voir que la doctrine éblouissante du magnétisme médical, n'influa en général que fort peu sur la pratique de l'art, dans le temps même qu'elle faisait le plus de bruit parmi les savans, et que certains Médecins la préconisaient avec le plus d'éclat. A cette heureuse époque le goût de l'observation, anéanti depuis si long-temps, renaissait tous les jours à mesure qu'on lisait et qu'on commentait Hippocrate. On écoutait bien encore les faits merveilleux, on aimait et on admirait les systèmes hardis et les opinions paradoxales. Malgré cela, les applications et les autres remèdes magnétiques perdaient chaque jour de leur crédit parmi les Praticiens, parce qu'on consultait enfin l'expérience avec réflexion, et que l'expérience quotidienné ne faisait voir aucun des prodiges qu'on avait fait attendre de leur usage.

Il est bien assuré que vers le milieu du dernier siècle, on n'avait plus foi aux Amulettes, pas même à ceux de l'Aimant. Ces remèdes phantastiques avaient éprouvé dès-lors le même sort qu'ils avaient eu deux mille ans auparavant sous Hippocrate. Dans les deux cas, la réflexion avait fait taire le préjugé, et le vrai savoir avait dissipé les prestiges de l'impéritie, ou d'une fausse science, qui en Médecine est encore plus dangereuse que l'ignorance même. Au temps dont il est à présent question le magnétisme médical était si fort décrié, que dans les boutiques pharmaceutiques on ne trouvait plus aucune de ces Panacées d'Aimant, qui, cent ans auparavant, avaient passé pour miraculeuses. L'emplâtre Opodeldoch de Paracelse était le

seul remède magnétique qui fut resté à la Médecine : les Chirurgiens l'employaient encore comme anti-septique et mondificatif, à raison des substances résineuses qui entrent dans sa composition. Mais on n'ajoutait plus foi, même aux Boece de Boot, lorsqu'ils protestaient avec une ingénuité séduisante, et d'après leur propre expérience, que ce topique guérissait en peu de temps les plaies les plus compliquées (*a*).

Cette seconde chûte du magnétisme médical était une grande leçon pour les Médecins ; elle devait leur faire sentir mieux que jamais, qu'en Médecine on ne peut trop se méfier des apparences, et qu'il est toujours dangereux de tirer des conséquences pratiques des opinions systématiques, qu'il plaît aux Physiciens d'avanturer. Du moins fallait-il espérer qu'à l'avenir, ils ne se laisseraient plus surprendre par tout ce que l'enthousiasme et l'amour de la nouveauté pourraient hasarder encore sur les vertus occultes de l'Aimant. En effet, cette espérance ne fut pas entièrement vaine.

Pierre Borel, mon ancien compatriote, fit imprimer à Paris en 1658, plusieurs Centuries d'observations médicales, où il tâchait de faire revivre les vieilles opinions sur les Amulettes magnétiques. C'était un homme de savoir et de génie ; mais on n'a qu'à lire l'ouvrage en question, pour être convaincu qu'il courait après les choses extraordinaires, et qu'il voyait tout du côté du merveilleux. Il prétendait avoir vu la manie céder à l'application d'une pierre d'Ai-

(*a*) Gemmarum et lapidum hist. lib. 2. cap. 254.

mant; et que la suffocation histérique, les maux des yeux, des dents et des oreilles, étaient aussi guéris à l'approche de ce minéral, ou même d'un simple fer aimanté (*a*).

Borel était avantageusement connu dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages, et son autorité devait avoir un très-grand poids en Médecine. En effet, ses Centuries furent reçues avec applaudissement; mais il ne paraît pas que sa façon de penser sur l'Aimant lui ait attiré des sectateurs. Dans ce moment, les imaginations étaient trop refroidies sur cette matière, pour qu'on pût se faire illusion dans les expériences, qu'on ne manqua pas de tenter à Paris et ailleurs d'après ce Médecin. Pour cette fois, le magnétisme expira dans son berceau.

On ne dira pas que cette troisième chûte des Amulettes d'Aimant fût l'effet de l'insouciance des savans, et de leur peu de zèle pour les choses utiles, puisque c'est à-peu-près vers ce temps là même, que le père Mersenne, Cabœe, Roberval, Toricelli, Galilée etc. etc., illustraient la Physique, et que la Médecine faisait chaque jour des progrès rapides par les travaux des Harvée, des Pequet, des Bartholin, des Sydenham et de tant d'autres infatigables scrutateurs de la nature animale, qui donnèrent à l'art plus de lustre encore qu'il n'en avait eu dans les plus beaux siècles de la Grèce. D'ailleurs, l'ingénieux Molière tenait alors tous les Médecins en échec, par le ridicule dont il les couvrait à pleines mains, et ne contribuait pas

---

(*a*) Cent. 3. observ. 36 et 80. Cent. 4. observ. 75.

peu par l'excès même de ses plaisanteries, non-seulement à préserver la Médecine des erreurs nouvelles qui auraient pu s'y glisser, mais encore à hâter le retranchement de celles qui s'étaient comme identifiées avec elle dans des temps moins prospères.

Plus de cent ans se sont écoulés depuis Borel, sans qu'on se soit occupé des Amulettes magnétiques; et tandis que les Physiciens n'ont cessé de travailler, par des expériences curieuses et multipliées, à étendre nos connaissances sur les propriétés réelles de l'Aimant; qu'ils ont trouvé des moyens pour porter à un degré surprenant la vigueur des aciers aimantés, et que plusieurs d'entr'eux ont, avec ce nouveau secours, poursuivi pour ainsi dire à la piste, les moindres parcelles de fer qui entrent dans la contexture des corps naturels, les Praticiens sont restés spectateurs tranquilles de leurs efforts. Après tant d'illusions, ils étaient fermement persuadés, comme tous les savans, que le fer est en effet la seule matière connue, sur laquelle l'Aimant puisse exercer son action, et que l'agent magnétique, quel qu'il soit, n'a aucune prise sur le corps animal, et ne peut changer, ni en bien, ni en mal, l'état physique de ses parties. (*a*).

(*a*) Pendant la durée des cent ans dont il s'agit ici, il a bien paru de temps en temps quelques observations isolées en faveur du magnétisme médical, comme on peut le voir dans l'ouvrage de MM. Andry et Thouret. Mais ces observations n'ont fait dans le temps qu'une sensation éphémère, et n'ont jamais attiré la confiance des Praticiens, qui paraissent les avoir constamment négligées, ou même rejetées comme fabuleuses.

Ce ne fut qu'en 1765, qu'on vit proprement le magnétisme faire tout-à-coup une nouvelle explosion par les soins de M. Klarich, Médecin et Physicien à Gottingue. Il publia pour lors l'histoire de plusieurs guérisons, qu'il attribuait à l'application de quelques aciers qu'il avait aimantés, selon la nouvelle méthode de Mitchel et de Canton. L'autorité de ce savant, et ses observations dont les feuilles publiques ne cessaient de retentir, excitèrent d'abord une fermentation générale, et furent l'occasion de bien des tentatives. Plusieurs Médecins de diverses nations qui travaillèrent d'après M. Klarich, et qui crurent comme lui avoir guéri ou soulagé des malades avec des aciers aimantés, s'empressèrent tour-à-tour de se glorifier de leurs prétendus succès par la voie des journaux, dont les auteurs sont toujours curieux de recueillir tout ce qui peut frapper le goût des lecteurs par sa nouveauté. En France pourtant, M. d'Arquier, savant Astronome de Toulouse, fut le premier et le seul que je sache, qui s'occupa pour lors de cet objet, et qui fit part au public de ses observations en faveur du magnétisme pour la cure des maladies (*a*). D'ailleurs, le bruit que fit ce nouveau moyen de guérison, quoique très-considérable dans les premiers momens, ne fut pas de longue durée : quelques années suffirent pour le faire entièrement tomber.

Voici ce qu'écrivait en 1769, sur le magné-

(*a*) Lettre à M. de la Lande, célèbre Astronome de Paris, laquelle se trouve insérée dans la bibliothèque des sciences et beaux arts, pour l'année 1766.

tisme médical, le célèbre Abbé Nolet, ce zélateur de la Physique expérimentale : il s'était occupé depuis peu, avec MM. de Lassone et Cosnier, de l'électricité médicale, dont il avait trouvé que les vertus curatoires avaient été exagérées; et quelque temps auparavant il était parvenu à jeter dans un décri total les *Intonocatures* d'Italie, genre de Charlatanerie que plusieurs Médecins et Physiciens tâchaient de mettre en honneur par des observations spécieuses, dont il ne cessaient de remplir les journaux. *On ne voit pas*, disait cet habile Physicien (*a*), *ce qui peut faire regarder l'Aimant comme un remède. . . . . . Rien n'est plus dangereux que ces fausses idées en matière de médicamens. Car si on est assez crédule pour y mettre sa confiance, on se dispense des précautions plus raisonnables, en leur substituant ce qui ne peut les remplacer.*

On voit par ces paroles du plus exact des Physiciens de ce siècle, ce qu'on pensait des Amulettes d'Aimant, parmi les gens les plus instruits, trois ans après l'insurrection bruyante du Docteur Klarich. Il ne fallut que laisser passer le premier feu de l'enthousiasme, pour voir disparaître ce remède, qui, quoique très-ancien, avait été reçu dans le monde comme une découverte toute nouvelle; tant le souvenir de

---

(*a*) Leçons de Physique experim. t. 6. p. 171. Il n'est pas étonnant que l'ingénieux M. Sigaud de Lafon se soit laissé entraîner dans un sentiment opposé à celui de son prédécesseur. Si des Médecins habiles se sont trompés là-dessus, il peut bien s'être trompé après eux, lui qui n'est pas Médecin.

cette vieille chimère s'était effacé de la mémoire des hommes ! C'est ce que j'appele la quatrième chûte des Amulettes d'Aimant. Elle devait être d'autant plus décisive, qu'elle eut lieu dans un temps où le goût de la saine Physique était général en Europe, et où les esprits échauffés de plus en plus par les découvertes inespérées que chaque année ajoutait aux sciences naturelles, semblaient aller au devant du Charlatanisme des inventeurs, et croire que rien désormais n'était impossible à l'industrie et à la sagacité humaines. MM. Andry et Thouret ont convenu eux-mêmes qu'en 1774, temps où le Père Hell essaya de faire renaître une cinquième fois le magnétisme médical, *l'émulation s'était refroidie sur cet objet, et que les expériences de M. Klarich étaient oubliées* (*a*).

Je le demande à présent à tout homme impartial et ami de la vérité ; peut-on penser raisonnablement qu'un point de pratique et d'observation, tel que celui qui concerne les vertus médicamenteuses des Amulettes d'Aimant, ne soit pas encore suffisamment décidé après les quatre jugemens solemnels, dont je viens de faire l'histoire ? S'il peut rester encore sur cette décision des doutes tant soit peu fondés, sur quoi pourra-t-on compter dans l'exercice de la Médecine ? Tout y devient problématique et sujet à révision. Il n'est plus aucun moyen d'y distinguer la vérité de l'erreur, ni les apparences de la réalité. Quel beau champ pour les détrac-

---

(*a*) Mém. de la Société royale de Médecine de Paris 1779. pag. 564.

teurs d'un art que ceux même qui consacrent leur vie à le cultiver, supposent si mobile et si peu certain !

En 1774, une Dame de Vienne en Autriche souffrait de certaines crampes d'estomac assez vives. On lui fit espérer qu'elle pourrait être soulagée par l'application d'un acier aimanté. Elle fit prier le Père Hell de lui céder pour cela un de ceux qu'il avait dans son cabinet ; ce que ce savant n'eut garde de refuser, quoiqu'il n'eût jamais songé jusques-là à employer ses Aimans à un pareil usage. Peu de temps après, la malade renvoya la pièce magnétique à son propriétaire, en le faisant remercier de sa guérison. Un Médecin de sang froid eût pu rire de la crédulité de la bonne Dame. Mais le Père Hell n'était pas Médecin, quoiqu'il fût un Astronome excellent (*b*); il crut au miracle, et sa foi l'engagea à faire, avec ses aciers aimantés, d'autres épreuves, dont quelques-unes lui parurent réussir à son gré. Dès lors ses observations volèrent sur les feuilles publiques, et les vertus des Amulettes d'Aimant furent encore une fois proclamées par les cent bouches de la renommée.

(*a*) A voir le nombre des Astronomes modernes qui se sont piqués de prendre le parti des Amulettes d'Aimant, on dirait qu'ils sont intéressés en cause, et qu'ils ne vantent aujourd'hui ce prétendu remède avec tant de chaleur, que par la raison qu'il a été originairement donné à la Médecine par des Astronomes Chaldéens, Persans et Égyptiens. Si cela était, on aurait une nouvelle preuve que l'esprit de corps ne meurt point.

Il est à remarquer qu'à cette époque les observations de M. Klarich étaient déjà si parfaitement oubliées, que le public attribua au Père Hell la découverte du remède : tout comme en 1775, les Anglais l'avaient revendiquée en faveur de M. Klarich leur compatriote. Il est à croire que les miracles nouveaux que l'Astronome Allemand tirait de ses Amulettes magnétiques, n'auraient pas ébloui plus long-temps les yeux du public, que ne l'avaient fait neuf ans auparavant les brillantes observations du Physicien de Gottingue, s'il ne s'etait trouvé pour lors à Vienne un Médecin que le magnétisme a rendu depuis si fameux. C'était un génie hardi, avide de célébrité, et qui pour créer de nouveaux mondes n'attendait qu'une occasion favorable de donner l'essor à sa féconde et bouillante imagination.

Oui, sans M. Mesmer, le magnétisme fût rentré bientôt dans l'obscurité d'où il était sorti. Mais sans le magnétisme, que serait devenu M. Mesmer ? Entre ses mains les aciers aimantés opérèrent d'abord prodige sur prodige. Toute maladie lui parut curable au moyen de ce médicament facile. En un mot, par sa médecine d'Amulettes, qui préluda à sa médecine de gestes, il fit une grande quantité de guérisons admirables et non équivoques. La chaleur et la naïveté apparente de ses récits, qui ne tardèrent pas à aller prendre leur place dans les feuilles périodiques, lui firent des prosélytes dans tous les pays, même parmi les gens de l'art. Plusieurs de ces derniers firent paraître successivement des observations confirmatives de celles de M. Mesmer. C'est ainsi que les

applications magnétiques, prenant tous les jours une nouvelle faveur, devinrent à la fin une affaire de mode.

Encouragé par ce succès éclatant, le Médecin de Vienne ne mit plus des bornes à ses prétentions. Il chercha à imiter, avec ses Aimans, les miracles de Gasner, miracles dont il était enthousiasmé, et dont il avait voulu être lui-même le spectateur. Il n'eut, pour parvenir à ce grand but, qu'à communiquer son enthousiasme à quelques-uns de ses malades, et il parvint à leur donner, en les magnétisant, des attaques convulsives, qu'il voulut bien appeler des *crises*. C'est pour lors sur-tout que se voyant au comble de ses vœux, il crut que tout était désormais possible au pouvoir des influences magnétiques ; toutes les anciennes idées sur le magnétisme universel se réalisèrent à ses yeux, et devinrent autant de vérités démontrées.

Une chose eût dû pourtant le faire revenir de ses erreurs, si sa préoccupation ne lui eût ôté la liberté de réfléchir. Dans les divers essais de tout genre que son inquiète sollicitude lui fit tenter pour sonder toutes les profondeurs de sa prétendue découverte, il s'aperçut dans peu que ces attaques convulsives arrivaient également dans les sujets disposés à les éprouver, soit qu'il promenât sur eux d'une manière étudiée ses Aimans factices, soit qu'il usât simplement pour cette opération mystérieuse, d'une baguette de fer ordinaire, ou même de sa seule main. Ce fait une fois bien constaté, il était bien clair que les agitations convulsives qu'il excitait, n'avaient point pour cause l'Aimant, ni aucune émanation magnétique ; et qu'on devait néces-

sairement les attribuer à un autre principe caché, dont il était question de faire la recherche.

Tout autre que M. Mesmer eût tiré cette conséquence, et eût trouvé facilement dans des causes morales, la véritable raison de ce phénomène qui le surprenait si fort. Mais la prévention raisonna tout autrement. Plutôt que d'admettre une conséquence si naturelle, ce Médecin aima mieux se persuader que lui-même était doué d'une très-grande force magnétique, que tous les hommes étaient des Aimans, munis chacun de leur double pôle, et que par cette raison ils avaient la faculté d'exercer réciproquement les uns à l'égard des autres toutes les opérations magnétiques. Ce fut là l'origine de son magnétisme animal, doctrine à laquelle il ajouta ensuite plusieurs autres absurdités, et qui, après avoir été rejetée à Vienne, à Berlin et ailleurs, eut le bonheur d'être accueillie en France, y fit naître une fermentation universelle, et s'y dissipa enfin parmi le fracas des combats littéraires, après avoir enrichi son auteur.

Le magnétisme animal fut évidemment le fruit et la suite du magnétisme minéral. Mais si aujourd'hui les Savans regardent unanimement comme suspectes d'enthousiasme et de préjugé, toutes les observations que M. Mesmer et ses sectateurs ont fait tant valoir sur la première de ces doctrines, pourquoi fairaient-ils plus de grâce à celles qui ont été publiées sur le magnétisme minéral, par le même Médecin et par ses admirateurs et imitateurs ? Elles ont été vues avec les mêmes yeux et rédigées dans

le même esprit ; ce sont les réjetons d'une seule tige.

Tout le monde sait que dans les premiers temps où M. Mesmer vint étonner les Parisiens par le spectacle singulier de ses somnambules et de ses convulsionnaires, il y eut plusieurs Médecins et Physiciens estimables, qui ne pouvant pénétrer d'abord le secret par lequel on produisait ces effets vraiment surprenans, crurent qu'ils pouvaient avoir pour cause, ou bien une nouvelle manière d'administrer l'électricité, ou bien quelque façon inconnue de se servir des Aimans artificiels dont on savait que Mesmer faisait autrefois usage (*a*). La Société royale de médecine, qui s'occupait dans ce moment à étendre les expériences sur l'électricité médicale, crut devoir ajouter à ses travaux un examen sérieux du magnétisme minéral relativement à la santé des hommes. C'est pour remplir ces vues pleines de sagesse, que MM. Andry et Thouret se mirent à faire leurs expériences sur l'Aimant. Ces deux savans Médecins étaient sans doute de très-bons juges en cette matière ; mais le temps paraissait fort peu favorable au succès de leur entreprise. Quand bien même ils auraient pu se préserver tout-à-fait eux-mêmes de l'effervescence générale que M. Mesmer avait eu l'art de produire dans Paris, au sujet de tout ce qui s'appelait Magnétisme, comment s'en

(*a*) La preuve de ce fait se voit dans toutes les feuilles périodiques du temps, et même dans l'ouvrage de M. Thouret, intitulé : *Recherches e t doutes sur le Magnétisme animal.*

seraient garantis tant de sujets simples et peu instruits, sur lesquels ils eurent occasion de faire leurs divers essais; tandis que bien des savans de profession étaient ébranlés, et que l'on vit même, au grand scandale de l'art, plusieurs Médecins, dont certains ne manquaient ni d'esprit ni de talens, se laisser entraîner machinalement au torrent de toutes les illussions mesmériennes? Non, dans ce temps de trouble, et pour ainsi dire de démence publique, les imaginations étaient trop échauffées, pour qu'on pût estimer avec quelque certitude la valeur des Amulettes d'Aimant. L'agitation intestine et indélibérée que devaient éprouver les malades au seul nom de procédés magnétiques, pouvait à tous momens se produire au dehors par des symptômes équivoques et décevants. Les Médecins exposés à cette espèce de séduction, et trompés par le rapport de ceux qu'ils essayaient de magnétiser, et qui se trompaient les premiers, couraient un grand risque de se méprendre sur la véritable cause de ces phénomènes insolites. C'était ainsi qu'ils purent être portés à attribuer au magnétisme des guérisons ou des soulagemens qui n'étaient dus qu'au temps, à la bonne nature, et peut-être à quelque révolution nerveuse, dont le seul moral était le principe.

Il y a environ un an que dans un ouvrage de médecine communiqué à la Société, j'eus occasion de faire sentir mon peu de confiance au magnétisme minéral employé comme remède. M. Thouret, qui fut un des commissaires chargés de l'examen de mon manuscrit, a fait voir, dans un rapport inséré parmi les Mémoires de la Société, que s'il croit encore aux vertus

médicinales du magnétisme minéral, il n'y attache pas du moins une grande importance, et qu'il ne le regarde que comme un *palliatif*, et comme *un faible remède* qu'on peut tenter dans des cas difficiles. J'ai donc à me féliciter de ce que ce Médecin distingué, qui pensa si favorablement après ses premières tentatives sur l'effet curatif des Amulettes d'Aimant, se rapproche peu-à-peu de mon sentiment. Peut-être qu'après avoir lu cette dissertation, s'en approchera-t-il encore davantage. Ce serait-là pour moi une conquête bien glorieuse, et pour le Public un exemple bien propre à hâter la cinquième chûte du magnétisme en médecine; chûte qui d'ailleurs est déjà effectuée pour la plupart des grands Praticiens de l'Europe, s'il faut en juger par le peu d'usage qu'ils font des Aciers aimantés dans le traitement des maladies (*a*).

En attendant que le temps et l'événement me fassent connaître le fruit qui pourra résulter de mes efforts actuels, je crois qu'il est de mon devoir de répondre à l'invitation que m'a fait M. Thouret, dans le rapport dont je viens de parler, pour m'engager à faire part de mes expériences sur les Amulettes d'Aimant, et des précautions que j'ai prises pour me mettre à l'abri de toute illusion dans le cours de ces expériences.

(*a*) Dans mon Essai sur le Tic douloureux, j'ai dit qu'à Montpellier le célèbre M. Fouquet a fait bien des expériences qui l'ont convaincu que les Amulettes d'Aimant sont un remède chimérique : j'ajoute ici qu'il n'est point de grand Praticien dans notre Province qui en fasse usage dans sa pratique.

On a pu trouver dans cette première partie plusieurs choses qui répondent indirectement à ces deux questions. Mais c'est dans celle qui va suivre que je m'attacherai à y répondre d'une manière directe : j'y ferai part de mes propres observations, des conséquences que j'en ai tirées, et de quelques réflexions qu'elles m'ont inspiré.

SECONDE PARTIE.

OBSERVATIONS sur l'usage des Amulettes d'Aimant, et Réflexions générales sur ces observations.

LES observations de Pierre Borel sur l'effet curatif des Amulettes magnétiques, me donnèrent occasion, il y a environ vingt ans, de faire mes premières expériences à ce sujet. La raison qui me détermina à voir de près ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les assertions de cet ancien Médecin, est tout-à-fait remarquable, et mérite de trouver ici sa place.

On lit dans une de ses observations (*a*), que de son temps, il y avait, aux environs de Castres, des gens qui prétendaient guérir la douleur des dents, en touchant seulement ces pièces osseuses avec certains cure-dents dont il ne dit pas la nature, mais qu'on lui avait assuré être magnétiques, *magnete tacta*. Il paraît même

(*a*) Cent. 4, observ. 75.

que ce n'est que sur l'autorité de Borel, que dans les suites plusieurs autres Médecins ont essayé et vanté à leur tour le fer aimanté pour la guérison de l'Odontalgie. Je suis aujourd'hui à-peu-près certain que Borel avait été mal informé : les cure-dents dont se servaient les personnes dont il a parlé, et qu'elles n'employaient qu'avec mystère, n'étaient point faits avec le fer aimanté, quoiqu'ils fussent réputés magnétiques : ils n'étaient autre chose que le fémur d'un crapaud mort de mort violente. Ce remède secret subsiste encore dans certaines familles des environs de Castres (*a*) : elles ont même en lui beaucoup de confiance, et il s'y est perpétué de père en fils depuis un temps immémorial.

Autrefois Paracelse regardait le crapaud desséché, comme un Amulette éprouvé contre certaines maladies. Van-Helmont aimait mieux employer cet amphibie tout vivant, et même mis en colère. Dans cet état, il était plus capable, selon lui, de calmer les fureurs de son archée, et de déployer toute sa force magnétique ; car cet Auteur pensait que la vertu magnétique était un apanage commun à bien des corps naturels, autres que l'aimant et le fer (*b*).

(*a*) Je sais que cette espèce d'Amulette est connue dans d'autres Provinces.

(*b*) W. sur les vertus qu'il attribue au crapaud, son *Tumulus pestis*, cap. Zenoxton ; et sur les vertus magnétiques de plusieurs corps, autres que l'Aimant, *de Magneticâ vulnerum curatione*, passim ; sur-tout n°. 36, où l'Auteur dit entr'autres, qu'originairement l'anneau des Évêques était un Amulette magnétique. *Proceres Ecclesiastici annulos saphiro distinctos ob magnetismum gestant.*

D'après ces idées de Paracelse et de Van-Helmont, on vit des Médecins se servir des os de crapaud pour calmer des douleurs locales, et sur-tout celle des dents. Ce moyen de guérir l'Odontalgie était connu à Leipsik tout comme à Castres, du temps d'Etmuler, qui était, peu s'en faut, contemporain de Borel, et qui fut en tout un très-zélé défenseur des opinions de Van-Helmont. *Dens dolens*, (*b*), dit-il, *curatur admotione ossiculi buffonis violenter interfecti.*

Un Médecin de ce pays, homme d'esprit et d'un savoir très-varié, se trouvant, pour affaires de profession, dans un village voisin de Castres, fut saisi par une cruelle douleur de dents, à laquelle il est assez sujet. Cette douleur éluda d'abord tous les petits remèdes dont il put s'aviser pour la calmer. Au plus fort de ses souffrances, une personne s'approcha de lui, et lui promit de le guérir, en touchant seulement la dent douloureuse avec un corps magnétique dont elle voulait faire un secret. Le Médecin refuse de se prêter à l'épreuve, à moins qu'on ne lui déclare ce en quoi consiste le secret. On lui avoue que le prétendu corps magnétique en question, n'est autre chose que l'os desséché de la cuisse d'un crapaud : il le vit bien lui-même lorsqu'il l'eut examiné ; mais ce dont il fut étrangement surpris, c'est que sa douleur fut appaisée, après que l'on eut tenu cet os appuyé pendant quelques minutes contre sa dent.

A son retour à la ville, mon confrère eut occasion de me faire part de ce fait singulier. Je compris d'abord que ce remède odontalgique

(*a*) Institutiones medicæ. Pathologia, thes. 10.

ne pouvait être que celui-là même, que Borel avait vu autrefois mettre en usage sous le titre de magnétique. Ce titre en imposa sans doute à ce Médecin. Il y a toute apparence que quelque ancien Van-Helmontiste avait communiqué ce secret aux familles qui en étaient en possession, et le leur avait donné sous cette qualification supposée.

Cette espèce de découverte nous engagea, mon confrère et moi, à faire un grand nombre d'expériences pour savoir au juste ce qu'il fallait penser de cet Amulette. Après bien des essais, nous crûmes nous être parfaitement assurés, 1°. que tout corps solide, appuyé durant quelques minutes sur une dent douloureuse, adoucissait quelquefois la douleur, et même l'enlevait tout-à-fait dans certaines circonstances qui étaient cependant très-rares; 2°. que ce privilège n'appartenait pas plus à l'os d'un crapaud, qu'à une pièce d'acier aimantée, à un morceau de bois, ou même à un cure-dent ordinaire; 3°. que les malades eux-mêmes pouvaient faire cette application, ou bien employer pour cela une main étrangère, sans que l'effet en fût différent; 4°. que la confiance que le patient mettait en cette petite pratique, ou même l'espèce de terreur qu'elle lui inspirait quelquefois, influait souvent d'une manière bien sensible sur son succès; et enfin 5°. qu'on ne devait presque jamais attendre aucun effet du remède, lorsque le malade incrédule ne se prêtait que par pure complaisance à la manœuvre, qu'il s'en moquait froidement, et qu'il ne paraissait en rien espérer, ni en rien craindre.

Nous conclûmes de ces observations, que j'ai

souvent renouvellées depuis, 1°. que, quant au fonds, cette manière de traiter le mal des dents était vaine et illusoire; 2°. que l'action d'un agent magnétique n'y entrait absolument pour rien; 3°. que l'art de mettre en jeu la confiance et les autres affections morales faisait à-peu-près tout le fin de la manœuvre (*a*); et 5°. qu'il pouvait pourtant se faire que dans quelques occasions le remède opérât d'une façon mécanique. Je m'explique.

La couronne de la dent, dès qu'elle est poussée vers l'intérieur de la bouche par un corps qui la comprime, doit porter un peu ses racines vers le dehors. Dans ce cas, la dent peut être considérée comme un lévier du premier genre; la puissance est à la couronne, la résistance à l'extrêmité des racines, et le point d'appui à la gençive ou aux bords de l'alvéole. Il est donc clair que pendant le temps que dure l'opération, la pointe des racines peut presser contre la surface extérieure du fonds alvéolaire, les filets nerveux qui la pénètrent pour aviver les dents, et par là leur occasionner une compression qui suffit quelquefois pour les stupéfier, et les mettre dans un état de semi-paralysie momentanée.

Toutes les expériences dont on vient de parler, étaient faites long-temps avant que le Père

(*a*) Il n'est peut-être pas de mal qui soit plus susceptible des influences morales que le mal aux dents. Je l'ai guéri quelquefois en imitant sur les malades les manipulations du magnétisme animal. Pour y réussir, il faut affecter beaucoup de sérieux, et paraître, aux yeux du malade, attacher une très grande importance à la manœuvre.

Hell et M. Mesmer fissent paraître leurs observations sur le magnétisme minéral. On comprend, sans que je le dise, combien peu je dus me trouver disposé à croire aux merveilles qu'ils racontaient de leurs aciers aimantés. Je vis sans m'émouvoir les débats qu'occasionna d'abord dans le monde savant une matière tant de fois rebattue. Mais dès que je vis des Médecins d'un ordre supérieur s'occuper du magnétisme, et même vouloir, à la faveur de l'expérience, l'introduire sérieusement dans la pratique comme un puissant médicament, des doutes réels, dont je ne pus me défendre, s'emparèrent de nouveau de mon esprit; je crus qu'il me fallait tenter d'autres expériences pour les éclaircir.

Comme mon but unique était toujours de saisir la vérité, et que j'étais très-déterminé à l'embrasser de quelque côté qu'elle vînt, je travaillai d'abord à me dépouiller de toute prévention au sujet du magnétisme. Quoique j'inclinasse toujours à penser que les qualités médicales attribuées à l'Aimant n'avaient aucune réalité, je souhaitais pourtant avec passion de me tromper là-dessus. Mais en faisant mes nouvelles expériences, je crus qu'il était nécessaire pour en bien assurer le succès, de tenir ce désir exactement renfermé dans mon cœur, et de ne laisser voir aux malades sur lesquels je me proposais d'appliquer mes Amulettes magnétiques, que les apparences de la froideur, de l'indifférence et même d'une incrédulité décidée sur les vertus curatives du remède. En usant pour eux d'un moyen insolite de guérison, je cherchais à ne pas ébranler leurs sens, et à ne pas trop enflammer leur espoir. Car si je

redoutais les saillies de ma propre imagination, j'étais bien plus en peine encore de la leur.

D'abord je fis mes expériences avec des Aimans naturels assez forts et bien armés, et avec des Aimans artificiels faits en fer à cheval et de diverse force. Plusieurs fois je les appliquai à ma guise et comme je l'entendais le mieux; mais le plus souvent je m'assujétis, dans cette application, à la méthode publiée par M. Descemet. Pour sujets d'expérience je choisis indistinctement des hommes et des femmes affectés de maladies douloureuses ou spasmodiques, soit aiguës, soit chroniques.

Dans les maladies anciennes et chroniques, je n'aperçus jamais le moindre effet de mes Amulettes. Si dans quelque occasion il arriva des améliorations passagères et spécieuses pendant leur usage, elles furent toujours peu considérables, et je découvrais que mes malades étaient accoutumés à en éprouver auparavant et de temps en temps de toutes pareilles. D'ailleurs, quoique plusieurs sujets ainsi magnétisés attachassent, contre mon intention et malgré mes efforts, un certain intérêt au remède, je n'ai jamais pu remarquer en aucun d'eux, ni de changement subit et inespéré tant soit peu remarquable, ni aucun accident spasmodique qui fût capable, par sa nouveauté, de donner le moindre soupçon légitime sur l'existence de l'agent physique, qu'on dit partir de l'Aimant pour agir sur les parties sensibles du corps animé.

Dans les affections aiguës, je veux dire passagères, que j'entrepris de traiter avec mes Aimans, il m'était sans doute beaucoup plus

facile de me méprendre. Ces sortes d'affections sont la plupart d'une nature très-inconstante et très-variable. Elles se dissipent quelquefois d'une manière inopinée, et sans aucune cause manifeste. En général, elles sont toutes plus ou moins susceptibles des impressions morales. C'était donc alors que je devais prendre les plus grandes précautions pour n'être pas la dupe des faux semblans, et pour faire taire le mouvement intérieur des passions. Je l'ose assurer, si le Médecin ne se sert en pareil cas de toute sa perspicacité, et si en veillant sur lui-même, il ne porte sans cesse les yeux les plus attentifs sur ses malades, il court le plus grand danger de tomber dans l'erreur. Car j'ai remarqué plus d'une fois que ces derniers cherchent souvent à se faire illusion à eux-mêmes, et qu'il y en a plusieurs qui croyent obliger leurs Médecins, en attribuant à leurs remèdes des effets qui n'existent pas, et en exagérant devant eux et pour leur faire plaisir, le moindre accident heureux qui survient à leurs maladies. Si l'on désire, dans ces circonstances embarrassantes de saisir la vérité, il faut savoir la démêler adroitement d'avec les apparences mensongères, et la dépouiller de tous les dehors insidieux, sous lesquels elle cherche à se déguiser.

En observant donc, avec tout le soin dont j'étais capable, les effets que mes Amulettes magnétiques pouvaient produire dans les affections locales et passagères, je n'ai jamais pu remarquer qu'il en résultât le moindre bien sensible chez aucun de mes malades. A la vérité, il y eut deux femmes histériques, dont l'une était tourmentée d'une espèce de *Clavus*,

et l'autre de crampes douloureuses à l'estomac, qui me dirent peu de temps après mes applications, qu'elles commençaient à moins souffrir, et qu'elles croyaient que le remède leur faisait du bien. A la vivacité et à la satisfaction qu'elles faisaient paraître en me parlant, je soupçonnai le mouvement de l'imagination. Alors par une froideur affectée, je tâchai de réprimer cette joie, et le ris moqueur avec lequel je leur répondis, leur fit juger que je les prenais pour des visionnaires. Cela seul fut suffisant pour enlever tout le charme : elles avouèrent franchement que les Aimans n'opéraient chez elles aucun effet; et après une expectation raisonnable, je me déterminai à employer, pour les soulager, des remèdes plus efficaces et moins dépendans du jeu des passions.

Je ne m'en tins pas à ces épreuves : je chargeai un de mes amis de me faire acheter à Paris quelques assortimens complets de Périaptes magnétiques, au bureau de M. l'Abbé Lenoble, Physicien, que ses travaux pour la perfection des Aimans artificiels, ont rendu justement recommandable. Dans peu je me trouvai pourvu de bons Aimans en plaques, en croix, en serre-têtes, en bracelets, en jarretières etc. etc. : je m'en servis de suite pour plusieurs maladies douloureuses et non douloureuses, aiguës et chroniques, mais toujours du genre spasmodique ou rhumatismal; et je ne discontinuai pas de prendre auprès de mes nouveaux malades, les mêmes précautions que j'avais déjà prises pour les premiers.

Je remarquerai d'abord que la plupart de ceux auxquels j'appliquai ces pièces magnéti-

ques, les gardèrent deux ou trois mois de suite. Il n'y en eut que quelques-uns qui les quittèrent après une quinzaine de jours, parce que leur impatience ne leur permit pas de laisser plus long-temps sur une peau tendre et délicate, des corps durs qui, malgré toutes les attentions, la maculaient désagréablement. Un sujet entr'autres, à qui je faisais porter sur la tempe une de mes plaques, fut obligé de l'abandonner, par la raison que la matière perspirable qui s'accumulait sous l'acier et s'y altérait, faisait naître en cet endroit des boutons incommodes et prurigineux, tels que ceux qui viennent sous les emplâtres les plus innocens.

Quant à l'effet curatif, il fut absolument nul. Je ne vis même aucun de mes malades ressentir, dans le plus petit degré, de ces impressions extraordinaires, que l'on a dit arriver si familièrement aux environs du lieu où l'on a jugé à propos de fixer l'Aimant, et que l'on s'est plu à rapporter à l'action du fluide magnétique sur les filets nerveux. Toutes mes expériences furent donc on ne peut pas plus décisives contre l'utilité du magnétisme en Médecine. Une seule aurait pu paraître susceptible de quelque difficulté. Mais il eût fallu vouloir chicaner, que de la proposer sérieusement. Pour pousser l'exactitude jusqu'au scrupule, je ferai ici l'exposé succinct de cette observation, qui d'ailleurs est assez intéressante par elle-même.

Une Demoiselle de qualité, âgée d'environ 56 ans, était attaquée depuis dix années d'un Tic convulsif et non douloureux à la joue gauche, pour la guérison duquel on avait tenté autrefois, et très-inutilement, la section du nerf

sous-orbitaire. Peu-à-peu l'affection convulsive s'étendant de proche en proche, le bras et ensuite la jambe gauche avaient été saisis d'une roideur tonique très-considérable, qui s'était à la fin propagée sur toutes les deux extrêmités droites. Ainsi depuis six mois la malade avait ses bras et ses jambes dans un tel degré de rigidité, qu'elle ne pouvait pas plus les mouvoir que s'ils eussent été dans un état de paralysie parfaite.

Ayant été appelé à Lautrec, ville où résidait cette Demoiselle, et qui n'est éloignée de Castres que de quelques lieues, je pensai à essayer sur elle les Aimans que je venais encore de recevoir tout récemment de Paris. En effet, je lui prodiguai de suite l'acier aimanté, et l'armai pour ainsi dire de pied en cap, sans qu'elle en éprouvât d'autre effet, que l'incommodité qu'elle trouvait à porter *tant de Reliques* : c'est ainsi qu'elle nommait en riant mes Amulettes. Mais comme son état me paraissait très-grave, et que je n'avais en ce premier moyen qu'une confiance médiocre, je ne manquai pas d'associer bientôt au magnétisme, tous les autres secours que l'art put me suggérer. Je n'aurais pas voulu perdre ainsi en tentatives douteuses, un temps précieux que peut-être il m'eût été impossible ensuite de recouvrer. Saignées, frictions de toute espèce, vésicatoires, laxatifs, bains, bouillons mucilagineux, laitages, apéritifs, toniques légers, cautères etc., rien ne fut oublié de tout ce que je crus propre à combattre avec avantage un mal qui, par sa nature et son ancienneté, semblait devoir opposer au traitement la plus grande résistance.

La

La malade porta pendant deux mois entiers ses aciers aimantés, sans qu'elle en reçût aucune impression tant soit peu sensible. Ce ne fut que très-lentement que ses extrémités se relâchèrent; et elle ne commença à se servir un peu de ses mains et de ses pieds pour l'usage ordinaire, qu'après trois mois consécutifs d'un traitement intérieur et extérieur le plus régulier, et le plus scrupuleusement suivi; mais sa démarche resta encore pendant long-temps fort gênée, et les doigts n'ont pu reprendre depuis, toute leur agilité naturelle. D'ailleurs, le tic convulsif de la joue, rebelle aux Aimans, ainsi qu'à tous les remèdes, a toujours conservé sa violence primitive : c'est un peu la faute de la malade; elle n'a voulu jamais se prêter au traitement local que je croyais nécessaire. A cette incommodité près, elle jouit aujourd'hui d'une très-bonne santé. Est-il besoin de s'arrêter ici pour prouver que le magnétisme n'a contribué en rien à cette cure? Les effets n'ont pas surpassé le pouvoir des autres remèdes. Pourquoi voudrait-on embrasser des chimères, quand on a des réalités devant les yeux?

Je conclus, encore un coup, de toutes ces expériences, que les vertus médicamenteuses qu'on attribue aux aciers aimantés, ne sont pas plus réelles que celles qu'on a reconnues dans toutes les autres espèces d'Amulettes, et que l'erreur en cette matière vient le plus souvent de la prévention des Médecins. En paraissant attacher à leurs applications une certaine importance, ils agissent sans le vouloir, et sans s'en apercevoir, sur le moral de leurs malades, et attribuent à l'action d'un fluide magnétique, qui

peut-être n'existe pas, des phénomènes que, sans cette erreur, ils eussent rapporté à l'action secrète et toute-puissante de l'Être immatériel qui préside à l'organisation animale.

Je dis que ce qu'on appele fluide magnétique n'existe peut-être pas. Et en effet, quelle preuve bien certaine avons-nous de son existence ? Il nous semble bien difficile sans doute d'expliquer, d'une manière satisfaisante, tous les effets que nous voyons produire à l'Aimant, sans l'intervention d'un fluide actif et subtil qui, par sa force, attire et repousse le fer, et qui, entrant par un pôle toujours déterminé, ressort constamment par le pôle opposé. Mais ce fluide, nos sens n'ont aucune prise sur lui; et en lui prêtant gratuitement l'existence, nous sommes obligés encore de lui supposer un genre de mouvement et d'action, que notre imagination lui dispense au gré de ses caprices.

Mettons pourtant qu'un tel fluide existe en effet, et qu'il se meut exactement comme il nous plaît de l'imaginer, ôterons-nous par là toutes les difficultés qui se présentent, lorsqu'on veut rendre raison des phénomènes magnétiques universellement reconnus ? Il suffit de lire les réflexions judicieuses qu'a faites là-dessus M. l'Abbé de Nolet, pour être convaincu du contraire (*a*).

Il y a déjà quelque temps que le sage Fontenelle a dit une vérité qui, dans le temps où elle fut énoncée, pouvait paraître un paradoxe, mais dont les découvertes modernes ont fait sentir plus d'une fois la justesse : *Dès qu'une*

(*a*) Leçons de Physique expér. t. 6, p. 213.

chose peut être de deux façons, elle est ordinairement de celle qui est la plus contraire aux apparences (*a*). Ici les apparences sont pour l'existence d'un fluide magnétique; mais il n'est pas démontré que la nature ne puisse, sans cet agent hypothétique, et par d'autres moyens que nous n'imaginons même pas, exécuter toutes les opérations qui nous surprennent dans l'Aimant. Ainsi, attribuer à l'action de ce fluide supposé la guérison des maladies, c'est s'exposer évidemment à reconnaître le néant pour cause d'une chose réelle; et l'on mérite par là le reproche que MM. les Commissaires de la Faculté de Médecine et de l'Académie des Sciences de Paris, ont fait à ce sujet aux sectateurs de M. Mesmer, dans le fameux rapport qui a porté le dernier coup au magnétisme animal.

M. Mesmer, et ceux de ses partisans qui se sont occupés d'après lui des vertus médicinales de l'Aimant, ont eu assez de bonne foi pour convenir, avec tous les bons Physiciens, que le principe par lequel cette substance pierreuse magnétise le fer, n'a une action réelle que sur les matières ferrugineuses, et qu'il n'a entr'autres aucune prise sur l'économie animale : aussi n'est ce pas au fluide magnétique vulgairement admis en physique, qu'ils ont attribué la force curative de leurs Aimans. S'ils regardent ceux-ci comme un remède excellent, ce n'est qu'à raison d'une autre espèce de fluide plus fin, plus délié, et beaucoup plus subtil, dont ils les supposent

(*a*) Ce mot de Fontenelle est cité dans les Journées physiques, t. 1, Analyse du cinquième jour.

pénétrés. Ce nouveau principe, qu'ils ont adapté de leur mieux à leur système, et qu'ils ont presque spiritualisé, leur a paru être commun à l'Aimant et à bien d'autres corps naturels. C'est lui, à les entendre, qui est proprement l'ame de l'univers, et la vie de tous les animaux (a).

Mais, pour un instant, et par simple hypothèse, qu'on ôte du monde ce fluide supposé, qui n'exista sans doute jamais que dans leur imagination, on ôte par là même, et de leur aveu, toute vertu médicinale à leurs aciers aimantés; il ne reste plus à ces Amulettes que ce qu'ils nomment le fluide magnétique grossier, qui ne leur permet tout au plus que de se diriger, et de magnétiser le fer. On voit ainsi que ceux même qui ont répandu dans le monde les plus frappantes observations pour prouver l'efficacité du magnétisme minéral dans la cure des maladies, attestent dans le fond, par la cause qu'ils sont obligés d'assigner à cet effet curatif, que cet effet est inadmissible en bonne physique.

Il ne faut pas confondre dans l'Aimant sa force attractive et répulsive, avec sa vertu communicative, ainsi que l'ont fait presque tous ceux qui ont publié jusqu'ici des observations sur la vertu salutaire des Amulettes magnétiques. Tel Aimant qui attire puissamment le fer, ne le magnétise que très-faiblement, tandis qu'il

---

W. les divers Mémoires de M. Mesmer, et sur-tout le Recueil des effets salutaires de l'Aimant dans les maladies, par M. de Harsu, citoyen de Genève, et Correspondant de la Société royale de Médecine.

en est d'autres qui, quoique peu *vigoureux*, ont cependant beaucoup de *générosité*, et donnent au fer qu'on soumet à leur action, une force considérable (*a*).

Il est certain que les Anciens n'employaient pour leurs Amulettes que de simples pierres d'Aimant toutes brutes ou peu travaillées. On dit aujourd'hui que c'est par la raison que ces Aimans étaient trop faibles, qu'il ne leur était pas possible d'en obtenir des effets curatifs un peu considérables; ce qui empêcha, ajoute-t-on, que ce remède soutînt dans les suites sa première réputation : mais tout faibles qu'étaient en effet ces Aimans, ils pouvaient être pourtant très-généreux, et magnétiser plus énergiquement encore que nos meilleurs barreaux aimantés.

On continue de dire encore qu'à présent que par la double Touche on a trouvé un moyen de faire des aciers aimantés pleins de force et de vigueur, on peut et on doit magnétiser plus efficacement les malades, et produire sur eux des effets qui étaient impossibles avant cette brillante découverte.

Encore un coup, quand bien même le corps humain serait, s'il est permis de le dire, magnétisable aussi bien que le fer, comme on veut le prétendre, la découverte de la double Touche ne ferait rien à l'affaire; et puisque l'on veut bien convenir que, faute de lumières, les Amulettes magnétiques des Anciens étaient à-peu-près

(*a*) V. sur la division nécessaire des Aimans en *vigoureux* et en *généreux*, le même Abbé Nolet, dans ses Leçons, t. 6, p. 181.

impuissantes sur les malades, il faut qu'on convienne en même temps que les effets supérieurs qu'on a cru obtenir des Aimans mieux préparés et plus vigoureux, n'ont été qu'une conséquence précipitée d'une fausse hypothèse, et une erreur de fait dont il me paraît que les Magnétiseurs ne peuvent se défendre.

Que si l'on veut s'obstiner à soutenir le pouvoir médical des Amulettes d'Aimant, comme un fait démontré par l'expérience, ce qu'on est bien éloigné d'accorder, il faut qu'on avoue du moins que ce pouvoir ne réside pas dans ce fluide magnétique grossier, qu'on regarde comme le principe du magnétisme ferrugineux. Alors on est forcé d'avoir recours à la seconde espèce de fluide magnétique-universel de M. Mesmer; fluide dont M. de Harsu, partisan zélé de l'un et de l'autre magnétisme, a si bien fait sentir la nécessité, pour expliquer les cures attribuées aux aciers aimantés (*a*).

Mais, outre que cet agent est tout-à-fait précaire et inadmissible, ainsi qu'on l'a dit, qu'on se donne la peine de faire une réflexion sur les conséquences d'un pareil système. En l'admettant, il faudrait que le Médecin commençât par renoncer au magnétisme ferrugineux et proprement dit, puisque, par la supposition même, le principe curatif dans l'Aimant n'est pas celui par lequel il attire et magnétise le fer. Ce dernier principe pourra se trouver affaibli, et même totalement détruit dans ce minéral, sans que le principe salutaire, qui est tout diffé-

(*a*) W. l'Ouvrage de M. de Harsu, ci-dessus cité.

rent, lui soit enlevé, et souffre même aucune altération. Dès-lors il sera permis de triturer l'Aimant, de l'alcoholiser, de le calciner, et de le soumettre à toutes les digestions, solutions et mixtions possibles, sans lui rien ôter de son principe bienfaisant : au contraire, on peut espérer de parvenir, par ces manipulations bien conduites, à augmenter sa force et son énergie; et tous les travaux que Paracelse, Van-Helmont et tant d'autres Adeptes ont entrepris dans ce dessein, deviennent très-raisonnables, quoiqu'ils soient regardés aujourd'hui, par toutes les personnes sensées, comme des tentatives extravagantes et ridicules.

Mais, peut-on dire, l'expérience, en fait de remèdes, doit l'emporter sur la raison. Or, des faits multipliés déposent en faveur de l'efficacité de l'Aimant en amulette pour la guérison des diverses maladies : donc, etc. etc.

Cet argument n'est pas bien juste. Hippocrate, comme on l'a vu ailleurs, n'admettait point cette manière tranchante de philosopher en médecine : il voulait que toujours la raison, veillant sur les perceptions des sens, précédât l'expérience, ou du moins marchât à sa suite, afin que le Médecin ne se laissât point éblouir par de fausses lueurs, et qu'il ne s'arrêtât pas inconsidérément à des apparences trompeuses.

Si, pour établir la solidité d'une doctrine, il suffisait d'avoir des expériences, y en a-t-il une seule en médecine qui puisse en invoquer de plus frappantes et de plus nombreuses que celle du magnétisme animal ? Toutes les villes de France ont vu et voient encore chaque jour des effets singuliers et non équivoques de ce prestige.

Le peuple, ému à l'aspect de ces phénomènes, croit à l'agent de M. Mesmer, et se prosterne en tremblant devant son Baquet : mais le philosophe raisonne, et démêle aisément, à travers l'écorce dont ces faits extraordinaires sont enveloppés, une cause qui n'a rien de physique, et un agent purement moral.

L'efficacité du jeu secret des passions sur le corps de l'homme, est connue depuis long-temps. Les fastes de la Médecine offrent là-dessus les exemples les plus étonnans et les mieux constatés. Plusieurs fois on a vu des épidémies convulsives gagner des Villes entières, sans autre cause que ce jeu intérieur. Ce qu'il y a de plus surprenant encore, et ce qui pourtant n'est pas moins certain, c'est que, dans quelques occasions, il est arrivé que ce trouble physique, excité par le trouble moral, a eu des effets vraiment curatifs, et a enlevé subitement des maladies qu'on eût peut-être tenté vainement de guérir par toute autre voie (*a*).

Bien des années avant la turbulente apparition de M. Mesmer, le Docteur James soutenait, en parlant des Talismans et des Amulettes des Anciens, que ces remèdes inertes par eux-mêmes, faisaient *quelquefois sur l'esprit, des impressions qui se communiquaient au corps*,

---

(*a*) Les ouvrages des observateurs fourmillent de ces guérisons singulières qu'on n'a pu attribuer qu'à des coups d'imagination. Il n'y a pas long-temps que je communiquai moi-même à la Société trois exemples de guérisons presque miraculeuses, qui n'avaient point eu d'autre cause que des affections morales.

et qui pouvaient, en certaines occasions, changer en mieux l'état de ses parties. Cet Auteur compte même ces accidens heureux parmi les causes qui ont pu dans le temps accréditer ces sortes de remèdes (*a*).

Il faut convenir pourtant que malgré les reproches que mérite M. Mesmer, la Médecine a quelques obligations à l'enthousiasme avec lequel il a fait valoir, ainsi que ses partisans, la chimère du magnétisme animal. Cet enthousiasme nous a fait connaître encore plus à fond, la grande susceptibilité de l'être sensible qui régit nos organes ; et ses effets ont déployé, pour ainsi dire, sous nos yeux, toute l'étendue du pouvoir que ce principe caché et merveilleux exerce sur notre frêle machine.

Après tout ce que je viens de dire, si quelque Médecin veut encore appliquer des Aimans sur ses malades, ou bien les exposer au Baquet ; à la bonne heure : mais s'il survient quelque phénomène extraordinaire, qu'il sache que le magnétisme n'en est pas la cause, mais seulement l'occasion. En suivant ces phénomènes avec attention, qu'il pense moins à examiner l'effet d'un remède, qu'à faire, selon l'expression du célèbre Bonet, un cours de *Psycologie expérimentale*. (*b*). Mais, en même-temps, qu'il n'oublie jamais que dans toute espèce de trouble excité dans le corps par les passions de l'ame,

(*a*) Dictionnaire universel de Médecine, au mot *Amulette*.

(*b*) Ce fameux naturaliste s'exprime ainsi dans un fragment de lettre, rapporté par M. Thouret, dans son *Extrait de la correspondance de la Société royale de Médecine, sur le Magnétisme animal.*

soit sourdes, soit véhémentes, le bien physique n'arrive que rarement, et par accident. Ce jeu hasardeux a ses chances presque toutes mauvaises.

EXTRAIT DES REGISTRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS,

SUR la valeur médicale des Amulettes d'Aimant, envoyé en 1789 à l'auteur, de la part de cette Compagnie, pour être publié par lui et ensemble avec son Mémoire:

LE tout expédié par M. Vicq-d'Azir, Secrétaire perpétuel de la Société, et signé par lui.

LA Société royale de Médecine nous a nommés pour examiner un Mémoire de M. Pujol, Médecin à Castres, sur les Amulettes d'Aimant, et sur l'inutilité du Magnétisme minéral, employé comme remède.

Le passage suivant d'un mémoire de M. Thouret, sur le Tic douloureux, semble avoir fait naître à M. Pujol, la première idée de ce travail. « M. Pujol, dit M. Thouret, s'étant » livré à des essais de ce genre (l'application » de l'Aimant), nous saisissons cette occasion » de l'engager à faire part de ses tentatives à » la Compagnie. Nous nous trouverons honorés » de le compter au nombre de nos coopérateurs » dans l'examen du Magnétisme... Nous regar- » dons même le travail de M. Pujol, comme » d'autant plus important à recueillir, que pro- » nonçant que l'imagination seule est la cause » des effets attribués à l'Aimant, on trouvera » sans doute dans la suite de ses observations, » le plan des mesures et des précautions à pren- » dre, pour se prémunir de plus en plus dans » de nouveaux essais, contre cette source de » méprises et d'erreurs ».

C'est d'après cette invitation, que M. Pujol a rédigé son mémoire, et on se convaincra facilement, après avoir entendu la lecture de notre rapport, qu'il n'a pas oublié le plan des mesures et des précautions à prendre, indiquées par M. Thouret.

Son ouvrage est divisé en deux parties. La première renferme des réflexions historiques et critiques sur l'usage des Amulettes d'Aimant. M. Pujol après avoir fait l'énumération de toutes les propriétés que la superstition et l'amour du merveilleux ont, dès les temps les plus anciens, attribué à l'Aimant, divise en plusieurs époques les révolutions que ce minéral a éprouvées.

Il s'est passé environ huit cents ans, c'est-à-dire, depuis Hippocrate jusqu'à Oribase, pen-

dant lesquels l'application de l'Aimant n'a joui d'aucune espèce de confiance. Le père de la Médecine, ennemi des préjugés et de la Médecine mystérieuse, ne fait aucune mention dans ses ouvrages d'un semblable moyen de guérison. Ce sont les arts magiques nés de la Médecine selon Pline, mais plutôt selon nous, de la réunion du sacerdoce à la Médecine, qui ont mis en vogue les Amulettes.

La deuxième époque comprend, depuis Oribase, jusqu'à l'irruption des Arabes en Europe. Aetius, selon M. Pujol, Oriental d'origine et vivant au milieu d'un peuple fameux par ses préjugés en tout genre, et sur-tout par ses superstitions médicales, se rendit propres toutes les erreurs du sol. On voit à chaque instant dans ses ouvrages, les sages préceptes de la Médecine Grecque, amalgamés avec les pratiques Égyptiennes les moins sensées. Cependant, dit M. Pujol, cet auteur si crédule, en parlant du pouvoir curatif des Amulettes d'Aimant, n'appuye ses assertions que sur l'autorité de la tradition, *tradunt*, sans invoquer, pour les confirmer, son expérience personnelle. Marcellus Empiricus, malgré l'autorité d'Aetius, n'employa l'Aimant que dans des maux passagers et de peu d'importance; et Paul d'Égine, qui a passé en revue dans un ouvrage assez étendu, toutes les maladies, ne dit pas un mot des Amulettes d'Aimant.

L'irruption des Arabes en Europe, et leur goût décidé pour les sciences occultes, ranimèrent la confiance pour les remèdes merveilleux. Depuis le sixième siècle jusqu'au seizième, la Médecine redevint presque toute magique. Mais

malgré l'enthousiasme des Arabes et celui d'Arnaud de Villeneuve, de Paracelse et de Van-Helmont, pour la Médecine des Amulettes, Mésué n'attribua pas à l'Aimant d'autres vertus, que celles que Pline, Dioscoride et Galien lui avaient attribuées. Avicène, Rhazés, Abenzoar et plusieurs autres Médecins de cette nation, ne nous ont laissé rien de remarquable à ce sujet dans leurs volumineuses compilations. Dans les quatorzième et quinzième siècles, Bernard Gordon et Valescus de Taranta, ne paraissent pas avoir fait plus de cas qu'eux des applications Magnétiques. Enfin, vers le milieu du dernier siècle, le progrès des connaissances naturelles, le goût de l'observation et un sage scepticisme avaient fait éprouver aux Amulettes d'Aimant, le même sort que du temps d'Hippocrate. C'est ce que M. Pujol appele la seconde chûte du Magnétisme minéral.

En 1658, Pierre Borel voulut redonner à l'Aimant, une partie de son ancien lustre. Mais les expériences qu'on fit à Paris, d'après les observations de Borel, n'eurent aucun succès, et le Magnétisme fut abandonné pour la troisième fois.

Plus de cent ans se sont écoulés après Borel, sans qu'on se soit occupé des Amulettes magnétiques. Ce ne fut, à proprement parler, qu'en 1765, que Klarich, Médecin et Physicien à Gottingue, réveilla le monde médical sur les prétendues propriétés de l'Aimant. On oublia bientôt les expériences de Klarich. L'abbé Nollet ne contribua pas peu au discrédit de cette espèce de remède: « on ne voit pas, disait-il, ce qui peut » faire regarder l'Aimant comme un remède....

» Rien n'est plus dangereux que les fausses » idées en ces sortes de médicamens ; car si » on est assez crédule pour y mettre sa con- » fiance, on se dispense des précautions plus » raisonnables, en leur substituant ce qui ne » peut les remplacer ».

Ce sentiment de l'Abbé Nollet, conforme à la façon de penser de la plus saine partie des Physiciens et des Médecins, fit renoncer au Magnétisme minéral pour la quatrième fois ; car selon MM. Andry et Thouret, l'émulation s'était refroidie sur cet objet, et les expériences de Klarich étaient oubliées, lorsqu'en 1774, le Père Hell a essayé de faire revivre une cinquième fois le Magnétisme minéral.

A présent M. Pujol demande à tout homme impartial et ami de la vérité, s'il peut penser raisonnablement qu'un point de pratique et d'observation tel que celui qui concerne la vertu médicamenteuse des Amulettes d'Aimant, ne soit pas encore suffisamment décidé après les quatre jugemens solennels dont il vient de faire l'histoire ? Et s'il peut encore rester sur cette décision des doutes tant soit peu fondés, sur quoi pourra t-on compter dans l'exercice de la Médecine ?

Malgré les quatre jugemens, suivis des quatre chûtes du Magnétisme minéral, le Père Hell, Astronome de Vienne, crut avoir opéré des guérisons en 1774, par l'application de ses Aimans ; et Mesmer a commencé à se faire connaître par des essais en ce genre, qu'il a ensuite abandonnés pour des objets plus merveilleux.

M. Pujol termine la première partie de son

mémoire, par le récit des tentatives du Père Hell et de Mesmer, qu'il nous paraît apprécier à leur juste valeur. Il s'applaudit sur-tout d'avoir en quelque façon ramené à son avis M. Thouret, auteur avec M. Andry, d'un très-grand travail sur le Magnétisme minéral, inséré dans les mémoires de la Société royale de Médecine, et en dernier lieu, d'un mémoire sur le Tic douloureux, dans lequel M. Thouret semble convenir que l'Aimant n'est *qu'un faible palliatif, qu'on peut employer dans des cas difficiles.*

Tel est le précis de la première partie de l'ouvrage de M. Pujol, dans laquelle on trouve une érudition choisie, des discussions approfondies, et une critique éclairée, judicieuse et impartiale. La seconde partie de son mémoire renferme des observations sur l'usage des Amulettes d'Aimant, et des réflexions auxquelles ces observations ont donné lieu. Il y a environ 20 ans qu'il conçut la première idée de faire des expériences, d'après un ouvrage de Borel, sur l'effet curatif de ces Amulettes. On lit dans cet auteur, que de son temps, dans les environs de Castres, certaines personnes prétendaient guérir de la douleur des dents, en touchant seulement ces pièces osseuses avec des cure-dents d'une espèce particulière, et qu'on lui avait assuré être magnétiques, *Magnete tacta.* M. Pujol est aujourd'hui certain que Borel avait été mal informé, et que ces prétendus cure-dents magnétiques n'étaient que le fémur d'un crapaud mort d'une manière violente. Ce fémur avait été recommandé antérieurement par Paracelse et Van-Helmont, et ensuite par Etmuller, zélé défenseur de toutes les opinions de Van-Helmont.

Helmont. L'espèce de soulagement qu'un confrère de M. Pujol avait éprouvé à la suite d'une application de cet os, sur une dent dont la douleur était devenue intolérable, l'engagea à faire des expériences pour savoir au juste ce qu'il fallait penser de cet Amulette. Après bien des essais, ils crurent l'un et l'autre s'être parfaitement assurés, 1°. que tout corps solide, appliqué durant quelques minutes sur une dent douloureuse, adoucissait quelquefois la douleur, et même l'enlevait tout-à-fait dans des circonstances qui étaient cependant bien rares; 2°. que ce privilège n'appartient pas plus à l'os d'un crapaud, qu'à une pièce aimantée, à un morceau de bois, ou même à un cure-dent ordinaire; 3°. que les malades eux-mêmes pouvaient faire cette application, ou bien employer en cela une main étrangère, sans que l'effet en fût différent; 4°. que la confiance que le patient mettait en cette petite manœuvre, ou même l'espèce de terreur qu'elle lui inspirait quelquefois, influait souvent d'une manière bien sensible sur le succès; 5°. qu'on ne devait presque jamais attendre aucun effet du remède, lorsque le malade incrédule ne se prêtait que par pure complaisance à l'opération, qu'il s'en moquait froidement, et qu'il paraissait n'en rien espérer, ni n'en rien craincre. Ils conclûrent de ces observations, que M. Pujol a souvent renouvelées depuis, que, quant au fond, cette manière de traiter le mal de dents était vaine et illusoire, et que l'action d'un agent magnétique n'y entrait pour rien.

Les expériences dont on vient de parler, étaient faites long-temps avant que le Père Hell

et Mesmer fissent paraître leurs observations sur le Magnétisme minéral. On conçoit d'après cela, combien peu M. Pujol se trouva disposé à croire aux merveilles de leurs aciers aimantés. Mais voyant ensuite que des Médecins d'un ordre supérieur s'occupaient du Magnétisme, et voulaient même à la faveur de l'expérience, l'introduire sérieusement dans la pratique comme un puissant médicament, des doutes réels, dont il ne fut pas le maître, s'emparèrent de son esprit, et il crut qu'il fallait tenter d'autres expériences pour les éclaircir.

Après s'être dépouillé de toute prévention, pour ou contre le Magnétisme, il a cru qu'il ne suffisait pas de se prémunir lui-même contre toute surprise, mais qu'il fallait encore mettre les malades, sur lesquels il voulait faire des expériences, à l'abri de la séduction de leurs sens et de leur imagination. C'est pour cela qu'il leur montrait toujours de la froideur et une indifférence marquée sur le succès du moyen qu'il employait; quelquefois même une incrédulité décidée sur les vertus curatives du remède.

C'est avec ces précautions qu'il a fait un très-grand nombre d'expériences, dans les maladies chroniques et aiguës, en se servant de plusieurs sortes d'Aimans, sur-tout de ceux que prépare un Physicien recommandable, M. l'Abbé Lenoble. Il les a appliqués de toutes les manières, et selon que ses lumières ont paru lui indiquer une méthode préférablement à une autre. Toutes ces plaques aimantées, jarretières, bracelets, colliers etc. etc., ont été appliqués à plusieurs reprises, pendant plusieurs mois, et de différentes façons, sans qu'il ait jamais pu parvenir sur

aucun malade à obtenir un effet positif, et dont la cause pût dépendre de cette application. M. Pujol est persuadé que tout Médecin instruit qui voudra répéter les mêmes essais avec les précautions qu'il a prises, et la même bonne foi, se convaincra de la nullité pleine et entière de ce remède. Un de nous a répété les expériences de M. Pujol sur plusieurs malades attaqués, les uns de crampes habituelles, de douleurs rhumatismales; les autres de douleurs spasmodiques à l'estomac et d'affections hystériques. Il s'est parfaitement convaincu des mêmes résultats que M. Pujol a obtenus; c'est-à-dire, que l'appliquation de l'Aimant sur l'économie animale, est sans aucune efficacité; que le prétendu soulagement que les malades ressentent, n'a ni constance, ni persévérance; et qu'il dépend le plus souvent de l'imagination du patient, quelquefois de l'illusion qu'il cherche à se faire, et de plusieurs autres circonstances absolument étrangères à l'Aimant.

M. Pujol termine son mémoire par des réflexions judicieuses sur l'action de l'Aimant dans l'économie animale. Il prouve qu'elle est nulle par la théorie, après avoir démontré par l'expérience qu'elle est sans effet. Il fait voir ensuite que Mesmer et ses sectateurs ne pouvant rien expliquer par un fluide magnétique grossier, lequel n'a d'influence que sur les matières ferrugineuses, on en a imaginé un autre plus délié, plus subtil et doué d'une action universelle sur les être animés et même sur les végétaux; mais dont les effets ne sont pas plus réels, pas plus prouvés que ceux qu'on a faussement attribués à l'Aimant. Le mémoire de M. Pujol nous a

convaincu qu'il était souvent bien plus utile de détruire une erreur accréditée, que d'établir une vérité nouvelle; et que le Médecin instruit et habile, qui est parvenu à force de soins et de précautions, à guérir une maladie aussi funeste à l'esprit humain que l'erreur, a bien mérité de la société en général, et en particulier de ses confrères. En conséquence, nous approuvons le mémoire de M. Pujol sans aucune restriction, et nous pensons qu'il mérite d'être imprimé sous le privilège de la Société royale de Médecine.

Au Louvre, le 13 Janvier 1789, signés de FOURCROY, CAILLE et VICQ-D'AZIR.

La Société royale de Médecine ayant entendu la lecture du rapport ci-dessus, en a adopté le contenu; ce que je certifie conforme au jugement de cette Compagnie. VICQ-D'AZIR, Secrétaire perpétuel.

OBSERVATIONS

Sur la Fièvre miliaire épidémique, qui régna dans le Languedoc et les Provinces limitrophes, durant le printemps de 1782;

Ouvrage envoyé d'office par l'Auteur à la Société royale de Médecine de Paris le 22 Juin de la même année; et à raison duquel cette Compagnie lui décerna un prix d'émulation, dans sa séance publique du 11 Mars 1783. W. Hist. de la Soc. roy. de Méd. de Paris. Années 1780 et 1781, page 16.

An vis phantasiæ, an metus, contagiorum mater?
Gaubius. inst. Patholog. Med. §. 499.

RÉFLEXIONS

Pour servir de préambule et de supplément à ces Observations.

L'histoire de cette Épidémie fit trop de bruit en Europe, et en même temps trop de ravages dans les contrées qui en furent le théâtre, pour que le public ne soit fortement intéressé à ce

qu'elle soit consignée à jamais et un peu en détail dans les fastes de la Médecine (*a*). L'on n'oubliera pas aisément que tous nos malheurs furent la suite d'une seule méprise, et que le danger de la maladie ne put évidemment être attribué qu'au traitement que cette déplorable méprise lui fit adapter : exemple fameux pour les Médecins, qui sentiront par là combien sont quelquefois terribles les conséquences de la moindre de leurs erreurs ! Le célèbre Dehaen avait-il donc tort d'assurer qu'il est quelquefois heureux pour les malades, de se trouver livrés à eux-mêmes, plutôt que d'être assujétis à la direction et aux soins trop officieux d'un Médecin peu réfléchi, ou imparfaitement instruit ?

Par l'embarras où se trouvèrent les gens de l'art dans nos contrées, à l'apparition d'une Épidémie qui était toute nouvelle pour eux, les Médecins pourront encore se convaincre, qu'ils ne sauraient trop donner de l'étendue à leurs lumières. Ce n'est pas assez pour eux, après s'être suffisamment nourris des principes généraux de leur intéressante profession, de s'appliquer avec soin à former leur pratique sur la nature et les qualités du climat qu'ils habitent ; sur le génie particulier qu'affectent d'y montrer les diverses maladies qu'ils ont habituellement occasion d'y observer ; et sur la marche que la nature

---

(*a*) M. Fouquet m'a assuré, après son retour de Toulouse, où il séjourna quelque temps pour le traitement de cette Épidémie, que par le relevé de la mortalité qui eut lieu dans toute l'étendue des pays où elle regna, il constait que le nombre des morts, victimes de la prétendue Suette, s'élevait à plus de trente mille.

a coutume d'y prendre dans le travail des guérisons, pour qu'ils puissent la seconder, l'imiter même, et quelquefois la prévenir dans cette importante opération. La santé de leurs concitoyens exige encore de leur part de plus grands efforts. On voit assez souvent, qu'à l'instar des peuples conquérans, les maladies des climats étrangers aux nôtres, font sur nos terres des irruptions inattendues, et tâchent, pour ainsi dire, de nous surprendre, pour étendre plus facilement leurs ravages. N'est-il pas de notre devoir de prendre de loin toutes nos précautions, pour qu'en pareille circonstance, nous nous trouvions prêts à les combattre et à les repousser avec avantage? Pour cela, il me paraît indispensable que tout Médecin s'instruise de bonne heure de tout ce qui regarde les maladies étrangères à nos climats, quant à leur nature diverse, à leur allure et au traitement qui leur convient. Il est même prudent que sa bibliothèque se trouve toujours munie de quelqu'un des bons ouvrages qui ont été faits sur chacune de ces maladies, afin qu'il puisse y avoir recours au besoin.

L'Espagne vient depuis peu de nous offrir une preuve frappante, qui doit nous faire sentir encore plus combien cette précaution est sage, et même absolument nécessaire, pour les Médecins de tous les pays.

On sait que la Fièvre jaune d'Amérique est une espèce de maladie maligne, qui est particulière au sol de cette partie du monde; qu'elle s'y déploie souvent à la manière des Épidémies; et que ce n'est qu'à force de soins et d'observations, que les Médecins qui sont sur les lieux,

ont découvert le traitement qui paraît lui être le plus approprié.

Tout-à-coup, et au moment où on s'y attendait le moins, cette Fièvre, qui n'était plus, que je sache, sortie de son lieu natal, se montra au milieu de Cadix, Ville des plus commerçantes et des plus peuplées de l'Espagne. Les Médecins Espagnols sont dans la surprise, et ne savent quelles armes employer contre cet ennemi inconnu. Cependant la mortalité est grande et s'accroît de jour en jour à Cadix. L'Épidémie se renforce, s'étend dans les environs, et bientôt toutes les Provinces voisines sont affligées de sa présence. Nulle part elle ne trouve d'obstacles du côté des Médecins; et par-tout ses victimes se multiplient. Toute l'Espagne est dans l'alarme et dans le deuil. Le Gouvernement établit cordon sur cordon pour s'opposer à la contagion; et dans ses perplexités il prend le parti le plus sûr; parti qui fait le plus grand honneur à la Médecine Française. Il réclame le secours des Médecins de la France, comme autrefois les Rois de l'Orient allaient chercher Hippocrate au fonds de la Grèce, et l'invitaient par des ambassades solennelles, à se rendre auprès d'eux, afin d'arrêter par son génie les fléaux épidémiques qui désolaient leurs états.

Trois Médecins, jeunes à la vérité, mais pleins de talens et de lumières, partent à la fois de Montpellier. Par les papiers publics ils avaient déjà compris que l'Épidémie Espagnole n'était autre que la Fièvre Américaine dont il a été parlé. Rien de ce qui a été écrit sur cette maladie ne leur était inconnu. Aussi leur arrivée en Espagne fut-elle une espèce de triom-

phe ; et la mortalité s'arrêta-t-elle à leur aspect comme par enchantement ! C'est ainsi qu'en présence de mon vénérable ami Fouquet, toutes les inquiétudes des Toulousains cessèrent, que la terreur disparut, et que la prétendue Suette se trouva vaincue.

Une chose pourtant doit paraître fort surprenante. C'est que les pays méridionaux de la France ayent resté si long-temps à l'abri de toute invasion de la part des Fièvres miliaires ; tandis que depuis long-temps elles régnent dans tous les pays du nord de l'Europe, et que dans plusieurs de nos Provinces septentrionales, on les a vues en bien des occasions faire des excursions épidémiques. Le fait n'en est pas moins certain, ainsi que l'attestait en 1766 le célèbre Leroi, pour lors Professeur de Médecine au lycée de Montpellier, et que peuvent le certifier encore tous les Médecins de Languedoc.

Cependant je dois remarquer ici, que depuis l'époque où M. Leroi fit imprimer ses mémoires et observations de Médecine, jusqu'en 1782, que se montra notre Épidémie, j'avais eu occasion d'observer à des temps éloignés, neuf fois à Castres même, et une fois à St.-Pons, non pas la miliaire rouge (*Purpura rubra*), mais la miliaire que les Allemands appelent *blanche* (*Purpura alba*). Cette espèce de Fièvre éruptive est des plus malignes, et sur-tout des plus insidieuses. Les petits boutons qui la caractérisent, et dont l'éruption commence toujours à se montrer aux environs du *Sternum*, contiennent une lymphe claire, transparente et vraiment cristalline. C'est pour cela que je lui donne volontiers le nom plus intelligible et plus approprié de miliaire cristalline.

Les premières fois que je fis dans cette Ville la découverte d'une semblable éruption, je me fis un devoir d'inviter mes anciens confrères à se rendre auprès de mes malades, pour être témoins de ce phénomène, qui était tout nouveau chez nous. Ils avouèrent tous qu'en effet ils n'avaient jamais vu rien de pareil, pas même à Bordeaux, où un de ces Messieurs avait long-temps travaillé.

J'étais tout rempli de la lecture d'Allioni sur la miliaire, lorsque trouvant un jeune pleurétique, qui parmi des moiteurs perpétuelles, était travaillé de picotemens incommodes de la peau, et de serremens inexprimables de poitrine, l'idée me vient d'examiner les tégumens antérieurs de cette partie. J'y vis avec une espèce de saisissement les petits boutons cristallins dont j'avais soupçonné l'existence. Ce fut là le premier sujet chez lequel je rencontrai la miliaire : et d'après les mêmes signes spasmodiques, je suis parvenu ensuite à découvrir la même éruption sur le corps de mes neuf autres malades dont j'ai parlé. Je dois dire ici, que toujours j'ai trouvé la miliaire cristalline combinée avec quelque inflammation locale des viscères; mais je ne l'ai jamais rencontrée dans les Fièvres qui surviennent aux femmes en couche; quoique cet accident arrive si familièrement dans les pays où la miliaire est une maladie commune.

J'observerai encore, que lorsque l'éruption cristalline miliaire a commencé à se faire sur la poitrine, elle ne manque pas de s'étendre bientôt sur le reste du corps. En un jour ces boutons sont crevés et desséchés; après quoi viennent d'autres anxiétés douloureuses et spas-

modiques, qui sont les signes indicateurs d'une autre éruption toute semblable à la première; et ce n'est qu'après quatre ou cinq de ces secousses éruptives, que la maladie est censée guérie.

Dans tous ces cas, il m'a été donc impossible de regarder l'éruption miliaire autrement que comme critique. Cela ne m'a pourtant jamais empêché d'employer, lorsque les accidens locaux de l'inflammation étaient urgens, la saignée et les autres secours anti-phlogistiques, que j'ai jugés nécessaires; et j'ai vu avec plaisir, que tous ces malades, sur le compte desquels les familles étaient d'abord fort alarmées, se sont constamment tirés d'affaire en moins de quinze jours. Je ne sais pourquoi depuis notre Épidémie, c'est-à-dire depuis vingt ans, je n'ai plus trouvé dans ma pratique une seule de ces Miliaires, et que même je n'ai point entendu dire que d'autres l'ayent observée ici.

Mais en convenant que dans ce pays, on pouvait avoir vu tout comme moi des Miliaires cristallines qui y étaient pourtant fort rares, et que d'autres Médecins eussent peut-être observées, s'ils s'en fussent doutés, et si comme moi ils eussent été à la découverte; je ne me crois pas moins en droit d'assurer que ce qu'on appele fièvre miliaire rouge, est une maladie absolument étrangère en Languedoc. Car, je ne regarde pas comme dignes de ce nom, ni le Millot des enfans, qui n'est qu'un accident de peu d'importance; ni les boutons rouges et prurigineux, dont se chargent si souvent les corps des fébricitans quelconques qui sont en

sueur, et qu'on connaît sous le nom de *Sudamina*; ni même cette éruption non fébrile et quasi chronique de pustules rouges et le plus souvent prurigineuses, dont se couvre quelquefois la peau de certains enfans, et même de certains adultes, à la première apparition des chaleurs printanières. Ce serait vouloir abuser des termes, que de confondre ces trois sortes d'affections exhantématiques, avec la fièvre miliaire rouge des auteurs; fièvre qui, quoique communément bénigne, présente toujours à l'observateur une marche fixe et régulière, et s'accompagne infailliblement d'un cortège de symptômes fébriles, qui lui sont propres. Elle mérite à tous égards de trouver un rang distinct et une nomenclature spéciale dans la nombreuse famille des fièvres.

En rédigeant assez à la hâte mon mémoire sur la Miliaire épidémique qui affligea nos Provinces, on verra que je fus très-sobre sur toute espèce d'idées théoriques, dont cette Épidémie me paraissait d'ailleurs susceptible. Je crois que le lecteur ne sera pas fâché que j'appuye ici un peu plus que je n'ai fait, sur ce qui m'a paru en avoir été la véritable cause, et sur quelques autres particularités qui la concernent, et dont je n'ai pas parlé.

Il n'est pas douteux, comme je l'ai fait sentir, que les boues putrescentes qui furent le résultat du recurement général du canal, fait dans le cours entier du mois d'Août précédent, et dans le commencement de Septembre suivant, n'ayent été la cause occasionnelle de la fièvre miliaire qui se développa le printemps d'après. Mais par quel mécanisme les émanations putrides infectèrent-elles tant de contrées même assez éloignées

de ce foyer d'infection ? C'est ce que je vais tâcher de faire sentir, en observant pourtant que le foyer principal de l'épidémie devait toujours se trouvert à Castelnaudarry, où il existe un grand port, un immense bassin, dont les eaux sont totalement stagnantes, et d'où l'on tira, par le recurement, des tas de boues proportionnés à son étendue.

Sans doute que les riverains immédiats du canal reçurent une dose d'infection plus prompte et plus forte que celle qui parvint aux sujets qui se trouvaient plus éloignés de cette ligne. Aussi ces riverains furent-ils, comme je l'ai encore remarqué, très-maltraités pendant l'automne qui suivit, de fièvres intermittentes et rémittentes des plus cruelles, et qui firent périr beaucoup de monde dans le cours de cette saison. Je fus en même, comme je l'ai dit aussi, de voir ces maladies de près ; et je vis qu'elles portaient toutes un caractère bilieux et putride qui sautait aux yeux. Après les évacuans donnés promptement, le Quinquina administré à très-haute dose était le seul remède qui fût capable de refréner leur marche dangereuse et leur haute malignité.

Quoique dans les pays plus éloignés du canal, on n'ait pas eu à traiter ces maladies d'automne, il ne faut pas croire que leurs habitans fussent exempts de toute infection. Encore vers la fin de Novembre, les voyageurs sentaient à dix lieues du canal, que l'air était chargé d'une fétidité qui affectait l'odorat. Le soufle des vents avait répandu çà et là, et à de grandes distances, les émanations putrides. La déglutition et les pores inhalans du poumon et de la peau,

avaient introduit les miasmes dans l'intérieur des individus ; chacun en était imprégné. Mais comme l'air en était d'autant moins souillé, que les lieux se trouvaient moins voisins des immondices génératrices de ces miasmes, l'infection fut d'autant plus faible dans ces lieux ; et la cause s'y trouva trop peu active, pour solliciter tout d'un coup des réactions fébriles.

Les froids de l'hiver, par leur force antiseptique, en arrêtant les exhalaisons putrides, fortifia les organes des individus, et suspendit même le cours des intermitentes et rémittentes pernicieuses, qui désolaient jusques-là les rives du canal. Le feu n'était pourtant pas tout-à-fait éteint ; il ne fit que couver pendant quelque temps sous la cendre.

J'ai fait voir dans le Tome second, page 69 de ces Œuvres de Médecine pratique, auxquelles je donne la publicité dans ce moment, que selon mes observations, dans la saison du printemps, époque où toute la nature se réveille du sommeil de l'hiver, tout aussi se renouvelle dans l'homme ; qu'alors il s'établit dans nos corps une petite fièvre générale, que j'appele fièvre du printemps, et qui, quoique insensible, tend à une heureuse dépuration de la masse humorale.

D'après cette observation essentielle, et dont tout Médecin peut chaque année être aisément le témoin, il ne doit pas paraître bien surprenant qu'à l'arrivée des chaleurs printanières, la nature ait excité d'une manière plus sensible, dans des individus mal disposés, et dont les liqueurs vitales se trouvaient infectées, des mouvemens salutaires et fébriles, pour y opérer

des dépurations critiques, que les circonstances locales rendaient si nécessaires. C'est à ces efforts fébriles, mis en jeu par les chaleurs du printemps, que j'ai toujours attribué la naissance de l'épidémie miliaire, et éminemment bilieuse, qui se manifesta parmi nous.

Ce caractère bilieux des fièvres qui dans l'automne avaient désolé les bords du canal, et qui au printemps suivant s'étendirent bien au-delà de cette ligne, n'a rien, dans mon hypothèse, qui doive sembler étonnant. Elles avaient toutes pour cause un levain septique, plus ou moins énergique, plus ou moins intimément mêlé aux liqueurs animales. Or, ces liqueurs sont toutes putrescentes à des degrés différens; et l'on sait très-bien que les liqueurs biliaires sont celles d'entre elles qui dans le corps vivant sont les plus susceptibles de la fermentation putride, et par conséquent les plus capables de se laisser altérer par le contact des levains septiques les plus légers.

C'était donc essentiellement sur la bile, qu'avaient agi les vapeurs méphitiques, parties l'été précédent des boues du canal; et le foie qui sépare ce fluide récrémenteux, et le conserve dans un réservoir particulier pour les usages de la vie, devait être, et fut en effet le foyer de la maladie printanière, dont cette altération fut la cause occasionnelle.

Si je ne me suis pas mépris dans mon Essai sur les maladies de la peau relativement à l'état du foie, ouvrage imprimé au Tome second, page 99 de ces Œuvres, il existe un principe d'observation, par lequel il est évident que le foie et la peau sont des organes qui

ont entre eux des relations intimes et réciproques, et que la plupart des affections âcres de la peau ont pour cause l'action dépuratoire du foie. Ce principe, je l'ai démontré par tant de preuves dans cet ouvrage, que je tiens pour inutile de revenir sur ces démonstrations, et que je crois devoir ici supposer le fait comme très-réel.

Cette relation naturelle entre le foie et la peau étant établie, rien ne doit surprendre dans les phénomènes que présenta notre Épidémie. Ils découlaient tous de l'action du foie sur l'organe cutanée, et des mouvemens nécessaires que fit la nature pour transporter les fluides hépatiques qui se trouvaient altérés, sur ce crible général. Les sueurs devaient être faciles et abondantes, comme elles le furent; et les glandes cutanées, où aboutirent les âcrimonies bilieuses, devaient aisément en être affectées, et donner le spectacle de ces petits grains miliaires et enflammés qui couvrirent la peau chez la plupart des sujets.

La Suette Anglaise, ou proprement dite, n'est pas une maladie qui ait été encore assez observée. On ne peut pas tirer des faits que les auteurs du Nord nous rapportent à son sujet, des conséquences qu'on puisse raisonnablement appliquer à notre Épidémie. Certains d'entre ces auteurs ont voulu la regarder comme une Fièvre du genre des putrides; et ses sueurs, comme l'effet de la colliquation générale des humeurs.

Ici, il s'en faut du tout au tout, qu'on ait été autorisé à prendre de pareilles idées. La bile, il est vrai, avait un caractère putride; mais la

masse humorale offrait des dispositions manifestes à l'épaisissement phlogistique. Il paraît même que par le relâchement des pores cutanées, et par les sueurs copieuses qui étaient la suite de ce relâchement, le sang se dépouillait plus facilement qu'il ne convenait de sa partie séreuse. Aussi, malheur aux sujets chez lesquels ces sortes d'excrétions séreuses étaient trop favorisées ! Ils furent exposés à des inflammations rapides et promptement mortelles des viscères et sur-tout du cerveau ; inflammations dont les saignées abondantes, quand on y était à temps, furent le seul et vrai remède. Ces dispositions phlogistiques du sang étaient si manifestes dans ces malheureux individus, que celui qu'on leur tirait alors se coagulait de suite dans les palettes, se couvrait bientôt d'une couenne épaisse et blanchâtre, et ne lâchait que très-difficilement quelques gouttes de sérosité, qui souvent ne s'y montraient même pas après vingt-quatre heures de repos.

La Fièvre miliaire ne se montra d'abord qu'à Castelnaudarry et sur le bord du canal dès le commencement d'Avril : elle y fut même plus vive et plus générale que par-tout ailleurs. Ces particularités ne peuvent être attribuées, d'abord qu'à ce que les sujets s'y étaient imprégnés plus abondamment des miasmes septiques, qui s'exhalaient des boues putrides qui étaient sur les lieux ; et en second lieu à l'action des chaleurs printanières, qui se développent d'une manière plus précoce dans les plaines basses, telles que celles où coulent les eaux du canal du Languedoc. Un pareil effet ne pouvait avoir lieu dans les terreins plus élevés et plus montueux, qu'à mesure que

l'atmosphère y acquérait à son tour le même degré de chaleur ; ce qui devait arriver nécessairement plus tard, et même successivement, eu égard à la différente situation géographique des lieux. Nous observâmes en général, que les villes et les bourgades qui se trouvaient les plus éloignées de la ligne d'infection, furent les dernières où l'Épidémie fit son explosion.

Plusieurs Médecins, en raisonnant d'après cette seule marche successive de notre Fièvre miliaire, crurent qu'elle ne marchait que par contagion, et n'hésitèrent pas à prononcer d'après cela seul, qu'elle était contagieuse. Le raisonnement était faux. Dans le fait la maladie n'avait rien de contagieux ; j'en ai donné des preuves sensibles dans mon mémoire : nos voyageurs ne cessèrent d'aller dans les Villes où régnait l'Épidémie, et en revinrent toujours sains. Nos premiers malades furent tous des citoyens qui n'étaient pas sortis de leurs foyers ; et je regarde comme une chose incontestable, que cette succession lente de l'Épidémie dans nos diverses contrées ne saurait être légitimement rapportée, comme je viens de le dire, qu'au développement successif des chaleurs printanières, dans les divers points où l'infection de l'automne précédent était parvenue.

Il est une autre particularité qu'a présentée notre Épidémie, et qui ne me semble pas avoir été observée dans aucune autre d'une manière aussi marquée. Dans les Villes où devait arriver l'Épidémie miliaire, on vit d'abord çà et là quelques individus qui en furent affectés d'une manière sporadique. Mais dès que le moment arrivait où la maladie devenait vraiment épidé-

mique, alors et presque tout-à-coup les malades s'alitaient par centaines chaque jour; et les premiers jours même le nombre des malades surpris dans les 24 heures allait toujours croissant. Après les six ou sept premiers jours, le nombre des sujets attaqués journellement de la maladie devenait moindre, et allait ensuite en décroissant durant autres six ou sept jours; en sorte qu'au bout de quinze ou seize jours la Fièvre miliaire cessait d'être épidémique, et reprenait sa première marche sporadique. N'est-ce pas là ce qui arrive dans un champ nouvellement ensemencé? Quelques graines levent les premières, parce qu'elles sont plus vigoureuses et mieux placées. Un temps favorable fait ensuite lever comme à la fois le plus grand nombre des autres graines. Viennent ensuite celles qui sont les plus faibles et les plus chétives qui germent les dernières, parce qu'il leur faut pour cela plus de chaleur et d'humidité. Cette image présente-t-elle la moindre idée de contagion?

Qu'on me permette de finir ce préambule, par une réflexion morale dont je me trouve affecté en pensant aux inconvéniens des passions dont nos Villes sont le foyer; passions qui rongent et minent sourdement notre frêle machine, et pervertissent à la fois l'homme physique et l'homme moral. A cette triste idée je suis tenté de m'écrier avec le Poëte :

O fortunatos nimium, bona si sua norint,
agricolas!

Nos Paysans campagnards, tout-à-fait étrangers aux terreurs dont nous aimions à nous tourmenter dans nos sociétés, au sujet de la prétendue Suette, et peu curieux de savoir les moyens insolites et désastreux que prirent les Médecins assemblés à Castelnaudarry pour établir son traitement, ne furent que peu affectés de l'Épidémie, et s'en ressentirent à peine. Nulle part les opérations agricoles ne furent interrompues. Quelques sueurs spontanées et qui n'arrêtèrent personne, ou tout au plus quelque éruption de boutons miliaires qu'on promenait dans les champs, furent le seul tribut que ces bonnes gens payèrent à l'Épidémie. Ils eurent bien raison ensuite de rire de toutes nos frayeurs, et sur-tout de toutes nos erreurs, auxquelles ils ne voulurent prendre aucune part.

Heureux, et trois fois heureux l'état de l'agriculteur qui vit solitairement dans sa campagne! Ses champs qu'il aime à cultiver de ses mains, et qu'il engraisse de ses sueurs, fournissent suffisamment à sa nourriture, et à l'entretien de sa gaie et modeste famille. A l'abri des secousses de nos grandes passions, ses enfans prospèrent et se fortifient sous ses yeux, par les travaux même dont ils font de bonne heure leurs plaisirs et leur amusement. Son cœur est bon, et tout fait pour une religion qui ne prêche que la bonté et la bienfaisance. Aussi ses préceptes d'accord avec la nature, s'insinuent-ils sans peine dans son ame simple et pure. Elle fait sa consolation dans les incommodités inséparables de cette courte vie, et lui donne un avant-goût des récompenses éternelles préparées à la vertu. Ses jours sont, il est vrai, monotones

et quelquefois fâcheux; mais du moins coulent-ils loin du trouble et du remords. Enfant de la providence, il a vécu sans inquiétudes, et meurt aussi sans regrets. Le jour de sa mort est vraiment pour lui un jour de repos.

Encore un coup, ô l'heureux état! Quand est-ce qu'après une vie orageuse, et passée dans les collisions des jalousies sociales, me sera-t-il permis de jouir enfin de votre paix et de votre félicité? Je n'abandonnerai pas pour cela les devoirs de ma profession, auxquels je suis devoué dès ma plus tendre jeunesse, et dont je dois compte à l'humanité. Je trouverai toujours des malades campagnards à soigner; et je pourrai exercer pour eux la médecine Hippocratique dans toute sa simplicité. Peu de remèdes suffisent à la nature, quand on sait la saisir et la suivre. Je laisserai volontiers aux Médecins des Villes tous leurs poisons médicamenteux, toutes leurs nouvelles méthodes, inventées à point nommé pour enrichir leurs auteurs, et dont la mode passera avec eux; tous ces prétendus spécifiques qui ne guérissent personne, et dont on use par habitude, et pour faire semblant de faire quelque chose; toutes ces chimères théoriques qui forment le hochet de la Médecine, et dont le peuple grand et petit se laisse si aisément leurrer; et enfin tout ce fatras de recettes et de composés pharmaceutiques, qui ne sont qu'une ostentation mensongère de l'art, ou bien des présens indigestes, que nous a transmis l'empirisme de nos pères. J'y vivrai en véritable Médecin. J'y philosopherai à ma manière, et tâcherai d'y redevenir homme.

P. S. Je viens de voir dans le moment, une

fille de six ans, attaquée depuis treize jours d'une de ces Fièvres miliaires cristallines, dont j'ai parlé plus haut. Cette maladie était compliquée d'une inflammation aux méninges, et vraisemblablement la suppuration s'était déjà établie dans quelque portion de la substance cérébrale. Cette enfant est morte le quatorzième jour de sa maladie, avec tous les signes apoplectiques ou fortement comateux. Voilà la première fois que je revois cette maladie dans nos contrées depuis 1782. Si je n'eusse été appelé auprès de cette fille, on eût ignoré de quelle maladie elle était morte. Le Médecin ordinaire ne se doutait même pas de la Miliaire; parce qu'il n'avait plus vu de sa vie une pareille espèce de Fièvre.

OBSERVATIONS

Sur la Fièvre miliaire épidémique, qui régna dans le Languedoc et les Provinces limitrophes, durant le printemps de 1782 (a).

LA Société a donné déjà deux fois son avis sur cette maladie épidémique, le 30 Avril et le 4 Juin. Mais les Médecins habiles et judicieux qui composent ce Corps célèbre, n'ayant

(a) Au moment que ces observations furent parvenues à la Société royale de Médecine de Paris, elle fit composer à la hâte un Mémoire qui fut inséré dans le plus prochain Journal de Médecine de M. Bacher. Elle donne des éloges à mon travail, dont même elle fait un usage flatteur. C'est dans ce Mémoire, où l'on trouvera complétement rétractées toutes les erreurs dans lesquelles on s'était efforcé de tous côtés d'entraîner ce Corps célèbre ; ainsi que toutes les idées de *Suette anglaise* que les récits faux et exagérés de ses correspondans lui avaient fait adopter. C'est dans cet ouvrage, où la Société fait voir que l'Épidémie de Languedoc n'a été au fond qu'une fièvre miliaire, toute pareille à celle qui, en diverses occasions, s'est montrée épidémiquement dans plusieurs Provinces septentrionales de la France. On y trouve à la fin un long catalogue de ces sortes d'Épidémies.

pas été à portée de vérifier les choses par eux-mêmes, ont été obligés de s'en rapporter à des Mémoires dictés par la terreur et le préjugé, et à des descriptions où l'on s'est attaché, ce semble, à confondre avec les symptômes de la maladie, des accidens qui n'étaient qu'une suite du mauvais traitement. Il n'est pas bien extraordinaire que, malgré toutes leurs lumières, ils se soient laissés entraîner au torrent; et que leurs conseils ayent été relatifs à des exposés infidèles. Mais à présent le prestige est dissipé; les écailles sont tombées de dessus les yeux des Médecins les plus prévenus. Nous avons appris à devenir sages par nos malheurs; et depuis cette heureuse révolution, la maladie qui avait fait tant de bruit, et causé tant d'alarmes, a perdu dans l'esprit même du public toute son importance.

C'est une chose assez surprenante, que dans les petits endroits cette maladie, quoique très-répandue, et le plus souvent très-peu soignée, n'ait produit aucune mortalité; tandis que dans les villes peuplées, où des Médecins habiles n'ont pas manqué de prodiguer leurs soins aux malades, elle a fait périr beaucoup de monde. L'altération de l'air, produite par la cohabitation d'un grand nombre d'individus dans un petit espace, peut bien servir, ce semble, en quelque chose à la solution du problème; mais la plus forte et la véritable cause de cet effet singulier paraît dépendre plutôt du moral que du physique. La terreur est une passion qui, comme le feu, s'accroît en se communiquant. La force de l'incendie ne doit-elle pas être toujours proportionnelle à la quantité de la

matière combustible, qui est en déflagration? Je parle comme témoin oculaire; bien des gens sont morts par la peur excessive de mourir; et si j'ai été moins malheureux que beaucoup d'autres, je l'attribue en partie à ma sécurité et au grand soin que j'ai eu de la communiquer à mes malades.

Eh ! comment les gens attaqués de l'épidémie n'auraient-ils pas tremblé, après ce qui s'était passé à Castelnaudarry, ville qui fut le berceau de la maladie et des préjugés désastreux auxquels elle donna lieu. La chose n'est pas douteuse; elle y fut d'abord prise pour la véritable Suette, *Sudor anglicus*. Les lettres multipliées que divers particuliers envoyèrent à Castres, et dont plusieurs sont entre mes mains, en font foi. On y voit que les Vinaigres aromatiques, le Camphre, le Musc, le Quinquina, et en un mot les anti-septiques les plus puissans, étaient employés à foison; qu'on fermait scrupuleusement à l'air libre toutes les avenues; qu'on couvrait excessivement les malades, et qu'on laissait pourrir sur leurs corps les linges salis par la sueur, sans permettre de les changer, pendant les semaines entières. Les Médecins de Castelnaudarry sont, je n'en doute nullement, des gens très-éclairés, ainsi que ceux du voisinage qu'on appela pour les remplacer, lorsqu'ils furent arrêtés eux-mêmes par la maladie. Mais l'amour de la vérité doit être supérieure à tous les égards. Ils se méprirent dans cette occasion; et leur méprise a été fatale à la Province.

La faute qui fut commise en dernier lieu à Castelnaudarry, l'avait été autrefois en Picardie,

au rapport de Bellot, lorsqu'en 1718 la fièvre miliaire dont il est question, y parut pour la première fois. En 1750 les Médecins de Bauvais tombèrent aussi dans une pareille méprise, en appliquant le traitement de la Suette à la fièvre miliaire qui parut alors dans cette ville, et qui par conséquent y fit des ravages. M. Boyer, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, y fut envoyé par le Roi, reconnut aisément l'erreur, et publia dans le temps une méthode curative (*a*), qui lui fit le plus grand honneur, et qui eut le plus grand succès.

Au reste, il n'est pas surprenant que les Médecins de Castelnaudarry se soient ainsi trompés sur l'épidémie qu'ils avaient à traiter; il faut leur rendre justice. Les fièvres miliaires ont été jusqu'ici des maladies très-rares dans notre Province. Il n'y a pas plus de dix ans, que j'ai commencé à en observer quelques-unes à Castres. M. Leroi, célèbre Professeur de Montpellier, dans ses mémoires et observations de Médecine, imprimés en 1766, dit expressément, page 46, en parlant de la Miliaire : » Cette fièvre nous est encore étrangère, » ainsi qu'à plusieurs autres Provinces méri-» dionales de l'Europe, etc. » D'après cela peut-on trouver merveilleux que des Médecins appelés tout-à-coup pour traiter une maladie nouvelle pour eux, et n'ayant aucun moment libre pour l'étudier à cause de leurs travaux cli-

(*a*) M. de Lieutaud fait allusion à cette méprise des Médecins de Bauvais, dans son précis de Médecine, au chapitre de la Suette.

niques, ayent donné dans des écarts de pratique ? Il est vrai que, dès qu'ils purent s'apercevoir que leur fièvre épidémique avait toutes les ressemblances possibles avec le *Miliaris sudatoria* de Sauvages, ouvrage qui ne leur manquait pas, ils auraient dû, à ce qu'il paraît, réformer leur traitement sur les avis de ce célèbre auteur. Mais ils ne trouvèrent dans le *Classes morborum* de M. de Sauvages, qu'un abrégé très-concis du mémoire de M. Vandermonde, qui y est cité. Je tiens d'un des Médecins qui furent appelés à Castelnaudarry, qu'il ne leur fut pas possible de se procurer dans cette ville le Journal de Médecine du mois d'Avril 1760, où cet opuscule est imprimé; ensorte que livrés presque à leurs seules réflexions, et ayant vu déjà guérir, avec et malgré la méthode qu'ils avaient d'abord adoptée, le plus grand nombre de leurs malades, ils s'endormirent dans leurs premières idées, ou ne les rectifièrent que très-imparfaitement (*a*). Cependant le préjugé prit du terrein, et poussa des racines dans l'esprit du public; la mortalité, en excitant l'épouvante, ne servit qu'à le graver plus profondément, et il demeura pour certain et pour évident dans toutes les têtes, qu'il existait

(*a*) W. leur *traitement* publié le 29 Mars, où ils veulent bien fixer à quatre jours seulement le travail des sueurs, la conservation des mêmes linges, et la clôture exacte des lits et des appartemens; et leur *Mémoire* publié le 7 Avril, où en se récriant contre certains abus, ils ne rétractent pourtant rien des préceptes consignés dans leur traitement.

un venin dans ces maladies; que ce venin ne pouvait trouver d'issue que par les pores de la peau, et qu'il fallait par conséquent respecter et favoriser les sueurs, ainsi que l'éruption qui en était le complément. De là cette prodigalité des anti-septiques, cette méthode incendiaire et gênante qui tuait les malades, et qui laissait toujours à imaginer aux vivans, que ceux qui avaient succombé au traitement, n'étaient morts que par quelque imprudence.

Pourtant la maladie, après avoir régné une quinzaine de jours à Castelnaudarry, s'étendit dans les environs; elle parvint à Castres vers la fin d'Avril, après avoir attaqué successivement tous les bourgs et villages intermédiaires. La terreur et la consternation l'avaient dévancée; tout le monde se préparait à suer de son mieux; chacun s'était armé d'un paquet de Camphre; on avalait de tous côtés du Quinquina. Il n'était pas de simple artisan qui ne composât à sa façon du vinaigre des quatre voleurs. Tous nos soins furent inutiles pour calmer ces frayeurs indélibérées; l'approche de la peste n'eût pu alarmer davantage.

Jusques au 18 de Mai, la maladie fut sporadique et très-peu répandue. Elle y resta même inconnue du public, parce que je la désignais sous des noms qui ne pussent pas la faire reconnaître. J'admirais la profusion avec laquelle les sueurs coulaient de tout le corps, et surtout du visage et des environs de la poitrine. L'odeur de ces sueurs ne m'a jamais paru avoir rien d'acide; elle était seulement douçâtre et urineuse; mais pour si peu que ces sueurs séjournassent dans les linges et sur le corps

des malades, elles devenaient bientôt infectes et cadavéreuses. A la faveur du secret, il me fut libre de braver impunément le préjugé de mes concitoyens ; j'eus soin de tenir mes malades propres, et de leur faire changer de linge toutes les fois qu'ils en avaient besoin ; je les laissais dans leur lit, il est vrai ; mais je ne leur permettais que des couvertures légères ; je voulais que les rideaux des lits fussent ouverts, et que l'air des appartemens fût souvent renouvelé ; je redoutais même le feu dans la chambre des malades ; et vu la force avec laquelle le sang se portait à la tête, j'avais l'attention de faire tenir cette partie très-relevée. Je purgeais de bonne heure, lorsqu'il n'y avait pas d'éruption, comme cela arrivait le plus souvent ; et lorsque quelque éruption avait lieu, je me contentais, après que la sueur était passée, de faire lever les malades pendant le jour : je leur permettais même l'aliment solide, pris avec précaution ; et leur tenant le ventre libre par des lavemens, j'attendais, pour purger, que l'éruption fût desséchée.

Depuis la fin d'Avril jusqu'au 24 Mai inclusivement, l'air se maintint assez constamment dans un état de fraîcheur, plus marqué qu'il ne l'est communément dans ce temps de l'année. Des pluies assez fréquentes rendirent même l'atmosphère souvent humide. Cependant vers le 18, ainsi que je l'ai dit, il commença à tomber plus de malades, et l'on ne put plus cacher que l'épidémie était dans la ville. Malgré la prévention générale, je n'eus garde de changer mon traitement, qui était déjà devenu à mes yeux aussi recommandable par sa simplicité,

que par ses succès. Jusqu'au 24, la maladie, en se multipliant, ne perdit que peu de sa bénignité primitive. J'avais soin de ne faire aliter les malades, que lorsque les sueurs commençaient à se déclarer : avant cela, lorsque j'y étais à temps, pour éviter les suites d'une constipation qui durait ordinairement plusieurs jours, je leur faisais prendre des lavemens laxatifs : je les émitisais même ou les purgeais de suite, lorsque les nausées, la Cardialgie, quelque diarrhée, la bouche sale, ou l'haleine fétide, indiquaient le besoin urgent de ce secours. Si la tête était très-douloureuse, et le visage très-monté en couleur, je me trouvais bien de mettre en usage les pédiluves tièdes. Que si pendant les sueurs, des serremens, des pesanteurs d'estomac, ou bien de fortes Cardialgies, venaient à tracasser le malade, j'employais l'huile d'amande douce, qui excitait alors des vomissemens utiles, ou des selles atrabilaires. Au moindre soupçon de vers, je donnais de la Coraline de Corse; ou s'il n'était question que de quelque spasme local, je tâchais de le calmer par des anti-spasmodiques simples.

Il arriva plusieurs fois, que même pendant le fort des sueurs, il se manifestait des douleurs vives et fixes dans les membres ou aux côtés de la poitrine; ou qu'il survenait des toux quinteuses; ou enfin des retentions d'urine fort douloureuses. Je ne compte pour rien les Disuries passagères, dont quelques personnes se sont plaintes, et qui ne venaient évidemment que de ce que toute la matière aqueuse du sang prenait la voie des pores cutanées. Dans ce cas, il n'y avait qu'à tenir les malades moins

chaudement ; la modération des sueurs rendait les urines moins âcres et plus abondantes. Quant à la toux et aux douleurs musculeuses, elles me semblaient autant dépendre du spasme que de l'âcrimonie des humeurs, que je croyais ne pouvoir être éliminées que par la sueur ou par l'éruption. Les adoucissans et les relâchans étaient les seuls remèdes auxquels j'avais recours pour les combattre. Pour ce qui regarde les retentions d'urine, symptôme spasmodique par lequel la maladie a débuté plusieurs fois, j'avais un moyen à-peu-près infaillible pour l'arrêter tout d'un coup : ce moyen consistait à faire lever le malade, à le faire tenir debout un peu de temps ; et si cela ne suffisait pas, ce qui était rare, à le faire marcher dans la chambre les pieds nuds. On sent bien que je ne faisais faire cette opération qu'avec beaucoup de précaution, tant que j'ai cru à l'utilité des des sueurs. Depuis que je suis désabusé, l'accident est devenu on ne peut pas plus rare, à cause de la différence du traitement. à noter

Mon régime était fort simple. Tant que la fièvre et les autres symptômes étaient un peu intenses, je tenais les malades à la seule boisson d'une tisane raffraîchissante. Cela ne durait guères plus de deux jours, après lesquels je permettais les bouillons légers, les crêmes farineuses, à quoi je mêlais quelquefois, le troisième ou le quatrième jour, un peu de pain avec de la confiture ; et cela malgré de petites reprises fébriles qui avaient ordinairement lieu toutes les après-midi jusques au cinquième ou sixième jour. Je trouvais que ce peu d'aliment solide, donné à la place d'une prise de bouillon,

calmait souvent les maux d'estomac, mieux qu'aucun remède, et qu'il donnait plus de courage au malade. Lorsque je le trouvais faible, je lui accordais même sans peine quelque cueillerée de vin.

Les Médecins et les Chirurgiens qui jusqu'au 24 Mai prirent une autre route que la mienne, dans le traitement de la maladie, et qui n'osèrent pas s'écarter d'un seul point de la méthode rigoureuse de Castelnaudarry, c'est-à-dire, qui tinrent fermés les lits et les chambres, et qui firent garder les premiers linges durant quatre jours entiers, eurent aussi bien que moi le bonheur de ne perdre personne ; tant la maladie était bénigne ! Une seule chose distingua mes malades, et cette chose fut à la fin aperçue : c'est qu'ils étaient plutôt guéris, qu'il avaient très-rarement des éruptions, et que dans leur convalescence ils avaient la plupart un air de santé, qui faisait douter s'ils avaient eu réellement la maladie.

Le 15 Mai je fus consulté par la communauté de Mazamet, ville peuplée et commerçante, qui se trouve à trois lieues de Castres, et où la maladie épidémique venait de se manifester. Dans ma consultation livrée le même jour, je m'attachai à rassurer les esprits, et je distinguai deux modes essentiels à saisir dans cette maladie. Le plus souvent, y disais-je, ce n'est qu'une fièvre bénigne qui n'annonce aucun danger, et qui n'a besoin que d'un traitement très-simple. J'observais que les fièvres épidémiques, qui jusqu'à ce jour avaient paru à Castres et dans les environs, avaient été constamment de ce caractère. Comme j'avais lieu de croire qu'elles

qu'elles étaient telles à Mazamet, je me bornai à décrire la méthode dont j'ai parlé plus haut. Je remarquai pourtant, sur la fin, que ces fièvres prenaient quelquefois un caractère malin et pernicieux, ainsi que cela était arrivé à Castelnaudarry, à Carcassonne, et un grand nombre de fois en Picardie. Dans le cas donc où la maladie s'annoncerait par une fièvre violente, du délire, des oppressions etc., je suis d'avis qu'on débute par une saignée du bras ou du pied selon les circonstances, et qu'on mande de suite un Médecin seul capable de saisir les indications diverses qui peuvent se présenter dans le cours de cette fièvre suspecte. La maladie fut bénigne à Mazamet, et personne n'y mourut. Ma consultation, dont j'avais gardé copie pour la répandre dans notre ville, n'y fut pas vue en général de bon œil, parce que encouragé par mes observations, j'osais y heurter de front les préjugés reçus contre le renouvellement de l'air, le changement des linges, et sur-tout contre la saignée.

Après le 24 Mai les choses changèrent bien de face. Le vent de Sud-Est qui survint pour lors, tempéra tout-à-coup la fraîcheur de l'air, et régna sans beaucoup de variations jusqu'au 30 du même mois. Cette chaleur subite développa un grand nombre de maladies, au point que pendant chacun de ces six jours il tomba plus de cent malades par jour. Outre cette multiplication étonnante, nous aperçûmes, non sans douleur, que la Fièvre prit aussitôt un caractère plus véhément. Les commencemens cependant n'étaient pas pour l'ordinaire, ni vifs, ni allarmans; mais le pouls paraissait toujours plus

fort, plus fréquent; tous les symptômes fébriles comme les Céphalalgies, les Cardialgies, les maux des reins, le brisement des membres etc. étaient plus considérables; la chaleur de la peau plus brûlante et plus âcre, et la fétidité des sueurs plus marquée. Par surcroît de malheur, malgré la chaleur de l'atmosphère, personne ne songeait à changer ses couvertures d'hiver, et j'avais toutes les peines du monde à les faire ôter, parce qu'on était fortement persuadé qu'il fallait du moins conserver durant la maladie ses couvertures accoutumées. Les éruptions qui, lorsqu'elles avaient paru jusqu'à cette époque, ne l'avaient fait que vers le troisième jour de la Fièvre, devinrent alors non-seulement un accident plus général, mais même leur apparition fut accélérée, au point que sur la fin du premier jour, les malades en étaient le plus souvent couverts. Il arriva, dès les premiers de ces six jours, que quelques malades sur le compte desquels on avait d'abord été fort tranquille, moururent presque subitement et sans pouvoir recevoir les Sacremens de l'Église, les uns avec les symptômes du *coma vigil* ou *somnolent*, d'autres dans un accès de frénésie, et certains avec une Éclampsie affreuse. Les vésicatoires, les sangsues, les saignées même tardives ne purent arrêter le cours de ces révolutions précipitées. L'alarme qui avait semblé s'assoupir peu-à-peu, devint plus forte que jamais : on se détermina à enterrer sans sonnerie; les prêtres couraient les maisons pour confesser tous les malades indistinctement : l'épouvante était à son comble.

Quoique déjà excédés par les fatigues pré-

cédentes, il nous fallut redoubler de zèle et d'activité dans ces circonstances calamiteuses. Nous demandâmes de bonne heure des Médecins étrangers pour nous prêter des mains auxiliaires; il ne nous fut pas possible de nous en procurer aucun. Nous crûmes alors qu'il était de notre état de sacrifier notre santé et notre vie même s'il le fallait, au bien de nos concitoyens. Médecins, Chirurgiens, Sœurs de la Charité, tout fut dans un mouvement perpétuel; pauvres et riches, tout le monde fut visité, le plus souvent deux fois le jour; personne ne mourut, faute de secours. Je ne me rappelle pas ces terribles momens sans émotion; nous passâmes plusieurs jours de suite à courir la nuit et le jour par les rues de la ville, sans dormir et presque sans manger : après le plaisir de faire le bien, il n'en est pas de plus doux sans doute que le souvenir de l'avoir fait.

Durant les six jours que l'épidémie fut dans sa force, et qu'elle allait toujours en se multipliant, parmi environ neuf cents malades, il n'en périt pourtant qu'une douzaine. Tous ceux-là moururent le deuxième, le troisième ou le quatrième jour, et de la manière dont nous l'avons déjà dit. M. Malebouche, Chirurgien-adjoint de notre Hôtel-Dieu, qui eut entre ses mains un grand nombre de malades, et qui dès le commencement se conforma à ma manière de traiter, se félicite encore de l'avoir suivie : il eut le plaisir de ne perdre personne. Les Sœurs de la Charité que j'avais instruites de la manière dont elles devaient se comporter dans cette occasion, n'en perdirent

pas non plus. Pour ce qui est de mes malades, qui furent en si grand nombre que j'aurais de la peine à en faire la juste évaluation, j'eus le chagrin d'en voir mourir un, qu'une passion vive de l'ame, différente de la terreur, jeta dans un accablement subit et une affection soporeuse, qui l'enleva dans fort peu d'heures, malgré tous mes soins. Je fus appelé en consultation pour d'autres personnes qui se trouvaient dans un état analogue. Tous nos moyens suffirent rarement pour les arracher des bras de la mort. Je remarquai avec surprise, que pendant le *raptus* violent qui portait les humeurs sur le cerveau avec une vivacité incroyable, les éruptions, bien loin d'avoir disparu ou pâli, étaient au contraire, si on en excepte les derniers instans, très-rouges et très-animées; preuve certaine que ces éruptions étaient plutôt l'effet, que la crise de la maladie; et que la rentrée de la Miliaire ne contribuait en aucune manière à la production de ces accidens inopinés. Cette observation importante contrariait grandement toutes les idées qu'on avait tâché de nous donner jusques-là sur la nature de cette éruption. Je commençai dès-lors à ne plus la respecter autant dans le traitement, et à la regarder tout de bon comme purement symptômatique.

Tous les Médecins qui ont été en même de traiter cette maladie, conviendront sans peine que, malgré tous les préceptes publiés sur son traitement, ils ne laissaient pas que d'être très-embarrassés, lorsqu'ils avaient à secourir des malades qu'ils avaient cru jusques-là sans danger, et qui sans aucune cause évidente

étaient devenus subitement les sujets de ces terribles révolutions. Ils avoueront, s'ils sont de bonne foi, que les épispastiques, les vésicatoires et les diaphorétiques divers qu'ils administraient au plus vîte pour pousser l'éruption, ne faisaient que hâter le moment fatal. Il ne réchappait guères de ces sortes de malades, que ceux qui éprouvaient de fortes hémorragies, ou qui rendaient par le haut et sur-tout par le bas des matières putrides et atrabilieuses. La saignée même, employée seule dans ces circonstances, était rarement suffisante (*a*); il fallait encore faire lever les malades, leur donner un air frais, évacuer les premières voies; et c'est ce que nous n'osions pas faire, crainte d'occasionner la rentrée de l'éruption. Cette éruption attirait toutes les attentions; c'était vers elle que tous les efforts étaient dirigés.

Les Médecins de Toulouse, à la tête desquels la Providence mit le célèbre Fouquet de Montpellier, ont eu les premiers la gloire de faire main-basse sur les préjugés funestes, qui tenaient nos bras pour ainsi dire liés, et dont ils avaient été si long-temps eux-mêmes le triste jouet. C'est par leur soin, qu'a été répandue la vraie méthode curatoire qui convenait à nos maladies; méthode simple et lumineuse,

(*a*) Ce qui pouvait rendre souvent inutile la saignée dans ces tristes circonstances, était la rupture des vaisseaux sanguins de la tête, et l'épanchement de sang sur le cerveau déjà tout formé. Dans ce cas nul secours ne pouvait guères sauver le malade.

qui fit tomber tout-à-coup la mortalité dans cette grande ville, et qui fit passer rapidement les Toulousains, des convulsions de l'épouvante, à la plus grande sécurité. Elle fut publiée le 27 Mai à Toulouse, et nous la reçûmes à Castres le 29 au soir, temps auquel nous étions très-inquiets sur l'état d'un grand nombre de malades. A la première lecture nous sentîmes, comme par un charme, se dissiper tout-à-coup nos doutes et nos perplexités. La vérité, en frappant notre entendement, y produisit la conviction la plus intime. On vit de suite les Médecins les plus entichés des anciennes pratiques, dont ils ne sentaient que trop l'insuffisance, courir de maison en maison pour faire lever les malades, leur faire déposer les linges fétides, et leur accorder un air libre et pur, en ouvrant les portes et les fenêtres. On fit purger et saigner ceux qui en avaient besoin, sans aucun égard pour les sueurs ni pour l'éruption; et dès-lors il n'est plus mort personne; tous les accidens ont été calmés en peu de temps; il n'en est survenu de pareils que très-rarement dans les suites; l'éruption est devenue, comme la première fois, une chose très-peu commune, et les malades moins gênés, et par conséquent moins épouvantés, ont été les premiers à rire de leurs anciennes frayeurs.

Il ne suffisait donc pas de couvrir légèrement les malades, comme je l'avais fait jusques-là; il s'agissait encore de les faire lever. J'ai vu toujours qu'ils se sont trouvés eux-mêmes beaucoup mieux, lorsqu'on les a fait tirer d'entre leurs draps. La fièvre alors diminuait sensiblement, et même le plus souvent elle se dissipait

tout-à-fait et sans retour, en peu d'heures. La journée étant meilleure, la nuit devenait infailliblement plus tranquille ; les sueurs une fois supprimées ne reparaissaient ordinairement plus, et les choses n'en allaient que mieux (*a*). En preuve de ces assertions que j'ai été en même de vérifier un très-grand nombre de fois, je vais rapporter deux faits très-saillans qui se passèrent le lendemain même du jour que nous avions reçu la consultation imprimée de Toulouse. Mais auparavant je dois remarquer que le 31 Maî et le 1.er Juin, il commença à tomber un nombre de malades incomparablement moins grand que les jours précédens, et que peu de jours après la maladie épidémique a pu être regardée comme entièrement terminée, quoique jusques à la fin de Juin on ait eu à traiter çà et là quelques maladies analogues, où pourtant il ne s'est présenté presque aucune éruption.

Le 30 Mai au matin, je fus appelé à la communauté de la Présentation pour y voir douze filles, qui toutes étaient tombées malades dans le cours de la nuit précédente. Je les trouvaî toutes au lit suant de la meilleure grâce du monde, ayant plus ou moins de fièvre, le visage

---

(*a*) Dès les premiers temps de l'Épidémie, je vis divers malades commettre ce que l'on appelait des imprudences, sortir du lit, supprimer les sueurs, sans qu'il en résultât le moindre mal. Cependant, lorsque quelqu'un venait à mourir, l'on ne manquait pas d'accuser de sa mort quelqu'une de ces prétendues imprudences. Le Médecin qui se voyait par-là disculpé aux yeux du public, trouvait son compte à favoriser cette erreur.

rouge et gonflé, la tête très-douloureuse ect., etc. Je les fis lever toutes de leur lit, elles passèrent l'après-midi à folâtrer tumultueusement entr'elles; aucune d'elles ne se trouva avoir à ma visite du soir le moindre symptôme fébrile: elles furent purgées, et il n'a plus été question de leur maladie. Une d'elles, qui fut la seule qui refusa le purgatif, eut, huit jours après, une rechûte terrible, dont elle se tira pourtant en trois jours par le moyen de la saignée, de l'émétique et d'une médecine employés tout de suite.

Le même jour je fus introduit sur les sept heures du soir chez un artisan âgé de 45 ans, qui depuis cinq jours était dans son lit. Une Miliaire épaisse couvrait le corps, et cependant le pouls était très-fréquent, la chaleur âcre et brûlante; et le sang se portant à la tête avec impétuosité, le malade tombait dans un délire comateux qui menaçait de devenir mortel. Le vent venait de se lever nord-ouest. J'ordonne qu'on ouvre une grande fenêtre qui donnait du côté du vent, qu'on le lève, et qu'après lui avoir donné un lavement on l'expose tout assis sur un fauteuil près de la fenêtre durant une heure entière. Mais en cas que ce moyen ne calme point les accidens, je prescris en même temps une saignée du pied, que je ne fis pas faire de suite, parce que le sujet me paraissait excessivement épuisé. L'effet heureux et prompt de l'air frais dispensa de la saignée; le malade se sentit ranimé dans l'instant, il passa bien la nuit; et le lendemain matin je le trouvai à-peu-près sans fièvre; sa guérison ne fut qu'une affaire de quelques jours.

Tout le monde sait que des sueurs plus ou

moins abondantes précèdent ordinairement toutes les éruptions, mais spécialement les éruptions Miliaires (*a*). Notre fièvre n'a rien en cela qui la distingue essentiellement des autres fièvres Miliaires. D'autant mieux que les sueurs qui l'accompagnent, ne manquent guères de disparaître bientôt, si on ne s'attache à les favoriser par la chaleur du lit et les boissons chaudes. Cette réflexion me paraît d'autant plus juste, que par l'heureux changement arrivé dans le traitement de la maladie, les sueurs s'étant bornées à fort peu de chose, le mot *Suette* sous lequel le public et les Médecins eux-mêmes se plaisaient à la désigner, est tombé peu-à-peu en désuétude, et qu'on n'ose presque plus aujourd'hui l'employer dans les sociétés. Or, comme les mots influent souvent sur les choses, et que la confusion des nomenclatures peut entraîner celle des idées, il serait à désirer qu'on convînt de laisser le nom exclusif de Suette à la maladie pestilentielle et terrible qui en est en possession depuis long-temps; et qu'au lieu d'appeler avec Bellot et Boyer, *Suette des Picards* ou *de Picardie*, ou avec M. l'Abbé Tessier, simplement *Suette*, la maladie épidémique, que caractérisent la Miliaire et les sueurs abondantes, on se contentât de la nommer *Miliaire suante*, ou *Miliaire de Picardie*. Peut-être même serait-il mieux de ne la désigner sous aucune dénomi-

---

(*a*) V. entr'autres Allioni *tractatio de mil. origine* etc. cap. 4. §. 72. et seq., et l'histoire de toutes les épidémies de ce genre, rapportées par les auteurs, et dans les recueils périodiques de Médecine.

nation propre, et de lui donner seulement le nom générique de *Fièvre miliaire rouge*. Cela serait, à mon avis, d'autant plus raisonnable, que j'ai vu plusieurs malades ne suer presque pas, quoiqu'on les ait tenus scrupuleusement dans leur lit, et qu'ils eussent d'ailleurs tous les autres symptômes de la maladie épidémique.

En adoptant avec avidité les idées claires et précises des Médecins de Toulouse, nous ne fîmes, dans le fond, que nous rendre à nos propres observations, dont un mauvais préjugé nous avait empêché de tirer toutes les conséquences pratiques. Pour en venir là, nous avions à vaincre beaucoup d'obstacles : nous trouvions que MM. Vandermonde et Tessier n'avaient eu garde de tirer les malades de leur lit, et d'arrêter trop légèrement les sueurs, en traitant la Miliaire de Picardie. Ils n'avaient pas non plus vilipendé les éruptions, au point de ne pas appréhender leur rentrée. Les Docteurs Allioni, Baraillon, Lepecq de la Cloture, et le torrent des Auteurs, ont traité les Miliaires avec la même circonspection. Il est vrai que le fameux Dehaen a regardé cette espèce d'éruption comme toujours dépendante du vice du traitement, et qu'en conséquence il ne l'a jamais ménagée, non plus que les sueurs concomitantes : mais outre que sa proposition est évidemment trop générale, combien de contradicteurs n'a-t-il pas trouvés parmi les plus grands Praticiens de l'Europe ?

Il est surprenant pourtant que dans une maladie toute nouvelle pour notre Province, et malgré les désastres dont le premier traitement adopté nous avait rendus si souvent les

témoins, nous n'ayons pas pensé plutôt à nous écarter, non-seulement de la route périlleuse que nous tracèrent d'abord les Médecins de Castelnaudarry, mais même de celle que nous indiquaient les Auteurs graves dont nous venons de parler. Qu'on ouvre les ouvrages précieux de Sydenham : il décrit, dans le petit traité intitulé *Schedula monitoria de novæ febris ingressu*, une fièvre éruptive tout-à-fait analogue à la nôtre; les sueurs y paraissaient, dit-il, *undequaquè et copiosè*. Cet admirable observateur, dès qu'il connut la maladie, ne craignit point de faire lever les malades, et de supprimer les sueurs, que son tact exquis lui fit juger être symptômatiques. *Æger*, ajoute-t-il, *jugem in lecto decubitum, quantumlibet levissimè stragulis coopertus sit, non sine magno suo periculo, experitur. Febre enim exindè in cerebrum versâ, vel in comâ, vel in phrenesim facilè incidit.* Il regardait aussi les éruptions comme un vrai symptôme, et traitait sans façon la maladie par la saignée et les purgatifs multipliés.

L'Hippocrate anglais n'était pas le seul à qui l'expérience eût suggéré de pareilles idées sur la Miliaire compliquée de grandes sueurs. Le traitement de M. Boyer, qui eut, comme on l'a vu plus haut, de si grands succès à Beauvais, et qu'il publia pour la seconde fois en 1762, pour être répandu dans la Généralité de Paris, où l'Épidémie s'était montrée, contient les mêmes principes et la même pratique. Ce Médecin expérimenté y recommande très-expressément de ne pas écouter les sueurs, qui ne tendent qu'à *dessécher* et à *enflammer* de plus en plus les humeurs; et sans le moindre égard

pour les éruptions, qu'il déclare symptômatiques, et même qu'il a reconnues souvent être le fruit d'une mauvaise curation, il en vient à la saignée et aux évacuans des premières voies. Comment, dans nos angoisses perpétuelles, avons-nous pu ne pas céder enfin à ces deux grandes autorités, auxquelles nous pourrions joindre celle de Mezerai, et même, quant à la saignée et aux purgatifs, celle de Vandermonde lui-même ? Il faut que le préjugé ait un violent empire sur l'esprit des hommes ! Mes lectures, mes propres réflexions m'avaient déjà mis sur la voie ; mais comment eussé-je jamais osé seul m'opposer à la multitude ? comment même aurais je eu la force de ne retenir aucune empreinte des erreurs si généralement accréditées ? Je le dis en frémissant ; sans la Faculté de Toulouse, ou plutôt sans Fouquet, les victimes de l'erreur se seraient de plus en plus accumulées ; et le traitement de Castelnaudarry, qui, tout absurde, tout meurtrier qu'il était, se voyait déjà consacré par tant de suffrages, eût été cité, dans toute l'Europe, comme un modèle à suivre dans toutes les Épidémies semblables.

Les Médecins de Toulouse, ainsi que Sydenham et Boyer, ont bien senti que la maladie est de sa nature inflammatoire, et que la saignée est le vrai moyen de calmer l'effort des humeurs qui attaquent inopinément les organes de la vie. Mais ils ne paraissent pas avoir senti aussi bien que ces Auteurs, que le foyer fébrile réside dans les premières voies, qui toujours renferment ici des levains bilieux et putrides. C'est pour enlever ces levains que Sydenham et Boyer prescrivent

de bonne heure les émétiques et les purgatifs réitérés jusqu'à la fin de la maladie. La Société royale de Médecine de Paris, à travers les informations vicieuses qu'elle a reçues, n'a pas laissé de saisir cette vérité, puisqu'elle regarde formellement ce foyer putride comme la principale cause de la maladie épidémique. En effet, j'ai remarqué que dans les sujets même qui n'avaient qu'une fièvre très-légère, la langue s'est chargée constamment, et dès le premier jour, d'un limon épais et grisâtre; et que dans ceux qui étaient affectés plus grièvement, il ne manquait presque jamais, dans le cours de la maladie, de sortir par le bas, et même quelquefois par le haut, des matières graisseuses, épaisses, noires, et d'une odeur insupportable. Ces selles atrabilaires étaient peu-à-peu remplacées par des déjections vertes ou poracées, dont l'odeur et la couleur perdaient insensiblement leur intensité, jusqu'à ce qu'elles fussent devenues naturelles.

Cette observation, qui me frappa d'abord, m'engagea à la suivre avec attention; et d'après toutes mes recherches, je me suis convaincu que la cause matérielle de nos Fièvres miliaires, n'était autre chose qu'une bile dégénérée qui se trouvait en stagnation dans la vésicule du fiel. Les Borborygmes et les grandes Cardialgies qui y paraissaient si familièrement, et dès les premiers instans, étaient accompagnés ordinairement d'une tension douloureuse de l'Épigastre, laquelle s'étendait le plus souvent, d'une manière sensible, vers l'Hypocondre droit. Cette tension et cette douleur occupaient même quelquefois tout cet Hypocondre. Un Ictère léger,

mais qui se faisait aisément remarquer au blanc des yeux et dans les urines, se manifestait encore souvent sur la fin de la maladie. Cet Ictère ne se dissipait guères que lorsque, par l'effet de quelque minoratif, on avait fait couler les sucs biliaires dégénérés. Dans tous les sujets, les urines, au bout de quelques jours, prenaient une couleur foncée, et déposaient un sédiment abondant, roussâtre et bilieux. J'ai vu des engorgemens inflammatoires du foie, être la suite de la maladie, et je n'ai pu guérir ces engorgemens que par une grande détrempe et pas des minoratifs réitérés, qui ont entraîné toujours beaucoup de bile noire, verte et putride. D'ailleurs, des observations multipliées, qu'il serait trop long de rapporter ici, m'ont appris que dans nos fièvres, lorsqu'elles s'annoncent même de la façon la plus grave, on parvient souvent à enlever la maladie d'emblée, si, après une saignée, quand le cas l'exige, on en vient au plus vîte à un émétique efficace, auquel on fait succéder un bon purgatif. J'ai appris en même temps que ce n'est pas impunément qu'on omet les purgatifs dans les fièvres les plus courtes et les plus légères : par cette omission, on s'expose aux rechûtes les plus sérieuses.

Il est plusieurs fois arrivé, qu'après avoir été purgés une seule fois, les malades reprenaient leur appétit naturel, et se croyaient guéris. Il leur restait pourtant une douleur gravative de la tête, qui ne pouvait se dissiper qu'après une seconde et même une troisième médecine. Que s'ils refusaient trop long-temps d'en venir à ce remède, qui pouvait seul épuiser totalement le foyer bilieux, bientôt la bouche devenait

pâteuse, le dégoût arrivait, et malgré eux, il fallait céder à la nécessité. Mais il était un symptôme propre à notre Fièvre épidémique, sur lequel les purgatifs ne paraissaient avoir aucun empire; le temps seul pouvait en venir à bout. Ce symptôme était une faiblesse extrême et fort singulière, que tous nos convalescens ont éprouvée dans les jambes, soit que la maladie eût été grave, soit qu'elle eût été légère; soit qu'ils eussent été traités hors de leur lit, soit qu'ils eussent subi toute la rigueur de la méthode de Castelnaudarry. Dans ce dernier cas seulement, la faiblesse des extrémités inférieures était plus considérable, et les sujets totalement épuisés, tardaient beaucoup plus longtemps à recouvrer leurs forces.

J'ai déjà dit que dans les premiers temps de l'Épidémie, j'eus de grandes raisons de penser que du moins une grande partie de nos éruptions étaient factices. Je n'étais pas même éloigné alors de me rendre tout-à-fait au sentiment du Docteur Dehaen. En effet, par quelle fatalité la plupart de mes malades auraient-ils eu le privilège exclusif de n'avoir point des Exanthèmes, tandis que les autres en étaient couverts, s'il n'en eût existé quelque cause cachée dans la diversité des méthodes? Avant que l'Épidémie n'eût atteint toute sa force, M. Malebouche, Chirurgien, dont j'ai eu occasion de parler, d'après les réflexions que nous avions faites ensemble à ce sujet, voulut tenter une expérience dont il me communiqua le résultat, et dont il convient que je rende compte. Ce judicieux Artiste avait vu déjà par lui-même que les sujets tenus propres, aérés et légèrement couverts, n'avaient presque

jamais d'éruption. Un jour, étant appelé pour quatre malades nouveaux qu'il trouva totalement prévenus en faveur du traitement opposé, il les laissa se conduire à leur fantaisie, et garder surtout les mêmes linges pendant les quatre jours révolus : tous quatre furent bien malades; leur peau ne manqua pas de se couvrir dans son temps de boutons miliaires, tandis que les autres malades que ce Chirurgien voyait en même temps, furent tous garantis de l'éruption.

Malgré ces observations, qui prouvent qu'en effet les éruptions miliaires sont souvent les suites fâcheuses d'une mauvaise manière de traiter, j'avouerai pourtant que j'ai vu plusieurs malades en éprouver d'assez générales, quoiqu'ils n'eussent point gardé le lit, et chez qui elles étaient à tous égards très-spontanées. Je crois donc qu'il faut s'en tenir là-dessus au sentiment de Sydenham, qui, dans l'ouvrage déjà cité, dit ces paroles remarquables : *Licet hæ (eruptiones miliares) sponte suâ non numquam ingruant, sæpiùs tamen lecti calore, etc. extorquentur.* Mais de la spontanéité des éruptions, il ne faut pas conclure à leur qualité critique. L'éruption critique termine les maladies, en portant sur la peau la matière morbifique : or, dans notre Épidémie, l'éruption ne diminuait en rien le foyer maladif, que nous avons dit résider dans les premières voies, et qu'il était donné aux seuls évacuans d'emporter.

Je n'ai pas observé non plus que dans aucun temps de la maladie, les hémorragies aient eu quelque chose de critique. Celle des narrines était fort commune et ordinairement très-avantageuse, même dès le premier jour, lorsqu'elle était

était un peu abondante : comme elle n'était occasionnée que par la plénitude des vaisseaux sanguins de la tête, elle faisait l'effet d'une saignée locale. J'ai vu quelquefois, du quatrième au sixième et au septième jour de la maladie, cette hémorragie devenir fort considérable, au point de m'alarmer sur la vie des malades. Comme j'avais à craindre à cette époque la dissolution putride, qui est souvent la suite et l'effet des maladies inflammatoires; et comme d'ailleurs le sang paraissait ne former que des caillots fort tendres, j'ai employé, dans cette occasion, le Quinquina, les Acides minéraux, etc. Et en effet, par le moyen des anti-septiques, je suis parvenu toujours à arrêter ces hémorragies.

Quant aux autres sortes d'hémorragies, elles ont été généralement utiles. Je n'en ai vu aucune qui vînt du poumon, à moins qu'on ne veuille comprendre, sous cette dénomination, la simple et légère hémophthysie. Celles des intestins et des vaisseaux hémorroïdaux, n'ont pas été fort fréquentes, et celle de l'estomac a été la plus rare de toutes : mais celle de l'utérus était on ne peut pas plus commune chez les personnes du sexe, dont l'âge les rendait sujettes à l'évacuation menstruelle. Peu de ces femmes en ont été exemptes, quoique dans aucune le sang n'ait paru couler avec un certain excès, même sur la fin de la maladie, où ce fluide pouvait avoir perdu de sa consistance naturelle. Cette seule observation prouverait assez, ce semble, que l'existence de la dissolution putride, que tant de Médecins ont cru voir dans le cours de nos fièvres éruptives, était le plus souvent une pure chimère.

En Picardie comme en Languedoc, les efflorescences cutanées qui ont fait donner le nom de Miliaire à la maladie dont il s'agit, n'ont pas offert toujours la même forme. J'en ai observé de quatre espèces bien distinctes, qui se ressemblaient pourtant, en ce qu'elles avaient toutes une couleur rouge et animée, et qu'elles étaient toutes accompagnées de démangeaisons vives et cuisantes. Des picotemens cutanées très-incommodes les précédaient toujours; et ce qu'il y a de particulier et de digne d'attention, c'est que les malades même qui ne devaient pas avoir d'éruption, ne laissaient pas que de ressentir à la peau ces mêmes picotemens, et d'éprouver ensuite pendant plusieurs jours des démangeaisons.

La première de ces éruptions, qui était la plus bénigne, et qui plusieurs fois est arrivée sans être annoncée par aucun symptôme fébrile, était formée par de gros boutons, et même par des plaques larges, relevées et érésypélateuses : c'est ce que j'appelle éruptions urticacées, *Purpura urticata.* La seconde venait aussi par plaques. Ces plaques étaient composées de très-petits boutons rapprochés et confluans, en tout semblables à ceux de la Rougeole : cette espèce n'a pas paru avoir autant de bénignité que la précédente. La troisième, qui était la plus commune, et qui se mêlait assez souvent, et en diverses proportions, à toutes les autres, offrait sur tout le corps, et principalement sur toutes les parties du tronc, de petits boutons renflés et demi-sphériques, dont la grosseur allait depuis la graine de moutarde jusqu'au grain de maïs. La pointe de ces boutons blanchissait

avant de se dessécher : un certain nombre d'entr'eux devenaient dans quelques sujets plus gros, au point d'égaler les pustules de petite vérole. Ces gros boutons se couvraient bientôt d'une vésicule puriforme, et quelquefois d'une Phlictène grisâtre et demi-transparente, dont la base était rouge et enflammée. Ce troisième genre d'éruption n'arrivait guères qu'à ceux qui avaient une fièvre un peu vive ; mais les boutons varioleux ou phlicteneux dont nous venons de parler, ne m'ont jamais paru être le signal d'un plus grand danger. Enfin, la quatrième espèce qui était la plus mauvaise, et qui était la compagne ordinaire des fièvres fortes, ressemblait à de larges piqûres de puce, à des Pétéchies véritables ; mais ces prétendues Pétéchies, que bien des Médecins de la Province ont classé parmi les taches pourprées, et qu'ils ont pris par conséquent pour un signe non-équivoque de dissolution, n'étaient rien moins que cela. Le prurit violent qui en était inséparable, et leur rougeur vive, décélaient assez leur caractère inflammatoire. En les examinant de près, je découvris qu'elles portaient toutes vers leur centre un bouton miliaire et grisâtre presque imperceptible, et qu'on ne pouvait distinguer souvent qu'au moyen de la loupe. L'aréole rouge dont ce point central était entouré, était évidemment l'effet de l'irritation, dont une humeur agaçante était l'occasion.

Je n'ai presque rien dit des vers lombricaux qui, à Castres comme ailleurs, ont été très-familiers dans le cours de nos Miliaires épidémiques ; leur multitude prouvait le vice putride des sucs digestifs. Je remarquerai pourtant à leur

sujet, et cela ne me paraît pas peu extraordinaire, que très-rarement il est survenu des accidens qu'on ait pu raisonnablement imputer aux piqûres ou à la reptation de ces insectes. Du reste, quoique les enfans aient été moins exposés à l'Épidémie que les personnes d'un âge plus avancé, et que chez eux la maladie ait paru toujours se développer avec moins de fougue, il n'est pas moins certain qu'elle a attaqué plusieurs sujets au-dessous de huit ans: j'en ai traité quelques-uns qui n'avaient que six ou sept ans. J'eus occasion d'en consulter un qui n'en avait pas plus de quatre, et qui fut assez malade. Un de mes Confrères en soigna un autre qui n'était qu'à son sixième mois. Je crois en outre avoir remarqué que les vieillards qui, malgré leur âge, n'ont pas été plus épargnés que les autres, ont été plus que personne incommodés de l'éruption miliaire. Aucune précaution ne m'a paru pouvoir les en garantir; mais aussi aucun d'eux n'a éprouvé ces révolutions subites, ces *raptus* des humeurs, qui firent périr tant de personnes d'un âge moyen: ils étaient défendus, ainsi que les enfans, contre les dangers de la maladie, par leur propre faiblesse. Dans leur machine décrépite, les principes de la vie étaient trop peu énergiques, pour exciter les mouvemens impétueux et irréguliers, qui étaient la cause prochaine de ces transports dangereux.

Avant de terminer ce Mémoire, je crois devoir offrir à la Société quelques réflexions sur la qualité méphitique qu'ont eu les sueurs de nos malades, dès qu'on venait à les laisser séjourner sur leur corps. Je lui ferai part ensuite

de mes conjectures sur les causes éloignées de l'Épidémie.

§. I.er

Méphitisme des sueurs qui ont coulé pendant nos Fièvres miliaires.

Les Médecins de Castelnaudarry ont remarqué avec vérité dans leur mémoire, qu'il s'élevait du corps de leurs malades une vapeur qui obscurcissait la lumière d'une bougie. Mais ce n'était pas à raison de son *épaisseur* et de son opacité, que cette vapeur affaiblissait la lumière, c'était à raison de ses propriétés méphitiques. A quelque point qu'on portât la bougie, on n'y voyait presque pas dans le lit des malades, traités à la manière de Castelnaudarry ; il fallait approcher la bougie tout près de la peau pour pouvoir distinguer les éruptions. Lorsque, après avoir soulevé leurs draps, ces malheureux venaient à les laisser retomber sur leur corps, il sortait du dedans une odeur suffoquante dont ils étaient infectés eux-mêmes, et dont ils se plaignaient très-souvent. Les assistans avaient de la peine à se tenir long-temps près de leur couche, tant la vapeur qui s'en exhalait était insupportable. Cependant ils étaient condamnés sans pitié à rester dans un tel bain, et à respirer un tel air pendant plusieurs jours de suite. Le peuple se porte aisément aux extrêmes. Les amis et les parens veillaient avec soin sur ce que le pauvre patient restât exactement couvert, et que l'air des lits ne pût point se renouveler : il arrivait même qu'on renchérissait sur les précautions

ordonnées par les gens de l'art. Je ne sache pas pourtant qu'à Castres, ni dans les environs, il soit survenu d'asphyxie occasionnée par ces attentions cruelles : mais il n'eût pas été surprenant que le méphitisme eût produit ici les malheurs qui sont arrivés ailleurs. Je vais transcrire une lettre adressée à un de nos Gentilhommes, qui a bien voulu m'en remettre l'original. Elle a été écrite par M. de Coronat de Caladroi, homme d'esprit et grand amateur de Physique, qui fait sa résidence dans une de ses terres près de Perpignan : elle est trop intéressante pour en retrancher rien. La date est du 3 Juin.

Mon très-cher frère,

« Ma santé est encore faible depuis ma » Suette. Malheur à celui qui, comme moi, se » tiendra au lit : s'il n'y périt, il en sortira » sans doute dans un épuisement total. Les » personnes de notre Ville ne s'y tiennent que » quelques heures, et n'ont pas le temps de » s'apercevoir qu'ils ont été malades. On ne » voit ici que des malades qui sont tombés le » soir, et qui sont à leur ouvrage le lendemain. » Les plus robustes et les moins vigoureux sont » dans le même cas. On ne craint point d'interrompre la sueur. Nous croyons que mon fils a » eu la maladie ; il n'est cependant âgé que de » 30 mois. Avant-hier et hier il sua beaucoup ; » il gambade aujourd'hui de son mieux. Notre » Curé fut attaqué avant-hier au soir : hier il ne » dit point la Messe, mais il y assista ; et l'après-midi il vint me voir, et me montra les éruptions sur ses bras et sur ses jambes. S'il vous » fallait des autorités, je vous en fournirais

» mille. M. votre Évêque peut se procurer celle
» de M. l'Évêque d'Alet, qui est son ami par-
» ticulier. Il lui dira qu'on a fait lever à Alet
» 80 malades à la même heure, qui ont tous
» été guéris en un jour. Sur-tout point de diète :
» il faut manger la soupe à l'ail plusieurs fois
» le jour. Je soupçonne l'usage du lit d'être la
» cause de malheurs plus affreux que la mort
» même. Je crains qu'on n'ait enterré des gens
» vivans. La terreur avait introduit l'usage bar-
» bare de déménager les morts du moment qu'on
» les croyait expirés, et on les portait en terre
» sans cérémonie. Je ne serai pas fâché que
» vous fassiez part à vos Médecins des deux
» observations suivantes : 1°. M. Lucet, Curé
» de Chalabre, étant attaqué de la maladie,
» et gissant dans son lit, fut pris pour mort,
» et comme tel livré aux femmes, dont l'office
» est d'empaqueter les cadavres. Une d'elles
» s'aperçut qu'il remuait un doigt ; elle s'écrie :
» il n'est pas mort ! On le frictione, on le lave
» avec du vinaigre, etc.; il revient à la vie : il
» a pris chez lui la femme à qui il la doit.
» 2°. Un Paysan de Lesguerde, village près
» d'ici, parut de même avoir succombé à la
» maladie : il fut enseveli, et bientôt porté au
» cimetière (L'usage est en ce pays de n'ense-
» velir qu'en laissant le visage découvert.) Par
» bonheur, il ventait frais ; l'air le ranime, et
» tout-à-coup il s'écrie : ah ! mon Dieu ! Il est
» rapporté chez lui, et fut sauvé. Il m'a lui-
» même raconté son histoire, etc. etc.

§. II.

CONJECTURES *sur les causes éloignées de la Maladie épidémique.*

DANS leur Mémoire, MM. les Médecins de Castelnaudarry assurent, n°. 3, qu'il régna dans cette Ville, pendant tout le mois de Septembre dernier, une fièvre bilieuse pourprée, accompagnée de fort grandes sueurs. Ils ajoutent, ce qui est une remarque très-intéressante, que ce fut vers le milieu du même mois, c'est-à-dire, six mois avant la naissance de l'Épidémie, qu'ils observèrent, pour la première fois, la Maladie miliaire, et qu'elle ne cessa point de s'y montrer sporadiquement, et d'une manière bénigne, durant l'Automne et l'Hiver suivans.

Je ne sais pas précisément ce que ces Messieurs entendent par cette *Fièvre bilieuse pourprée*, dont ils n'assignent pas le caractère; ni si ces taches qu'ils appellent pourprées, n'étaient point de ces fausses Pétéchies prurigineuses, que nous avons décrites plus haut. Ce que je sais, c'est que cette Fièvre automnale de Castelnaudarry fit beaucoup de bruit dans le temps, et qu'elle causa même quelques ravages. Peut-être parmi ces fièvres bilieuses, y en eut-il quelques-unes qui furent accompagnées de nos Pétéchies fausses et inflammatoires; ce qui a pu leur faire donner le nom de *Pourprées*.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai que dès le mois de Septembre dernier, il se développa, dans tous les pays qui bordent le

canal du Languedoc, une Épidémie de fièvres remittentes et intermittentes pernicieuses, qui firent mourir bien du monde. Les Fièvres de Castelnaudarry furent sans doute de la même nature. Ce fléau s'étendit sur les villes de Narbonne et de Carcassonne; mais elles n'y furent pas aussi meurtrières que dans la première Ville. Vers le milieu de l'Automne dernier, je fus appelé à Olonzac, petite ville du Bas-Languedoc, peu éloignée de Narbonne, et distante du canal d'un petit quart de lieu. (Cette Ville, et les environs viennent d'être, pour ainsi dire, dévastés par la Miliaire épidémique qui y a exercé toutes ses fureurs.) Les Fièvres remittentes et intermittentes y régnaient alors, et avaient déjà ôté la vie à un grand nombre de personnes, soit dans le lieu même, soit dans tous les Villages circonvoisins. Ayant été obligé de faire quelque séjour dans le pays, je fus en même d'étudier le caractère de ces maladies suspectes, et d'en rechercher les causes. Comme l'origine de cette maladie coïncide précisément avec celle de la Fièvre miliaire, et que d'ailleurs l'une et l'autre paraissent avoir bien des analogies qui les rapprochent, c'est ici le lieu de rendre compte en peu de mots de mes observations à ce sujet.

La marche de ces Fièvres automnales était en tierce ou en double-tierce. Elles portaient violemment sur la tête et même sur la poitrine. Leur caractère bilieux n'était pas équivoque, et des sueurs longues et abondantes terminaient tous les paroxismes; mais je n'y aperçus jamais des éruptions quelconques. Pour les guérir, il fallait s'empresser de vider le

foyer bilieux et putride qui en était la source, par les Émétiques et les purgatifs. Après cela, le Quinquina, dont on ne devait pas ménager les doses, arrêtait la maladie. Ce traitement eut toujours, sous mes yeux, le succès le plus grand et le plus prompt.

Il est bon de remarquer que les Fièvres intermittentes et remittentes sont des maladies endémiques, toutes les Automnes, dans les contrées qu'arrose le Canal. La proximité des eaux quasi stagnantes qui y serpentent, contribuent sans doute à leur développement. Mais il y existe une cause plus puissante encore. On est dans l'usage, toutes les années, durant l'Été, de curer le lit du Canal, pour en enlever la vase abondante que des eaux peu limpides y déposent continuellement. Cette vase, où vivent beaucoup d'insectes parmi les détrimens de mille plantes aquatiques en putréfaction, est d'une nature suspecte : on ne la croit pas même bonne pour servir d'engrais ; elle est donc ramassée en tas sur le rivage. Pendant les chaleurs de l'Été, ces tas de boue se putréfient de plus en plus ; il en sort des émanations mal saines, très-propres à faire naître des maladies. On est heureux lorsque les orages d'Août ou les pluies de Septembre viennent à laver ces foyers méphitiques, qui empestent souvent l'air des environs d'une manière sensible. Il est bien naturel que les miasmes septiques qui s'en échappent, et que les vents peuvent distribuer au loin, pénètrent les habitans de ces cantons, et vicient leurs humeurs, sur-tout les sucs biliaires, qui, parmi tous ceux du corps humain, sont le plus susceptibles de la dégénérescence putride.

Chaque trois ou quatre ans, on nettoie le lit du Canal avec plus d'exactitude, et à une plus grande profondeur. Ce travail en grand avait eu lieu justement dans le cours de l'Été précédent. Par malheur, il se trouva que cet Été fut excessivement chaud et sec, ainsi qu'on l'avait observé à Olonzac, et que je le vois exprimé dans mes tables météorologiques. La chaleur et la sécheresse de la canicule durèrent à-peu-près jusqu'au milieu de Septembre. Avec des circonstances si favorables, la putréfaction des boues entassées acquit le plus haut degré d'intensité. Selon ce qui me fut rapporté, l'air, dans ce temps, était chargé, jusqu'à une certaine distance du canal, d'une odeur désagréable dont les étrangers étaient sur-tout affectés. J'appris encore que tandis qu'on était occupé à faire l'extraction de ces boues putrides, le Canal ayant été mis presque à sec, la mortalité s'était répandue parmi les ouvriers, et qu'il en avait péri un grand nombre; ce qui avait, ajoutait-on, dépeuplé certains Villages qu'on me nomma.

Si, en Septembre, Castelnaudarry eut à essuyer une Épidémie fort vive, d'après mes conjectures, la chose n'a rien que de très-naturel. Auprès de cette Ville, le Canal forme un bassin immense qui lui sert de port, et où les eaux sont dans une stagnation absolue. Ce bassin avait été curé à fond comme le reste du canal. Quel tas de boue cette opération ne dût-elle pas produire! quel centre de méphitisme et d'infection pour toute la contrée! En supposant que les vapeurs infectes qui sont sorties de ces tas d'immondices échauffées, ont répandu avec elles dans toute la Province, et jusqu'aux Pro-

vinces limitrophes, un germe putride, je ne suis nullement étonné que les humeurs bilieuses des citoyens de Castelnaudarry en aient été plus profondément imprégnées ; ni par conséquent que les maladies remittentes, intermittentes et miliaires, se soient développées chez eux plutôt et plus vivement que dans les autres lieux.

DISSERTATION

SUR l'impossibilité de suspendre, par les remèdes, le cours des Maladies aiguës, une fois qu'elles sont déclarées; et sur les moyens d'en simplifier le traitement, d'après la doctrine des Coctions et des Crises.

REMARQUES

SUR l'occasion qui donna lieu à cette Dissertation.

DANS l'Académie d'Arras, dont j'avais depuis peu l'honneur d'être Membre, et dont un grand nombre de fauteuils se trouvaient occupés par des Médecins pleins d'esprit et de talens, il s'était élevé une contestation sérieuse sur un objet très-important de Médecine pratique. L'Académie, qui espérait que de ce conflit il résulterait des lumières capables d'éclaircir les difficultés réelles que présentait le fond de cette dispute littéraire, avait encouragé elle-même les discussions. Mais quand elles furent portées à un certain point, elle refusa de prononcer, et voulut bien me déférer la gloire hasardeuse de la décision.

Certains Médecins soutenaient, dans des mémoires très-bien écrits, et laissés sur le bureau, qu'il était du devoir des gens de l'art d'arrêter

de bonne heure le cours des maladies aiguës par des remèdes efficaces, lors même qu'elles étaient déclarées. D'autres prétendaient au contraire, que c'était là une entreprise tout-à-fait téméraire, et que par elle on exposait les malades aux plus grands dangers.

J'ignorais complétement ces débats, lorsque je reçus de M. Dubois de Fosseux, Secrétaire perpétuel de l'Académie, homme très-recommandable par la multitude et la variété de ses connaissances, un fort grand paquet contenant tous les mémoires relatifs à la contestation dont je viens de parler. M. Dubois me marquait, dans une lettre très-flatteuse, qu'il m'écrivait en même-temps de la part de la Compagnie, qu'elle s'était déterminée à me renvoyer la décision de ce procès médical; qu'elle me priait d'examiner mûrement l'affaire, de peser le pour et le contre, et de lui faire savoir ensuite à quoi je croyais qu'il fallait s'en tenir sur les objets contestés.

Devenir tout-à-coup, et de leur aveu, le juge des opinions de mes Confrères d'Arras, tandis que j'eusse volontiers soumis toutes les miennes à leurs lumières, ne fut pas pour moi une position peu embarrassante. D'un côté, je me trouvais très-flatté, comme il est aisé de l'imaginer, que des Médecins distingués et un Corps entier de Littérateurs et de Savans, eussent pensé à me prendre pour arbitre sur un point de cette importance, et qu'ils eussent poussé leur confiance jusqu'à souscrire pour ainsi dire d'avance au jugement que mes réflexions pourraient m'inspirer. Mais, d'un autre côté, comment oser prononcer entre de tels contendans, et risquer mon avis, en présence de parties si capables

d'en saisir et d'en faire sentir le faible, ne fût-il même qu'apparent ? Cependant convenait-il que par une modestie orgueilleuse, j'éludasse la commission; que je me déclarasse par là indigne de la confiance honorable qu'on voulait bien me témoigner; et qu'enfin je refusasse de m'expliquer sur un point de Médecine aussi usuel, et sur lequel tout Praticien doit être déjà décidé et tout prêt à répondre, omnis homo miles, *puisqu'à tous momens il a occasion d'agir en conséquence des principes qu'il a dû se former nécessairement là-dessus ?*

Je me déterminai donc, après avoir suffisamment médité sur les raisons alléguées de part et d'autre, et soumis la question à un examen rigoureux et impartial, à dire franchement celui des deux sentimens contradictoires en faveur duquel la raison d'abord, et ensuite l'expérience, me paraissaient militer. Et quoique, depuis longtemps, ma manière de considérer et de traiter les maladies aiguës, fût une chose très-fixement arrêtée dans mon esprit, je crus devoir, dans la circonstance où je me trouvais, revenir aux premiers principes, et discuter la matière sur laquelle j'avais à prononcer, avec toute la précision et l'exactitude que méritait son importance, et que des gens aussi éclairés que l'étaient ceux pour qui j'écrivais, pouvaient l'exiger.

J'avouerai même que je m'occupai de cette matière avec quelque plaisir. J'étais alors persuadé, comme je le suis encore, que dans le traitement des maladies aiguës, le Médecin a bien peu de chose à faire. Je trouvais l'occasion de faire sentir combien l'abus des remèdes pouvait être alors préjudiciable aux malades : je

dus donc la saisir. Cette matière entrait naturellement dans le plan de réforme et de simplification que j'avais conçu déjà pour tous les objets de Médecine pratique.

Je souhaite qu'aujourd'hui la lecture de ma Dissertation procure à mes Confrères en général, autant de satisfaction qu'elle parut en procurer à l'Académie d'Arras et aux Médecins qui en faisaient partie : car, soit simple honnêteté, soit conviction réelle, toute dispute sur le traitement des Maladies aiguës, cessa parmi ces Médecins, dès que cette dissertation leur fut connue; et le procès qui les avait d'abord divisés, fut absolument terminé.

Des amis, aux avis desquels j'aime à déférer, m'ont conseillé de faire imprimer, à la suite de cet ouvrage, une petite pièce littéraire que je fus obligé de composer, un an auparavant, pour ma réception à la même Académie d'Arras. En m'adressant mes lettres de nomination à une des places de cette Académie, M. Dubois de Fosseux me manda que la règle était, dans ce Corps, que les Récipiendaires fissent un discours de remercîment d'un quart d'heure de lecture, dans lequel d'ailleurs, après les complimens d'usage, l'Auteur pouvait traiter quelque point de littérature à son choix. On verra que je pris pour sujet, l'union qui doit toujours régner entre les Belles-Lettres et les Sciences. Je doute que j'aie bien saisi le style léger, brillant et fleuri qui convient à ces sortes d'oraisons académiques. Si mes craintes là-dessus sont fondées, et si le Lecteur s'ennuie en parcourant cet opuscule, une chose me console, c'est que du moins son ennui ne sera pas long.

DISSERTATION

DISSERTATION

SUR l'impossibilité de suspendre, par les Remèdes, le cours des Maladies aiguës.

Si alicubi, certè in Medicinâ, multa scire oportet, pauca agere. Baglivi. Prax. Med. lib. 2. cap. 9.

Y A-T-IL un temps, dans les Maladies aiguës, où l'on puisse s'opposer à la série des symptômes qui en constituent la marche et la nature? C'est là une question qui m'a été soumise depuis peu par une Académie distinguée. Elle me paraît une des plus importantes que puisse offrir la Médecine pratique, et en même temps une de celles qui présente le plus de difficultés, à celui qui veut essayer de la résoudre d'une manière nette et satisfaisante.

Cependant, de sa solution dépend nécessairement le choix de la méthode curative, qu'il convient d'opposer à ces maladies, dans les diverses époques de leur cours; car si l'on décide une fois, que l'art a en sa puissance des moyens capables d'arrêter efficacement, et sans péril, les maladies aiguës, dès les premiers jours de leur naissance, le Médecin ne saurait trop se presser, dès qu'il est appelé

assez tôt, de mettre en usage ces moyens essentiels. Il s'ensuivrait encore de là, que c'est sur-tout dans le commencement de ces maladies, que les remèdes sont le plus nécessaires, et qu'il faut alors en ménager moins que jamais le nombre et l'énergie.

Mais si au contraire, il est convenu que, dès que ces maladies sont une fois déclarées, il n'est plus possible d'en arrêter la marche et d'en prévenir le développement ultérieur, on sent très-bien que c'est alors le devoir le plus sacré du Médecin, de n'user qu'avec une très-grande sobriété, de toute sorte de remèdes actifs dans ces maladies, sur-tout pendant ces temps de spasme et de trouble qui caractérisent ordinairement leur première explosion. A moins donc que pendant ces momens orageux, quelque accident redoutable, ou une fâcheuse complication, n'exigent des secours pressans, on ne saurait mieux faire, dans cette hypothèse, que d'user d'un traitement fort doux; parce que tout remède excitant ne peut alors qu'augmenter le désordre, et produire un mal très-certain, en compensation duquel on ne doit évidemment espérer aucun bien.

En attendant que quelque grand Praticien discute cette matière intéressante, avec le détail et la profondeur qu'exige son importance, et pour répondre à la confiance qu'a bien voulu me témoigner l'Académie, qui désire savoir quel est mon sentiment sur cet objet, je vais faire tous mes efforts pour résoudre en aussi peu de mots qu'il me sera possible, le problème proposé. Si je rapporte avec franchise les réflexions que m'ont suggérées sur cette matière

une lecture assez suivie et une expérience de trente ans, je n'ai garde pourtant de vouloir assujettir mes Confrères à mes opinions particulières. Je leur offre sans détour ma façon de penser, parce que je la crois bonne et solide; si je m'égare, je leur aurai une obligation réelle de vouloir bien m'indiquer les points où se trouve l'erreur.

Pour plus grande clarté, je diviserai mon travail en trois sections. Je ferai voir dans la première, qu'il serait très-dangereux de s'opposer au cours des maladies aiguës, en supprimant tout-à-coup les symptômes qui les constituent telles. En second lieu, je prouverai qu'il n'y a aucun moyen de suspendre le développement de ces maladies, en attaquant directement les causes matérielles qui les occasionnent; et enfin je tâcherai de faire sentir que l'effet des fébrifuges dans certaines maladies aiguës, ne doit pas faire exception aux deux propositions précédentes.

SECTION PREMIÈRE.

Il serait très-dangereux de s'opposer au cours des maladies aiguës, en supprimant les symptômes qui les constituent telles.

EN général, qu'est-ce qu'une maladie aiguë? Il faut se former d'abord là-dessus des idées nettes et précises, pour pouvoir décider avec quelque connaissance de cause, si en effet il

n'existe point des moyens qui, employés à temps, ont l'heureuse propriété d'arrêter tout-à-coup le cours des désordres toujours fâcheux, et souvent dangereux, qu'entraîne nécessairement après soi une si grave altération de l'économie animale.

Toute maladie aiguë, quelle que soit sa cause, et sous quelle forme qu'elle se montre, peut être considérée comme un état violent et non naturel du corps vivant; état qui se manifeste aux sens par le trouble et la lésion notable de diverses fonctions, et qui doit se terminer en peu de jours par la santé ou par la mort, ou enfin par la génération d'une autre maladie.

Je remarquerai ici, avec le célèbre Gaubius, que les maladies aiguës présentent des symptômes de différens ordres. Il est des symptômes qui sont l'effet immédiat des causes matérielles et nuisibles, auxquelles doivent se rapporter, comme à leur premier principe, tous les désordres maladifs. Il en est d'autres qui n'en sont qu'un effet médiat, et dont ces causes sont uniquement l'occasion. On doit bien saisir cette différence que je mets entre les symptômes des maladies aiguës, si on veut comprendre ce que j'ai à dire sur l'impossibilité de guérir ces maladies, en supprimant tout-à-coup les divers symptômes qui les constituent.

Les symptômes qui sont le produit immédiat des causes matérielles des maladies aiguës, n'appartiennent pas proprement à ces maladies, et ne contribuent en rien à les constituer aiguës; quoique la plupart des Pathologistes se plaisent à les nommer par prédilection, symptômes de la maladie, *symptomata morbi.*

Dans les premiers temps de certaines fièvres malignes, et même quelques jours avant leur naissance, on trouve quelquefois sur la peau ou dans les urines des sujets qui en sont affectés, ou qui doivent l'être, des marques très-expresses de dissolution putride. Il est bien clair qu'en semblable occasion, cette dissolution et les vices symptômatiques qui en résultent, ne peuvent être attribués à la maladie aiguë qui commence à peine à exister, ou qui même n'existe pas encore. Ils ont évidemment pour cause unique et immédiate, les qualités septiques de quelques miasmes cachés, dont la présence donne lieu enfin aux maladies en question. Je donnerais volontiers à ces espèces de symptômes, et à ceux qui leur ressemblent, le nom de symptômes de la matière morbifique, ou encore mieux celui de *symptômes passifs*, parce qu'en effet ils ne doivent point leur génération à l'excitation des forces vitales.

On voit encore souvent dans le cours des maladies aiguës, un autre genre de symptômes, que dans l'École on appelle communément symptôme des symptômes, *symptomata symptomatum*, et que j'aime mieux nommer *symptômes sympathiques*. Ceux-ci ne sont autre chose que des lésions sensibles de certaines fonctions, à l'occasion des rapports de sympathie et de correspondance, que l'auteur de la machine a originairement établi entre les organes destinés à exécuter ces fonctions, et d'autres organes souvent éloignés, sur lesquels agit exclusivement la cause maladive. C'est ainsi que le mauvais état des reins bouleverse sympathiquement les fonctions de l'estomac, qui n'a aucun mal qui

lui soit propre ; que la reptation des vers dans les intestins excite des affections convulsives ; et que la matrice irritée par quelque cause secrète, trouble tout le système nerveux de la manière la plus étrange.

Dans le cours des maladies aiguës, ce dernier genre de symptômes se montre encore plus souvent, et occasionne des désordres plus grands que ceux que j'ai nommés passifs. Mais ni les uns, ni les autres, ne contribuent en aucune façon à la formation de ces maladies. Lorsqu'ils viennent à se mêler aux symptômes qui leur appartiennent spécialement, on doit ne les regarder que comme de simples accidens : ils peuvent être plus ou moins graves ; et à raison de cette gravité, le Médecin est obligé d'avoir plus ou moins d'égard à leur présence, dans l'administration de ses moyens curatifs. Mais, malgré le nombre et même l'importance de pareils symptômes que les circonstances font éclore, les maladies aiguës ne changent point de nature. Une petite vérole est, par exemple, une petite vérole, quels que soient les symptômes passifs et sympathiques dont elle est accompagnée ; et une pleurésie ne cesse point d'être une pleurésie.

Les symptômes légitimes, propres et caractéristiques des maladies aiguës sont d'un ordre bien différent. Outre qu'ils sont plus constans, et pour ainsi dire plus adhérens à ces maladies, le Médecin les reconnaît et les distingue aisément des précédens, à la cause immédiate et salutaire qui les suscite. Ils sont tous dus à l'action même de l'agent conservateur et restaurateur, qui préside à notre merveilleuse orga-

nisation. Un sens intérieur avertit cet agent secret et vigilant, de la présence des causes destructives qui minent sourdement l'individu. C'en est assez pour exciter toute son activité. Il soulève à-la-fois tous les organes vitaux contre l'ennemi commun; et par un combat vigoureux, dont la victoire est ordinairement l'effet et toujours le but, il fait naître ce concours de symptômes violens qui dominent toujours dans les maladies aiguës, et que je nommerai *symptômes actifs*.

Parmi ces symptômes actifs, qui sont inséparables de toutes les maladies aiguës, la fièvre est le plus frappant et le plus universel. C'est sur elle que le principe vital, qui la suscite, a coutume de proportionner l'intensité de tous les autres symptômes actifs; elle en est, pour ainsi dire, la base et le régulateur. Aussi, en langage de pratique, ces symptômes sont-ils appelés souvent *symptômes fébriles*; comme s'ils n'étaient qu'une dépendance, ou si l'on veut, une extension de la fièvre : aussi de tout temps la fièvre a-t-elle été regardée par les plus grands Praticiens, comme un instrument utile, et généralement employé par la nature, toutes les fois qu'elle veut dompter des causes maladives, corriger des miasmes délétères, et les éliminer par les divers excrétoires.

Les maladies aiguës ne consistent donc pas, comme se l'imagine un vulgaire ignorant, dans l'action seule des causes maladives quelconques sur le corps animé. Ces causes, ainsi qu'on l'a déjà insinué, agissent quelquefois assez longtemps, et font même sur l'économie animale,

des impressions très-profondes, sans que la nature excite aucune de ces révolutions organiques, qui donnent l'être à de semblables maladies. On sait que des sujets infectés du virus pestilentiel, parcourent assez souvent de très-longs trajets de mer, avant que la peste ne se declare chez eux. Il se passe quelquefois quinze jours, sans que les miasmes varioleux, qu'on a insérés dans une plaie artificielle, fassent naître la petite vérole. Je dirai même, à cette occasion, qu'il m'a toujours paru que le principal avantage de l'inoculation vient de ce que, par cette opération, l'art force la maladie à se développer en peu de temps; au lieu que dans la petite vérole spontanée, les miasmes contagieux couvent quelquefois très-long temps dans le corps, et ont le temps d'y produire de grands ravages, avant que le principe vital ne suscite la maladie aiguë qui doit les expulser ou les détruire.

J'ai vu bien des fois dans le climat méridional que j'habite, et pendant les grandes chaleurs de l'été, des gens de tout âge, et de tout sexe, se trouver couverts en une seule nuit de taches livides, lenticulaires et vraiment pétéchiales, sans que cette éruption alarmante fût précédée, ni accompagnée d'aucune lésion sensible des fonctions, et sans même la plus petite apparence de fièvre. Cependant, si en de telles occurrences, on ne s'empresse de faire usage des anti-septiques les plus forts, ces sujets, malgré leur bonne santé apparente, ne manquent pas de périr en deux ou trois jours, ou par quelque hémorragie que rien ne peut arrêter, ou par une fièvre subitement fatale.

Dans de pareils sujets, il n'existait assurément pas de maladie aiguë, quoique par la présence et par la gravité des symptômes passifs, on fût bien certain qu'il résidait en eux une cause matérielle très-maligne, et très-capable de la produire.

L'on observe assez souvent que les grandes maladies aiguës sont annoncées par un certain nombre de symptômes passifs, qui durent pendant plusieurs jours, et qui désignent l'action secrète de quelque cause maladive et intérieure. On appelle *Terrentia morbi*, l'ensemble variable de ces symptômes précurseurs et sinistres. Mais jamais ils n'ont été mis par les Praticiens, sur le compte des maladies aiguës, qui se développent ensuite.

Il arrive aussi quelquefois que les maladies aiguës les plus graves et les plus meurtrières, ne sont précédées d'aucun avant-coureur, et qu'elles débutent subitement et de la manière la plus imprévue. Mais est-il naturel de penser qu'en pareille occasion, des causes matérielles, si pernicieuses que celles qui donnent lieu à de telles maladies, se soient formées et ayent acquis toute leur malignité, dans l'instant même où s'est montrée la révolution fébrile ? Il faut raisonnablement supposer que ces causes matérielles ont séjourné long-temps dans le corps, et qu'elles ont déjà produit de grands désordres dans les viscères et dans le fond de la constitution, lorsque la nature a enfin songé à les attaquer avec l'appareil fébrile. Tout cela indique de plus en plus, que les maladies aiguës ne sont point l'effet immédiat et la suite nécessaire de l'action des causes matérielles. Ces

causes en sont donc seulement le principe éloigné, le motif déterminant, en un mot le pourquoi.

Mais si la fièvre et les autres symptômes actifs qui accompagnent les maladies aiguës, ne sont pas l'effet immédiat des causes matérielles, à quelle autre cause intermédiaire pourra-t-on les rapporter, sinon à ce principe vivant et moteur, qui anime les plus petites portions de notre substance corporelle, et qui donnant au tout une vie générale et commune, se transforme, pour ainsi dire, dans les divers organes, et leur communique à chacun une vie propre et particulière ?

Oui, c'est à la réaction combinée des forces vitales contre les causes maladives, que sont dus tous les symptômes actifs dont le concert forme les différentes maladies aiguës. La nature peut être surprise par ces causes nuisibles, dont l'action dangereuse s'exerce toujours lentement et comme en cachette : mais sitôt qu'elle peut pressentir le danger, elle ébranle tous les organes, et met en jeu toute la machine, pour combattre l'ennemi domestique. Pendant cette insurrection du principe de vie, chaque fonction particulière s'intéresse, à sa façon, à l'action générale ; et c'est précisément ce soulèvement universel des puissances motrices contre les causes matérielles, qui fait la nature et l'essence de toutes les maladies aiguës.

Ce combat utile est toujours plus ou moins vif ; mais il n'est pas toujours livré dans le même ordre et avec la même méthode. Il est de la sagesse de l'agent vital, de profiter de ses avantages, et de proportionner ses efforts,

à la nature et à la position de ses ennemis. Aussi le voit-on varier en mille et mille manières le plan de ses attaques, et disposer très-diversement le système de ses opérations curatoires.

Le Médecin étudie cet ordre et cette diverse combinaison des symptômes actifs; il examine leur marche, leur succession, et pour ainsi dire leur généalogie, dans les occasions différentes. C'est d'après cet examen réfléchi qu'il classe les maladies aiguës, qu'il les divise en genres et en espèces, et qu'il fixe ces espèces par sa nomenclature.

Dans le fond, toutes les maladies aiguës, malgré la diversité des causes matérielles qui les occasionnent, et les différens groupes de symptômes actifs et caractéristiques qui les annoncent, ne sont qu'une seule et même maladie, qu'il faut toujours attribuer à l'activité plus que ordinaire des fonctions vitales et à l'accélération du jeu organique. C'est toujours le même moteur qui les suscite, et ce moteur n'a jamais d'autre but, que la destruction des causes matérielles quelconques.

Mais si les maladies aiguës sont toutes, quant à leur essence, une seule et même maladie; cette maladie unique diffère à tous momens d'elle-même, quant à ses formes et à son allure. Les symptômes qui la constituent, ne sont pas toujours, bien s'en faut, également assortis, et ne se développent pas dans la même série. Quelquefois on voit certains de ces symptômes, se distinguer par leur intensité sur tous leurs congénères, et mener, si j'ose ainsi parler, toute la bande symptômatique; tandis que d'autres

fois, ce sont d'autres symptômes actifs, qui obtiennent cette prédominance. Quelquefois on peut remarquer que tous les symptômes actifs qui la manifestent, ne font qu'un seul corps; qu'ils ont le même génie, et qu'ils tendent tous à un but unique. Mais d'autres fois, et cela n'arrive que trop souvent, la nature se multiplie, et livre à la fois plusieurs combats particuliers dans le même sujet. Aussi peut-on distinguer alors que les symptômes actifs de la maladie, se divisent en plusieurs groupes particuliers, dont chacun a sa marche, son génie et son but à part. D'ailleurs les symptômes actifs peuvent avoir, ou plus d'intensité, ou plus de modération. Les causes matérielles elles-mêmes n'ont pas toujours le même degré d'énergie et de malignité : on les voit souvent attaquer spécifiquement certaines humeurs et non pas les autres, se porter sur quelque viscère déterminé par une espèce de prédilection, et attirer ainsi l'effort du combat sur certaines parties plutôt que sur les autres. Enfin, les symptômes passifs et les sympathiques peuvent se mêler en proportion diverse aux symptômes actifs de la maladie, et lui faire prendre des formes différentes. L'action des causes matérielles est quelquefois de telle nature, qu'elle opprime du premier coup toutes les forces vitales; ce qui enchaîne les symptômes actifs, et leur enlève par là toute leur véhémence et toute leur utilité.

Ces différences accidentelles dans la forme et dans la marche de la maladie aiguë, en prenant ce mot dans un sens général, engagèrent de bonne heure les Médecins, à saisir et à fixer les traits les plus marqués et les plus

saillans, sous lesquels elle se présente le plus communément. On la regarda donc tantôt comme locale, et tantôt comme universelle; comme simple ou comme compliquée; comme humorale ou comme viscérale, comme nerveuse ou comme inflammatoire; comme bilieuse ou comme phlegmatique; comme bénigne ou comme maligne, etc. etc. Chaque groupe bien déterminé de symptômes, lui fit donner un nom particulier; ou même sans aucun égard aux symptômes, on crut quelquefois devoir la désigner sous une dénomination spécifique, lorsqu'elle avait pour principe, certaines causes matérielles bien distinctes.

Ces distinctions et cette nomenclature sont sans doute très-utiles en pratique, en ce que par un seul mot elles rappellent au Médecin les grands aspects, les phases principales, sous lesquelles se montre le plus communément à nos yeux cet état maladif, qui dans son extension, renferme tout ce qu'on appelle maladies aiguës. Mais, ni nos distinctions, ni nos nomenclatures ne sauraient changer la nature des choses; elles ne sont qu'une affaire d'hypothèse et de convention. Ces maladies différent si peu entr'elles dans le fond et dans leur essence, qu'il est absolument impossible de les séparer les unes des autres, par des lignes de démarcation bien précises. Ici comme par-tout ailleurs la nature ne va pas par sauts, et refuse de s'assujettir à nos classifications arbitraires. Les Praticiens le savent mieux que personne; ils sont chaque jour en même de traiter des maladies aiguës, qu'ils ne peuvent rapporter à aucune des espèces généralement reconnues, et qui ne conviennent nullement à aucun de ces groupes

symptômatiques, qu'on a jugé dignes d'une dénomination particulière. Ces maladies non décrites et anonymes, sont autant de chaînons intermédiaires qui lient et fondent ensemble toute la grande famille des maladies aiguës; et autant de preuves que nos divisions sont des enfans de l'art et non pas ceux de la nature.

Il suit de tout ce que nous venons de dire, qu'avec quelque appareil, et sous quelques apparences que se présentent les maladies aiguës, elles ne sont toutes sans exception, que l'effet salutaire des mouvemens vitaux, et que le Médecin doit les regarder toujours comme des agens médicamenteux. Il n'est aucun cas où on ne puisse dire d'elles, ce que l'élégant Celse disait de la fièvre elle-même, qui est le symptôme dominant de toutes les maladies aiguës: si c'est une maladie, c'est aussi un véritable remède, *est morbus*, *est medicina*. L'on entrevoit déjà par ce simple exposé, qu'il n'est point vraisemblable qu'on puisse en aucun cas arrêter impunément, au milieu de leur cours, des maladies aussi utiles que le sont toutes celles qu'on nomme aiguës.

Mais on a peine à se former des idées si favorables sur la nature et la destination des maladies aiguës, parce qu'il est des occasions, où au lieu de se terminer par le rétablissement de la santé, elles aboutissent à une destruction fatale, ou bien à des maladies chroniques très-fâcheuses. Qu'on fasse attention que de pareilles catastrophes ne prouvent autre chose, sinon que la nature n'est pas toujours et nécessairement victorieuse, lorsqu'elle attaque des causes nuisibles avec l'appareil redoutable de ces mala-

dies. Mille circonstances, soit intérieures, soit même extérieures, peuvent rendre insuffisant, irrégulier et même pernicieux ce travail pénible, et faire misérablement avorter les projets les mieux concertés de l'agent vital.

Malgré ces inconvéniens qui, si on y prend garde, sont attachés à toutes les opérations de la nature, on observe pourtant que dans la terminaison des maladies aiguës, le nombre des chances heureuses surpasse, si j'ose le dire, infiniment celui des chances malheureuses. Cette seule observation est déjà une preuve très-forte de l'utilité intrinsèque et essentielle de ces maladies. Cette preuve devient encore plus décisive, lorsqu'on réfléchit sur un phénomène, dont la pratique nous offre tous les jours le spectacle satisfaisant, et qui n'a pas échappé aux plus anciens observateurs. Une fièvre accidentelle, ou toute autre maladie aiguë, qui survient à des affections longues et rebelles, en est fort souvent le remède; c'est d'après la connaissance de ce fait remarquable, qu'on a imaginé enfin le véritable moyen de traiter les maladies chroniques. On ne les guérit en effet, comme l'ont remarqué entr'autres Gilchrist, Bordeu et Van-Swieten, qu'en leur faisant changer de nature, et en leur donnant par l'usage des remèdes stimulans, une marche plus vive et plus rapide, et en les convertissant en maladies aiguës.

A considérer les maladies aiguës sous ce point de vue, qui n'a rien que de très-exact, et de très-conforme à l'expérience, n'est-on pas en droit de les regarder, non-seulement comme un médicament utile dans quelques circonstances, mais encore comme le seul remède qui mérite

proprement ce nom; comme le vrai remède universel, et une Panacée précieuse, dont la nature nous a fait présent pour la guérison de tous nos maux? D'après cette idée qui est vaste, mais qui par cela même est d'autant plus digne de la nature, tout l'art du Médecin doit consister à bien gouverner les maladies aiguës qui naissent d'une manière spontanée, et à les faire naître à propos, lorsqu'elles sont nécessaires et qu'elles n'existent pas.

Après ces considérations sur la nature et le véritable objet des maladies aiguës, qui osera se vanter de pouvoir, à son gré, suspendre et arrêter sans danger le cours de ces maladies, et de prévenir par là le développement ultérieur de leurs symptômes? Quelle que soit la méthode qu'on voudra tenter pour parvenir à ce but, on sera bien éloigné de l'atteindre, si cette méthode se borne à combattre et à faire cesser les symptômes actifs dont elles sont formées, et qui sont destinés à la correction et à l'évacuation des matières morbifiques. Malheur au Médecin dont les entreprises inconsidérées produiraient un pareil effet! Ce serait alors qu'il faudrait désespérer du salut des malades. Les causes maladives auxquelles rien ne ferait plus désormais obstacle, ne manqueraient pas d'exercer en toute liberté leur action malfaisante, et de déployer contre l'économie des fonctions, toute leur malignité. Un calme trompeur pourrait bien faire croire pendant quelques instans, que le traitement a été heureux, et qu'on est parvenu à mitiger la maladie, ou même à la guérir tout-à-fait;

mais

mais les symptômes passifs, effet immédiat des causes maladives devenues libres, ne tarderaient pas à germer et à prendre un empire fatal, dans une machine que l'art aurait rendue pour ainsi dire inanimée. Bientôt des rechûtes terribles, ou une mort inopinée, flétriraient dans les mains du prétendu guérisseur, les lauriers de son triomphe; et sa gloriole éphémère n'aboutirait qu'aux regrets et à l'humiliation.

SECTION SECONDE.

Il est impossible de s'opposer au cours des maladies aiguës, en attaquant directement les causes matérielles qui les occasionnent.

Il est donc très-certain qu'il n'existe aucun temps dans les maladies aiguës, où il soit permis de s'opposer directement à la série des symptômes qui en constituent la marche et la nature; et que ce serait faire un abus très-condamnable des remèdes, que d'en employer à ce dessein.

Le seul moyen plausible, par lequel il semble qu'on pourrait espérer de faire cesser sans péril les symptômes actifs qui font les élémens des maladies aiguës, serait d'attaquer ces symptômes indirectement. Pour cela, il n'y aurait qu'à diriger les remèdes contre les causes matérielles,

soit en les combattant par leurs contraires, soit en les expulsant hors du corps par des évacuans appropriés; sans attendre le moment de la nature, dont la sage lenteur excite si souvent notre impatience. S'il était au pouvoir de l'art d'obtenir, lorsque nous le désirons, l'un ou l'autre de ces effets, on ne peut disconvenir que le Médecin serait en tout temps le maître de guérir subitement toutes les maladies aiguës, sous quelque forme qu'elles pussent se présenter. Car la cause nuisible se trouvant supprimée par le traitement, tout mouvement extraordinaire du principe conservateur deviendrait sans motif et sans objet; et l'on verrait disparaître, sans risque et sans chagrin, l'ensemble des symptômes actifs, parce qu'ils n'auraient plus d'utilité. Ce serait le cas de dire, *sublatâ causâ, tollitur effectus.*

Mais il s'en faut bien que nous connaissions assez intimément les causes matérielles des maladies aiguës, pour que nous puissions ainsi leur livrer des attaques directes, soit par les altérans, soit par les évacuans. Bien loin que l'expérience nous ait pu instruire sur la nature et les propriétés physiques et essentielles de ces causes nuisibles, nous ignorons dans les maladies, quelle est précisément leur manière d'agir sur le corps vivant, et le plus souvent même quel est le vrai siége où elles sont placées. Il n'est pas jusqu'à la petite-vérole, dont nous tenons tous les jours entre les mains les levains virulents, qui malgré nos recherches les plus variées et les plus opiniâtres, ne s'obstine à nous dérober les caractères propres et distinctifs des Miasmes actifs qui animent ces levains. Le spéci-

fique de cette maladie que nous traitons si souvent, est encore, non moins que le grand œuvre, l'objet de nos spéculations et de nos désirs.

Hippocrate, le chef et le modèle des bons observateurs en médecine, jugea de bonne heure et très-sainement, de tout ce qui était en la puissance du Médecin, pour concourir à la guérison des maladies. Il décida que leur traitement devait être toujours indépendant de leurs causes matérielles. Son génie et sa grande expérience lui firent préjuger avec fondement, que ce serait envain que l'esprit humain voudrait chercher à s'élever à la connaissance et à la contemplation de ces causes. Il désespéra même que l'homme pût parvenir jamais à trouver par voie d'expérience leur correctif spécifique. Il crut donc que le Médecin devait se borner à bien saisir les moyens qu'employait la nature pour guérir les maladies, et l'enchaînement des phénomènes qui précédaient ou accompagnaient les diverses guérisons spontanées. Une observation longtemps soutenue et faite sans préjugé et sans esprit de système, le conduisit insensiblement à la fameuse doctrine des coctions et des crises; doctrine sur laquelle il fonda tout l'art de guérir, sur-tout par rapport aux maladies aiguës.

Selon cet écrivain judicieux et clairvoyant, c'est la nature qui guérit, et qui guérit toute seule les diverses maladies, *natura morborum curatrix*. Le Médecin n'a pas le pouvoir de lui commander; il peut tout au plus en devenir le ministre et l'interprête, *Medicus, naturœ minister et interpres*. La guérison se fait toujours par la coction de la matière morbifique, c'est-à-dire, par la correction ou la mitigation de cette matière.

Celle-ci est censée dans un état de crudité, tout le temps qu'elle n'a pas subi par le travail de la nature, cette heureuse altération qui diminue ses qualités délétères, et la rend capable de se prêter aux mouvemens évacuatoires qu'elle médite. C'est cette expulsion finale des matières morbifiques, que ce Médecin appelait proprement la crise des maladies. Il y avait des crises parfaites et des crises imparfaites; de manifestes qui se terminaient en peu de jours, et de secrètes qui s'opéraient insensiblement, et qui ne devenaient complètes que dans un temps plus ou moins long. Hippocrate donnait à ces dernières sortes de crises, le nom de *Solutions*, parce que, quoiqu'elles fussent très-réelles, elles ne se faisaient pas toujours d'une manière bien perceptible.

Par cet aperçu très-concis de la doctrine d'Hippocrate, sur la guérison des maladies en général, on doit sentir combien ce grand homme était éloigné de penser, qu'il y eût un art dont on pût se servir, pour s'opposer avec fruit au cours des maladies aiguës; et qu'il se trouvât un temps dans ces maladies, où il fût possible de les guérir solidement, en arrêtant brusquement la série des symptômes dont elles sont composées. Il s'occupait si peu de cet art prétendu, et le regardait tellement comme un art frivole et illusoire, qu'il ne lui est pas arrivé d'en dire un seul mot dans ses nombreux ouvrages. S'il eût pensé qu'un art aussi utile fût quelque chose de réel, eût-il manqué de le mettre en usage, dans le principe de ces maladies, temps où il devrait être, ce semble, plus aisé que jamais de les éteindre, et de les étouffer

pour ainsi dire dans leur berceau ! Or, bien loin d'avoir eu cette idée, Hippocrate ne recommande rien tant au contraire, que de s'abstenir de toute méthode tant soit peu active dans cette période d'orgasme et de confusion; temps de crudité, où les matières morbifiques jouissant de toute leur aprêté, n'ont pas reçu encore des mains de la nature le degré d'élaboration qui doit seule les disposer à se prêter aux évacuations critiques. *Concocta movere oportet, non cruda, neque in principiis.* Il ajoute, il est vrai, qu'il est quelques occasions, où on doit faire exception à cette loi générale de pratique; et qu'on ne peut se passer, par exemple, des évacuans, même dans le commencement des maladies aiguës, lorsque la nature les indique d'une façon non équivoque et pressante, et que les matières sont en turgescence, c'est-à-dire abondantes et prochainement disposées à une évacuation spontanée, *nisi materia turgeat.* Mais il faut prendre garde qu'en formant cette exception, Hippocrate a soin d'avertir de suite, que c'est une chose fort rare que les matières soient turgescentes à cette époque, *rarò autem turget.* D'ailleurs les évacuans ne lui paraissent essentiellement indiqués, que sur la fin de la maladie, lorsque les signes d'orgasme et de crudité, ont fait place aux signes de coction, et dans le temps où la nature s'apprête aux évacuations critiques, que l'art doit toujours chercher à favoriser de tout son pouvoir. C'est ainsi qu'Hippocrate cédait généreusement à la nature la gloire d'avoir guéri elle-même tous ses malades; et qu'il se contentait de se réserver pour lui, celle d'avoir écarté sagement les

obstacles qui pouvaient s'opposer à ses vues, et de l'avoir secondée dans tous ses mouvemens curatoires, sans jamais la contraindre, ni la contre-carrer.

La vérité de cette doctrine simple, lumineuse et toute naturelle, fit impression sur l'esprit des plus grands Médecins de l'antiquité, et leur servit de flambeau dans les routes difficiles de la pratique. Mais elle a été sur-tout bien sentie, et est devenue plus précieuse encore que jamais, depuis que la Physique, ainsi que la Médecine qui est une de ses branches les plus importantes, ont été regardées par les modernes, comme des sciences de fait et d'observation, et non comme un vaste champ d'hypothèses ingénieuses et d'opinions arbitraires.

Ce n'est pas qu'en divers temps, les idées d'Hippocrate sur la théorie des maladies, n'aient été méconnues, et même combattues par certains esprits téméraires et indépendans, qui auraient souffert de se voir obligés en les adoptant, à étudier sans relâche dans leurs malades, la marche souvent obscure, et quelquefois très-compliquée de la nature curatrice; et qui peut-être eussent rougi d'être réduits à jouer toujours dans la curation des maladies un rôle subalterne, et à se tenir sans cesse assujettis à ses lois; eux qui auraient voulu la vaincre et la maîtriser.

Peu de temps après Hippocrate, on vit la secte des empiriques, mépriser la doctrine des coctions et des crises, comme une spéculation fausse, incertaine et entièrement inutile. Sans raisonner sur la nature des maladies, et sans avoir égard à leurs causes matérielles, dont la

connaissance leur paraissait impossible, ces sectaires se bornaient, pour guérir les maladies aiguës, à employer les mêmes remèdes qui leur paraissaient avoir eu de succès dans des maladies semblables à celles qu'ils avaient à traiter. Selon eux, l'expérience toute seule devait être le guide du Médecin. Ils n'avaient rien tant à cœur que de bannir la raison de la Médecine. De tels hommes n'étaient pas faits pour être disciples du grand Hippocrate, et pour sentir la vérité d'une doctrine aussi belle et aussi raisonnable que la sienne.

Les méthodiques qui vinrent ensuite, comprirent fort bien qu'un aveugle empirisme ne saurait être la base de la vraie Médecine. Themison qui fut le chef de cette secte jadis si célèbre, pensait avec Hippocrate et les empiriques, que la notion des causes morbifiques était au-dessus de notre portée, et que d'ailleurs elle n'était point nécessaire pour la curation; mais il prétendait que sans rien attendre de la nature, dont il ne reconnaissait pas le pouvoir; et sans trop compter sur une expérience infidèle et trompeuse, on pouvait traiter heureusement toutes les maladies, tantôt par les toniques, tantôt par les relâchans, et tantôt par la combinaison des uns et des autres. Car toute la Médecine, à l'en croire, consistait dans la connaissance de trois états maladifs, qu'il appelait le *laxum*, le *strictum* et le *mixtum*. Une telle théorie faisait sans doute des Médecins en bien peu de temps; mais elle faisait nécessairement de bien pauvres Médecins.

Asclepiade, qui du temps du grand Pompée, jouit à Rome de la plus brillante réputation,

était un homme trop plein de lui-même, pour se soumettre à aucune secte. S'il faut en croire Celse, Pline et Galien, ce Médecin mit sa gloire à combattre toutes les sectes, et ne dut sa célébrité qu'à ses paradoxes hardis, et à ses innovations dans la Médecine; il s'attachait sur-tout à attaquer en toute occasion la doctrine d'Hippocrate, dont les ouvrages étaient trop consultés et trop estimés, pour ne pas irriter sa jalousie. Mais malgré ses déclamations, sa pratique, qui fut des plus heureuses, à n'en juger même que par la confiance générale qu'il s'attira, fit constamment la plus solide apologie des vérités hippocratiques : on remarqua qu'il se piquait de ne donner à ses malades que fort peu de remèdes, et qu'il les choisissait toujours parmi les plus doux et les plus agréables. L'inertie même de ses traitemens, ne devait-elle pas être pour lui une preuve convaincante, qu'entre ses mains la guérison des maladies était moins l'ouvrage de l'art, que celui de la nature? Oui, s'il eût été moins vain et moins ambitieux, cela seul lui eût dévoilé les mystères de la nature médicatrice d'Hippocrate, et lui eût fait sentir que la doctrine des coctions et des crises était une vérité palpable.

Dans le second siècle de l'ère chrétienne, cette doctrine reçut le plus grand éclat par les travaux de Galien. Cet Écrivain infatigable, et qui savait tout ce qui pouvait se savoir de son temps, adopta sans restriction toutes les observations du Médecin de Cos, et les regarda comme étant suffisamment confirmées. Persuadé de leur vérité, autant que de leur importance, il s'attacha, pour en faire mieux

sentir la force, à les orner de tout ce que la Physique d'Aristote put lui offrir de spécieux et de séduisant.

La Médecine d'Hippocrate ayant acquis, par les ouvrages de cet ingénieux commentateur, outre le mérite de la vérité, celui de la vraisemblance, fut bientôt celle de tous les Médecins qui se piquèrent de savoir et d'érudition. Elle eût même été dans les siècles suivans, la seule admise auprès du lit des malades, et la nature n'eût cessé désormais de faire ses guérisons miraculeuses, sans l'opposition des Médecins, si un long déluge d'ignorance et de barbarie n'eût bientôt inondé la face de la terre, et si aux sages préceptes du divin Vieillard, n'avaient succédé la routine la plus irrationnelle et la plus misérable superstition.

On ne doit pas être surpris que pendant ces temps, ennemis de toutes les sciences, on ait pris pour la Médecine un art imaginaire, qui dans les remèdes n'admettait que des vertus occultes et mystérieuses; et que l'heureuse influence de la nature dans la guérison des maladies ait été absolument ignorée. Depuis le quatrième siècle jusqu'au quinzième, l'art de guérir ne fut plus qu'un amas minutieux de récettes spécifiques et toutes merveilleuses. Les Médecins ne furent guères que des gens à secrets; les plus fins d'entr'eux, et ceux qui firent le plus de bruit, étaient ceux qui savaient mêler avec ostentation à leurs traitemens, les opérations sublimes de la Magie, de l'Astrologie judiciaire, de la Cabale et de l'Alchimie. Le peuple et les Savans étaient également entichés de ces puérilités. Hippocrate n'était

plus lu ; et l'on sent que la sagesse de sa doctrine n'était pas alors de saison.

Ce fut sur la fin de cette longue et triste époque, que parut dans le monde Théophraste Bombast de Paracelse, ce fameux charlatan, qui joignant à quelques connaissances une hardiesse inconcevable, osa faire croire à toute l'Europe, qu'il était enfin possesseur de la



Pierre philosophale. Il la trouva en effet ; mais ce ne fut que dans la crédulité publique. Il pouvait bien se vanter après cela, d'avoir découvert le remède universel, et de pouvoir par son moyen, arrêter quand il voulait, et guérir en peu de temps les maladies les plus graves. Ces jactances étaient dignes de ce grand Alchimiste. Malgré cette Panacée admirable, qui devait le rendre immortel, il ne sut point se préserver lui-même d'une mort précoce.

Van-Helmont vint après lui ; il adopta, avec son zèle pour la propagation des sciences occultes, toutes ses chimères sur le remède universel ; et il veut faire entendre dans ses ouvrages, que ce spécifique général ne lui était pas inconnu. D'ailleurs il était beaucoup plus instruit que Paracelse, et paraît avoir été de meilleure foi. Mais par un contraste bisarre, et qu'on conçoit difficilement, ce Médecin joignait à un rare génie, et à un savoir très-grand, un amour décidé pour le merveilleux, et un crédulité qui passe toute croyance : deux défauts qui le précipitèrent dans les plus honteuses erreurs sur la Médecine pratique.

Pour accréditer la secte alchimique, Van-Helmont s'attacha, ou pour mieux dire, s'acharna

à combattre toutes les opinions d'Hippocrate, qu'il appelle celles de l'École. Non seulement il refusa à la nature toute sorte de pouvoir dans la guérison des maladies; il alla jusqu'à se faire des idées nouvelles et hétérodoxes sur ce principe vivifiant, sur lequel repose toute l'animalité. A la place de la nature d'Hippocrate, il établit dans le centre du tronc un être phantastique, qu'il décora du beau nom d'*Archée*, et dont les boutades et les *fureurs* produisaient toutes les maladies aiguës. Par ses remèdes secrets il n'avait qu'à réprimer les incartades de ce principe fantasque et capricieux, et soudain toutes ces maladies cessaient d'exister.

Prévenu sur le grand pouvoir qu'il s'arrogeait sur cet Archée, enfant chéri de sa féconde imagination, il n'est pas de sarcasme qu'il n'ait lancé contre la saine doctrine, qui dès lors commençait à être dominante. Il soutenait que c'était se faire à soi-même des illusions futiles et dangereuses, que de croire aux coctions et aux crises décrites par Hippocrate. Le vrai Médecin, s'écriait-il, doit agir dans le traitement des maladies aiguës sans aucun égard pour ce qu'on appelle les crises; il ne doit, ni les attendre, ni les désirer, *nec expectat*, *nec optat*. Il ajoute qu'il a en son pouvoir, des moyens assurés pour supprimer ces maladies dans leur naissance, et pour empêcher par là leur fâcheux accroissement, *morbos in incunabulis suffocare antequam adolescant*. Il ne craint pas même d'avancer que tout Médecin qui n'en peut pas faire autant que lui, ne mérite seulement pas le nom de Médecin, *Medici nomine sunt indigni*.

C'est bien ici le cas de dire, avec un bon Médecin, que c'est le temps et non l'autorité qui doivent donner la sanction aux opinions humaines, *opinionum commenta delet dies, naturæ autem judicia confirmat.* Toutes ces idées extravagantes de Van-Helmont sur la nature et le traitement des maladies aiguës, et toutes ces vanteries que Van-Swieten traite de ridicules, ne purent faire impression sur l'esprit de ses contemporains. La lecture des ouvrages d'Hippocrate répandait au contraire de plus en plus parmi eux, le goût des recherches et de l'observation clinique. Les faits dont ils étaient tous les jours témoins, et qui justifiaient pleinement à leurs yeux la doctrine des coctions et des crises, parlaient à leur intelligence d'une manière plus forte et plus persuasive, que la mystérieuse et âcre éloquence de l'Alchimiste hollandais. En dépit de ce dernier, le sceptre de la Médecine demeura dans les mains d'Hippocrate. Les écrits immortels des Duret, des Jacotius, des Baillou, des Sydenham, etc., etc., l'y assurèrent bientôt d'une manière irrévocable ; et il n'a fait que s'y affermir de plus en plus, à mesure qu'on a médité d'avantage les observations de ce grand Médecin, et qu'on les a rapprochées avec plus de soin, de la nature elle-même, en étudiant celle-ci dans un plus grand détail.

En effet, personne n'a plus vivement saisi qu'Hippocrate les grands traits qui caractérisent les diverses maladies aiguës, et n'a peint avec plus de vérité les différentes nuances avec lesquelles elles ont accoutumé de se présenter. Non seulement il a pris la nature sur le fait,

et lui a dérobé le mystère des curations ; mais encore à force d'observations et de travail, il a suivi sa marche avec tant de succès, dans les diverses périodes de ses opérations curatoires, qu'il a créé l'art de la déviner, et de prédire les événemens. Une circonstance qui fait sur-tout un grand honneur à sa sagacité et à sa pénétration, c'est que pour faire tant d'utiles découvertes, il eut besoin de s'élever infiniment au-dessus de son siècle ; c'est que pour trouver les vérités sublimes et innombrables qu'il nous a révélées, il fut obligé de marcher seul sans précurseur et sans modèle. A considérer Hippocrate sous ce point de vue, il faut en convenir, cet homme est le génie le plus étonnant qui ait jamais existé.

Dans les premiers temps où les sciences, depuis long-temps exilées de l'Europe, commencèrent à y développer de nouveau leur germe salutaire, l'on vit l'esprit de système s'emparer de la Physique. Cet esprit défigura même cette belle science pendant fort long-temps ; les Médecins, qu'on confondit alors, et de fait et de nom, avec les simples Physiciens, se laissèrent entraîner par le torrent. En constatant les faits importans qu'offrait l'économie animale dans l'état de santé et de maladie, ils ne pouvaient résister à la tentation de les expliquer ; et l'on voit que ces explications ont été toujours relatives aux grandes théories de la Physique dominante. Tant qu'Aristote conserva l'empire des Écoles, la Médecine fut toute péripatéticienne avec Galien. Elle devint cartésienne, lorsque le plein et les tourbillons eurent remplacé le vide et les formes subs-

rancielles. Il fut un temps où tous les Médecins devenus Chimistes avec Willis et Sylvius de Leboé, placèrent des fourneaux, des sels et de fermens dans tous les points de la machine animale.

Malgré cet état précaire et versatile, où furent les théories médicales durant le dernier siècle, on est étonné de voir que le fond de la pratique ne varia jamais. On traita toujours les maladies d'après la doctrine des coctions et des crises; tant les faits sur lesquels portait cette doctrine, parurent certains et incontestables ! On voulait bien, à l'imitation de Galien, embellir par des dehors attrayants, les vérités hippocratiques; mais on n'eut garde de les nier et de les contredire. Au contraire, jamais elles n'ont été plus respectées qu'elles le sont dans les écrits, ou si l'on veut dans les romans de Médecine, qui furent faits dans ces temps, où la Physique se sentait encore des jeux de son enfance.

Je hasarderai encore ici une autre réflexion, qui peut prouver de plus en plus, à mon avis, que la guérison des maladies aiguës est réellement une opération de la nature, et non pas de l'art; et qu'elle se fait toujours par le grand moyen des coctions et des crises.

A présent que les systèmes généraux de Physique n'ont qu'une influence médiocre sur les théories médicales, les Médecins se dédommagent en quelque sorte de cette espèce de privation, en créant eux-mêmes, et sans franchir leurs limites, des systèmes particuliers, par lesquels ils cherchent à se rendre raison des divers phénomènes de l'animalité. C'est sur-tout

ce principe secret et modérateur, dont la sagesse dirige toutes les fonctions animales, qu'ils ont pris pour l'objet favori de leurs savantes spéculations. En effet, dans la connaissance de ce principe doit se trouver la clef de toutes les opérations de la vie.

Ce principe puissant et admirable n'est autre chose, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, que la nature conservatrice et médicatrice d'Hippocrate. On a vu par quel motif Van-Helmont tenta autrefois de lui substituer son Archée furibond, et combien peu fut heureuse cette téméraire substitution. Long-temps après, le célèbre Stahl crut reconnaître, à la sagesse de de cet agent, qu'il n'était autre chose dans l'homme, qu'une émanation, une faculté inférieure de son ame spirituelle et raisonnable. Boerrhaave, dont l'esprit n'enfanta jamais que des idées sublimes, le trouva, à ce qu'il pensait, dans la matière même, et dans l'art merveilleux avec lequel sont construites toutes les parties de la machine animale. Sa sagesse ne lui parut pas autre que celle du souverain ouvrier. Lacase et Bordeu, frappés des grandes relations sympathiques qui unissent le Cardia avec le reste du corps, placèrent dans cette partie centrale le siége de ce principe. C'était de là, selon ces Physiologistes, qu'il commandait, par l'entremise des nerfs, à tout le système vivant; non pas avec cette confusion et cette irrégularité imaginée par Van-Helmont, mais avec tout l'ordre et toute l'harmonie de la nature.

Le savant Haller, que des conjectures et de simples vraisemblances ne purent jamais satisfaire, avant de se décider sur cette ma-

tière importante, crut devoir interroger la nature elle-même par des expériences très-multipliées. Le grand phénomène de l'irritabilité de la fibre motrice, et la différente dose de cette irritabilité dans les organes divers, lui semblèrent suffisans pour expliquer toutes les propriétés, que manifeste le principe vital dans la conservation de la santé et dans la guérison des maladies.

Plusieurs autres habiles Professeurs de nos jours ont bâti successivement d'autres systèmes là-dessus, lesquels se rapprochent plus ou moins de ceux dont on vient de parler. Mais il faut bien remarquer, que malgré ces opinions très-diverses que les Médecins modernes ont bien voulu se former sur la nature médicatrice, ils n'ont jamais songé à contester sur les faits; aucun d'eux n'a osé révoquer en doute, ni son existence, ni ses opérations salutaires, telles qu'elles ont été observées et décrites par Hippocrate. La doctrine des coctions et des crises n'a jamais été plus généralement reconnue, et plus unanimement soutenue, qu'elle l'est aujourd'hui dans toutes les Universités. L'on voit même que les auteurs des différentes hypothèses sur le principe vital, bien loin de vouloir appeler à leur tribunal, et soumettre à leurs opinions, les faits hippocratiques et la doctrine qui en résulte, se sont tous efforcés au contraire de prendre ces observations et cette doctrine pour base de leurs systèmes; chacun a été d'autant plus content de ses opinions théoriques, qu'il a cru pouvoir expliquer par elles un plus grand nombre de ces faits indubitables.

Mais quoique la doctrine d'Hippocrate sur la coction et les crises dans les maladies aiguës, passe

passe à présent pour une chaîne de ces sortes de vérités expérimentales, contre lesquelles il n'est pas permis de s'inscrire en faux; et quoiqu'on convienne de toutes parts, que c'est à la seule nature qu'il appartient essentiellement de guérir ces maladies, il a été pourtant, et il est encore peut-être des Médecins qui rougissent de marcher toujours en second, et qui veulent du moins s'attribuer le pouvoir de hâter l'ouvrage des curations, et d'abréger le travail de la nature en précipitant la coction et les crises, par le moyen de certains remèdes.

On vit autrefois une époque où la troupe des Médecins chimistes, qui ne rêvait que sels acides ou sels alkalis, croyait en effet épargner beaucoup de temps et de peine à la nature curatrice, en prodiguant selon les occasions ces sels, pour neutraliser les levains maladifs. On se flattait alors de pouvoir avancer par de pareilles drogues la coction de toutes les causes matérielles des maladies aiguës.

Mais avant et après cette époque, pendant combien de temps n'a-t-on pas regardé les alexipharmaques et les sudorifiques, comme des remèdes généralement utiles, pour faciliter la guérison de toutes les espèces de maladies fébriles? Sydenham fut obligé de s'élever avec force contre cette opinion erronée et très-souvent meurtrière, qui régnait universellement parmi les Médecins de son temps. En voulant obliger la nature à produire des crises anticipées par les excrétoires de la peau, on animait outre mesure le jeu des forces vitales, et on attirait par là des désordres et une malignité qu'on mettait mal-adroitement sur le compte des mala-

dies, au lieu d'en accuser simplement le vice de la méthode curative. Cette vieille opinion sur la possibilité de faire sortir de bonne heure par les pores cutanées, toute la malignité prétendue des maladies fébriles, a resisté fort long-temps aux attaques des vrais Médecins. Nous avons vu de nos jours un habile Praticien la combattre en Allemagne, où elle était encore très-accréditée. Helas! combien de malades parmi nous n'ont-ils pas été la victime d'un semblable préjugé, sur-tout dans les maladies épidémiques et contagieuses? Il n'y a guères plus de vingt ans, que tous nos Médecins se faisaient un devoir de traiter par les sudorifiques, jusqu'à la fièvre incubatoire de la petite-vérole. C'est aux inoculateurs que nous devons la destruction de cette erreur funeste; et encore quels efforts et quel temps n'a-t-il pas fallu pour faire revenir là-dessus nos vieux Praticiens, et pour leur faire adopter le traitement anti-phlogistique, qui seul convient dans ce cas, et qui prévient aujourd'hui tant de morts?

Que ne pourrais-je pas dire ici de l'abus que l'on fait encore tous les jours, des purgatifs et des émétiques, dans le début de toute sorte de maladies aiguës; abus dont toute l'autorité d'Hippocrate n'a pu préserver ce siècle éclairé? Bien des Médecins ont cru par ces évacuans employés dans le principe, couper court à ces maladies, ou du moins diminuer efficacement la masse des matières morbifiques, qu'ils ont toujours supposé avoir leur foyer dans les premières voies: ils n'ont pas douté que par ce moyen on ne dût faciliter et même simplifier l'ouvrage de la coction et de la crise. J'ai vu

moi-même un temps où dans la fameuse Université de Montpellier, il n'y avait pas jusqu'aux maladies inflammatoires les plus intenses et les plus exquises, qu'on n'attribuât à la saburre et à la putridité des matières qui étaient stagnantes dans l'estomac et dans les intestins, et qu'on ne traitât en conséquence. La saignée était tout au plus regardée dans ces occasions, comme un remède accessoire, qui pouvait avoir son utilité. Mais le fin de l'art, la méthode pour ainsi dire spécifique, était toujours d'exciter dès les premiers jours, des vomissemens copieux et des selles abondantes dans le cours des maladies aiguës. On se faisait d'ailleurs une loi inviolable d'administrer chaque deuxième jour un purgatif, plus ou moins efficace suivant les circonstances. On était fidèle à ce traitement mécanique jusqu'à la fin de ces maladies, qui était très-souvent la fin des malades eux-mêmes. C'était là ce qu'on appelait aider la nature, seconder ses opérations curatoires, faciliter les crises et les faire soi-même. Le Docteur Fizes se fit entr'autres un très-grand nom par cette méthode générale et commode, qui donnait au Médecin tout l'air du vrai guérisseur, et dont les bonnes femmes de la Province sont encore très-infatuées.

Il est sans doute des cas, comme nous l'avons vu d'après Hippocrate, où les vomitifs et les purgatifs sont utiles et même nécessaires, dans le commencement et dans les progrès des maladies aiguës. Je sais que Sydenham à Londres, et Baglivi à Rome, s'en servaient fréquemment, dès qu'ils apercevaient en effet des signes bien prononcés d'une saburre bilieuse ou glaireuse,

qui séjournait dans le canal alimentaire, et dès qu'ils pouvaient soupçonner justement, que des sucs épaissis et dépravés engorgeaient les tuyaux hépatiques, ou fermentaient dans la vésicule du fiel. Mais je sais aussi que le grand Stahl n'employait que rarement, à l'exemple d'Hippocrate, ces médicamens turbulens dans le commencement des maladies aiguës; Fréderic Hoffmann ne paraît pas en avoir été plus prodigue que Stahl; et Boerrahave, ce Praticien heureux qui fut appelé par excellence le Médecin de l'Europe, autant à cause de ses succès que de son savoir, s'en abstenait religieusement, à moins de quelque accident extraordinaire, pendant tout le temps de crudité.

On n'ignore pas que dans l'hôpital pratique de Vienne en Autriche, le sage Dehaen, toujours fidèle aux préceptes de Cos, et à ceux de Boerrahave son illustre maître, ne se servait presque jamais de purgatifs et encore moins de vomitifs dans les premiers temps des maladies aiguës. Il n'y a pourtant qu'à lire son *Ratio medendi*, ouvrage digne d'Hippocrate lui-même, pour être convaincu qu'il n'eut pas lieu de se repentir de sa retenue, et que ses soins auprès des malades furent des plus heureux.

Cependant Stool, qui, après les Docteurs Stork et Collin, a succédé à la chaire de Dehaen dans le même hôpital, y emploie aujourd'hui les purgatifs et sur-tout les émétiques avec la plus grande profusion, précisément dans le début des maladies aiguës. Bien loin d'être mécontent de cette innovation brusque et surprenante, il ne cesse au contraire de s'en applaudir, dans les écrits méthodiques et ingénieux

dont il enrichit chaque jour la pratique médicinale.

Que faut-il conclure de cette contradiction presque scandaleuse, entre deux hommes également célèbres et estimables ? Je ne m'arrêterai pas à discuter *à priori*, lequel des deux, ou de Dehaen, ou de Stool, est le plus fondé en raison : mais, ce qui me semble bien évident d'après un pareil conflit de pratique, c'est que la nature curatrice est le vrai et le seul Médecin des maladies qui régnent à l'hôpital de Vienne, puisque des méthodes si opposées y ont un succès égal. Lorsque je réfléchis sur cette dispute, il me semble entendre ces deux Médecins de Montpellier, dont parle Bordeu ; c'étaient en même temps le père et le fils qui pratiquaient dans le même hôpital. Le père, suivant la méthode reçue, traitait hardiment les Pleurésies quelconques, par les émétiques et les purgatifs ; il réussissait. Le fils, récemment sorti de l'école de Boerrahave, improuvait sans façon ces moyens curatifs ; il s'en tenait strictement à la saignée fréquemment répétée, et il réussissait aussi. Le jeune Bordeu, témoin peu édifié de ce différent domestique, en concluait sagement que les guérisons n'étaient l'ouvrage, ni du père, ni du fils ; mais seulement de la bonne nature, qui malgré l'un et l'autre, savait parvenir à ses fins.

Ce que nous venons de dire des émétiques et des purgatifs, employés à dessein de prévenir les progrès des maladies aiguës, peut s'appliquer encore à la saignée. On a vu des Médecins, qui à l'exemple de Van-Helmont, auraient voulu l'effacer du catalogue des médicamens. D'autres, en l'adoptant, n'ont cru pourtant devoir l'em-

ployer qu'avec le plus grand ménagement. Mais plusieurs ont cru trouver en elle une panacée assurée contre la plupart des maladies aiguës, et ont prétendu pouvoir par son moyen, opérer ce que Galien appelait *Febrem jugulare*. Sylva, entr'autres, fut un de ces Médecins excessifs. Tout devait, selon lui, céder à des saignées abondantes; et il se plaisait, dit-on, à répondre, aux objections qui lui étaient faites là-dessus, qu'il parviendrait à accoutumer à la saignée même la petite-vérole. Ce bon mot était très-hardi de sa part, dans un temps où les seuls cordiaux étaient admis dans le traitement de cette maladie éruptive, et où on eût regardé comme un véritable assassin, tout homme qui eût voulu la traiter, comme l'on fait aujourd'hui, par les anti-phlogistiques.

A travers ces opinions diverses sur le mérite de la saignée, un Médecin prudent et éclairé, sait garder un juste milieu. Sans regarder en aucun cas ce secours efficace comme le spécifique des maladies aiguës, il s'en sert avec confiance, toutes les fois que l'excès des mouvemens vitaux lui fait appréhender de fâcheux engorgemens dans les viscères. Mais en modérant ainsi par la saignée l'intensité des symptômes actifs, il se garde bien de les supprimer tout-à-fait, et de détériorer par là les forces motrices, qui peuvent seules opérer la coction et les crises. La saignée n'est donc point à ses yeux un moyen capable de suspendre le cours des maladies aiguës. Mais il a lieu d'espérer qu'en l'employant à propos, il pourra bien des fois arrêter ou prévenir de grands désordres consécutifs, et conduire à des terminaisons

heureuses des maladies, qui sans cela fussent devenues par les complications, et plus longues, et peut-être mortelles.

Ce n'est donc pas sur les évacuans qu'on peut compter, lorsqu'on veut essayer de couper court aux maladies aiguës, et de s'opposer à la série des symptômes qui en constituent la marche et la nature. Il ne me sera pas, ce me semble, moins aisé de démontrer que les altérans ne sont pas plus capables que les évacuans, d'opérer un effet si heureux.

On a déjà vu que la Médecine, malgré une expérience de deux mille ans, ne saurait se flatter de posséder encore aucun altérant, qui puisse passer pour spécifique contre les causes matérielles et inconnues des maladies aiguës. On pardonne à peine à quelques Médecins du dernier siècle, d'avoir donné à certains de ces remèdes, les titres trompeurs d'anti-pleurétiques, d'anti-dyssenteriques, d'anti-pestilentiels etc. Ces titres aujourd'hui n'induisent plus personne en erreur; parce qu'on a appris enfin, que ce n'est pas par de vains noms qu'on guérit les maladies, et qu'on s'est convaincu pleinement que la plupart de ces spécifiques surannés ne sont le plus souvent que des remèdes inertes, qui ne méritent pas même le titre d'altérans.

D'ailleurs, nous trouvons dans les altérans de diverse espèce que nous offre la matière médicale, des moyens auxiliaires qui nous sont d'un grand secours dans le traitement des maladies aiguës, quoiqu'aucun d'eux n'agisse par une vertu spécifique proprement dite. Les irritans et les anodins, les toniques et les relâchans, les rafraîchissans et les échauffans, nous sont

nécessaires tour-à-tour. Mais dès qu'on fait une sérieuse attention au véritable effet de ces remèdes sur le corps vivant, on s'aperçoit que leur action porte bien moins sur les fluides que sur les solides, et qu'ils sont par conséquent moins propres à changer l'état maladif des humeurs, qu'à immuter le système fibreux, lequel est le véritable instrument de la nature médicatrice. C'est en stimulant ou en modérant le jeu de la fibre, et en augmentant ou en émoussant sa force tonique par les altérans, que le Médecin peut tenir les fonctions vitales dans le juste degré d'intensité, qui favorise la coction de la matière morbifique et amene peu-à-peu les crises.

Je doute qu'il existe de véritables maladies aiguës, où les remèdes vermifuges qu'on classe ordinairement parmi les altérans, puissent agir comme spécifiques. S'il paraît des maladies vives et effrayantes qui n'ont pour cause matérielle que des vers placés dans le canal intestinal, il est facile de voir que les symptômes généraux qui accompagnent ces maladies, ne sont que du genre des sympathiques. Tout est spasme et convulsion dans ces affections violentes, qu'on désigne vulgairement sous le nom de fièvres vermineuses, et qui sont le plus souvent sans fièvres. A parler exactement, ce ne sont point des maladies aiguës; elles n'en ont que le masque. On peut les comparer aux forts accès hystériques. Dans les vraies maladies aiguës, les symptômes vermineux, lorsqu'il y en a, ne sont que des épiphénomènes. On doit les combattre sans doute par des secours propres. Mais en calmant les accidens vermineux, les anti-helmentiques ne guérissent pas pour cela la maladie

principale. Celle-ci n'en parcourt pas moins ses temps accoutumés de coction et de crise, quoiqu'elle les parcoure avec plus de tranquillité.

Tout ce que j'ai dit dans les deux sections précédentes, concourt à prouver qu'il n'est pas au pouvoir de l'art, d'arrêter utilement le cours des maladies aiguës, ni en attaquant les symptômes qui les constituent, ni en combattant les causes matérielles qui les occasionnent. Voyons à présent si l'effet des fébrifuges, dans certaines de ces maladies, ne doit pas engager à faire en leur faveur une exception aux règles générales qui résultent de ces deux assertions.

SECTION TROISIÈME.

L'EFFET des fébrifuges dans certaines maladies aiguës, doit-il engager à faire des exceptions aux règles de pratique qu'on vient d'établir?

On ne manquera pas de m'objecter que du moins les fébrifuges, parmi lesquels le Quinquina tient le rang le plus distingué, méritent une exception; puisqu'on les voit souvent arrêter tout-à-coup les fièvres intermittentes et même les rémittentes, que tout le monde place parmi les maladies aiguës. Le fait est certain, et je n'ai garde de le nier. Malgré les mauvais effets

que produit souvent le Quinquina, dans le traitement des intermittentes et des rémittentes, il n'est pas moins vrai de dire que la médecine possède en lui le meilleur et le plus utile des remèdes; même en ne le considérant que comme fébrifuge.

Mais en convenant de l'utilité du Quinquina, je suis bien éloigné de penser qu'il faille le regarder comme le vrai spécifique du virus qui produit les paroxismes réglés de ces sortes de fièvres. Au contraire, les phénomènes qui accompagnent et qui suivent communément les traitemens dont le Quinquina fait la base, me paraissent prouver d'une manière décisive, que ce médicament n'a aucun pouvoir direct sur ce virus. En effet, nous voyons souvent des maladies chroniques de toute qualité, être la suite immédiate d'un pareil traitement appliqué aux intermittentes. Ces maladies succédanées n'attestent-elles pas assez, que dans les malades ainsi guéris de leurs fièvres d'accès, le virus qui les avait générées existe dans tout son entier? On est même autorisé à conclure, d'après les ravages souvent très-rapides que fait cette cause interne à la suite de ces guérisons, qu'elle a acquis encore plus d'énergie qu'elle n'en avait auparavant, depuis qu'elle ne se trouve plus combattue et réprimée par les symptômes actifs, dont l'ensemble formait les paroxismes fébriles.

A quoi donc se réduit l'action du Quinquina donné comme fébrifuge? Il ne me semble avoir alors d'autre faculté, que celle de suspendre les symptômes actifs qui constituent les paroxismes fébriles, et de prévenir les mouvemens entre-coupés et périodiques, par lesquels la

nature chérche à vaincre et à chasser les causes maladives. L'expérience a fait pressentir, plutôt que connaître cette vérité aux Praticiens. Car ils semblent avouer tous que le Quinquina ne produit pas d'autre effet dans les intermittentes et les rémittentes, puisqu'ils ne le prescrivent dans ces occasions, qu'avec beaucoup de retenue et de circonspection. Ils ne le mettent guères en usage, que dans les cas où ils s'aperçoivent que ces fièvres deviennent longues et opiniâtres, ou lorsqu'elles s'annonçent par des symptômes alarmans. Ils ont l'attention de laisser toujours les rémittentes bénignes suivre le cours ordinaire de la coction et de la crise. Ils n'arrêtent les intermittentes simples, qu'après avoir donné à la nature un temps suffisant pour exténuer ou anéantir les causes matérielles. Car une fois que ces causes sont détruites ou notablement affaiblies, les accès, s'ils subsistent encore, ne tiennent plus qu'à une habitude maladive qu'on guérit sans conséquence, et qu'il est même très-essentiel de ne pas laisser perpétuer.

Quant aux intermittentes et rémittentes suspectes, et qu'on désigne, d'après Torti et Werloff, sous le nom de *pernicieuses*, le danger qu'elles entraînent après elles est trop sensible et trop pressant, pour qu'on puisse retarder dans leur traitement l'usage du Quinquina. Alors on s'expose à un inconvénient pour en éviter un plus grand. D'ailleurs l'expérience fait voir que souvent la nature privée par l'usage des fébrifuges, du secours des paroxismes fébriles, trouve ensuite d'autres moyens pour se débarrasser du virus qui leur survit, et qu'elle l'expulse enfin par diverses voies. Cela prouve de plus

fort que les fièvres intermittentes et rémittentes, même traitées par le Quinquina, ne guérissent jamais parfaitement que par la coction des matières morbifiques, et par des évacuations critiques.

Mais en quoi consiste la vertu fébrifuge du Quinquina, et par quel mécanisme cette écorce amère parvient-elle à arrêter les paroxismes des fièvres périodiques? C'est là une question très-embarrassante, à laquelle on n'a répondu jusqu'ici que par des hypothèses plus ou moins ingénieuses, et dont je crois que la solution reste encore à trouver. Ce n'est pas ici le lieu de parcourir les diverses opinions que plusieurs grands Médecins de ce siècle ont eu sur cette matière. Si je ne me trompe, aucun d'eux n'a touché précisément au but. Il me semble pourtant que l'opération des fébrifuges n'est pas une chose irrésoluble. Peut-être que les réflexions suivantes pourront donner quelque jour à ce point ténébreux de théorie. Elles sont du moins appuyées sur des faits avérés et non équivoques.

Il y a long-temps qu'on s'est aperçu, qu'une maladie est souvent la suite et la terminaison d'une autre maladie, et qu'elle lui succède en la guérissant. La fièvre en général peut être regardée comme une de ces maladies curatoires. Hippocrate avait très-bien remarqué qu'elle était un véritable remède dans l'Apoplexie, l'Épilepsie et toutes les autres affections spasmodiques, que je n'ai pas cru devoir comprendre parmi les maladies aiguës. Elle passe même avec raison pour le seul et vrai spécifique de toutes les maladies chroniques. Il n'est pas jusques aux fièvres intermittentes, lorsqu'elles durent assez long-temps,

qui ne fassent l'office d'un véritable médicament en de telles circonstances. Dans un ouvrage récemment communiqué à la Société (*a*); j'ai eu occasion d'entrer là-dessus dans un détail de preuves qui me semblent tout-à-fait péremptoires; je crois entr'autres y avoir démontré qu'il est un art de convertir les fièvres continues en intermittentes, et les intermittentes en continues. Or, je pense que la guérison des fièvres intermittentes et rémittentes par les fébrifuges, est moins une guérison qu'une simple conversion de ces fièvres périodiques en fièvres continues : je m'explique (*b*).

On sait qu'outre sa qualité fortement antiseptique, le Quinquina fait sur la fibre vivante, l'effet d'un très-puissant tonique. L'écorce du Pérou est un remède vraiment chaud, dont les sucs gommo-résineux ne manquent jamais, dès qu'ils sont introduits dans les voies de la circulation en une certaine quantité, d'augmenter la force et le jeu des solides, et d'accélérer en même temps le mouvement des liquides.

En effet, il est aisé d'observer, que les sujets qui prennent de Quinquina à haute dose, et durant quelque temps, ont toujours le pouls

---

(*a*) Cet ouvrage, depuis la composition de ce mémoire, a remporté le premier prix, le 27 Février 1787, à la Société royale de Méd. W. mes Œuvr. de Méd. t. 2.

(*b*) Baglivi semblait avoir une idée approchante de la mienne, sur la manière d'agir des fébrifuges, lorsqu'il a dit, *Sæpè intermittentes, per spirituosa in continuas mutare conatus sum, ut celeriùs fermentescat peccans materies etc.*, de fib. motr. specimen cap. 1. §. 8. p. 377.

plus dur, plus tendu et plus fréquent qu'il ne l'est dans l'état ordinaire. Ils ressentent en outre dans le corps, sur-tout s'ils ont la fibre irritable, des chaleurs incommodes et insolites. Si leur visage était pâle, il prend souvent de la fraîcheur et du coloris; et au bout d'un certain nombre de jours, on trouve que le sang tiré par la saignée offre constamment de la consistance, et qu'il se couvre d'une couche solide et coëneuse, tout comme cela arrive en faisant un long usage des ferrugineux, ou des autres toniques efficaces.

En outre, l'observation a appris, que pour administrer avec fruit le Quinquina pour la guérison des fièvres intermittentes et rémittentes, il faut d'abord ne le faire prendre que dans le temps des intermissions ou des rémissions; et qu'il faut en second lieu, non-seulement le donner à grandes doses, mais encore en soutenir pendant long-temps l'usage, même après que les paroxismes fébriles ont entièrement disparu. Sans cette dernière attention, la fièvre périodique renaît, à la première occasion, de ses propres cendres.

De ces faits certains, et dont il est si aisé à tout Médecin de constater la vérité, il me paraît naturel de tirer les inductions suivantes. Que peut produire dans le corps des fébricitans, le Quinquina donné en si grande dose pendant l'intervalle des paroxismes, sinon troubler le calme des intermissions et des rémissions ? On procure nécessairement, par ce traitement tonique et excitant, une fièvre factice aux malades qui ne devraient point en avoir du tout dans ce temps de relâche; et

on rend beaucoup plus sensible celle que peut avoir laissée le paroxisme précédent. On force donc la nature à un travail auquel elle n'était point disposée, et on la détourne de celui auquel quelques circonstances cachées l'avaient déterminée. Cédant à cette espèce de violence, elle abandonne sa marche inégale et périodique, pour ne suivre désormais que ce mouvement égal et soutenu que l'art a su lui imprimer. Cependant les causes matérielles ne sont pas entièrement négligées; la nouvelle fièvre artificielle, qui remplace la fièvre spontanée, ne laisse pas, quoiqu'elle soit très-légère, de tendre à pas lents et non interrompus, à la guérison radicale. L'art qui a suscité cette petite fièvre continue, n'a qu'à la nourrir encore pendant quelques semaines, par l'usage des mêmes moyens. Une coction lente, mais complète, doit naturellement en être l'effet, et amener après soi, sinon une crise prompte et sensible, du moins une solution successive et parfaite. C'est ainsi que je conçois la manière d'agir du Quinquina dans les cas ordinaires, et lorsque les levains fébriles n'ont pas cette énergie développée et réfractaire, par laquelle on les voit résister quelquefois aux moyens les plus efficaces.

Une observation frappante vient encore à l'appui de cette théorie, sur les qualités fébrifuges du Quinquina, et achève d'en démontrer la solidité. Avant la découverte du Pérou, pays où ce remède croît à côté de l'or, qui est bien moins précieux que lui, l'on employait en Médecine d'autres fébrifuges; et l'on guérissait les fièvres périodiques, quoique avec

moins de facilité et même de sécurité qu'on ne le fait aujourd'hui. Les Médecins ne se servaient jamais pour cela que de médicamens chauds, irritans et fortement toniques, tous capables de faire naître et d'entretenir cette petite fièvre continue, que j'ai dit être l'effet ordinaire du Quinquina pris à haute dose. Encore aujourd'hui le bas peuple qui craint l'amertume du Quinquina, autant que sa cherté, a recours le plus souvent pour ces fièvres d'accès à quelques-unes des anciennes récettes qui sont plus à sa portée. Nos Paysans employent tous les jours, et non sans des succès assez fréquents, de fortes lessives alkalines, du poivre, des esprits ardens, et d'autres drogues incendiaires, qui les brûlent pour ainsi dire en les guérissant, et qui laissent quelquefois après elles les traces les plus cruelles. Peut-on douter que dans ces occasions la guérison, lorsqu'elle a lieu, ne soit le pur effet de la conversion des intermitentes en continues ?

Je pourrais ajouter à cette observation, celle qui résulte de l'effet utile et salubre qu'ont eu souvent les passions fortes et subites, sur les paroxismes fébriles des intermittentes. Les grands mouvemens de l'ame ne se font jamais sans exciter dans le physique de l'homme, des mouvemens analogues et correspondans. Ces passions, d'où naissent si fréquemment les maladies aiguës les plus vives, doivent donc être regardées comme des excitans très-propres à procurer des révolutions fébriles. C'en est assez pour faire concevoir qu'elles peuvent agir quelquefois comme fébrifuges dans les fièvres périodiques.

Cependant la vertu du Quinquina comme fébrifuge,

fébrifuge, ne paraît pas résider toute dans les qualités toniques et excitantes par lesquelles il agace les solides vasculaires. Ce remède possède encore une vertu anodine, et pour ainsi dire stupéfiante, qui paraît devoir exalter ses propriétés fébrifuges. Les bons effets que le Quinquina produit dans bien des espèces de maladies nerveuses, l'a fait mettre presque à la tête de cette classe de médicamens si employés aujourd'hui sous le nom d'anti-spasmodiques. Il est vrai, et je l'ai prouvé ailleurs, que par ses seules qualités toniques, et en excitant par elles le jeu du système vasculaire, le Quinquina est très-capable de remédier aux affections nerveuses. Mais si dans ces affections il n'agissait que comme simple tonique, on ne le verrait pas si souvent et si éminemment surpasser par ses effets prompts et heureux, les autres remèdes de la même classe. Cette raison seule, à laquelle il ne me serait pas bien difficile d'en joindre plusieurs autres qui paraîtraient moins décisives, me semble suffisante pour faire admettre dans le Quinquina la vertu anodine et stupéfiante dont je viens de parler. C'est par cette vertu anodine, combinée à ses qualités toniques, que ce remède est le fébrifuge par excellence. Par sa vertu tonique il suscite, comme on a vu, une fièvre douce, qui trouble les intermissions et les rémissions, et qui tend à intervertir l'ordre périodique; et par sa vertu anti spasmodique et anodine, il émousse la sensibilité nerveuse, et prévient la naissance des paroxismes fébriles; paroxismes qui débutent presque toujours par un spasme universel, dont le frisson est le signe et l'effet.

Tout ce que nous venons de dire sur le Quinquina, est d'autant plus plausible, que ce remède ne manifeste jamais mieux ses qualités fébrifuges, que dans les fièvres dont les paroxismes commencent par de grands spasmes et de frissons bien sensibles. Il ne réussit pas également, de l'aveu de tous les Praticiens, lorsque les fièvres périodiques, contre lesquelles on le fait prendre, sont du genre des chaudes ; c'est-à-dire, lorsque leurs paroxismes ne sont pas précédés de frisson. Cette observation autorise de plus fort à penser qu'en guérissant les fièvres qui sont de son ressort, le Quinquina opère comme anti-spasmodique et comme anodin, et que c'est à cette dernière vertu sur-ajoutée à ses grandes vertus toniques, que sont dues, du moins en partie, ses grandes propriétés fébrifuges.

D'ailleurs, c'est une chose connue depuis assez long-temps, que ceux d'entre les remèdes anti-spasmodiques qui jouissent d'une vertu vraiment anodine, agissent bien des fois sur les intermittentes et les rémittentes, à la manière des fébrifuges proprement dits. En combien d'occasions n'a-t-on pas vu le Camphre, ainsi que la célèbre teinture éthérée de Fréderic Hoffmann, arrêter subitement les accès de fièvre ? Les diverses préparations de l'Opium, remèdes que je regarde comme le vrai et le seul anti-spasmodique universel, ont assez constamment, lorsqu'on les administre avec méthode, le pouvoir de prévenir les paroxismes fébriles. Mais une expérience fréquente m'a appris qu'il faut bien se garder d'abuser de cette espèce de fébrifuge, ainsi que plusieurs

l'ont fait de nos jours ; car en arrêtant tout-à-coup et sans remplacement, les symptômes actifs, dont le concours forme les fièvres périodiques, les narcotiques ne touchent point à la matière morbifique ; et il ne reste point d'espoir que ces causes matérielles, ainsi abandonnées à elles-mêmes, puissent subir ensuite le travail si nécessaire de la coction et de la crise.

CONCLUSION.

De tout ce qu'on a vu dans le cours de cette Dissertation, qui s'est allongée plus que je n'aurais voulu, je crois pouvoir tirer les corollaires suivans. Ils serviront de péroraison à mon ouvrage. Je les regarde comme autant de canons pratiques, qui répondent en peu de mots à la question que j'ai entrepris d'éclaircir.

I.

L'art par lequel on prétend couper court aux maladies aiguës dans leur principe, et arrêter sans danger la série des symptômes qui en constituent la marche et la nature, est un art imaginaire et qui n'a jamais existé.

II.

De pareilles maladies, dont une fièvre plus

ou moins vive est la compagne inséparable, sont entre les mains du principe vital, un instrument utile et salutaire, un véritable médicament.

III.

Vouloir suspendre tout-à-coup l'action d'un semblable médicament, quelque violent qu'il puisse paraître, c'est livrer toute l'économie animale, à des ennemis secrets et domestiques, qui méditent sa ruine totale.

IV.

Tout au plus pourrait-on faire une pareille tentative, si l'art offrait des remèdes capables d'attaquer spécifiquement les causes matérielles de ces maladies. Mais la Médecine n'en a point encore de tels, et n'en aura sans doute jamais.

V.

Les médicamens auxquels on a donné jusqu'ici le titre illusoire de spécifiques, ne l'ont jamais mérité. Ils ont été tous imaginés par l'enthousiasme ou par l'ignorance.

VI.

La coction et les crises sont les seuls moyens

qui peuvent guérir réellement les maladies aiguës, ainsi qu'Hippocrate, et depuis lui tous les bons observateurs, l'ont remarqué.

VII.

C'est à la nature seule qu'appartient exclusivement le pouvoir de faire la coction et de faire les crises.

VIII.

La fièvre et les autres symptômes actifs, qui font, par leur diverse combinaison, la nature et le caractère de toutes les maladies aiguës, sont les vrais moyens dont se sert le principe conservateur, pour opérer, dans des temps réglés, cette coction et ces crises.

IX.

Les secours de l'art, pour concourir avec la nature curatrice, à la guérison, ne peuvent être regardés que comme des secours auxiliaires. Ils doivent, dans tous les cas, être subordonnés à l'agent principal.

X.

L'art peut bien exciter la nature, lorsqu'elle

n'agit qu'avec langueur; et refréner l'impétuosité de ses mouvemens, lorsqu'ils sont exorbitans. C'est même en ces deux points, que consiste le devoir essentiel du Médecin, dans le traitement des maladies aiguës.

X I.

Il est pourtant des cas où le Médecin doit encore supprimer de bonne heure mille causes conjointes, qui peuvent coincider avec la cause principale de ces maladies, dans les premiers instans où elles se déclarent; et qui ne manqueraient pas de nuire à la liberté de leur développement, et à l'ouvrage intéressant de la coction et de la crise.

X I I.

Il est donc des cas, où les divers évacuans des premières voies sont nécessaires dans le début des maladies aiguës.

X I I I.

Mais ce n'est qu'avec une très-grande circonspection, et sur des indications très-précises, que le Médecin doit employer à cette époque de pareils remèdes, parce qu'il est à craindre que par leurs qualités excitantes, ils n'augmentent le trouble et le désordre qui sont si familiers dans ces circonstances.

X I V.

Les évacuans, autant qu'il est possible, doivent être réservés pour le temps où les signes de coction commencent à se montrer, et où la nature se dispose aux évacuations critiques.

X V.

Tous ces axiomes conviennent non seulement aux maladies aiguës du genre des continues; mais encore aux fièvres périodiques, soit intermittentes, soit rémittentes.

X V I.

Les fièvres périodiques, ainsi que les continues, ne se guérissent complétement et réellement, que par voie de coction et de crise.

X V I I.

Le Quinquina, et encore moins les antispasmodiques et les narcotiques, ne sont point, à parler exactement, les spécifiques des fièvres périodiques.

X V I I I.

En un mot, il n'est point de remède

spécifique ; et il n'existe aucune occasion dans les maladies aiguës, où le Médecin soit autorisé à usurper le pouvoir de la nature curatrice, et où il puisse se méttre orgueilleusement à sa place.

DISCOURS

DE RÉCEPTION,

PRONONCÉ dans une des séances de l'Académie des Belles-Lettres d'Arras, en 1786.

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci. Hor.

MESSIEURS,

FLATTÉ autant que je dois l'être de l'honneur que vous m'avez fait en m'associant à vos travaux académiques, je m'empresse de remplir à votre égard, le devoir que m'impose ma sensibilité, et de vous offrir le tribut de ma juste reconnaissance.

Quelque grand que soit mon zèle, je sens bien que la médiocrité de mes talens me retiendra toujours loin de vous, dans les routes brillantes et fleuries de la littérature; routes qui vous sont si connues, et que vous parcourez avec tant d'éclat et tant de succès.

Voué par état à l'étude et à l'exercice d'un art sérieux, et si je puis le dire, lugubre, il

n'est pas possible que je n'aie négligé depuis long-temps cet art agréable et enchanteur, qui peint et embellit la nature par les charmes du discours, et qui prêt à prendre toute sorte de formes, se proportionne à chaque sujet, et répand des grâces sur tout ce qu'il lui plaît de toucher.

Le Littérateur cultive un art qui est vaste comme la nature elle-même. Rien qui ne puisse être soumis à la magie de ses pinceaux. Entre ses mains le bon, l'honnête et le vrai se réunissent au beau pour s'insinuer plus facilement dans les cœurs, et y faire pénétrer les rayons lumineux de la vérité. Sous sa touche séduisante, la vertu devient riante et accessible; elle prend ces traits ravissans qui s'emparent de notre amour, et forcent le vice même au respect et à la vénération. Les ornemens simples dont il sait la parer, ne la surchargent, ne la défigurent jamais; ils ne font que lui ôter cet air austère et rigide qui effraye d'abord nos sens, et qui nous la fait quelquefois redouter, quelque belle qu'elle soit d'ailleurs, et quelque violent que soit le penchant naturel qui nous porte vers elle.

Au fond, Messieurs, et vous ne désavouerez pas ici ma pensée, le but des Belles-lettres dont vous paraissez faire l'objet essentiel de vos occupations, n'est pas différent de celui des sciences. Les unes et les autres tendent également à éclairer les hommes et à les rendre meilleurs, et par-là même heureux. Le savant nous mene vers le terme par le chemin le plus court; et s'efforce de nous faire vaincre avec lui, par un travail pénible et obstiné, les difficultés qui s'offrent sur le passage. Le Littéra-

teur veut ménager notre faiblesse. Il cherche des pentes faciles, et nous fait promener dans des sentiers émaillés de fleurs : c'est sur les pas du plaisir, qu'il nous conduit insensiblement au temple auguste de la vérité.

Oui, Messieurs, l'utilité des hommes est le grand, est l'unique but où vise la saine littérature ; but que les gens de lettres ne devraient hélas ! jamais perdre de vue. Pour en être convaincu, il suffit de jeter un coup-d'œil rapide sur les branches maîtresses qui naissent de cette féconde tige : et d'abord, que se propose l'Historien, si non, de nous mettre sous les yeux un tableau fidèle des passions humaines, et des malheurs qu'elles ont engendrés dans le cours des siècles ? Il veut nous réformer par de grands exemples, et prévient, autant qu'il est en son pouvoir, les erreurs et les fautes de l'avenir, par les leçons frappantes du passé.

Que prétend encore l'orateur avec cette éloquence remuante qui nous plaît, nous attendrit et nous entraîne ? Tantôt assis sur la chaire de vérité, il nous oppose nous-mêmes à nous-mêmes, gourmande nos penchants vicieux, et nous trace la règle sacrée de nos devoirs. Tantôt organe des lois, il s'éleve contre le crime, lui arrache son masque artificieux, et fait triompher aux yeux de la justice indignée, l'innocence qui versait des pleurs, et la vertu qui gemissait dans les chaînes de l'oppression.

Mais, dira ici peut être quelque détracteur des beaux arts, à quoi bon le Poëte ? il ne se nourrit que de vaines fictions, et n'enfanta jamais que des chimères, bonnes tout au plus à nous éblouir et à nous surprendre. Cette

exclamation ne peut s'exhaler que du fond de ces ames pesantes, que le spectacle du beau n'a jamais émues, et qui semblent n'être point organisées pour sentir. Il n'est pas moins certain que le bon et l'utile sont l'objet naturel et immédiat de la Poësie. Si elle s'attache si fort à flatter nos sens par ses cadences harmonieuses, ses images hardies et ses ingénieuses impostures, c'est qu'elle ne désire rien tant que de nous rendre la raison aimable, et de nous soumettre volontairement à son joug rigoureux. Elle emmielle la coupe amère qu'elle nous présente; et sans même nous en apercevoir, nous buvons à longs traits les eaux salutaires de la sagesse. Par ses prestiges tout-puissans, elle nous enivre de l'amour du bien, et nous rend vertueux par volupté.

Les anciens qui sentaient très-bien que les sciences et les belles-lettres avaient une fin commune, je veux dire l'utilité publique, leur attribuèrent la même origine. Selon ces premiers maîtres, le dieu du goût était aussi le dieu du savoir; et les muses, qui présidaient aux beaux-arts, étaient les sœurs des muses savantes. Aussi voit-on que leurs sages furent tous d'habiles littérateurs, et que leurs littérateurs se piquèrent la plupart de science et de philosophie.

Aristote, dont le vaste génie embrassa toutes les sciences, donna aussi d'excellens préceptes sur la poësie et sur la réthorique. Dans les inimitables dialogues du divin Platon, on ne sait qu'admirer le plus, ou la profondeur de ses recherches philosophiques, ou les fines délicatesses de son atticisme. Avec quel art et quelle supériorité de goût Ciceron ne discuta-t-il pas

les points les plus importants de la législation, et les endroits les plus épineux des sciences morales? De la même main dont le grave Sénéque écrivait ses épîtres, où pétille à tout moment le feu des pensées les plus spirituelles, ne traîta-t-il pas les questions naturelles les plus relevées? Il fit bien plus : et les sciences auront une obligation éternelle à ce littérateur éclairé. Par un effort de génie, et une espèce de divination, il osa prescrire aux comètes l'orbe excentrique qu'elles doivent décrire autour du soleil; et ses jeux littéraires furent comme le prélude de cette découverte étonnante, qui était réservée aux Astronomes de nos jours.

Il me serait aisé, Messieurs, d'accumuler ici un bien plus grand nombre d'exemples frappans, pour faire voir qu'en effet dans l'antiquité Grecque et Latine, l'étude de la littérature n'a presque jamais été séparée de celle des sciences. Mais qu'est-il besoin de franchir pour cela les espaces du temps, et de remonter à des époques reculées? A-t-on jamais plus généralement senti que dans ce siècle aussi savant que poli, combien la philosophie gagne à s'unir à la littérature, et combien par cette union, les connaissances utiles peuvent s'étendre et fructifier dans l'esprit des hommes?

C'est par la facilité magique de son style, que l'aimable Fontenelle trouva l'art jusqu'à lui ignoré, de rendre accessibles aux lecteurs les moins exercés, les vérités les plus sublimes de la science. Par des moyens analogues, n'avons-nous pas vu l'infatigable Voltaire, après nous avoir enchanté par l'harmonie de ses vers, entreprendre non sans quelques succès, de nous

ouvrir le sanctuaire majestueux de la haute Physique, et d'aplanir sous nos pas les sentiers scabreux où avait marché le grand Newton? Que ne pourrais-je pas dire ici de l'incomparable Buffon, dont l'éloquence rapide et les tableaux attachans ont rendu tout l'univers savant et naturaliste avec lui? et du profond d'Alembert, qui en fixant les règles imprescriptibles du goût, règles dont ses ouvrages offrent souvent l'exemple à côté du précepte, s'occupait en même temps à calculer l'infini, et assignait des lois au mouvement des corps (*a*)? et de l'admirable Bailli, dont toutes les pages respirent l'aménité, en même temps qu'elles font honneur aux plus hautes sciences, et même à la pénétration humaine? et enfin de l'illustre Vicq-d'Azyr, qui maniant avec une égale facilité la plume et le scapel, a déjà mérité d'être mis au rang de nos plus élégans littérateurs, de nos savans les plus distingués, de nos Médecins les plus instruits, et qui tout jeune encore a déjà conquis les trois académies?

Je le redis donc, Messieurs; oui notre siècle prouvera à jamais que les belles-lettres et les sciences sont faites pour aller de concert, pour s'unir, pour s'identifier. Je jette un coup-d'œil sur notre Capitale, et je vois que son Académie des sciences, la plus *célèbre* sans doute de toutes celles qui existent, est peuplée de littérateurs. C'est parmi les savans dont elle est

---

(*a*) J'ignorais lorsque ce Discours fut fait, que d'Alembert travaillait sourdement à bouleverser l'Europe, par le renversement des autels et des trônes.

composée, que l'Académie française va choisir la plupart de ses membres, et qu'elle se recrute, pour ainsi dire, chaque jour.

Qu'on se donne la peine de parcourir avec attention les autres Corps académiques, qui, sous différentes dénominations, se trouvent aujourd'hui répandus en assez grand nombre dans les diverses contrées de l'Europe, l'on verra qu'ils s'empressent tous d'accueillir et de s'associer toute sorte de talens. Ceux d'entr'eux qui semblent n'être que des sociétés purement littéraires, s'applaudissent pourtant de posséder des savans dans leur sein. Et ceux qui, par leur institution primitive, sont spécialement consacrés aux sciences, comptent souvent autant de littérateurs qu'ils ont de membres. Par-tout le lecteur, devenu délicat par l'abondance des bons ouvrages que nous possédons en tout genre, dédaigne ces élucubrations pénibles et érudites, que l'auteur n'a pas su assaisonner de l'espèce d'agrément dont elles étaient susceptibles.

Vous-mêmes, Messieurs, n'êtes-vous pas une preuve et un bel exemple de cette fraternité et de cet heureux accord qui doit régner entre les sciences et les beaux-arts ? Quoique la compagnie que vous formez, n'annonce par ses titres qu'une Société littéraire, en est-il un seul parmi vous qui ne fasse ses plus chères délices de l'étude des sciences, et qui n'aime à mêler aux fleurs du génie les fruits solides de quelque genre d'érudition ? Que dis-je ! n'en voit-on pas même plusieurs qui, tels que votre illustre secrétaire, ne se bornent pas à la culture d'une seule espèce de talent ; et qui dans leurs

doctes loisirs, imitent l'abeille laborieuse, et sucent le miel de toutes les fleurs ?

Oserais-je pourtant le dire, Messieurs ? Malgré tout l'éclat que reçoit de vos travaux la littérature française, l'on peut croire que votre patrie est un sol encore plus propre à fertiliser les sciences, que les arts simplement littéraires. En effet, on a vu des savans du premier ordre y prendre naissance, avant même que notre littérature fût sortie de l'espèce de néant où la retinrent tant de siècles d'abrutissement et de barbarie. Souffrez que je vous rappelle ici le souvenir de quelqu'un de ces hommes célèbres qui furent vos concitoyens, et dont Arras peut s'enorgueillir. On a dit que les grands esprits sont attachés à certains temps. Je soutiens qu'ils sont encore plus la production fortunée de quelques pays privilégiés, où le génie est comme le fruit du terroir.

Dans ces temps encore gothiques, où votre ville, toute fière de ses fortifications, ne soupirait qu'après la gloire des armes, et n'inspirait à ses enfans d'autres vertus que celles des héros, on vit sortir de ses murs menaçans, ainsi qu'un éclair qui fend la nue orageuse, le savant et le disert François Baudouin. Son érudition fut immense. Il écrivit même avec un goût supérieur à celui de son siècle. La véhémence et la solidité de ses discours étonnèrent plus d'une fois le fameux Concile de Trente; et son grand savoir le rendit le conseil et le représentant des rois.

Bientôt après sortit encore d'Arras le célèbre Charles de l'Écluse, ce Médecin distingué, qui mérita d'occuper les premières chaires de l'Europe,

rope, et qui fut successivement honoré de la confiance de deux puissans Empereurs. Les savans n'oublieront jamais les grands services qu'il rendit entr'autres à la Botanique; science qu'il tira pour ainsi dire du cahos.

Quelque précieuse que doive être pour vous, la mémoire des deux personnages que je viens de nommer, il est bien dommage que pour leur gloire la nature ne les ait pas fait naître un peu plus tard. S'ils eussent vécu parmi vous, sans doute la lecture de leurs savans écrits nous inspirerait encore plus d'intérêt. C'est dans vos assemblées académiques qu'ils eussent appris cet art difficile, mais inappréciable, de donner aux ouvrages même de doctrine, cette simplicité naturelle et cette élégante précision qui les relèvent si fort, et dont vous eussiez pu leur offrir vous-mêmes des modèles.

Pour moi, jadis cultivateur encore novice, mais zélé, de tous les arts agréables, et aujourd'hui faible nourrisson des sciences exactes, je n'ose me présenter à vous, ni comme littérateur, ni comme savant. La complaisance que vous avez de me recevoir parmi vous, pourrait animer mon émulation, et peut-être avec le temps me rendre digne de votre Société. Mais la distance des lieux va me ravir le plaisir que je trouverais à profiter de vos leçons, et à me voir à portée d'admirer chaque jour vos productions littéraires et savantes. Du moins ne manquerai-je pas de soumettre à votre jugement les fruits quelconques de mes efforts. Votre bonté actuelle pour moi m'est un garant, que vous voudrez bien m'honorer de vos avis. Je les recevrai toujours avec cette déférence que je dois à mes

juges, et cet empressement affectueux et reconnaissant que je dois à des confrères ; et si j'ose le dire, à des amis.

MÉMOIRE
ET
OBSERVATIONS
SUR L'UTILITÉ DE LA MÉTHODE
DE M. LEROUX,

POUR LA CURE PROPHYLACTIQUE DE LA RAGE;

OUVRAGE communiqué à la Société royale de Médecine de Paris, en 1789.

ARTICLE PREMIER.

HISTOIRE d'un Loup enragé, et des morsures faites par cet animal.

LE 17 Juillet dernier (1788.), le nommé Maraval, Paysan robuste du lieu de la Mole, paroisse de St. Baudile, diocèse de Castres, eut le malheur d'être mordu par un loup enragé qui était de la plus grosse taille. Vers les deux heures du matin, cet homme charriait au clair de la lune un grand faisceau de gerbes,

qu'il portait sur ses épaules. Tout-à-coup il sentit que son fardeau était fortement tiré en arrière. Il fit des efforts pour le retenir; mais il se vit obligé de céder à l'effort contraire, et tomba à la renverse et sur son fardeau qu'il n'avait pas abandonné. Il se releva de suite, et fut étonné de voir que le voleur n'était autre qu'un gros loup, qui avait été lui-même mis à terre sous l'amas des gerbes. La bête fut presque aussitôt débarrassée que lui, et avant qu'il n'eût eu le temps de se reconnaître, et de se mettre en garde contre des attaques ultérieures, il se sentit saisi et fortement mordu par le loup au défaut de la hanche. La douleur et l'effroi lui firent pousser de grands cris. A ce bruit le loup lâcha prise, et Maraval ayant par là la liberté de se servir d'un bâton qu'il tenait à la main, en déchargea un grand coup sur la tête de l'animal, qui renonça pour lors au combat et disparut en un instant.

Sur ce récit on dira sans doute, que la morsure de Maraval, quoique accompagnée de déchirement, et assez étendue, pouvait bien n'être pas vénéneuse; puisque jusqu'ici il n'est pas prouvé que le loup fut vraiment enragé. Cependant on verra dans les suites qu'il l'était en effet. Mais j'eus d'autres raisons de croire que réellement la plaie n'était du tout point infectée de virus hydrophobique. A l'instant où elle fut faite, l'homme était couvert d'une forte chemise, d'un bon gilet de laine, et d'une grosse veste presque toute neuve. Ce ne fut qu'à travers ce triple vêtement, que les dents de l'animal avaient appuyé sur les chairs; et quoique la plaie fût profonde, on s'assura que

la chemise, non plus que les étoffes, n'avaient été percées ou déchirées en aucun point. C'est ce qui fit, qu'ayant été consulté quelques jours après l'accident pour ce paysan, qui était dans les plus vives alarmes sur son état, je crus devoir décider qu'il n'y avait nul venin dans sa plaie. Je le rassurai donc de mon mieux : et en effet il ne lui est rien arrivé de fâcheux, quoiqu'il n'ait fait aucun genre de remède.

Environ une heure après l'événement dont on vient de parler, le loup enragé s'approcha de la Sagne-Marti, métairie qui n'est éloignée de la Mole que d'une petite lieue. Deux gros Matins qui rodaient autour de la maison, l'annoncèrent par leurs jappemens. Le loup se jeta sur eux avec furie ; et quoiqu'ils fussent assez forts pour résister à son attaque avec avantage, ils se battirent en retraite devant lui ; et montant par un escalier extérieur qui aboutissait à la porte de la métairie, pour lors fermée, ils se réfugièrent sur un trépoir pratiqué en ce lieu. Le loup qui était à leurs trousses, monta l'escalier après eux. Là il se livra un combat long et sanglant entre la bête assaillante et les chiens, qui se tinrent toujours sur la défensive.

Les Métayers que le bruit avait éveillés en sursaut, et qui, mettant la tête à une fenêtre voisine du trépoir, connurent bientôt qu'ils avaient auprès d'eux un loup enragé, se gardèrent bien d'ouvrir la porte pour aller séparer les combattans. Ils se contentèrent par de grands cris de faire peur à la bête, et d'encourager les chiens. Rien pourtant n'était capable d'effrayer le loup acharné. Les chiens furent impitoyablement déchirés ; et ils eussent été achevés,

si à la fin les paysans n'eussent lancé sur lui une chaise pesante qui lui tomba sur l'encolure. Pour le coup il abandonna les chiens, se saisit de la chaise avec les dents, et descendant l'escalier avec ce meuble lourd à la gueule, il s'enfuit à travers les champs. Le lendemain matin cette chaise se trouva à deux cents pas de la maison; et les métayers n'eurent rien de plus pressé que de tuer les deux Matins, auxquels leurs blessures permettaient à peine de se traîner.

Le loup, dont la rage n'était plus équivoque, donna de nouveaux indices de sa maladie. Peu d'instants après, il se montra à la métairie du Ribecq[*]; laquelle n'est éloignée de la Sagne-Marti, que d'un petit quart de lieue. Les chiens annoncèrent encore son arrivée par des aboyemens réitérés. A ce bruit, Jacques Fabre, un des fils du métayer, garçon d'environ trente ans et plein de force et de courage, se leva, et osa sortir pour aller reconnaître l'ennemi, sans autre vêtement que sa chemise. Dès que le loup, qu'il ne distingua pas d'abord, le vit approcher, il se jeta sur lui, en l'attaquant à l'improviste et par derrière. Avec ses dents il s'accrocha à son épaule gauche, et y restait opiniâtrement fixé. Mais l'homme que la douleur animait encore d'avantage, porta sa main droite vers la partie mordue; et saisissant avec ses doigts le derrière de la tête du loup, il le tira en devant avec tant de force, qu'il le souleva malgré son poids, et parvint à le jeter devant lui, la croupe contre terre et les jambes en l'air.

Sans donner à l'animal féroce le temps de

se relever, Jacques Fabre tomba sur lui, et appuya un de ses genoux sur son ventre près des pattes de derrière, tandis que de l'autre il lui serrait la poitrine. Dans cette position, tenant son ennemi assujetti et comme immobile, il s'imagina que pour le tuer, il n'avait qu'à lui prendre la langue avec sa main, et à la lui arracher.

Dans cette folle espérance, il tâcha à plusieurs reprises d'introduire dans sa gueule écumante la main droite. Mais pendant ces tentatives, le loup ne pouvant remuer le tronc, agitait sa tête dans tous les sens, et portait à Fabre des coups de dents terribles qui le mettaient tout en sang. C'est ainsi qu'il fut blessé successivement en plusieurs endroits de la main, de l'avant-bras, du bras, de la cuisse droite, et même sur le devant de la poitrine du même côté.

Pendant ce combat singulier, le paysan ne manquait pas d'appeler à grand cris du secours. A sa voix, Mathieu son frère aîné, homme aussi vigoureux que lui, sortit de la maison et courut au lieu de la scène. Dès qu'il eut vu la nature du combat et la disposition des combattans, il ne songea qu'à préserver son frère de nouvelles blessures. Il crut réussir dans cet objet en s'emparant avec ses deux mains des deux machoires du loup, et en les comprimant avec force l'une contre l'autre. C'est ce qu'il fit en effet; mais il ne put l'exécuter, sans avoir auparavant reçu des dents du loup une blessure qui lui entama deux doigts de la main droite, l'index et le médius.

Dès que Jacques Fabre, par la manœuvre hardie de son frère, ne vit plus les dents

menaçantes du loup, il pensa à s'en défaire par un nouveau genre d'attaque. Il tira ses genoux de dessus le corps de l'animal, qui devenu libre, se releva à l'instant, et trouva le moyen d'échapper des mains des deux frères, par une prompte fuite.

Autre preuve que le loup était décidément enragé. Peu d'instans après l'événement tragique dont on vient de parler, il parut à une autre métairie nommée de la Cabrié, et qui n'est pas éloignée de celle du Ribecq de plus d'un demi-quart de lieue. A peine y fut-il arrivé, qu'il se jeta sur les chiens de la métairie. Ceux-ci se mirent encore à fuir devant lui, et à monter l'escalier extérieur de la maison. Le loup les poursuivit jusques sur la porte; et là il les attaqua avec une telle fureur, qu'ils furent bientôt mis en sang.

Les métayers éveillés par le bruit des chiens, et ayant vu par une petite fenêtre qui donne tout près de la porte, le loup enragé, tirèrent sur la tête de l'animal, presque à bout portant, un coup de fusil, qui lui fit une grande blessure. L'animal ainsi blessé, laissa les chiens, descendit l'escalier; et trouvant au bas une étable ouverte où étaient six petits cochons, il les déchira, en tua plusieurs, et mourut dans l'étable même quelques momens après.

Les paysans n'osèrent ouvrir leur porte que dès qu'il fut jour. Alors ils trouvèrent dans l'étable le cadavre du loup à côté des cochons qu'il avait tués. Ils ne tardèrent pas à donner la mort à leurs chiens et aux autres cochons, afin de prévenir en eux le développement de la maladie dont ces animaux avaient reçu le germe.

J'ai déjà expliqué pourquoi Maraval, le premier paysan mordu, n'avait rien à craindre des suites de la grande plaie qu'il avait reçue à la hanche. Il n'en était pas de même des deux frères Jacques et Mathieu Fabre, dont presque toutes les morsures avaient été faites à nud. Ils me furent adressés le 22 Juillet, c'est-à dire, cinq jours après leur accident. Jacques se trouva couvert de quinze blessures vénéneuses. Celles de la cuisse, du bras, de l'avant-bras et du côté de la poitrine étaient déjà sèches et garnies de croûtes; mais elles étaient toutes douloureuses, et leur base était encore rouge et enflammée, ainsi que les environs de la plaie étendue qu'il portait à l'épaule; laquelle vers la jonction de la clavicule avec l'Acromion, était encore en pleine suppuration.

Les deux doigts mordus de Mathieu offraient de même des plaies déjà sèches; mais ils étaient dolens, et une rougeur inflammatoire s'étendait assez au loin tout au tour des croûtes.

Ces sujets n'avaient encore tenté aucun remède lorsqu'ils me furent adressés. La vivacité de leurs alarmes était peinte sur leur visage; et ils paraissaient n'avoir confiance qu'aux bains de mer. Je tâchai pourtant de les détourner d'entreprendre le voyage qu'il fallait faire pour user de ce remède, dont je leur fis sentir toute l'inutilité; et je leur fis entendre en même temps, qu'ils devaient tout attendre d'un traitement méthodique et non difficile que je leur indiquerais. Ils entrèrent dans mon idée; et en conséquence je les munis d'une consultation détaillée, dont l'exécution devait être confiée à un Chirurgien

voisin de leur campagne, sous la direction d'un Vicaire intelligent qui s'intéressait à leur sort.

Je ne crois pouvoir mieux faire ici que de copier mot à mot ma consultation, parce qu'elle fut très-fidellement exécutée : et j'attribue à cette exactitude le succès complet qu'elle eut. On verra que ma méthode n'est autre que celle de M. Leroux, Chirurgien de Dijon; méthode simple, aisée à réduire en pratique, et qui m'a paru toujours infiniment supérieure à celle des frictions mercurielles, dont on a si souvent éprouvé l'inefficacité.

ARTICLE SECOND.

CONSULTATION pour Jacques et Mathieu Fabre, tous deux mordus par un loup enragé.

APRÈS avoir examiné attentivement les plaies diverses de Jacques et Mathieu Fabre, tous deux mordus par un loup évidemment enragé, nous croyons qu'il est essentiel de leur faire subir le traitement préservatif suivant; traitement qui nous paraît être le plus simple et le plus sûr de tous ceux qui ont été proposés jusqu'ici, pour prévenir le développement du virus rabifique.

1°. Il faut que dès demain matin, un Chirurgien adroit et expert soit appelé auprès des deux sujets en question, et qu'il rafraîchisse toutes leurs plaies, lesquelles sont déjà presque

toutes séchées. Pour ces opérations, il se servira du bistouri : il dilatera toutes ces plaies en tout sens et en étoile. Il aura même soin d'approfondir, autant qu'il se pourra, les incisions, en évitant avec soin les grandes artères. Il est important de suivre avec l'instrument tous les recoins, où l'on peut présumer que les dents du loup enragé ont pénétré. Ces incisions faites, on laissera saigner pendant un peu de temps toutes ces plaies; après quoi on les couvrira avec de la charpie sèche, et on laissera passer vingt-quatre heures avant de lever le premier appareil.

2°. Au bout de ces vingt-quatre heures, le Chirurgien ayant tiré la charpie, aura soin de toucher exactement toute la surface des plaies, et même un peu des environs, avec du beurre d'antimoine. Pour faire cette opération, on n'a qu'à tremper une sonde de bois, ou petite buchette, arrondie par le bout, dans ce corrosif; et à porter à diverses reprises le bout ainsi trempé de cette espèce de sonde sur les différens points de cette surface. Au reste, on doit n'humecter que très-légèrement les chairs qu'on veut ainsi cautériser, et prendre garde de ne laisser tomber aucune goutte entière du caustique sur ces parties; parce que le beurre d'antimoine ne manquerait pas de faire en ces lieux de trop grands délabremens.

Lorsque les plaies seront ainsi totalement cautérisées, on aura encore l'attention de les recouvrir toutes d'un bon emplâtre vésicatoire, qui doit dépasser leurs bords de deux ou trois lignes, et d'assujettir ces emplâtres par des linges et des bandages contentifs.

3°. Vingt-quatre heures après l'application du beurre d'antimoine et des vésicatoires, on levera encore l'appareil; on ôtera les vessies faites par l'action des cantharides, et on mettra sur chaque plaie un linge garni d'onguent de la mère, qu'on aura recouvert d'une couche mince de beurre frais. Toutes les vingt-quatre heures on changera l'application de l'onguent, auquel on ajoutera toujours le beurre frais, jusqu'à ce que les escarres produites par le caustique, soient entièrement tombées; ce qui a lieu pour l'ordinaire au bout du septième ou du huitième jour.

Quand la chûte de ces escarres aura lieu, on doit tenir dans le centre de chaque plaie une petite portion de racine d'Iris de Florence, qui soit d'une figure et d'une grosseur proportionnées à la plaie. Par ce moyen on y entretiendra une suppuration, qu'il est bon de laisser couler pendant trente-cinq ou trente-six jours.

4°. Tout en usant de ce traitement local, que nous regardons comme ce qu'il y a de plus essentiel pour la cure, on ne doit pas négliger le traitement général et interne que l'on va indiquer, et qui ne peut qu'assurer de plus en plus le succès des remèdes locaux. D'abord le régime doit être constamment doux, léger et très-modéré. A la levée du premier appareil, on doit faire à chaque sujet une grande saignée du bras. Deux jours après cette saignée, on les mettra tous les deux à des bains domestiques entiers, et dont l'eau sera d'une chaleur très-tempérée. Ils y resteront chaque matin une heure entière, et même un peu plus s'ils ne s'en trouvent pas incommodés. On continuera l'emploi de ces bains durant douze ou quinze jours de suite.

5°. Pendant tout le temps des bains, et même pendant les quinze jours qui suivront l'usage de ces bains, chacun des deux frères doit avaler tous les matins à jeun, et tous les soirs sur les cinq à six heures, douze gouttes d'alkali volatil fluor, ou au défaut de ce remède, autant de gouttes d'eau de luce, d'esprit de sel ammoniac, ou d'esprit de corne de cerf. A chaque prise, on versera ces gouttes dans un verre de décoction de fleurs de sureau, que la personne doit avaler de suite après que le mélange est fait. Il serait même à souhaiter qu'on continuât ce remède jusqu'au quarantième jour, en comptant depuis l'époque des morsures.

6°. Enfin, en usant de tous les moyens indiqués ci dessus, on doit permettre tous les jours à ces gens un léger exercice en plein air : on ne leur laissera boire à leur repas que de la bonne eau rougie tout au plus avec la sixième partie de bon vin. D'ailleurs on les exhortera à boire un peu plus abondamment que de coutume, afin de donner un plus grand véhicule aux humeurs. On ne saurait trop s'occuper à entretenir chez eux cette confiance aux remèdes et cette sécurité, que nous avons tâché de leur inspirer. Le moindre propos alarmant serait capable de renverser en un instant le bon effet de tous nos moyens curatifs.

ARTICLE TROISIÈME.

RÉFLEXIONS succinctes sur l'heureux effet des moyens proposés dans cette consultation.

JE dois dire d'abord, que les avis contenus dans cette consultation furent suivis par les deux frères avec le plus grand courage; que le Chirurgien exécuta toutes les opérations indiquées, et fit toutes les applications avec intelligence et ponctualité; et que le Prêtre respectable qui s'était chargé de veiller sur l'ensemble du traitement, s'acquitta de sa commission avec le zèle le plus louable. Toutes les plaies furent tenues exactement ouvertes et en suppuration jusques au quarantième jour. Il est vrai pourtant que l'usage de l'alkali volatil ne fut continué que durant quinze jours par Mathieu, et dix-huit jours par Jacques. Les sueurs abondantes dont l'un et l'autre étaient couverts toutes les nuits pendant tout le temps qu'ils prirent ce remède, et l'affaiblissement qui en résultait, furent cause que de l'aveu même du Vicaire, ils crurent pouvoir en interrompre l'usage aux époques marquées. Il ne survint d'ailleurs aucun accident fâcheux pendant le traitement; et voilà déjà six mois écoulés depuis les morsures, sans que leur santé ait été menacée

par le moindre symptôme hydrophobique. Donc la méthode employée pour eux est du moins un excellent prophylactique (*a*).

Mais comment ne le serait-elle pas ? Sans compter que l'alkali volatil, par l'abondante diaphorèse qu'il procure, tend à pousser vers la périphérie du corps, tout miasme virulent qui pourrait être introduit dans la masse humorale, tous les Médecins ne conviennent-ils pas que le venin rabifique, quel qu'il soit, gît longtemps dans les lieux mêmes où il a été déposé par les morsures ? Or, un remède qui consume si énergiquement toutes les chairs de ces lieux infectés, et qui y excite des écoulemens si abondants, doit nécessairement le détruire, ou du moins l'arracher complétement de ses foyers, et par-là prévenir sûrement toute infection générale.

La plupart des anciens qui ne proposent pour la rage qu'un traitement local, paraissent avoir regardé cette maladie, comme une affection purement locale ; et M. Leroux n'est pas le seul, parmi les modernes, qui borne l'effet immédiat du virus rabifique à l'irritation qu'il produit sur les filets nerveux de la partie mordue. Dans ce sentiment, on doit considérer tous les phénomènes qui se montrent dans la rage déclarée, et qui la caractérisent, comme la production du jeu sympathique du système nerveux, en conséquence d'une irritation locale et spécifique.

(*a*) Cette famille a persisté jusqu'à aujourd'hui dans la plus parfaite exemption de tout symptôme de rage, et vit encore en très-parfaite santé.

C'est avec beaucoup de raison que la Société royale de Médecine de Paris, en adjugeant à M. Leroux, le prix qu'elle avait proposé sur le traitement de l'Hydrophobie, s'est abstenue de prononcer sur le mérite de cette opinion, que cet Auteur avait développée avec étendue dans le mémoire couronné (*a*). Il est vrai que parmi les malades auxquels il a été en même d'appliquer sa méthode, il s'en est trouvé quelques-uns chez lesquels les symptômes hydrophobiques et généraux s'étaient déjà manifestés; et comme ces malades, du moins ceux pour lesquels il a été possible d'employer toute l'énergie du traitement local, ont été guéris, on est, ce semble, en droit de présumer, qu'en effet l'infection humorale n'est pas nécessaire pour faire naître les accidens de la rage. Mais une ou deux observations peuvent-elles suffire pour se décider positivement sur une question de Médecine pratique aussi intéressante ? Ici, comme en bien d'autres choses, c'est au temps et à l'expérience à éclairer notre théorie, et à la confirmer par des faits multipliés, si elle a de la solidité.

On serait assez porté à croire avec M. Leroux, qu'en effet, pour exciter les accidens de la rage, il n'est pas nécessaire que le virus reçu dans la partie mordue, fasse les fonctions de levain, et passe dans la masse du sang pour y faire naître une infection générale; mais il est un fait dont l'explication me paraît très-difficile, lorsqu'on n'admet pas une pareille infection. Si cette in-

(*a*) Ce mémoire fut publié parmi ceux de la Société royale de Médecine, année 1783. p. 1.

fection n'a pas lieu, d'où vient la qualité contagieuse qu'on observe dans les diverses humeurs des hidrophobes, et sur-tout dans leurs sucs salivaires ? Je sens pourtant qu'on pourrait répondre à cette question, en disant que cette qualité contagieuse des humeurs, est peut-être l'effet simple et immédiat de la modification vicieuse et spécifique, que prend la totalité du genre nerveux dans l'affection hydrophobique. L'influence toute-puissante que le système des nerfs exerce sur les fluides du corps vivant, est connue par trop de phénomènes, pour qu'on puisse nier absolument qu'un état hydrophobique de ce système ne soit capable d'agir sur la constitution des humeurs, et d'en altérer le caractère naturel, au point de les rendre, s'il m'est permis de le dire, elles-mêmes hydrophobiques. Si cette explication avait quelque chose de vrai, on voit que l'action du virus rabifique ferait exception à la manière d'agir de la plupart des autres virus contagieux, lesquels sont de vrais levains, et exercent un véritable pouvoir fermentatif sur la masse humorale. Du reste, de pareilles exceptions ne sont pas rares dans les faits les plus généraux de la nature : la loi universelle de l'attraction, combien de fois entr'autres ne se convertit-elle pas en répulsion ? etc., etc.

Dans la rage, il est un autre fait qu'on regarde comme constant et infaillible, et sur lequel les partisans de la non-infection, appuyent beaucoup, lorsqu'ils veulent prouver que la maladie est proprement nerveuse, et l'effet unique d'une irritation locale, communiquée à la généralité de l'individu par les correspondances sympathiques. On observe que quelques jours avant la

naissance des symptômes hydrophobiques, les plaies, où réside le venin rabifique, ne manquent jamais de devenir douloureuses, de s'enflammer, de se gonfler, de se r'ouvrir et de suppurer. Au fond, ces phénomènes qui sont parfaitement analogues à ceux qui ont lieu dans la petite-vérole inoculée, ne prouvent rien pour ce sentiment, et peuvent servir, à mon avis, autant à ceux qui soutiennent la réalité de l'infection humorale, qu'à ceux qui la nient. Mais on a tort de donner par-tout le fait dont il s'agit, comme un précurseur immanquable des symptômes généraux de l'affection hydrophobique; à ce sujet, on me permettra de rapporter en peu de mots une observation que j'ai été en même de faire il y a environ quatre ans, et que j'ai écrite fort au long dans mes *Agenda*.

Une pauvre femme de Castres très-saine, très-vigoureuse, et âgée d'environ cinquante ans, revenait un jour du mois d'Août d'un bois voisin, chargée d'un fagot. Elle marchait par un sentier qui est assez près de notre rivière. Un chien enragé avait paru à l'autre bord; on le poursuivait à coups de pierres, et l'animal effrayé par la cohue qui l'entourait de tous côtés, avait passé la rivière à la nage, malgré son état d'Hydrophobie. Étant sorti de l'eau, il trouva le sentier par où passait la femme en question, et en passant il lui donna un coup de dent sur la jambe qui était toute nue. La blessure ne fut pas forte; il en coula pourtant quelque peu de sang; et il s'y forma bientôt une croûte, qui tomba d'elle-même au bout de huit ou dix jours, après lesquels la plaie fut guérie.

La femme d'abord avait été effrayée de cette morsure, qu'elle craignait être vénéneuse. Mais elle se rassura, ainsi que tous ses parens, lorsqu'ils virent qu'elle guérissait si facilement. Cette guérison une fois achevée, on ne pensa plus au chien suspect.

Il s'était écoulé cinquante-un jours depuis l'époque de la morsure, lorsqu'à ma visite de l'hôpital, une des Sœurs de la charité, m'invita à venir voir, non loin de cet hospice, une femme travaillée, me disait-elle, depuis trois jours d'une maladie nerveuse très-singulière et très-curieuse. Je me rendis avec cette Sœur auprès de la malade. Mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis qu'elle éprouvait au plus haut degré tous les symptômes de la rage ! Horreur de l'eau, accès fréquents de fureur et de convulsion, envies de mordre, horreur même de l'inspection du miroir et de toute agitation de l'air ; rien ne manquait au caractère de la maladie, que la petitesse du pouls, ainsi que la froideur et l'insensibilité des extrêmités, annonçaient ne pas devoir être longue.

Personne ne me parlait de morsure. Je demandai à plusieurs reprises, si quelque chien ne l'avait pas blessée depuis quelque temps. On me dit d'abord que non ; mais à la fin on se rappela, comme d'un songe, qu'en effet il y avait déjà long-temps qu'elle avait reçu une égratignure à la jambe : et peu-à-peu je découvris toute l'histoire que j'ai rapportée.

Je ne manquai pas, avec un de nos Chirurgiens, d'examiner le local où avait existé cette plaie. La cicatrice, qui était presque imperceptible, nous parut parfaitement belle,

et nous ne pûmes y voir le moindre signe de gonflement, de dureté, de sensibilité. Il n'y avait même aucun changement de couleur à la peau. Bien plus, la malade qui, dans les intervalles de fureur, avait ses sens parfaitement libres, et qui nous répéta fort en détail, dans un de ces intervalles, toutes les circonstances de sa blessure, nous assura qu'elle n'y avait ressenti depuis qu'elle était guérie, aucun sentiment de douleur ; pas même lorsque les premiers symptômes dont elle était actuellement affectée, avaient commencé à se déclarer. Voilà donc une Hydrophobie développée sans aucun symptôme local. Cette observation peut-elle cadrer avec le système de la non-infection ?

Au reste, la femme mourut sept à huit heures après ; et nous crûmes inutile de tenter pour elle aucun moyen curatif. Tant son état nous parut extrême et désespéré (*a*) !

(*a*) On peut lire dans le n.° 2 du Journal de la Société de santé de Paris, page 99, l'observation suivante. Le citoyen Allan y fait part d'une morsure faite au petit doigt d'une main d'Augustine Chapuis, par un petit chien qui fut tué de suite, parce qu'on remarqua en lui tous les signes d'une rage déclarée. La plaie fut bientôt séchée et parfaitement cicatrisée. On mit pourtant au plus vîte en usage les frictions mercurielles combinées avec l'usage intérieur des anti-spasmodiques les plus recommandés. Mais malgré tous ces moyens, malgré une salivation abondante, et quoique la plaie ne se r'ouvrît point et même ne s'altérât en aucune manière sensible, la fille devint ensuite hydrophobe et mourut.

En rapportant ce fait, le citoyen Allan parle d'une autre observation lue en pleine séance de l'Académie de Chirurgie.

La voici en deux mots : Valentin a recommandé comme un préservatif certain de la rage, les lotions de la morsure par l'eau fraîche, pourvu que ces lotions soient faites immédiatement après les morsures. Il appuye son opinion à ce sujet sur une observation singulière, dont il garantit la vérité. Plusieurs personnes marchant le long d'une rivière qu'elles devaient traverser, furent mordues par un animal enragé. Celles d'entr'elles qui traversèrent la rivière à gué après ces morsures, furent toutes préservées; tandis que au contraire toutes celles qui, pour ne pas se mouiller, passèrent la rivière sur un pont voisin, furent dans peu attaquées d'Hydrophobie, et périrent enragées. Peu de lecteurs ajouteront sans doute foi à l'exactitude entière de ce récit, qui mérite pourtant, à mon avis, de ne pas être rejeté sans examen, et sans le soumettre auparavant à quelques nouvelles épreuves.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE TROISIÈME VOLUME.

ESSAI

SUR LE VICE SCROPHULEUX.

SECTION PREMIÈRE.

SECTION SECONDE.

Quels moyens, soit diététiques, soit mé-

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

ARTICLE TROISIÈME.

MÉMOIRE

Sur la nullité médicale des amulettes d'Aimant, et l'inutilité du Magnétisme minéral employé comme remède.

OBSERVATIONS

Sur la Fièvre miliaire épidémique qui régna dans le Languedoc et les provinces limitrophes, durant le printemps de 1783.

DISSERTATION

Sur l'impossibilité de suspendre par les remèdes, le cours des maladies aiguës, une fois qu'elles sont déclarées; et sur les moyens d'en simplifier le traitement, d'après la doctrine des coctions et des crises.

SECTION PREMIÈRE.

SECTION SECONDE.

SECTION TROISIÈME.

DISCOURS DE RÉCEPTION

MÉMOIRE ET OBSERVATIONS

Sur l'utilité de la méthode de M. Leroux, pour la cure prophylactique de la Rage.

Fin de la Table du Tome troisième.

ERRATA

DU TOME TROISIÈME.

PAGE 86, ligne 9, lisez *rentrèrent*, au lieu de *rentreront*.

Page 110, ligne 20, lisez *dégénération*, au lieu de *dégération*.

Page 173, ligne 22, lisez *exostose*, au lieu d'*exortose*.

Page 176, ligne 5, lisez *à Gottingue*, au lieu de *en Angleterre*.

Page 269, ligne 4, lisez *trouver*, au lieu de *trouvert*.